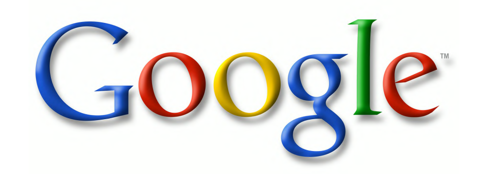
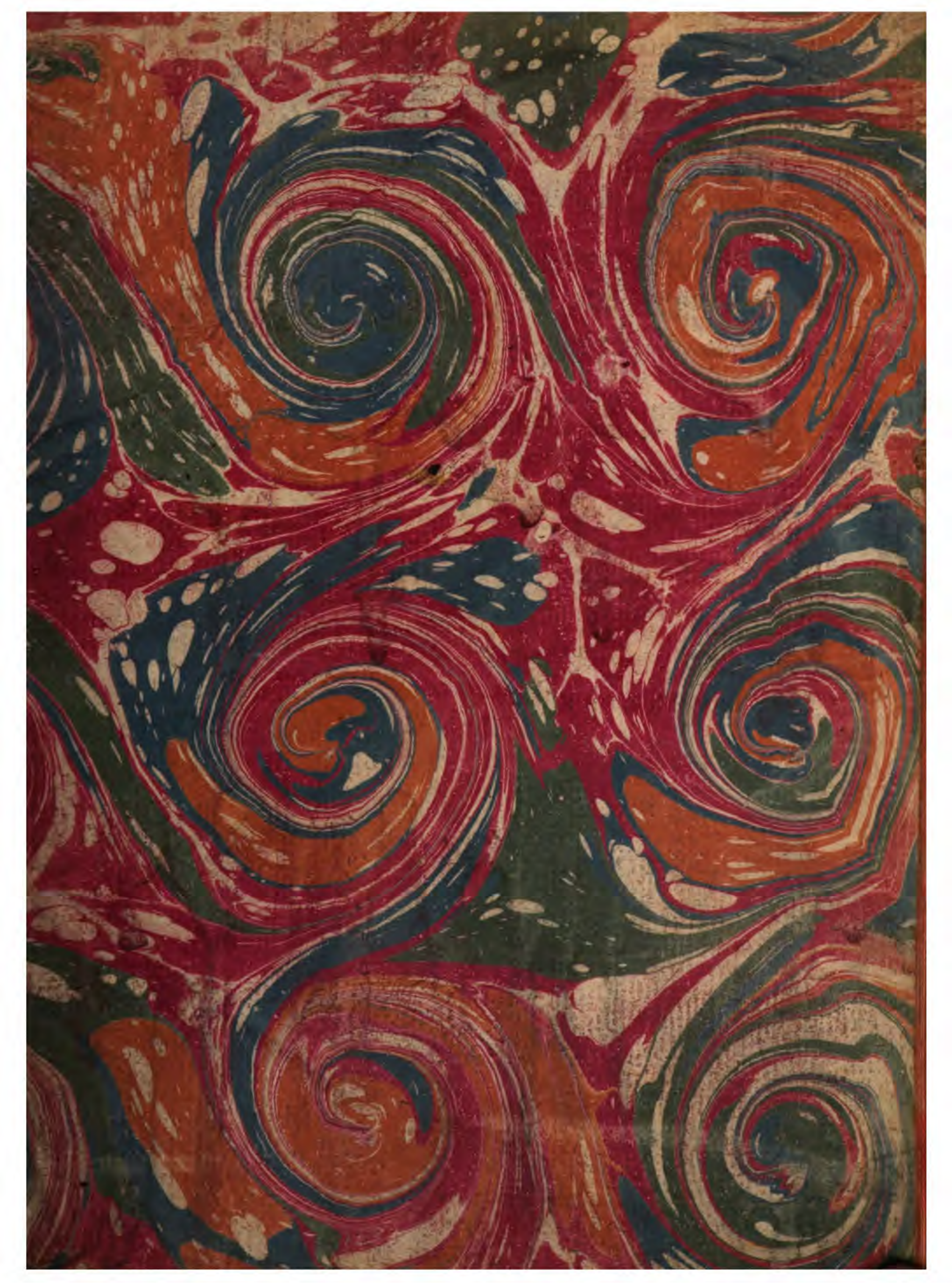





Arthur Stanley Towsey



Bought from Booth, Hay-on-Wye

The bookplate of Arthur Stanley Towsey is pasted over an earlier bookplate, of Redmond Barry (see Vol. 8, where Towsey's bookplate has been removed)

7 vols

frontispiece and 34 pl. Col.

£35

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME I.


ERRE
RNEILLE
NÉ
ROUEN
M.D.C.VI
M.
M.D.C.LXXXIV

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME PREMIER.

GENEVE,

M. DCC. LXXIV.

TABLE

DES PIECES

contenues dans ce premier volume.

TABLE.



AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR,

Sur cette nouvelle édition.

DANS la premiere édition de ce Commentaire, je crois avoir remarqué toutes les beautés de Corneille ; & même avec entouſiaſme ; car quiconque ne ſent pas vivement, n'eſt pas digne de parler de ces morceaux, d'autant plus admirables que nous n'en avions aucun modèle ni dans notre nation, ni dans l'antiquité.

Dans le deſſein d'être utile aux jeunes gens, dont le goût peut n'être pas encor formé, je remarquai auſſi quelques défauts ; & j'eus ſoin de dire plus d'une fois, que le temps où vivait Corneille était l'excuſe de ces fautes.

Des gens qui dans le fond du cœur étaient choqués autant que moi de ces défauts ; & qui en parlent tous les jours avec le mépris & la dériſion qui ne leur conviennent pas, oſérent me reprocher d'avoir imprimé pour le progrès de l'art ; & d'avoir diſcuté avec quelque attention, la centième partie des critiques

qu'ils débitent eux-mêmes si souvent dans les caffés, & dans les réduits qu'ils fréquentent.

Pour répondre à leurs reproches, j'examinerai plus sévèrement toutes les pieces de Corneille, tant celles qui auront un succès éternel, que celles qui n'ont eu qu'un succès passager : j'oublierai son nom ; & je n'aurai devant les yeux que la vérité : j'ai eu cette hardiesse nécessaire sur des objets plus importants ; je l'aurai sur cette partie de la Littérature.

Ceux qui crûrent que je voulais exalter Corneille par des louanges se trompèrent ; ceux qui imaginèrent que je voulais le déprimer par des critiques se trompèrent bien davantage : je ne voulus qu'être juste. J'avais assez longtemps réfléchi sur l'art, je l'avais assez exercé, pour être en droit de dire mon avis. Je dus le dire, puisque j'étais obligé de faire un commentaire.

Ce fut en partie ce commentaire même qui servit à l'établissement heureux de la descendante de ce grand homme ; mais il fallait aussi servir le public. Ce n'est pas la personne de Pierre Corneille, mort il y a si longtemps, que je respectai ; c'était Cinna, c'était le vieil Horace, c'étaient Sévère & Pauline ; c'était le dernier acte de Rodogune. Ce n'est pas lui que

je voulus déprimer, quand je dévelopai les raiſons de ſes inégalités : quand on préfere une maiſon, un jardin, un tableau, une ſtatue, une muſique, le connaiſſeur ne ſonge ni à l'architecte, ni au jardinier, ni au peintre, ni au ſtatuaire, ni au muſicien ; il n'a que l'art en vue & non l'artiſte. Au contraire, les contemporains toujours jaloux, ne ſongent qu'à l'artiſte & oublient l'art : aucun de ceux qui écrivirent contre Corneille n'avait la moindre connoiſſance du théatre : l'Abbé d'Aubignac même qui avait tant lu Ariſtote, & qui diſait tant d'injures à Corneille, n'avait pas la premiere idée de cette pratique du théatre qu'il croyait enſeigner.

Un orgueil très mépriſable, un lâche intérêt plus mépriſable encor, ſont les ſources de toutes ces critiques dont nous ſommes inondés : un homme de génie entreprendra une piece de théatre ou un autre poëme pour acquérir quelque gloire, un F** la dénigrera pour gagner un écu. Un homme qui fait un honneur infini à la littérature, enrichit la France du beau poëme des Saiſons, ſujet dont juſqu'ici notre langue n'avait pu exprimer les détails ; cet ouvrage joint au mérite extrême de la difficulté

vaincue, les richesses de la poësie & les beautés du sentiment. Qu'arrive-t-il? un jeune pédant de collège, ignorant & étourdi, pressé par l'orgueil & par la faim, écrit un gros libelle contre l'auteur & l'ouvrage: il prétend qu'il ne faut jamais faire des poëmes sur les saisons; il critique tous les vers sans alléguer jamais la moindre raison de sa censure; & après avoir décidé en maitre, ce pauvre écolier va lire aux Comédiens sa Médée.

Un homme de cette espèce nommé S * * * natif de C * *, fait un dictionnaire litteraire, & donne des louanges à quelques personnes pour avoir du pain: il rencontre un autre gueux qui lui dit, mon ami, tu fais des éloges, tu mourras de faim; fais un dictionnaire de satires si tu veux avoir de quoi vivre. Le malheureux travaille en conséquence, & n'en est pas plus à son aise.

Telle était la canaille de la litterature du temps de Corneille; telle elle est aujourd'hui, telle on la verra dans tous les temps; il y aura toujours dans une armée des officiers & des goujats; & dans une grande ville des magistrats & des filoux.

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous dédier cette édition des ouvrages d'un grand génie, à qui la France & notre compagnie doivent une partie de leur gloire. Les commentaires qui accompagnent cette édition seraient plus utiles si j'avais pû recevoir vos instructions de vive voix. Vous avez bien voulu m'éclairer quelquefois par lettres sur les dificultés de la langue ; vous m'auriez guidé non moins utilement sur le goût.

EPITRE.

Cinquante ans d'expérience m'ont instruit, mais ont pû m'égarer ; quelques-unes de vos séances m'en auraient plus enseigné qu'un demi-siécle de mes réflexions.

Vous savez, Messieurs, comment cette édition fut entreprise ; ce que j'ai cru devoir au sang de CORNEILLE *était mon premier motif ; le second est le désir d'être utile aux jeunes gens qui s'exercent dans la carrière des belles-lettres, & aux étrangers qui aprennent notre langue. Ces deux motifs me donnent quelques droits à votre indulgence. Je vous suplie, Messieurs, de me continuer vos bontés, & d'agréer mon profond respect.*

VOLTAIRE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

1635.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

NOus commençons ce recueil par la *Médée*, parce que dans ce poëme, on peut entrevoir déja le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres piéces. Nous rejettons à une autre place les six premières comédies, dans lesquelles il n'y a presque rien qui fasse apercevoir les grands talens de *Corneille*.

J'avoue qu'il *serait aujourd'hui inconnu* s'il n'avait fait d'autre tragédie que *Médée*. Il était alors confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faisait travailler aux piéces dont il était l'inventeur. Ces cinq auteurs étaient, comme on sait, *L'Etoile* fils du grand audiancier, dont nous avons les mémoires; *Boisrobert*, abbé de Chatillon-sur-Seine, aumônier du Roi & conseiller d'Etat; *Colletet*, qui n'est plus connu que par les satyres de *Boileau*, mais que le cardinal regardait alors avec estime; *Rotrou*, lieutenant civil au bailliage de Dreux, homme de génie; *Corneille* lui-même, assez subordonné aux autres, qui l'emportaient sur lui par la fortune ou par la faveur.

Corneille se retira bientôt de cette societé, sous le prétexte des arrangemens de sa petite fortune qui exigeait sa présence à Rouen. *Rotrou* n'avait encor rien fait qui approchât même du médiocre. Il ne donna son *Venceslas* que quatorze ans après la *Médée*, en 1649, lorsque *Corneille* qui l'appellait son père fut devenu son maître, & que *Rotrou* ranimé par le génie de *Corneille*, devint digne de lui être comparé, dans la première scène de *Venceslas*, & dans le quatriéme acte. Encor même, cette piéce de *Rotrou* était-elle une imitation de l'auteur espagnol *Francesco de Roxas*.

Mais en 1635, temps auquel on joua la *Médée* de *Corneille*, on n'avait d'ouvrage un peu supportable à quelques égards, que la *Sophonisbe* de *Mairet*, donnée en 1633. Il est remarquable qu'en Italie & en France, la véritable tragédie dût sa naissance à une *Sophonisbe*. Le prélat *Trissino* auteur de la *Sophonisbe* italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déja fixée & perfectionnée; & *Mairet*, au contraire, dans le temps où la langue française luttait contre la barbarie. On ne connaissait que des imitations languissantes des tragédies grecques & espagnoles, ou des inventions puériles, telles que l'*Innocente infidélité* de *Rotrou*, l'*Hôpital des fous* d'un nommé *Beys*, le *Cléomédon* de *Durier*, l'*Orante* de *Scudéri*, la *Pélérine amoureuse*. Ce sont là les piéces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la *Médée de Corneille*.

Avec quelle lenteur tout se forme! Nous avions déja plus de mille piéces de théâtre, & pas une seule qui pût être soufferte aujourd'hui par la populace des provinces les plus grossiéres. Il en a été de même dans tous les arts, & dans tout ce qui concerne les agrémens de la société, & les commodités de la vie. Que chaque nation parcoure son histoire, & elle verra que depuis la chute de l'Empire Romain, elle a été presque sauvage pendant dix ou douze siécles.

La *Médée* de *Corneille* n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avait donné jusqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts, quand il est animé par une passion vive, & par un grand intérêt, comme le *Cid*. Mais de longues déclamations ne réussissent en aucun pays, ni en aucun temps. La *Médée* de *Sénèque* qui avait ce défaut, n'eut point de succès chez les romains; celle de *Corneille* n'a pû rester au théâtre.

On ne représente d'autre *Médée* à Paris, que celle de *Longepierre*.

tragédie à la vérité très-médiocre, & où le défaut des grecs, qui était la vaine déclamation, est poussé à l'excès; mais lorsqu'une actrice imposante fait valoir le rôle de *Médée*, cette piéce a quelque éclat aux représentations, quoique la lecture en soit peu supportable.

Ces tragédies uniquement tirées de la fable, & où tout est incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous, depuis que *Corneille* nous a accoutumés au vrai; & il faut avouer qu'un homme sensé qui vient d'entendre la délibération d'*Auguste*, de *Cinna* & de *Maxime*, a bien de la peine à suporter *Médée* traversant les airs dans un char traîné par des dragons. Un défaut plus grand encor dans la tragédie de *Médée*, c'est qu'on ne s'intéresse à aucun personnage. *Médée* est une méchante femme qui se venge d'un malhonnête homme. La manière dont *Corneille* a traité ce sujet nous révolte aujourd'hui; celles d'*Euripide* & de *Sénèque* nous révolteraient encor davantage.

Une magicienne ne nous paraît pas un sujet propre à la tragédie réguliére, ni convenable à un peuple dont le goût est perfectionné. On demande pourquoi nous rejetterions des magiciens, & que non-seulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres & de fantômes, mais même qu'une ombre paraisse quelquefois sur le théatre?

Il n'y a certainement pas plus de revenans que de magiciens dans le monde; & si le théatre est la représentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions & la magie.

Voici, je crois, la raison pour laquelle nous souffririons l'apparition d'un mort, & non le vol d'un magicien dans les airs. Il est possible que la divinité fasse paraître une ombre pour étonner les hommes par ces coups extraordinaires de sa providence, & pour faire rentrer les criminels en eux-mêmes: mais

il n'eſt pas poſſible que des magiciens ayent le pouvoir de violer les loix éternelles de cette même providence : telles ſont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera point ; mais un prodige opéré par un ſorcier, malgré le ciel, ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.

Chez les grecs, & même chez les romains, qui admettaient des ſortilèges, *Médée* pouvait être un très-beau ſujet. Aujourd'hui nous la reléguons à l'opéra, qui eſt parmi nous l'empire des fables, & qui eſt à peu près parmi les théatres ce qu'eſt l'*Orlando furioſo* parmi les poëmes épiques.

Mais quand *Médée* ne ſerait pas ſorcière, le parricide qu'elle commet preſque de ſang froid ſur ſes deux enfans, pour ſe venger de ſon mari, & l'envie que *Jaſon* a de ſon côté de tuer ces mêmes enfans pour ſe venger de ſa femme, forment un amas de monſtres dégoutans, qui n'eſt malheureuſement ſoutenu que par des amplifications de rhétorique, en vers ſouvent durs ou faibles, ou tenans de ce comique qu'on mêlait avec le tragique ſur tous les théatres de l'Europe au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Cependant cette piéce eſt un chef-d'œuvre, en comparaiſon de preſque tous les ouvrages dramatiques qui la précédèrent. C'eſt ce que Mr. *de Fontenelle* appelle, *prendre l'eſſor, & monter juſqu'au tragique le plus ſublime.* Et en effet, il a raiſon, ſi on compare *Médée* aux ſix cent piéces de *Hardi*, qui furent faites chacune en deux ou trois jours ; aux tragédies de *Garnier* ; aux *Amours infortunés de Léandre & de Hero* par l'avocat *la Selve* ; à la *Fidéle tromperie* d'un autre avocat nommé *Gougenot* ; au *Pirandre* de *Boiſrobert* qui fut joué un an avant la *Médée*.

Nous avons déja remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées.

Corneille avait trente ans quand il donna sa *Médée*; c'est l'âge de la force de l'esprit; mais il était encor subjugué par son siécle. Ce n'est point sa première tragédie; il avait fait jouer *Clitandre* trois ans auparavant. Ce *Clitandre* est entiérement dans le gout espagnol, & dans le gout anglais; les personnages combattent sur le théatre, on y tue, on y assassine; on voit des héroines tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers, des femmes se déguisent en hommes, une *Dorise* crève un œil à un de ses amans avec une aiguille à tête. Il y a de quoi faire un roman de dix tomes, & cependant il n'y a rien de si froid & de plus ennuieux. La bienséance, la vraisemblance négligées, toutes les régles violées, ne sont qu'un très léger défaut en comparaison de l'ennui. Les tragédies de *Shakespear* étaient plus monstrueuses encore que *Clitandre*, mais elles n'ennuiaient pas. Il falut enfin revenir aux anciens pour faire quelque chose de supportable, & *Médée* est la premiere piéce dans laquelle on trouve quelque gout de l'antiquité. Cette imitation est sans doute très inférieure à ces beautés vraies que *Corneille* tira depuis de son seul génie.

Resserrer un événement illustre & intéressant dans l'espace de deux ou trois heures, ne faire paraître les personnages que quand ils doivent venir, ne laisser jamais le théatre vuide, former une intrigue aussi vraisemblable qu'attachante, ne dire rien d'inutile, instruire l'esprit & remuer le cœur, être toûjours éloquent en vers, & de l'éloquence propre à chaque caractère qu'on représente; parler sa langue avec autant de pureté que dans la prose la plus châtiée, sans que la contrainte de la rime paraisse gener les pensées; ne se pas permettre un seul vers ou

dur, ou obſcur, ou déclamateur ; ce ſont là les conditions qu'on exige aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle puiſſe paſſer à la poſtérité avec l'approbation des connaiſſeurs, ſans laquelle il n'y a jamais de réputation véritable.

On verra comment dans les piéces ſuivantes *Pierre Corneille* a rempli pluſieurs de ces conditions.

On ſe contentera d'indiquer dans cette piéce de *Médée* quelques imitations de *Sénèque*, & quelques vers qui annoncent déja le grand *Corneille* ; & on entrera dans plus de détails quand il s'agira de piéces dont preſque tous les vers exigent un examen réfléchi.

EPITRE DÉDICATOIRE

DE

CORNEILLE,

A MONSIEUR

P. T. N. G.*

MONSIEUR;

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle est, & ne vous dirai rien pour sa justification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, sans tâcher à prévenir ou violenter vos sentimens par un étalage des préceptes de l'art qui doivent être fort mal entendus & fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au but que l'art se propose. Celui de la poësie dramatique est de plaire; & les régles qu'elle nous prescrit ne sont que des

* Je n'ai pû découvrir qui est ce Mr. *P. T. N. G.* à qui *Corneille* dédie *Médée*; mais il est assez utile de voir que l'auteur condamne lui-même son ouvrage. Cette dédicace est faite plusieurs années après la représentation. Il était alors assez grand pour avoüer qu'il ne l'avait pas toujours été.

*adresses pour en faciliter les moyens au poëte, & non pas des raisons qui puissent persuader aux spectateurs qu'une chose soit agréable, quand elle leur déplait. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe; & peu de personnages sur la scène dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes; mais la peinture & la poësie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choses, que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide, & l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture * il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble: & dans la poësie il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. ** Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes & les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières pour exemple; & si elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'est point par leur punition qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public, que celles de cette tragédie ne sont pas à imiter: elles paraissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non; cette difficulté qui est la plus délicate de la poësie, & peut-être la moins entendue, demanderait un discours trop long pour une épître: il me suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou*

* *Portraiture*, est un mot suranné, & c'est dommage, il est nécessaire. *Portraiture* signifie l'art de faire ressembler. On employe aujourd'hui *portrait*, pour exprimer l'art & la chose. *Portraire* est encore un mot nécessaire que nous avons abandonné.

** Il faut surtout qu'elles soient intéressantes. C'est là le premier devoir. Des jeunes gens dont le goût n'était point encor formé, & qui n'avaient qu'une connaissance confuse du théatre & de l'art des vers se sont souvent étonnés du peu de succès de la tragédie d'Atrée. Ils ont cru que la délicatesse de nos dames s'effraiait trop de voir présenter à Thieste une coupe remplie du sang de son fils. Ils se sont trompés. Ce sang qu'on ne voiait pas, ne pouvait effaroucher les yeux. Et l'action de

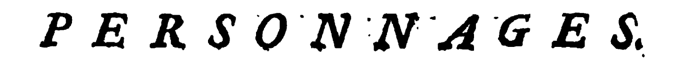
par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théatre, j'espére qu'elles vous satisferont encor aucunement * *sur le papier ; & demeure,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.
CORNEILLE.

Cléopatre dans Rodogune est plus criminelle & plus atroce que celle d'Atrée. Cependant on la voit avec un plaisir mêlé d'horreur. Le grand défaut d'Atrée est qu'on ne peut s'intéresser à la vangeance rafinée d'une injure faite il y a vingt ans. On peut exercer une vangeance exécrable dans les premiers mouvements d'une juste colère. Mais élever le fils d'un adultère sous le nom de son propre fils pour le faire manger en ragoût à son véritable père quand cet enfant sera majeur, ce n'est là qu'une horreur absurde ; & quand cette horreur est mise en vers obscurs, chevillés & barbares, il est impossible aux gens de goût de la supporter. Nous ne pouvons trop souvent faire cette remarque.

* *Aucunement*, vieux mot, qui signifie *en quelque sorte*, *en partie*, & qui valait mieux que ces périphrases.



PERSONNAGES.

CRÉON, roi de Corinthe.

ÆGÉE, roi d'Athénes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, ami de Jaſon.

CRÉUSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jaſon.

CLÉONE, gouvernante de Créuſe.

NÉRINE, ſuivante de Médée.

THEUDAS, domeſtique de Créon.

Troupe des gardes de Créon.

La ſcène eſt à Corinthe, en pluſieurs endroits différens.



Epargne cher époux, des efforts que tu perds,
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

QUe je sens à la fois de surprise & de joie!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie?
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison;
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi! Médée est donc morte, ami?

JASON.

Non, elle vit;
a) Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

---

a) *Mais un objet plus beau la chasse de mon lit &c.*] Je ne ferai sur ce début qu'une seule remarque qui poura servir pour plusieurs autres occasions. On voit assez que c'est là le stile de la comédie; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui distinguent la familiarité bourgeoise, & la noble simplicité, n'étaient point encor posées. *Corneille* fut le premier qui eut de l'élévation dans le stile, comme dans les sentimens. On en voit déja plusieurs exemples dans cette piéce. Il y a de la justice à lui tenir compte du sublime qu'on y trouve quelquefois, & à n'accuser que son siécle de ce stile

POLLUX.

Dieux ! Et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?
Elle jetta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étais sans foi, sans cœur, sans conscience ;
Et lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur en poura faire autant :
Qu'elle soupire, pleure, & me nomme inconstant ;
Je la quite à regret, mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créüse.

POLLUX.

Créüse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?
Je l'aurais deviné, sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes maîtresses,
Il est né seulement pour charmer les princesses,
Et haïrait l'amour, s'il avait sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Médée,
Et Créüse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux sans le secours de Mars

comique négligé & vicieux qui deshonorait la scène tragique. Je n'insiste point sur la *meilleure saison*, sur les *mille & mille malheurs*, sur le Jason *sans conscience*, sur Créüse *possédée autant vaut*, sur une flamme *accomodée au bien des affaires*. C'était le malheureux stile d'une nation qui ne savait pas encor parler. Et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré dans ses beaux morceaux de cette fange où son siécle l'avait plongé, & d'avoir seul appris à ses contemporains l'art si long-temps inconnu de bien penser & de bien s'exprimer.

Les ſceptres ſont acquis à ſes moindres regards.

JASON.

Auſſi je ne ſuis pas de ces amans vulgaires;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires;
Et ſous quelque climat que me jette le ſort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,
Qu'euſſions-nous fait, Pollux, ſans l'amour d'Hypſipile?
Et depuis, à Colchos que fit votre Jaſon
b) *Que cajoler Médée, & gagner la toiſon?*
Alors ſans mon amour qu'eût fait votre vaillance?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la terre enfantait tout armé,
Qui de vous l'eût défait, ſi Jaſon n'eût aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créüſe eſt le ſujet de mon idolatrie;
Et j'ai trouvé l'adreſſe, en lui faiſant la cour,
c) De relever mon ſort ſur les aîles d'amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pélie...?

JASON.

Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de la Theſſalie.

POLLUX.

Il eſt mort?

b) *Que cajoler Médée, & gagner la toiſon?*] On doit dire ici un mot de cette fameuſe toiſon d'or. La Colchide pays de *Médée*, eſt la Mingrelie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourures aſſez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le Pont-Euxin qui eſt très-périlleux, & ce péril donna de la célébrité à l'entrepriſe: c'eſt là l'origine de toutes ces fables abſurdes qui eurent cours dans l'occident. Il n'y avait alors d'autre hiſtoire que des fables.

c) *De relever mon ſort ſur les aîles d'amour.*] Ce vers eſt un exemple de

JASON.

Ecoutez, & vous saurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.
Après six ans passés depuis notre voyage
Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,
Mon père tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée au nom de l'amitié.

POLLUX.

J'ai sû comme son art forçant les destinées,
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années;
Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris;
D'où soudain un voyage en Afrique entrepris
Fait que nos deux séjours divisés par Neptune...
Je n'ai point sû depuis quelle est votre fortune;
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Aprenez donc de moi
Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'aversion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles; Et

ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaisons fausses, étaient les seuls ornemens qu'on employât; on croyait avoir surpassé *Virgile* & le *Tasse*; quand on faisait voler un fort sur les ailes de l'amour. *Driden* comparait *Antoine* à une aigle qui portait sur ses ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au-dessus de l'aigle, & ce roitelet c'était l'empereur *Auguste*. Les beautés vraies étaient partout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de courir après l'esprit. En effet, c'est un défaut insuportable de chercher des épigrammes quand il faut donner de la sensibilité à ses personnages; il est ridicule de montrer ainsi l'auteur quand le héros seul doit paraitre au naturel; mais ce défaut puérile était bien plus commun du tems de *Corneille* que du nôtre. La piéce de *Clitandre* qui précéda *Médée*, est remplie de pointes; un amant qui a été blessé en défendant

Et leur feint de ma part tant d'outrages reçûs,
Que ces faibles esprits sont aisément déçûs.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles;
Et pour mieux leur montrer comme il est infini,
Leur étale sur-tout mon père rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vûes,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.
d) Les sœurs *crient* miracle, & chacune ravie
Conçoit pour son vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient;
Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient;
Médée après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure, & des herbes sans force,
Redouble le sommeil des gardes & du roi:
La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.
A force de pitié ces filles inhumaines,
De leur père endormi vont épuiser les veines;
Leur tendresse crédule à grands coups de couteau

---

sa maîtresse, apostrophe ses blessures, & leur dit :

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux.
Ah! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux goût de ce tems là.

d) *Les sœurs crient miracle.* J'ai remarqué que parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers français, & parmi plusieurs provinciaux qui commencent, il s'en trouve toujours qui font *crient*, *plient*, *croyent*, *&c.* de deux syllabes. Ces mots n'en valent jamais qu'une seule, & ne peuvent être employés qu'à la fin d'un vers. *Corneille* fit souvent cette faute dans ses premières piéces, & c'est ce qui établit ce mauvais usage dans nos provinces.

Prodigue ce vieux ſang, & fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand ſervice;
On nomme piété ce cruel ſacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras,
Croirait commettre un crime à n'en commettre pas. e)
Médée eſt éloquente à leur donner courage;
Chacune toutefois tourne ailleurs ſon viſage:
Une ſecrette horreur condamne leur deſſein,
Et refuſe leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

À me repréſenter ce tragique ſpectacle,
Qui fait un parricide, & promet un miracle,
J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
Qu'un eſprit juſques-là ſe laiſſe décevoir.

JASON.

Ainſi mon père Æſon recouvra ſa jeuneſſe;
Mais oyez le ſurplus. Ce grand courage ceſſe,
L'épouvante les prend, Médée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit;
Et pour vous épargner un diſcours inutile,
Acaſte nouveau roi fait mutiner la ville,
Nomme Jaſon l'auteur de cette trahiſon,
Et pour venger ſon père aſſiége ma maiſon.
Mais j'étais déja loin auſſi-bien que Médée:
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous ſaluons Créon, dont la bénignité

e) Ce morceau eſt imité du ſeptiéme livre des métamorphoſes.

His, ut quæque pia eſt, hortatibus impia prima eſt;
Et ne ſit ſcelerata, facit ſcelus: haud tamen ictus
Ulla ſuos ſpectare poteſt, oculoſque reflectunt.

Nous promet contre Acaſte un lieu de ſûreté.
Que vous dirai-je plus? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille & du père,
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour ſon gendre, & l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs ſouveraines,
La majeſté d'Ægée, & le ſceptre d'Athènes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moi,
Et banni que je ſuis, je leur ſuis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le diſſimule;
Et bien que pour Créüſe un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaſte cependant menace d'une guerre,
Qui doit perdre Créon & dépeupler ſa terre;
Puis changeant tout-à-coup ſes réſolutions,
Il propoſe la paix ſous des conditions.
Il demande d'abord & Jaſon & Médée;
On lui refuſe l'un, & l'autre eſt accordée;
Je l'empèche, on débat, & je fais tellement
Qu'enfin il ſe réduit à ſon banniſſement.
De nouveau je l'empèche, & Créon me refuſe;
Et pour m'en conſoler il m'offre ſa Créüſe.
Qu'euſſé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettait ma vie avec ma loyauté?
Car ſans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix allait ſe faire aux dépens de ma tête.
Ce mépris inſolent des offres d'un grand roi

Remarqués que Corneille fut le premier qui fut transporter ſur la ſcène Françaiſe les beautés des auteurs grecs & latins.

Aux mains d'un ennemi livrait Médée & moi.
Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été père.
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame légère;
Ma perte était la leur, & cet hymen nouveau
Avec Médée & moi les tire du tombeau;
Eux seuls m'ont fait résoudre, & la paix s'est conclüe.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire résolüe,
Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude;
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
Il faut craindre après tout son courage ofensé;
Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes;
Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le souhaite!
Permettez cependant qu'afin de m'acquiter
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

f) Le lecteur judicieux s'aperçoit sans doute combien la plus part des expressions sont impropres, ou familières dans cette scène. Nous demandons grace pour cette première tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que sur les piéces qui le sont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y

JASON.

Je vous y conduirais, mais j'attens ma princesse
Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu. L'amour vous presse,
Et je serais marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des tems si précieux. *f*)

SCENE IV.

JASON *seul.*

DEpuis que mon esprit est capable de flamme, *g*)
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, & je ne puis sans honte
Et d'elle & de ma foi tenir si peu de compte:
Je dois tout à Créon, & d'un si puissant roi
Je fais un ennemi si je garde ma foi:
Je regrette Médée, & j'adore Créuse;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse;
Et dessus mon regret mes desirs triomphans
Ont encor le secours du soin de mes enfans.
Mais la princesse vient, l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attirerait l'hommage,

---

trouve de tous les genres de beautés.

g) Cette scène où Jason débute par dire que son esprit est capable de flamme est entiérement inutile. Et ces scènes qui ne sont que de liaison jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies qui ne sont point soutenues par le grand appareil du théatre grec, par la magnificence des chœurs, & qui ne sont que des dialogues sur des planches.

Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

Que votre zéle est long, & que d'impatience
Il donne à votre amant qui meurt en votre absence!

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de voeux;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une prière,
Que ma flamme tiendrait à faveur singulière?
Au nom de votre amour sauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père
Qu'ils ne soient point compris dans l'exil de leur mère;
C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avais déja parlé de leur tendre innocence,
Et vous y servirai de toute ma puissance,

h) On sent assez que ce vers

Vous le saurez après, je ne veux rien pour rien.

est plus fait pour la farce que pour la tragédie. Mais nous n'insistons pas sur les fautes de style & de langage.

i) *Souverains protecteurs des loix de l'hyménée &c.*] Voici des vers qui annoncent *Corneille*. Ce monologue est tout entier imité de celui de *Sénèque* le tragique. *Dii conjugales, tuque genialis tori Lucina Custos.* Rien n'est plus difficile

Pourvû qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, & quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

CRÉUSE.

Si je puis sur mon père obtenir quelque chose,
Vous le saurez après; je ne veux rien pour rien. *b*)

CLÉONE.

Vous pourrez au palais suivre cet entretien;
On ouvre chez *Médée*, ôtez-vous de sa vûe,
Vos présences rendraient sa douleur plus émûe;
Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

SCENE IV.

MÉDÉE *seule.*

i) SOuverains protecteurs des loix de l'hyménée,
Dieux, garans de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
k) Et m'aidez à venger cette commune injure:
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

---

que de traduire les vers latins & grecs en vers français rimés. On est presque toujours obligé de dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une. Il y a très-peu de rimes dans le stile noble, comme je le remarque ailleurs; & nous avons même beaucoup de mots auxquels on ne peut rimer. Aussi le poëte est rarement le maître de ses expressions. J'ose affirmer qu'il n'est point de langue dans laquelle la versification ait plus d'entraves.

Et vous, troupe ſavante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, peſtes, larves, furies,
Fières ſœurs, ſi jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos ſerpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames;
Laiſſez-les quelque tems repoſer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites trève aux enfers;
Aportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale & celle de ſon père;
Et ſi vous ne voulez mal ſervir mon couroux,
Quelque choſe de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il faſſe lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, ſans bien & ſans apui,
Accablé de frayeur, de miſère, d'ennui,
Qu'à ſes plus grands malheurs aucun ne compatiſſe;
Qu'il ait regret à moi pour ſon dernier ſuplice,
Et que mon ſouvenir, juſques dans le tombeau,
Attache à ſon eſprit un éternel bourreau.
Jaſon me répudie! Et qui l'aurait pû croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
l) Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?

D'être

k) *Et m'aidez à venger cette commune injure*] n'apartient qu'à *Corneille*. *Racine* a imité ce vers dans *Phèdre*:

Déeſſe, venge-toi, nos cauſes ſont pareilles.

Mais dans *Corneille* il n'eſt qu'une beauté de poëſie; dans *Racine* il eſt une beauté de ſentiment. Ce monologue pourait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique. Il eſt pourtant bien moins chargé de ce défaut que la ſcène de *Sénèque*.

l) *Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?* &c.] Ces vers ſont dignes de la vraie tragédie, & *Corneille* n'en a guères fait de plus beaux. Si au lieu

M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
Sachant ce que je puis, ayant vû ce que j'ose,
Croit-il que m'ofenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ? mon père trahi, les élémens forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine ; & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
Que mon sanglant divorce en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de notre mariage :
Et que notre union que rompt ton changement
Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père,
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère.
Des crimes si légers furent mes coups d'essai.
Il faut bien autrement montrer ce que je sai ;
Il faut faire un chef-d'œuvre ; & qu'un dernier ouvrage

d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif & touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces Monologues furent très-long-tems à la mode. Les comédiens les fesaient enfler avec une emphase ridicule, ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs piéces ; & une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans son rôle, n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théâtre relevé par Corneille commença parmi nous. Des farceurs ampoulés représentaient dans des jeux de paume ces mascarades rimées, qu'ils achetaient dix écus. Les athéniens en usaient autrement.

Surpaſſe de bien loin ce faible apprentiſſage.
Mais pour exécuter tout ce que j'entreprens,
Quels dieux me fourniront des ſecours aſſez grands?
Ce n'eſt plus vous, enfers, qu'ici je ſollicite:
Vos feux ſont impuiſſans pour ce que je médite.
Auteur de ma naiſſance, auſſi-bien que du jour,
Qu'à regret tu départs à ce fatal ſéjour,
m) Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place:
Accorde cette grace à mon deſir bouillant.
Je veux choir ſur Corinthe avec ton char brûlant.
Mais ne crains pas de chûte à l'univers funeſte;
Corinthe conſumé garantira le reſte;
De mon juſte couroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arrêteront tes feux;
Créon en eſt le prince, & prend Jaſon pour gendre:
C'eſt aſſez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'iſthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

SCENE V.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

HÉ bien, Nérine, à quand, à quand cette hyménée?
En ont-ils choiſi l'heure? En ſais-tu la journée?

m) *Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race.*] Cette prière au ſoleil ſon père eſt encor toute de *Sénèque*, & devait faire plus d'effet ſur les peuples qui mettaient le ſoleil au rang des dieux, que ſur nous qui n'admettons pas cette mythologie.

n) *S'il ceſſe de m'aimer, qu'il commence*

N'en as-tu rien apris ? N'as-tu point vû Jaſon ?
N'apréhende-t-il rien après ſa trahiſon ?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuſe à me plaindre ?
n) S'il ceſſe de m'aimer, qu'il commence à me craindre;
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes reſſentimens peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence;
Et laiſſez déguiſer vos douleurs au ſilence.
Quoi, Madame! eſt-ce ainſi qu'il faut diſſimuler ?
o) Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air ?
Les plus ardens tranſports d'une haine connue
Ne ſont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repouſſer vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut ſans s'émouvoir ſuporter une offenſe,
Peut mieux prendre à ſon point le tems de ſa vengeance;
Et ſa feinte douceur ſous un apas mortel,
Méne inſenſiblement ſa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taiſe & que je diſſimule!
Nérine, porte ailleurs ce conſeil ridicule;
L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jaſon m'a fait trahir mon pays & mon père,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangère,

à me craindre.] Le vers de Sénèque, *Adeone credit omne conſumptum nefas?* parait bien plus fort.

o) *Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air?*] J'ai déja dit que je ne ferais aucune remarque ſur le ſtile de cette tragédie, qui eſt vicieux preſque d'un bout à l'autre. J'obſerverai ſeulement

Sans ſuport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple, & la haine du mien.
Nérine, après cela veux-tu que je me taiſe?
Ne dois-je point encor en témoigner de l'aiſe,
De ce royal hymen ſouhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes ſoins à ſervir ſon amour?

NÉRINE.

Madame, penſez mieux à l'éclat que vous faites.
Quelque juſte qu'il ſoit, regardez où vous êtes,
Conſidérez qu'à peine un eſprit plus remis
Vous tient en ſûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'ame doit ſe roidir plus elle eſt menacée,
Et contre la fortune aller tête baiſſée,
La choquer hardîment, & ſans craindre la mort,
Se préſenter de front à ſon plus rude effort.
p) Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat redouble ſes outrages.

---

ici, à propos de ces rimes *diſſimuler*, & *en l'air*, qu'alors on prononçait *diſſimulair*, pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été long-tems dans le préjugé, que la rime doit être pour les yeux. C'eſt pour cette raiſon qu'on faiſait rimer *cher* à *bucher*. Il eſt indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'eſt le retour des mêmes ſons, ou des ſons à peu près ſemblables, qu'on demande, & non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre* qui a deux *r* avec *encore* qui n'en a qu'un. Par la même raiſon *terre* peut rimer à *père*. Mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* eſt bref, & *hâte* eſt long.

p) Cela eſt imité de *Sénèque*, & enchérit encor ſur le mauvais gout de l'original. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche*. Toutes les tragédies qui précédèrent ſa *Médée* ſont remplies d'exemples de ce faux bel eſprit. Ces puérilités furent ſi long-tems en vogue, que l'abbé *Cotin*, du tems même de Boileau & de *Molière*,

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

MÉDÉE.

Il trouve toûjours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi ;
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.
q) Moi, dis-je, & c'est assez.

NÉRINE.

Quoi ? vous seule, Madame ?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule & le fer, & la flamme,
Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le sceptre des rois, & le foudre des dieux.

---

donna à la fiévre l'épithète d'*ingrate ;* cette ingrate de fiévre qui attaquait insolemment le beau corps de Mademoiselle de *Guise*, où elle était si bien logée.

q) *Moi.... Moi, dis-je, & c'est assez.*] Ce *moi* est célébre. C'est le *Medea superest* de *Sénèque*. Ce qui suit est encor une traduction de *Sénèque*. Mais dans l'original & dans la traduction, ces vers affaiblissent la grande idée que donne, *moi, dis-je, & c'est assez.* Tout ce qui explique un grand sentiment l'énerve. On demande si le *Medea superest* est sublime ? Je répondrai à cette question, que ce serait en effet un sentiment sublime, si ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, si lorsqu'*Horatius Cocles* défendit seul un pont contre une armée, on lui eût demandé, Que vous reste-t-il ? & qu'il eût répondu, *moi*, c'eût été du véritable sublime. Mais ici il ne signifie que le pouvoir de la magie : & puisque *Médée* dispose des élémens, il n'est pas étonnant qu'elle puisse seule & sans autre secours se venger de tous ses ennemis.

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentimens figure tout possible :
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon père qui l'était rompit-il mes projets ?

NÉRINE.

Non, mais il fut surpris, & Créon se défie.
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juste châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vû Créüse, & cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grace.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,
Mais avant de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune, & toute sa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.
Sois seulement fidèle, & sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir & ma haine.

NÉRINE.

[seule]

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter ;

Ces violens transports la vont précipiter ;
D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le souci de sa vie.
Tâchons encor un coup d'en divertir le cours ;
Appaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

BIEN qu'un péril certain ſuive votre entrepriſe,
Aſſurez-vous ſur moi, je vous ſuis toute acquiſe;
Employez mon ſervice aux flammes, au poiſon;
Je ne refuſe rien, mais épargnez Jaſon.
Votre aveugle vengeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûtera la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

MÉDÉE.

Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour lui;
Ma fureur jusques-là n'oſerait me ſéduire;
Jaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire;
Mon couroux lui fait grace, & ma première ardeur
Soutient ſon intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encor, & qu'il nourit en l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flamme:
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi,
Qui l'arrache à Médée en dépit de ſa foi.
Qu'il vive, & s'il ſe peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'eſt aſſez que ſa Créüſe meure;
Qu'il vive cependant, & jouïſſe du jour
Que lui conſerve encor mon immuable amour.
Créon ſeul & ſa fille ont fait la perfidie;
Eux ſeuls termineront toute la tragédie;

Leur

Leur perte achévera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contenez-vous, Madame, il ſort de ſon palais.

SCENE II.

CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, Soldats.

CRÉON.

QUoi! je te vois encore! Avec quelle impudence
Peux-tu ſans t'effrayer ſoutenir ma préſence?
Ignores-tu l'arrèt de ton banniſſement?
Fais-tu ſi peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne ſont que feu, ſes regards que menace.
Gardes, empèchez-la de s'aprocher de moi.
Va, purge mes états d'un tel monſtre que toi,
Délivre mes ſujets & moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuſe-t-on? Quel crime, quelle plainte
Pour mon banniſſement vous donne tant d'ardeur?

CRÉON.

a) Ah! l'innocence même, & la même candeur!
Médée eſt un miroir de vertu ſignalée,
Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu ſi-tôt oublié tant d'horreurs?
Repaſſe tes forfaits, repaſſe tes fureurs,

a) C'eſt dans la ſcène de *Sénèque*, qui a ſervi de modéle à celle-ci, qu'on trouve ce beau vers:

Si judicas, cognoſce, ſi regnas, jube

N'es-tu que roi? commande. Es-tu juge? examine.

Et de tant de pays nomme quelque contrée,
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Theſſalie en armes te pourſuit,
Ton père te déteſte, & l'univers te fuit:
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines;
Et ſur mon peuple & moi faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, ſans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée!
Paix, dont le deshonneur vous demeure éternel!
Quiconque ſans l'ouïr condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le ſuplice,
D'un juſte châtiment il fait une injuſtice.

CRÉON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avais écouté?

MÉDÉE.

Ecouta-t-il Jaſon, quand ſa haine couverte

C'eſt dommage que *Corneille* n'ait pas traduit ce vers, il l'aurait bien mieux rendu.

Ah! l'innocence même, & la même candeur! *Quæ cauſa pellat innocens mulier rogat.* Cette ironie eſt, comme on voit, de *Sénèque*. La figure de l'ironie tient preſque toûjours du comique, car l'ironie n'eſt autre choſe qu'une raillerie. L'éloquence ſouffre cette figure en proſe. *Démoſthène* & *Ciceron* l'employent quelquefois. *Homère* & *Virgile* n'ont pas dédaigné même de s'en ſervir dans l'épopée; mais dans la tragédie il faut l'employer ſobrement; il faut qu'elle ſoit néceſſaire; il faut que le perſonnage ſe trouve dans des circonſtances où il ne puiſſe s'expliquer autrement, où il ſoit obligé de cacher ſa douleur, & de feindre d'aplaudir à ce qu'il déteſte.

Racine fait parler ironiquement *Axiane* à *Taxile*, quand elle lui dit:

Approche, puiſſant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

L'envoya ſur nos bords ſe livrer à ſa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un deſſein
Au-deſſus de ſa force & du pouvoir humain ?
Aprenez quelle était cette illuſtre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti ſa tête.
Il falait mettre au joug deux taureaux furieux ;
Des tourbillons de feu s'élançaient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain pouſſait par leur haleine
Un long embraſement deſſus toute la plaine ;
Eux domtés, on entrait en de nouveaux hazards,
Il falait labourer les triſtes champs de Mars,
Et des dents d'un ſerpent enſemencer la terre,
Dont la ſtérilité fertile pour la guerre
Produiſait à l'inſtant des eſcadrons armés
Contre la même main qui les avait ſemés.
Mais quoi qu'eût fait contr'eux une valeur parfaite,
La toiſon n'était pas au bout de leur défaite :
Un dragon enyvré des plus mortels poiſons,
Qu'enfantent les péchés de toutes les ſaiſons,
Vomiſſant mille traits de ſa gorge enflammée,

Il met auſſi quelques ironies dans la bouche d'*Hermione*. Mais dans ſes autres tragédies il ne ſe ſert plus de cette figure. Remarquez en général que l'ironie ne convient point aux paſſions : elle ne peut aller au cœur, elle ſéche les larmes. Il y a une autre eſpèce d'ironie qui eſt un retour ſur ſoi-même, & qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'eſt ainſi qu'*Oreſte* dit dans l'*Andromaque : Oui, je te loue, ô ciel, de ta perſévérance*. C'eſt ainſi que *Gatimozin* diſait au milieu des flammes, *Et moi ſuis-je ſur un lit de roſes* ? Cette figure eſt très noble & très tragique dans *Oreſte*, & dans *Gatimozin* elle eſt ſublime. Obſervez que toutes les ſcènes ſemblables à celle-ci ſont toûjours froides. Il convient rarement au tragique de parler long-tems du paſſé. Ce poëme eſt *naturâ rebus agendis* ; ce doit être une action.

La gardait beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile, lune, aurore, ni ſoleil
Ne virent abaiſſer ſa paupière au ſommeil.
Je l'ai ſeule aſſoupi; ſeule j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, & défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon deſir limité
Eût conſervé ma gloire & ma fidélité,
Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenait Jaſon & tous vos Argonautes?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
Fût péri le premier, & tous l'auraient ſuivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adreſſe
Sauvé le ſang des dieux & la fleur de la Grèce;
Zéthés, & Calaïs, & Pollux, & Caſtor,
Et le charmant Orphée, & le ſage Neſtor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie:
Je vous les verrai tous poſſéder ſans envie:
Je vous les ai ſauvés, je vous les cède tous;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en ſoyez point jaloux.
Pour de ſi bons effets laiſſez-moi l'infidelle,
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle;
Aimer cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'ai fait:
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon forfait.
Eſt-ce uſer comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & jouïr de mon crime?

CRÉON.

Va te plaindre à Colchos.

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira;

Que Jaſon m'y remette ainſi qu'il m'en tira ;
Je ſuis prête à partir ſous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuſte affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
b) L'un ait votre couronne, & l'autre des ſuplices.

CRÉON.

Ceſſe de plus mêler ton intérêt au ſien ;
Ton Jaſon pris à part eſt trop homme de bien ;
Le ſéparant de toi, ſa défenſe eſt facile ;
Jamais il n'a trahi ſon père ni ſa ville,
Jamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains,
Jamais il n'a prêté ſon bras à tes deſſeins ;
Son crime, s'il en a, eſt de t'avoir pour femme ;
Laiſſe-le s'affranchir d'une honteuſe flamme,
Ren-lui ſon innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton inſolent couroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jaſon coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en ſa faveur que ma ſavante audace
Immola ſon tyran par les mains de ſa race ;
Joignez-y mon pays & mon frère, il ſufit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à ſon profit.
Mais vous les ſaviez tous quand vous m'avez reçue :

b) *Hic pretium ſceleris tulit, hic diadema.*

Votre ſimplicité n'a point été déçûe;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart aſſuré contre mes ennemis?
Ma main ſaignante encor du meurtre de Pélie,
Soulevait contre moi toute la Theſſalie,
Quand votre cœur ſenſible à la compaſſion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'eſt trop peu que l'exil, ma mort eſt légitime:
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainſi?
Je ſuis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni ſouffrir en ma cour ta fatale préſence.
Va...

MÉDÉE.

Dieux, juſtes vengeurs!

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux,
Par tes cris importuns ſolliciter les dieux.
Laiſſe-nous tes enfans: je ſerais trop ſévère,
Si je les puniſſais des crimes de leur mère,
Et bien que je le puſſe avec juſte raiſon,

c) *Soldats, remettez-la chez elle.*] Si *Médée* eſt une magicienne auſſi puiſſante qu'on le dit, & que *Créon* même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenſer, & comment même peut-il diſpoſer d'elle? C'eſt là une étrange contradiction que l'antiquité Grecque s'eſt permiſe. Les illuſions de l'antiquité ont été adoptées par nous; les juges ont oſé juger des ſorciers; mais il s'était répandu une opinion auſſi ridicule que celle de la magie même, & qui lui ſervait de correctif; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la juſtice.

Ma fille les demande en faveur de Jason.

MÉDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jason & Créuse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me replique plus, suis la loi qui t'est faite,
Prépare ton départ, & pense à ta retraite.
Pour en *délibérer*, & *choisir* le quartier,
De grace, ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grace!

CRÉON.

c) Soldats, remettez-la chez elle,
Sa contestation deviendrait éternelle.

SCENE III.

CRÉON *seul.*

Quel indomtable esprit! Quel arrogant maintien!
Accompagnait l'orgueil d'un si long entretien!
A-t-elle rien fléchi de son humeur altière?

L'*Arioste*, & le *Tasse* son heureux imitateur prirent un tour plus heureux; ils feignirent que les enchantemens pouvaient être détruits par d'autres enchantemens; cela seul mettait de la vraisemblance dans ces fables, qui par elles-mêmes n'en ont aucune. *Arioste* tout fécond qu'il était, avait apris cet art d'*Homère*; il est vrai que son *Alcine* est prodigieusement supérieure à la *Circé* de l'*Odyssée*; mais enfin *Homère* est le premier qui parait avoir imaginé des préservatifs contre le pouvoir de la magie, & qui par-là mit quelque raison dans des choses qui n'en avaient pas.

A-t-elle pû descendre à la moindre prière?
Et le sacré respect de ma condition *d*)
En a-t-il arraché quelque soumission?

SCENE IV.

CRÉON, JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉON.

TE voilà sans rivale, & mon pays sans guerres,
Ma fille, c'est demain qu'elle sort de nos terres.
Nous n'avons désormais que craindre de sa part; *e*)
Acaste est satisfait d'un si proche départ;
Et si tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans & dehors, une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, seigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mèle tant de faiblesse à son ressentiment,
Que son premier couroux se dissipe aisément.
J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourai le résoudre à perdre une maîtresse, Dont

d) Il est bien ici question du sacré respect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui d'ailleurs joue dans cette piéce un rôle trop froid.

e) *Nous n'avons que craindre*, est un barbarisme. Cette piéce en a beaucoup. Mais encor une fois, c'est la première de Corneille.

Dont l'âge peu ſortable & l'inclination
Répondaient aſſez mal à ſon affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par ſon obéiſſance
Combien ſur ſon eſprit vous avez de puiſſance;
Et s'il s'obſtine à ſuivre un injuſte couroux,
Nous ſaurons, ma Princeſſe, en rabatre les coups;
Et nos préparatifs contre la Theſſalie
Ont trop de quoi punir ſa flamme & ſa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là, Regarde ſeulement
A le payer d'eſtime & de remerciment.
Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie;
f) Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie:
Mais le trône ſoutient la Majeſté des rois
Au-deſſus du mépris, comme au-deſſus des loix.
On doit toujours reſpect au ſceptre, à la couronne.
Remets tout, ſi tu veux, aux ordres que je donne;
Je ſaurai l'apaiſer avec facilité,
Si tu ne te défens qu'avec civilité.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

QUe ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes deſirs n'oſaient porter mon eſpérance?

f) Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais gout était établi dans preſque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.

C'eſt bien me témoigner un amour infini,
De mépriſer un roi pour un pauvre banni.
A toutes ſes grandeurs préférer ma miſère!
Tourner en ma faveur les volontés d'un père!
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux!

CRÉUSE.

Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans votre naiſſance
Un trait de ſon envie, ou de ſon impuiſſance;
Elle devait un ſceptre au ſang dont vous naiſſez,
Et ſans lui vos vertus le méritaient aſſez.
L'amour qui n'a pû voir une telle injuſtice,
Suplée à ſon défaut, ou punit ſa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adverſités
Le ſceptre que j'attens, & que vous méritez.
La gloire m'en demeure, & les races futures
Comptant notre hyménée entre vos avantures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un ſi grand héros rompt le ſort malheureux.
Après tout cependant riez de ma faibleſſe.
Prête de poſſéder le phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le ſang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux; *g*)
Mon caprice à ſon luſtre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'eſt ce qu'ont prétendu mes deſſeins relevés,
Pour le prix des enfans que je vous ai ſauvés.

JASON.

Que ce prix eſt léger pour un ſi bon office!

g) La robe de Médée qui a donné dans les yeux de Créüſe, & la deſcription de cette robe ne feraient pas ſoufertes aujourd'hui, & la réponſe de Jaſon n'eſt pas moins petite que la demande.

Il y faut toutefois employer l'artifice.
Ma jalouse en fureur n'eſt pas femme à ſoufrir
Que ma main l'en dépouille, afin de vous l'ofrir;
Des tréſors dont ſon père épuiſe la Scythie,
C'eſt tout ce qu'elle a pris quand elle en eſt ſortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil
Ne ſema dans la nuit les clartés du ſoleil.
Les perles avec l'or confuſément mêlées,
Mille pierres de prix ſur ſes bords étalées,
D'un mélange divin ébloüiſſent les yeux;
Jamais rien d'aprochant ne ſe fit en ces lieux.
Pour moi, tout auſſi-tôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toiſon dorée;
Et dûſſiez vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus preſques envie auſſi-tôt que de vous.
Pour apaiſer Médée & réparer ſa perte,
L'épargne de mon père entiérement ouverte,
Lui met à l'abandon tous les tréſors du roi,
Pourvû que cette robe & Jaſon ſoient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous eſt acquiſe.
Je vai chercher Nérine, & par ſon entremiſe
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuſerait ſon courage irrité.
Pour elle, vous ſavez que j'en fuis les aproches;
J'aurais peine à ſoufrir l'orgueil de ſes reproches;
Et je me connais mal, ou dans notre entretien
Son couroux s'allumant allumerait le mien.
Je n'ai point un eſprit complaiſant à ſa rage,

Jusques à suporter sans réplique un outrage ;
Et ce seraient pour moi d'éternels déplaisirs
De reculer par là l'effet de vos desirs.
Mais sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vai prendre le tems que sortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLÉONE.

Madame, j'aperçois venir le roi d'Athènes.

CRÉUSE.

Allez donc, votre vûe augmenterait ses peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche acortement saura s'en acquitter.

SCENE VI.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

ÆGÉE.

SUr un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrèt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure ;

b) *Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer.*] Voilà le germe de ces vers qu'on aplaudit autrefois dans *Rodogune* :

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies,
Dont par le doux raport les ames assorties &c.

Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois,
Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse;
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
Femme d'un assassin & d'un empoisonneur.

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roi, la raison sur vôtre ame,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, & mon père y consent,
Mais prince, mais vaillant, & sur-tout innocent.
Non pas que je ne faille en cette préférence;
De votre rang au sien je fais la différence:
Mais si vous connaissez l'amour & ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs;
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer
b) Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer;
Et souvent sans raison les objets de nos flammes
Frapent nos yeux ensemble, & saisissent nos ames.
Ainsi nous avons vû le souverain des dieux
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux;
Vénus quitter son Mars, & négliger sa prise,
Tantôt pour Adonis, & tantôt pour Anchise;

C'est au lecteur judicieux à décider lequel vaut le mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être, que de telles maximes sont plus convenables à la haute comédie, & que les maximes détachées ne valent pas un sentiment. Cette même idée se retrouve dans la suite du *Menteur*, & elle y est mieux placée.

Et c'eſt peut-être encor avec moins de raiſon
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jaſon.
D'abord dans mon eſprit vous eutes ce partage;
Je vous eſtimai plus, & l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflammés;
Et ne m'eſtimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me ſert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accuſez point l'amour ni ſon aveuglement;
Quand on connaît ſa faute, on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcuſable,
Je ne veux plus, ſeigneur, me confeſſer coupable.
L'amour de mon pays & le bien de l'état
Me défendaient l'hymen d'un ſi grand potentat.
Il m'eût falu ſoudain vous ſuivre en vos provinces,
Et priver mes ſujets de l'aſpect de leurs princes;
Votre ſceptre pour moi n'eſt qu'un pompeux exil.
Que me ſert ſon éclat, & que me donne-t-il?
M'élève-t-il d'un rang plus haut que ſouveraine?
Et ſans le poſſéder ne me vois-je pas reine?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'aſſouvir de cette ambition;
Je ne veux point changer mon ſceptre contre un autre,
Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe eſt bon ſujet, mais il veut voir ſon roi;

i) Il eſt inutile de remarquer combien le rôle d'*Ægée* eſt froid & inſipide. Une piéce de théâtre eſt *une expérience ſur le cœur humain.* Quel reſſort remuera l'ame des hommes? Ce ne ſera pas un vieillard amoureux & mépriſé qu'on met

Et d'un prince éloigné rejetterait la loi.
Joignez à ces raisons qu'un père un peu sur l'âge,
Dont ma seule présence adoucit le veuvage,
Ne saurait se résoudre à séparer de lui,
De ses débiles ans l'espérance & l'apui;
Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'état, mon pays & mon père.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux;
Mais comme ces raisons sont peu d'effet sur vous,
Afin de redonner le repos à votre ame,
Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

ÆGÉE *seul.* i)

ALlez, allez, Madame,
Etaler vos apas, & vanter vos mépris
A l'infame sorcier qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de votre honte,
Favorisez celui de tous vos courtisans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous jouïrez fort peu d'une telle insolence;
Mon amour outragé court à la violence;
Mes vaisseaux à la rade assez proches du port

en prison, & qu'une sorcière délivre. Tout personnage principal doit inspirer un degré d'intérêt. C'est une des régles inviolables. Elles sont toutes fondées sur la nature. On a déja averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.

N'ont que trop de ſoldats à faire un coup d'effort.
La jeuneſſe me manque, & non pas le courage ;
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge ;
Et l'on verra peut-être, avant ce jour fini,
Ma paſſion vengée, & votre orgueil puni.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE.

MALHEUREUX instrument du malheur qui nous presse, a)
Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse!
Avant que le soleil ait fait encor un tour,
Ta perte inévitable achève ton amour.
Ton destin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'apas d'un hymen t'expose à ta rivale;
Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort;
Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à résoudre.
Un mot du haut des cieux fait descendre la foudre.
Les mers pour noyer tout n'attendent que sa loi;
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi;
L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colère,
Tant la nature esclave a peur de lui déplaire:
Et si ce n'est assez de tous les élémens,
Les enfers vont sortir à ses commandemens.
Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je lui prête à regret un silence complice;
D'un louable desir mon cœur sollicité
Lui ferait avec joie une infidélité:
Mais loin de s'arrêter, sa rage découverte

a) C'est ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une suivante qui vient parler toute seule du pouvoir de sa maîtresse, est d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera, par un acteur qui parle seul, &

A celle de Créüſe ajouterait ma perte ;
Et mon funeſte avis ne ſervirait de rien,
Qu'à confondre mon ſang dans les bouillons du ſien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme ;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrais traverſer.

SCENE II.

JASON, NÉRINE.

JASON.

Nérine, hé bien, que dit, que fait notre exilée ?
Dans ton cher entretien s'eſt-elle conſolée ?
Veut-elle bien céder à la néceſſité ?

NÉRINE.

Je trouve en ſon chagrin moins d'animoſité.
De moment en moment ſon ame plus humaine
Abaiſſe ſa colère, & rabat de ſa haine.
Déja ſon déplaiſir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fai-lui prendre pour tous un ſentiment égal.
Toi, qui de mon amour connaiſſais la tendreſſe,
Tu peux connaître auſſi quelle douleur me preſſe.

qu'on introduit ſans raiſon, etait très commune ſur les théatres grecs & latins : ils ſuivaient cet uſage, parce qu'il eſt facile. Mais on devait dire aux *Ménendres*, aux *Ariſtophanes*, aux *Plautes*. Surmontez la difficulté ; inſtruiſez-nous du fait ſans avoir l'air de nous inſtruire : amenez ſur le théatre des perſonnages néceſſaires, qui ayent des raiſons de ſe parler : qu'ils m'expliquent tout ſans jamais s'adreſſer à moi ; que je les voye agir & dialoguer ; ſinon,

Je me ſens déchirer le cœur à ſon départ ;
Créüſe en ſes malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon même en ſoupire,
Lui préfère à regret le bien de ſon empire ;
Et ſi dans ſon adieu ſon cœur moins irrité
En voulait mériter la libéralité,
Si juſques-là Médée apaiſait ſes menaces,
Qu'elle eût ſoin de partir avec ſes bonnes graces ;
Je ſais, comme il eſt bon, que ſes tréſors ouverts
Lui ſeraient ſans réſerve entiérement offerts ;
Et malgré les malheurs où le ſort l'a réduite,
Soulageraient ſa peine, & ſoutiendraient ſa fuite.

NÉRINE.

Puiſqu'il faut ſe réſoudre à ce banniſſement,
Il faut en adoucir le mécontentement ;
Cette offre y peut ſervir ; & par elle j'eſpère
Avec un peu d'adreſſe apaiſer ſa colère.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créüſe & du roi :
L'objet de votre amour & de ſa jalouſie
De toutes ſes fureurs l'auraient tôt reſſaiſie.

JASON.

b) Pour montrer ſans les voir ſon courage apaiſé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aiſé ;

---

vous êtes dans l'enfance de l'art.

b) Convenons que ce n'eſt pas un trop bon moyen d'appaiſer une femme & une mère que de lui arracher ſes enfans & de lui prendre ſes habits. Cette invention de comédie produit une caſtrophe horrible, mais ce contraſte même d'une intrigue faible & baſſe avec un dénouement épouvantable forme une bigarure qui révolte tous les eſprits cultivés.

Et de si longue main je connais ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entière confidence.
Créon bannit Médée ; & ses ordres précis
Dans son bannissement envelopaient ses fils ;
La pitié de Créüse a tant fait vers son père,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.
Elle lui doit par eux quelque remerciment ;
Qu'un présent de sa part suive leur compliment :
Sa robe dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son exil qu'une charge importune,
Lui gagnerait le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ses trésors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à sa peine
Elle peut acquérir de quoi faire la reine :
Créüse, ou je me trompe, en a quelque desir ;
Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.
Mais la voici qui sort, souffre que je l'évite ;
Ma rencontre la trouble, & mon aspect l'irrite.

SCENE III.

MÉDÉE, JASON, NÉRINE. c)

MÉDÉE.

NE fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,
C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose ;

c) Cette scène est toute de *Sénèque.*
Fugimus, Jason, fugimus, hoc non est novum.
Mutare sedes, causa fugiendi nova est. &c.
Ad quos remittis, Phasim & Colchos petam ? &c.

Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que ſa cauſe.
C'eſt pour vous que j'ai fui, c'eſt vous qui me chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez?
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon père,
Apaiſer de mon ſang les manes de mon frère?
Irai-je en Theſſalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'eſt point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'ont fait pour vous mon ſavoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Reſſouvien-t-en, ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûlaient de leur haleine;
Revoi ce champ guerrier dont les ſacrés ſillons
Elevaient contre toi de ſoudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières cloſes;
Et lors préfère-moi Créüſe, ſi tu l'oſes.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jetter un obſtacle à l'ardente pourſuite
Dont mon père en fureur touchait déja ta fuite,
Semai-je avec regret mon frère par morceaux?
A ce funeſte objet répandu ſur les eaux,
Mon père trop ſenſible aux droits de la nature,
Quitta tous autres ſoins que de ſa ſépulture;
Et par ce nouveau crime émouvant ſa pitié,
J'arrêtai les effets de ſon inimitié.

Il y a dans ce couplet de très beaux vers qui annonçaient déja Corneille. C'eſt en ce ſens, & c'eſt dans ces morceaux détachés qu'on peut dire avec Fontenelle que Corneille s'éleva juſqu'à Médée.

Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur que déloyale fille:
Ces tigres glorieux plaiſaient à mes amours;
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.
Alors certes, alors mon mérite était rare;
Tu n'étais point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton père uſé je rendis la vigueur,
J'avais encor tes vœux, j'étais encor ton cœur:
Mais cette affection mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau ſe vit enſevelie:
L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moi, que tes deſirs avaient tant ſouhaitée,
Le dragon aſſoupi, la toiſon emportée,
Ton tyran maſſacré, ton père rajeuni,
Je devîns un objet digne d'être banni.
Tes deſſeins achevés, j'ai mérité ta haine;
Il t'a falu ſortir d'une honteuſe chaine,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi
Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme!
Les tendres ſentimens d'un amour paternel,
Pour ſauver mes enfans me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le ſoin que j'ai d'eux me réduit & me force.
Toi-même, furieuſe, ai-je fait peu pour toi,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi?
Sans moi ton inſolence allait être punie,

A ma ſeule prière on ne t'a que bannie.
C'eſt rendre la pareille à tes grands coups d'effort;
Tu m'as ſauvé la vie, & j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie! O bonté ſouveraine!
C'eſt donc une faveur, & non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon exil encor doit un remerciment!
Ainſi l'avare ſoif d'un brigand aſſouvie,
Il s'impute à pitié de nous laiſſer la vie;
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner;
Et ce qu'il n'ôte pas il penſe le donner.

JASON.

Tes diſcours dont Créon de plus en plus s'offenſe,
Le forceraient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'eſt permis.
Les rois ne ſont jamais de faibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conſeils je vois aſſez ta ruſe:
Ce n'eſt là m'en donner qu'en faveur de Créüſe.
Ton amour déguiſé d'un ſoin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ſes yeux.

JASON.

N'apelle point amour un change inévitable,
Où Créüſe fait moins que le ſort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien, ſans rougir, déſavouer tes feux?

JASON.

Hé bien, ſoit, ſes attraits captivent tous mes vœux.
Toi, qu'un amour furtif ſouilla de tant de crimes,

M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, & de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

d) La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert,
e) Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante & d'infame:
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tien-la pour innocente, & défen son honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, & je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

La honte généreuse & la haute vertu!
Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfans, dont l'âge faible & tendre
Contre tant de malheurs ne saurait se défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

Contre

---

d) *La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.*] *Médée* dit dans *Sénèque*:

Quodcumque feci.

e) Celui-là fait le crime, à qui le crime sert.]

Tua illa sunt, cui prodest scelus is fecit.

Contre tant de malheurs ne ſaurait ſe défendre,

MÉDÉE.

Mon ame à leur ſujet redouble ſon couroux.
Faut-il ce deshonneur pour comble à mes miſères,
Qu'à mes enfans Créüſe enfin donne des frères?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syſiphe avec ceux du ſoleil!

JASON.

Leur grandeur ſoutiendra la fortune des autres;
Créüſe & ſes enfans conſerveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien ce mélange odieux,
Qui déshonore enſemble & ma race & les dieux.

JASON.

Laſſés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame ſi commune;
Je n'ai jamais ſouffert qu'elle me fit la loi,
Et toûjours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un ſceptre...

MÉDÉE.

Ah, cœur rempli de feinte!
Tu maſques tes deſirs d'un faux titre de crainte;
Un ſceptre eſt l'objet ſeul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expoſe aux haines des deux rois?
Et que mon imprudence attire ſur nos têtes,
D'un & d'autre côté, de nouvelles tempêtes?

MÉDÉE.

Fui-les, fui-les tous deux, fui Médée à ton tour;

Et garde au moins ta foi, ſi tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un aſyle.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je te veux punir?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu ſi peu Médée,
Que toute leur puiſſance en armes débordée,
Diſpute contre moi ton cœur qu'ils m'ont ſurpris,
Et ne ſois du combat que le juge & le prix?
Join-leur, ſi tu le veux, mon père & la Scythie,
En moi ſeule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contre eux, quand il me plait, j'arme leurs propres mains:
Tu le ſais, tu l'as vû, quand ces fils de la terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.
Miſérable! Je puis adoucir des taureaux,
La flamme m'obéit, & je commande aux eaux;
Et la terre & les cieux tremblent quand je les nomme;
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme!

f) *Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté,*] n'eſt point imité de *Sénèque*, & *Racine* en cet endroit s'eſt rencontré avec *Corneille*, quand il fait dire à *Roxane*:

Ecoutez, Bajazet, je ſens que je vous aime &c.

La ſituation & la paſſion amènent ſouvent des ſentimens & des expreſſions qui ſe reſſemblent ſans qu'elles ſoient imitées. Mais quelle différence entre Roxane & Médée! le Rôle de Médée eſt l'eſſai d'un génie vigoureux & ſans art qui en vain fait déja quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe ſon ſiécle. Et le rôle de Roxane eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit & du goût dans un tems plus heureux. L'un eſt une ſtatue groſſière de l'ancienne Egypte. L'autre eſt une ſtatue de Phidias.

g) *Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits &c.*] On ſent aſſez que le mot *baiſe* ne ſerait pas ſouffert au-

f) Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté ;
Je ne m'offenſe plus de ta légéreté ;
Je ſens, à tes regards, décroitre ma colère ;
De moment en moment ma fureur ſe modère ;
Et je cours ſans regret à mon banniſſement,
Puiſque j'en vois ſortir ton établiſſement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander enſuite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
g) Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits ;
Et que leur cher objet entretenant ma flamme,
Te préſente à mes yeux auſſi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah ! repren ta colère, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans, c'eſt m'arracher le cœur ;
Et Jupiter tout prêt à m'écraſer du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourait m'y réſoudre.
C'eſt pour eux que je change ; & la Parque, ſans eux,
Seule de notre hymen pourait rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuſes,

---

jourd'hui. Mais il y a une réflexion plus importante à faire. *Médée* conçoit la vengeance, la plus horrible, & qui retombe ſur elle-même. Pour y parvenir elle a recours à la plus indigne fourberie. Elle devient alors exécrable aux ſpectateurs. Elle attirerait la pitié, ſi elle égorgeait ſes enfans dans un moment de déſeſpoir & de démence. C'eſt une loi du théatre qui ne ſouffre guères d'exception ; ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes paſſions en diminueront l'atrocité, & vous attireront même quelque compaſſion des ſpectateurs. *Cléopatre* à la vérité, dans la tragédie de *Rodogune*, ne s'attire nulle compaſſion. Mais ſongez que ſi elle n'était pas poſſédée de la paſſion forcenée de régner, on ne la pourait pas ſouffrir, & que ſi elle n'était pas punie, la piéce ne pourait être jouée.

Me fait souffrir aussi que tu me les refuses;
Je ne t'en presse plus, & prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire;
Ce serait me trahir qu'en perdre la mémoire;
Et le mien envers toi qui demeure éternel,
T'en laisse en cet adieu le serment solemnel.
Puissent briser mon chef les traits les plus sévères,
Que lancent des grands dieux les plus âpres colères,
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne pers la vie avant ton souvenir!

SCENE IV.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'Y donnerai bon ordre; il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance;
Je la saurai graver en tes esprits glacés,
b) Par des coups trop profonds pour en être effacés.
Il aime ses enfans, ce courage inflexible,
Son faible est découvert; par eux il est sensible,
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur,

b) *Par &c.*] Cette idée détestable de tuer ses propres enfans, pour se venger de leur père, idée un peu soudaine, & qui ne laisse voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, sans qu'elle soit ici combatue par les moindres remors, est encor prise de *Sénèque*, dont *Corneille* a imité les beautés & les défauts.

Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles;
N'avancez point par-là vos propres funérailles:
Contre un ſang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créüſe en vos mains ſe vient précipiter?
Elle-même s'y jette, & Jaſon vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flates mes deſirs.

NÉRINE.

Que je ceſſe de vivre,
Si ce que je vous dis n'eſt pure vérité.

MÉDÉE.

Ah! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne vous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie:
Un deſſein éventé ſuccède rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, & mettons nos ſecrets ſûrement.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE *dans sa grote magique.*

C'EST trop peu de Jason que ton œil me dérobe ;
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable ; & c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu :
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que perdant mes enfans j'achète encor leur perte ;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercimens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus serait un nouveau crime ;
Mais je t'en veux parer pour être ma victime ;
Et sous un faux semblant de libéralité,
Soûler & ma vengeance & ton avidité.

a) *Le &c.*] Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de *Shakespear*, trois sorcières font leurs enchantemens sur le théatre. Elles arrivent au milieu des éclairs & du tonerre, avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles, *il est tems, il est tems.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, & apostrophent le crapaud, en criant en refrain, *double, double, chaudron trouble, que le feu brule, que l'eau bouille double, double.* Cela vaut bien les serpens qui sont venus d'Afrique en un moment, & ces herbes que *Médée* a cueillies le pied nud en faisant palir la lune, & ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne feraient pas admises aujourd'hui.

C'est à l'opéra, c'est à ce spectacle consacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, & c'est là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans *Quinault*, supérieur en ce genre :

Esprits malheureux & jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine,
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
Démons, préparez-vous à seconder ma haine ;

SCENE II.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

a) LE charme est achevé, tu peux entrer, Nérine;
Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine.
Voi combien de serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment;
Et contraints d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont, sur ce don fatal, vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
Que ce triste apareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune,
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flotans, le bras & le pied nu;

Démons, préparez-vous
A servir mon couroux.

Voyez en un autre endroit ce morceau encor plus fort que chante *Médée :*

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle.
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler:
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchainés,
Goutez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables,
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pouront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goutons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Ce seul couplet vaut mieux peut-être que toute la *Médée* de *Sénèque*, de *Corneille* & de *Longepierre*, parce qu'il est fort & naturel, harmonieux & sublime. Observons que c'est là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de mépriser, & aprenons à être justes.

J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Voi mille autres venins ; cette liqueur épaisse
Mêlé du sang de l'hydre avec celui de Nesse ;
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir :
Par ce tison Althée assouvit sa colère ;
Trop pitoyable sœur, & trop cruelle mère.
Ce feu tomba du ciel avec Phaéton ;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton ;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux ;
Ce présent déceptif a bû toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte aprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au palais ?

NÉRINE.

Du bonheur de Jason, & du malheur d'Ægée :
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard ne pouvant suporter
Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne & sa persévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché par la force à repousser l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemplait la bonace,
Il la voit mal suivie, & prend un si beau tems
A rendre ses desirs & les vôtres contens.

De ſes meilleurs ſoldats une troupe choiſie
Enferme la princeſſe, & ſert ſa jalouſie ;
L'effroi qui la ſurprend la jette en pamoiſon ;
Et tout ce qu'elle peut, c'eſt de nommer Jaſon.
Ses gardes à l'abord font quelque réſiſtance ;
Et le peuple leur prète une faible aſſiſtance ;
Mais l'obſtacle léger de ces débiles cœurs
Laiſſait honteuſement Créüſe à leurs vainqueurs :
Déja preſque en leur bord elle était enlevée...

MÉDÉE.

Je devine la fin, mon traître l'a ſauvée.

NÉRINE.

Oui, Madame, & de plus Ægée eſt priſonnier ;
Votre époux à ſon myrthe ajoute ce laurier ;
Mais aprenez comment.

MÉDÉE.

N'en di pas davantage,
Je ne veux point ſavoir ce qu'a fait ſon courage ;
Il ſuffit que ſon bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juſte couroux.
Nérine, mes douleurs auraient peu d'allégeance,
Si cet enlévement l'ôtait à ma vengeance :
Pour quitter ſon pays en eſt-on malheureux ?
Ce n'eſt pas ſon exil, c'eſt ſa mort que je veux ;
Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine ;
Et de verſer des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'inviſibles feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'apelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là vous vous vengez, & ſa perte eſt certaine ;
Mais contre la fureur de ſon père irrité
Où penſez-vous trouver un lieu de ſûreté ?

MÉDÉE.

Si la priſon d'Ægée a ſuivi ſa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite ;
Et que ſes fers briſés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ſes états.
Dépêche ſeulement, & cours vers ma rivale,
Lui porter de ma part cette robe fatale.
Méne-lui mes enfans, & fai-les, ſi tu peux,
Préſenter par leur père à l'objet de ſes vœux.

NÉRINE.

Mais, Madame, porter cette robe empeſtée,
Que de tant de poiſons vous avez infectée,
C'eſt pour votre Nérine un trop funeſte emploi ;
Avant que ſur Créüſe ils agiraient ſur moi. *b*)

MÉDÉE.

Ne crain pas leur vertu, mon charme la modère,
Et lui défend d'agir que ſur elle & ſon père.
Pour un ſi grand effet prens un cœur plus hardi,
Et ſans me répliquer fai ce que je te di.

---

b) On voit combien Pollux eſt inutile à la piéce, Corneille l'appelle un perſonage protatique.

c) Cette ſuivante qui craint la brulure, & qui refuſe de porter la robe, eſt très-

SCENE III.

CRÉON, POLLUX, Soldats.

CRÉON.

c) Nous devons bien chérir cette valeur parfaite,
Qui de nos raviſſeurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'eſt à votre ſecours
Que je dois déſormais le bonheur de mes jours;
C'eſt vous ſeul aujourd'hui dont la main vengereſſe
Rend à Créon ſa fille, à Jaſon ſa maîtreſſe,
Met Ægée en priſon, & ſon orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ſes meilleurs ſoldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux ſuccès de cette délivrance
Vous eſt beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'eſt vous ſeul & Jaſon dont les bras indomtés
Portaient avec effroi la mort de tous côtés,
Pareils à deux lions, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echaufait mon courage, & conduiſait mes mains:
J'ai ſuivi, mais de loin, des actions ſi belles,
Qui laiſſaient à mon bras tant d'illuſtres modelles.
Pourait-on reculer en combatant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups?

CRÉON.

Votre valeur qui ſouffre en cette repartie,
Ote toute croyance à votre modeſtie;
Mais puiſque le refus d'un honneur mérité

comique & fournirait de bonnes plaiſanteries. Il était fort aiſé d'envoyer la robe par un domeſtique qui ne fut pas inſtruit du poiſon qu'elle renfermait.

N'eſt pas un petit trait de généroſité;
Je vous laiſſe en jouïr. Auteur de la victoire,
Ainſi qu'il vous plaira départez-en la gloire;
Comme elle eſt votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux ſavent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs ſe trouve réſervée;
Et qu'au point que le ſort oſait nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terraſſer.
Digne ſang de leur roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'eſtime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel deſtin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'oſera prendre à nous?

POLLUX.

Apréhendez pourtant, grand prince.

CRÉON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de ſon lit ſe voit dépoſſédée.
Je crains qu'il ne vous ſoit malaiſé d'empêcher
Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
Après l'aſſaſſinat d'un monarque & d'un frère,
Peut-il être de ſang qu'elle épargne, ou révère?
Accoutumée au meurtre, & ſavante en poiſon,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jaſon;
Et ne préſumez pas, quoi que Jaſon vous die,
Que pour le conſerver elle ſoit moins hardie.

CRÉON.

C'eſt de quoi mon eſprit n'eſt plus inquieté,

Par ſon banniſſement j'ai fait ma ſûreté ;
Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame ;
Mais en ſi peu de tems que peut faire une femme ?
Je n'ai preſcrit qu'un jour de terme à ſon départ.

POLLUX.

C'eſt peu pour une femme, & beaucoup pour ſon art.
Sur le pouvoir humain ne réglez pas ſes charmes.

CRÉON.

Quelque puiſſans qu'ils ſoient, je n'en ai point d'allarmes ;
Et quand bien ce délai devrait tout hazarder,
Ma parole eſt donnée, & je la veux garder.

SCENE IV.

CLÉON, POLLUX, CLÉONE.

CRÉON.

QUe font nos deux amans, Cléone ?

CLÉONE.

La princeſſe,
Seigneur, près de Jaſon reprend ſon allégreſſe ;
Et ce qui ſert beaucoup à ſon contentement
C'eſt de voir que Médée eſt ſans reſſentiment.

CRÉON.

Et quel dieu ſi propice a calmé ſon courage ?

CLÉONE.

Jaſon, & ſes enfans qu'elle vous laiſſe en gage.
La grace que pour eux Créüſe obtient de vous,
A calmé les tranſports de ſon eſprit jaloux.
Le plus riche préſent qui fut en ſa puiſſance

A ses remercimens joint sa reconnaissance.
Sa robe sans pareille, & sur qui nous voyons
Du soleil son ayeul briller mille rayons,
Que la princesse même avoit tant souhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être aportée;
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CRÉON.

Hé bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CRÉON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

d) J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis;
Ils font assez souvent ce que n'ont pû leurs armes.
Je connais de Médée & l'esprit, & les charmes;
Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
Si ce rare présent n'est un mortel apas.

CRÉON.

Ses enfans si chéris qui nous servent d'otages,
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason;
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,

---

d) *J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.*] Ce vers est la traduction de ce beau vers de *Virgile*:

Timeo Danaos & dona ferentes.

Et *Virgile* lui-même a pris ce vers d'*Homère* mot à mot. Quand on imite de tels vers qui sont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent

Que n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mère.
Renvoyez-lui, seigneur, ce don pernicieux;
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CRÉON.

Créüse cependant en est toute ravie;
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale & passe le plaisir,
Il faut se faire force, & vaincre son désir.
Jason dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

CRÉON.

Sans rien mettre au hazard, je saurai dextrement
Accorder vos soupçons & son contentement.
Nous verrons dès ce soir sur une criminelle,
Si ce présent nous cache une embuche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuse, si sa mort nous rendait ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice.
Allons-y de ce pas, & ne consumons plus
De tems ni de discours en débats superflus.

---

aussi proverbes dans nôtre langue. On n'y peut réussir que par des mots harmonieux, aisés à retenir. *Pour suspects les dons*, est trop rude; on doit éviter les consonnes qui se heurtent. C'est le mélange heureux des voyelles & des consonnes qui fait le charme de la versification.

SCENE V.

ÆGÉE *en prison.* e)

DEmeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,
Redoublez puissamment votre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon ame chassée, ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le suplice d'un roi.
Le triste bonheur où j'aspire!
Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'accuse mon mauvais sort,
Que de souffrir que je respire.
Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix;
Le coup m'en sera doux, s'il est sans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.
Malheureux prince, on te méprise,
Quand tu t'arrêtes à servir,

Si

e) *Rotrou* avait mis les stances à la mode. *Corneille* qui les employa, les condamne lui-même dans ses réflexions sur la tragédie. Elles ont quelque raport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théatre grec. Les romains les imitèrent. Il me semble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toûjours le théatre, & de soutenir une longue intrigue toûjours intéressante. Lorsque nôtre théatre commença à sortir de la barbarie, & de l'asservissement aux usa-

Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.
Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire;
L'un t'a déja coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton état.
Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs;
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrace,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.
Cruel auteur de ma misère,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses loix
N'épargnent pas même ta mère,
Amour, contre Jason tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance:
Atterre son orgueil, & montre ta puissance *f*)
A perdre également l'un & l'autre rival.

---

ges anciens pire encor que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans *Garnier*, dans *Jodele* & dans *Baïf*, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous avons des stances est dans la *Thébaïde*. *Racine* se corrigea bientôt de ce défaut; il sentit que cette mesure différente de la mesure employée dans la piéce, n'était pas naturelle, que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poëtes mal à propos.

f) Quand même ces stances ennuyeuses & mal écrites auraient été aussi bonnes

Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau;
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie:
Que Corinthe à sa vûe accepte un autre roi;
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée;
Et pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.
Mais d'où vient ce bruit sourd? quelle pâle lumière
Dissipe ces horreurs, & frape ma paupière?

SCENE VI.

MÉDÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

MOrtel, qui que tu sois, détourne ici tes pas;
Et, de grace, m'apren l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre; & si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort,
Qui des mains des boureaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince,
Ne pensez qu'à revoir votre chère province.

[*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison,*

que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet; parce qu'elles sont dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comé-

qui s'ouvre aussi-tôt ; & en ayant tiré Ægée, elle en donne encor un sur ses fers qui tombent.]

Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.
Cessez, indignes fers, de captiver un roi,
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque ?
Et vous, reconnaissez Médée à cette marque ;
Et fuyez un tyran, dont le forcenement
Joindrait votre supplice à mon bannissement ;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art propice aux malheureux,
Opose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie, & du sceptre d'Athènes ;
Je dois & l'un & l'autre à qui brise mes chaines :
Si votre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger ;
Et si je puis jamais avec votre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez suivi de mille bataillons
Sur ces murs renversés planter mes pavillons,
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains & Créüse & Jason,
Pour venger votre exil plûtôt que ma prison.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance & plus haute & plus promte,

...ire. Ce n'est pas assez au théatre qu'une scène soit belle par elle-même. Il faut qu'elle soit belle dans la place où elle est.

Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte :
Emprunter du ſecours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffamerait ma main.
En eſt-il après tout aucun qui ne me cède ?
Qui force la nature a-t-il beſoin qu'on l'aide ?
Laiſſez-moi le ſouci de venger mes ennuis ;
Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
L'ordre en eſt tout donné, n'en ſoyez point en peine.
C'eſt demain que mon art fait triompher ma haine.
Demain je ſuis Médée, & je tire raiſon
De mon banniſſement & de votre priſon.

ÆGÉE.

Quoi ! Madame, faut-il que mon peu de puiſſance
Empêche les devoirs de ma reconnaiſſance ?
Mon ſceptre ne peut-il être employé pour vous ?
Et vous ſerai-je ingrat autant que votre époux ?

MÉDÉE.

Si je vous ai ſervi, tout ce que j'en ſouhaite,
C'eſt de trouver chez vous une ſûre retraite,
Où de mes ennemis menace ni préſens,
Ne puiſſent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne ; eux & toute la terre,
A leur confuſion me livreraient la guerre ;
Mais je hais ce déſordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre uſer de mon ſavoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une ſi grande hôteſſe
De mes malheurs paſſés efface la triſteſſe.
Diſpoſez d'un pays qui vivra ſous vos loix,
Si vous l'aimez aſſez pour lui donner des rois ;

Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit & ma couronne:
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, & par vôtre conduite
Faites la sûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'aurait qu'un succès imparfait;
Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet;
Je dois à mon couroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, Prince, & sans moi ne craignez point d'obstacle;
Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre sûreté conservez cet anneau;
Sa secrète vertu, qui vous fait invisible,
Rendra votre départ de tous côtés paisible.
Ici, pour empêcher l'allarme que le bruit
De votre délivrance aurait bientôt produit,
g) Un fantôme pareil & de taille & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
Partez sans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis sans réplique, & je pars sans remise.
Puisse d'un promt succès votre grande entreprise
Combler nos ennemis d'un mortel désespoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

Fin du quatriéme Acte.

g) On voit assez que ce fantôme pareil & de taille & de face, & cet anneau enchanté & ces coups de baguette ne sont point admissibles dans la tragédie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS *sans voir Médée.*

Ah, déplorable prince! Ah, fortune cruelle! a)
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MÉDÉE

lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.

Arrête, misérable, & m'apren quel effet
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux! je suis dans les fers d'une invisible chaine!

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Aprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, & sur Nise éprouvée,
En dépit des soupçons, sans péril s'est trouvée;
Et cette épreuve a sû si bien les assurer,
Qu'incontinent Créüse a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vètuë,

a) Ce Theudas qu'on ne connaît point, qu'on n'attend point, & qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, ressemble trop à la farce d'arlequin magicien.

Qu'elle ſent auſſi-tôt une ardeur qui la tuë ;
Un feu ſubtil s'allume, & ſes brandons épars
Sur votre don fatal courent de toutes parts ;
Et Cléone, & le roi s'y jettent pour l'éteindre ;
Mais, ô nouveau ſujet de pleurer & de plaindre !
Ce feu ſaiſit le roi, ce prince en un moment
Se trouve envelopé du même embraſement.

MÉDÉE.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme diſparaît, mais l'ardeur leur demeure ;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des braſiers ſecrets attachés à leurs corps.
Qui veut les dépouiller, lui-même les déchire ;
Et ce nouveau ſecours eſt un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal ? Que fait-il là-dedans ?

THEUDAS.

Jaſon, ſans rien ſavoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va ſe rendre en hâte aux nôces de ſa ſœur,
Dont bientôt Ménélas doit être poſſeſſeur ;
Et j'allais lui porter ce funeſte meſſage.

MÉDÉE.

lui donne un autre coup de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MÉDÉE *seule.*

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts,
Consulte avec loisir tes plus ardens transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t-elle déja des enfans de Jason,
Sur qui plus pleinement venger sa trahison?
Supléons-y des miens, immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créüse me renvoie:
Nature, je le puis sans violer ta loi;
Ils viennent de sa part, & ne sont plus à moi:
Mais ils sont innocens; aussi l'était mon frère:
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour père;
Il faut que leur trépas redouble son tourment;
Il faut qu'il souffre en père, aussi-bien qu'en amant.
Mais quoi! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, & se met en sa place;
Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisaient horreur:
De l'amour aussi-tôt je passe à la colère,
Des sentimens de femme aux tendresses de mère.

Cessez

b) Voilà la seule fois où l'on a vû le mot de *canailles* dans une tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva jusqu'à Médée; il pouvait dire que dans tous ces endroits il s'abaissa jusqu'à Médée.

Mais il y a bien pis; c'est que toutes ces lamentations de Créon & de

Ceſſez dorénavant, penſers irréſolus,
D'épargner des enfans que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, ſi je vous ai fait naître,
Ce n'eſt pas ſeulement pour careſſer un traître,
Il me prive de vous, & je l'en vai priver.
Mais ma pitié renaît, & revient me braver;
Je n'exécute rien, & mon ame éperdüe
Entre deux paſſions demeure ſuſpendüe.
N'en délibérons plus, mon bras en réſoudra.
Je vous perds, mes enfans, mais Jaſon vous perdra,
Il ne vous verra plus. Créon ſort tout en rage;
Allons à ſon trépas joindre ce triſte ouvrage.

SCENE III.

CRÉON, Domeſtiques.

CRÉON.

LOin de me ſoulager, vous croiſſez mes tourmens;
Le poiſon à mon corps unit mes vètemens;
Et ma peau qu'avec eux votre ſecours m'arrache,
Pour ſuivre votre main de mes os ſe détache.
Voyez comme mon ſang en coule à gros ruiſſeaux;
Ne me déchirez plus, officieux boureaux,
Votre pitié pour moi s'eſt aſſez hazardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
C'eſt avancer ma mort que de me ſecourir;

Créüſe ne touchent point. Comment ſe peut-il faire que le ſpectacle d'un père & d'une fille mourants d'une mort affreuſe ſoit ſi froid? C'eſt que ce ſpectacle eſt une partie de la cataſtrophe. Il fallait donc qu'elle fut courte.

Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
b) Quoi! vous continuez, canailles infidelles!
Plus je vous le défens, plus vous m'êtes rebelles!
Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis;
Je serai votre roi tout mourant que je suis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainsi payer votre cruel secours.
(Il se défait d'eux, & les chasse à coups d'épée.)

SCENE IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉUSE.

OÙ fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente & malheureuse source
D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
Ce feu qui me consume & dehors & dedans,
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudens?
Je ne puis excuser mon indiscrète envie,
Qui donne le trépas à qui je dois la vie:
Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort;
Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.
L'ardeur qui me dévore, & que j'ai méritée,
Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée;
Et je crois qu'Ixion, au choix des châtimens,
Préférerait sa roue à mes embrasemens.

CRÉON.

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devais oposer ma défense.

Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs;
Et j'ai part à ta faute ainſi qu'à tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'eſt pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie:
La jeuneſſe des tiens, ſi beaux, ſi floriſſans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus preſſans.
Ma fille, c'eſt donc là ce royal hyménée
Dont nous penſions toucher la pompeuſe journée!
La parque impitoyable en éteint le flambeau;
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah! rage, deſeſpoir, deſtins, feux, poiſons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes;
S'il faut vous aſſouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvû que mes deux morts emportent cette grace
De laiſſer ma couronne à mon unique race;
Et cet eſpoir ſi doux qui m'a toûjours flaté,
De revivre à jamais en ſa poſtérité.

CRÉUSE.

Cléone, ſoutenez, je chancèle, je tombe;
Mon reſte de vigueur ſous mes douleurs ſuccombe;
Je ſens que je n'ai plus à ſouffrir qu'un moment.
Ne me refuſez pas ce triſte allégement,
Seigneur; & ſi pour moi quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arroſeront vos mortels déplaiſirs;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans ſoupirs.
Ah! je brûle, je meurs, je ne ſuis plus que flamme;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi! vous vous éloignez!

CRÉON.

Oui. Je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas.
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pû ſurvivre.
Inviſible ennemi, ſors avecque mon ſang.

(Il ſe tue avec un poignard.)

CRÉUSE.

Courez à lui, Cléone, il ſe perce le flanc.

CRÉON.

Retourne, c'en eſt fait. Ma fille, adieu, j'expire;
Et ce dernier ſoupir met fin à mon martyre;
Je laiſſe à ton Jaſon le ſoin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain & triſte confort! Soulagement léger!
Mon père...

CLÉONE.

Il ne vit plus, ſa grande ame eſt partie.

CRÉUSE.

Donnez donc à la mienne une même ſortie;
Aportez-moi ce fer qui de ſes maux vainqueur
Eſt déja ſi ſavant à traverſer le cœur.
Ah! je ſens fers & feux, & poiſon tout enſemble;
Ce que ſouffrait mon père à mes peines s'aſſemble.
Hélas, que de douceurs aurait un promt trépas!
Dépèchez-vous, Cléone, aidez mon faible bras.

CLÉONE.

Ne déſeſpérez point. Les dieux plus pitoyables
A nos juſtes clameurs ſe rendront exorables,
Et vous conſerveront, en dépit du poiſon,

Et pour reine à Corinthe, & pour femme à Jaſon.
Il arrive, & ſurpris il change de viſage ;
Je lis dans ſa pâleur une ſecrète rage ;
Et ſon étonnement va paſſer en fureur.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE, THEUDAS.

JASON.

Que vois-je ici, grands dieux ! Quel ſpectacle d'horreur !
Où que puiſſent mes yeux porter ma vûe errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créüſe mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attens encore un peu ;
Et le ſang de Médée éteindra tout ce feu !
Pren le triſte plaiſir de voir punir ſon crime,
De te voir immoler cette infame victime ;
Et que ce ſcorpion ſur la plaie écraſé
Fourniſſe le remède au mal qu'il a cauſé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poiſon qui me tüe,
Laiſſe-moi le bonheur d'expirer à ta vûe,
Souffre que j'en jouïſſe en ce dernier moment ;
Mon trépas fera place à ton reſſentiment ;
Le mien cède à l'ardeur dont je ſuis poſſédée ;
J'aime mieux voir Jaſon, que la mort de Médée.
Aproche, cher amant, & retien ces tranſports,
Mais garde de toucher ce miſérable corps ;
Ce braſier que le charme, ou répand, ou modère,

À négligé Cléone, & dévore mon père ;
Au gré de ma rivale il eſt contagieux.
Jaſon, ce m'eſt aſſez de mourir à tes yeux ;
Empêche les plaiſirs qu'elle attend de ta peine ;
N'attire point ces feux eſclaves de ſa haine.
Ah, quel âpre tourment ! quels douloureux abois !
Et que je ſens de morts ſans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! vous m'eſtimez donc ſi lâche que de vivre ;
Et de ſi beaux chemins ſont ouverts pour vous ſuivre !
Ma reine, ſi l'hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos eſprits, nous joindrons nos deux morts ;
Et l'on verra Caron paſſer chez Radamante,
Dans une même barque, & l'amant, & l'amante.
Hélas ! vous recevez, par ce préſent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;
Et puiſque cette robe a cauſé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi ! ce poiſon m'épargne, & ces feux impuiſſans
Refuſent de finir les douleurs que je ſens !
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie !
Juſtes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?
Eſt-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de ſouffrir le jour ?
Non, non, ſi par ces feux mon attente eſt trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée ;
Et l'exemple du roi, de ſa main tranſpercé,
Qui nage dans les flots du ſang qu'il a verſé,
Inſtruit ſuffiſamment un généreux courage
Des moyens de braver le deſtin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créüſe eut jamais ſur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du déſeſpoir.
Vi pour ſauver ton nom de cette ignominie;
Que Créüſe ſoit morte, & Médée impunie;
Vi pour garder le mien en ton cœur afligé;
Et du moins ne meurs point que tu ne ſois vengé.
Adieu. Donne la main, que malgré ta jalouſe
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouſe.
Ah, *douleurs!* *C'en eſt fait*, je meurs à cette fois;
Et pers en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot lui coupe la parole;
Et je ne ſuivrai pas ſon ame qui s'envole!
Mon eſprit retenu par ſes commandemens
Réſerve encor ma vie à de pires tourmens!
Pardonne, chère épouſe, à mon obéiſſance;
Mon déplaiſir mortel défère à ta puiſſance;
Et de mes jours maudits tout prèt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'oſe m'étouffer.
Ne perdons point de tems, courons chez la ſorcière,
Délivrer par ſa mort mon ame priſonnière.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps.
Contre tous ſes démons mes bras ſont aſſez forts;
Et la part que votre aide auroit en ma vengeance,
Ne m'en permettrait pas une entiére allégeance.
Préparez ſeulement des gènes, des boureaux,
Devenez inventifs en ſuplices nouveaux,
Qui la faſſent mourir tant de fois ſur leur tombe,

Que ſon coupable ſang leur vaille un hécatombe ;
Et ſi cette victime, en mourant mille fois,
N'apaiſe point encor les mânes de deux rois,
Je ſerai la ſeconde, & mon eſprit fidelle
Ira gêner là-bas ſon ame criminelle,
Ira faire aſſembler pour ſa punition
Les peines de Titye & celles d'Ixion.

(On emporte les corps de Créon & de Créüſe.

SCENE VI.

JASON *ſeul.*

MAis leur puis-je imputer ma mort en ſacrifice ?
Elle m'eſt un plaiſir, & non pas un ſuplice.
Mourir, c'eſt ſeulement auprès d'eux me ranger,
C'eſt rejoindre Créüſe, & non pas la venger.
Inſtrumens des fureurs d'une mère inſenſée,
Indignes rejettons de mon amour paſſée,
Quel malheureux deſtin vous avait réſervés
A porter le trépas à qui vous a ſauvés ?
C'eſt vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler deſſus leur ſépulture.

Que

c) Choſe étrange. Médée trouve ici le ſecret d'être froide en égorgeant ſes enfans ! c'eſt qu'après la mort de Créon & de Créüſe, ce parricide n'eſt qu'un ſurcroit de vengeance, une ſeconde cataſtrophe, une barbarie inutile.

d) *Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats.*] On ne relèvera pas ici l'expreſſion très-vicieuſe *de ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie, eſt de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, ſans donner au criminel des remors auſſi

Que la ſorcière en vous commence de ſouffrir ;
Que ſon premier tourment ſoit de vous voir mourir.
Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère ?

SCENE VII.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE *ſur un balcon.*

LAche, ton déſeſpoir encor en délibère ? *c*)
Léve les yeux, perfide, & reconnai ce bras
d) Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats,
Ce poignard que tu vois vient de chaſſer leurs ames,
Et noyer dans leur ſang les reſtes de nos flammes.
Heureux père & mari, ma fuite & leur tombeau
Laiſſent la place vuide à ton hymen nouveau.
Réjouï-t-en, Jaſon, va poſſéder Créüſe ;
Tu n'auras plus ici perſonne qui t'accuſe.
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
Des reproches ſecrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigreſſe !

MÉDÉE.

e) Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe :

grands que ſon attentat, ſans agiter ſon ame par des combats touchans & terribles, comme on l'a déja inſinué. *Médée* après avoir tué ſes deux enfans, au lieu de ſe venger de ſon mari, qui ſeul eſt coupable, s'en va en le raillant.

e) *Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe.*] Lorſqu'à ces crimes commis de ſang froid on joint une telle raillerie, c'eſt le comble de l'atrocité dégoutante. Il falait par un coup de l'art intéreſſer pour *Médée*, s'il était poſſible ; ç'eût été l'effort du génie. Le *Taſſe*

A cet objet si cher tu dois tous tes discours ;
Parler encor à moi, c'est trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares avantures ;
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi ? tu m'oses braver, & ta brutalité
Pense encor échaper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisait ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah ! c'est trop en souffrir, il faut qu'un promt suplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison ;
Que des boureaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MÉDÉE

en l'air dans un char tiré par deux dragons.

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds ;
Voi les chemins de l'air qui me sont tous ouverts :

---

intéresse pour *Armide*, qui est magicienne comme *Médée*, & qui, comme elle, est abandonnée de son amant : & lorsque *Quinault* fait paraître *Médée*, il lui fait dire ces beaux vers :

Le destin de Médée est d'être criminelle,
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

Au reste, il ne sera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne savent pas le latin, ou qui n'en lisent guères, que c'est dans la *Médée* de *Sénèque* qu'on trouve cette fameuse prophétie, qu'un jour

C'eſt par là que je fuis, & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Sui-moi, Jaſon, & trouve en ces lieux déſolés
Des poſtillons pareils à mes dragons ailés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée;
Mes deſirs ſont contens. Mon père, & mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, aprens à connaître ta femme;
Souvien-toi de ſa fuite, & ſonge une autre fois
Lequel eſt plus à craindre, ou d'elle, ou de deux rois.

SCENE DERNIERE.

JASON *ſeul.*

f) O Dieux! ce char volant, diſparu dans la nûe,
La dérobe à ſa peine, auſſi-bien qu'à ma vûe;
Et ſon impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon reſſentiment.
Créüſe, enfans, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je déſormais chercher quelque allégeance?

l'Amérique ſera découverte, *venient annis ſecula ſeris.* Il y en a une dans le *Dante* encor plus circonſtanciée & plus clairement exprimée; c'eſt touchant la découverte des étoiles du pole antarctique. Il ſuffirait de ces deux exemples pour prouver que les poëtes méritent en effet le nom de prophète, *vates.* Jamais en effet il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si *Sénèque* avait en effet eu l'Amérique en vûe, tout l'art qu'on attribue à *Médée* n'aurait pas aproché du ſien.

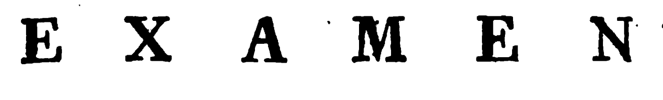
f) Voilà encore un monologue plus froid que tout le reſte, rien n'eſt plus inſipide que de longues horreurs.

Où suivre l'inhumaine, & dessous quels climats
Porter les châtimens de tant d'assassinats ?
Va, furie exécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre.
J'aprendrai ton séjour de tes sanglans effets,
Et te suivrai partout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toûjours libre à ta fuite,
Si toûjours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toûjours tes forfaits ont de quoi me braver ?
Malheureux, ne pers point, contre une telle audace,
De ta juste fureur l'impuissante menace ;
Ne cours point à ta honte, & fui l'occasion
D'accroître sa victoire & ta confusion.
Misérable, perfide, ainsi donc ta faiblesse
Epargne la sorcière, & trahit ta princesse !
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs ;
Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?
Venge-toi, pauvre amant, Créüse le commande :
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande ;
Ecoute les accens de sa mourante voix ;
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras, & malgré ton savoir,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir.
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine.
Ainsi le veut Créüse, ainsi le veut ma haine.
Mais, quoi, je vous écoute, impuissantes chaleurs !
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.

Entreprendre une mort que le ciel s'eſt gardée,
C'eſt préparer encor un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet ſur toi-même ton bras ;
Et puni-toi, Jaſon, de ne la punir pas.
Vains tranſports, où ſans fruit mon déſeſpoir s'amuſe,
Ceſſez de m'empêcher de rejoindre Créuſe.
Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux,
M'a laiſſé la vengeance, & je la laiſſe aux dieux :
Eux ſeuls, dont le pouvoir égale la juſtice,
Peuvent de la ſorcière achever le ſuplice.
Trouve-le bon, chère ombre, & pardonne à mes feux,
Si je vai te revoir plutôt que tu ne veux.

(*Il ſe tue.*)

Fin du cinquième & dernier acte.



EXAMEN *

DE MÉDÉE,

PAR CORNEILLE.

CETTE tragédie a été traitée en grec par *Euripide*, (*a*) & en latin par *Sénèque*; & c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraisemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, & à y voir *Médée* prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez *Euripide* à tout le chœur, composé de corinthiennes, sujettes de *Créon*, & qui devaient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princesse & son mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour *Sénèque*, il y a quelque aparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du chœur, qui n'est pas toûjours sur le théatre, & n'y parle jamais aux autres acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans son quatriéme acte il lui fait achever ses enchantemens en place publique; & j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir *Médée* dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à *Créon* des présens de cette magicienne, offensée au dernier point,

---

* *Corneille* mit un examen à la fin de chaque piéce; on les trouve tous dans cette édition.

(*a*) Les amateurs du théatre qui liront cet examen & les suivants, s'apperceveront assez qu'il raisonait plus qu'il ne sentait; au lieu que *Racine* sentait plus

qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque chose contre lui, & troubler les nôces de sa fille.

J'ai crû mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ai aportées. La première, en ce que *Créüse* souhaite avec passion cette robe que *Médée* empoisonne, & qu'elle oblige *Jason* à la tirer d'elle par adresse. Ainsi, bien que les présens des ennemis doivent être suspects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on lui arrache de la grace que ses enfans reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas *Médée* qui demande ce jour de délai qu'elle employe à sa vengeance, mais *Créon* qui le lui donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte en lui-même. Et la troisiéme enfin, en ce qu'après les défiances que *Pollux* lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'*Ægée* n'est pas tout-à-fait de mon invention: *Euripide* l'introduit en son troisiéme acte, mais seulement comme un passant, à qui *Médée* fait ses plaintes, & qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choses à dire.

qu'il ne raisonait. Et au théatre il faut sentir.

Corneille dans ses réflexions sur *Médée* ne touche aucun des points essentiels qui sont les personnages inutiles, les longueurs, les froides déclamations, le mauvais stile & le comique mêlé à l'horreur.

L'une, qu'*Ægée* étant dans la cour de *Créon* ne parle point du tout de le voir. L'autre, que bien qu'il promette à *Médée* de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver *Pithéus* à Tréséne, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes, & qu'ainsi *Médée* serait demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque tems chez *Pithéus*, où il fit l'amour à sa fille *Ethra*, qu'il laissa grosse de *Thésée*, & n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de *Créüse*, qui lui préfère *Jason*; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à *Médée* de sa délivrance, & que la reconnaissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, & même à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déja dit, & j'ajoute que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre; c'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que *Pollux* depuis son retour de Colchos avait toûjours été en Asie, où il n'avait rien apris de ce qui s'était passé dans la Gréce que la mer en sépare. Le contraire arrive dans la comédie: comme elle n'est que d'intrigues particulières, il n'est rien

rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent ; mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer ; ainsi l'on n'y manque jamais de confident, quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait *Nériné* au quatrième acte, on peut considérer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & c'est assez pour eux d'en aprendre l'événement en un mot ; c'est ce que fait voir ici *Médée*, qui ayant sû que *Jason* a arraché *Créüse* à ses ravisseurs, & pris *Ægée* prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comme cela s'est fait. Lorsqu'on a affaire à un esprit tranquille, comme *Achorée* à *Cléopatre* dans la mort de *Pompée*, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularités ; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Surtout dans les narrations ornées & pathétiques, il faut très-soigneusement prendre garde en quelle assiéte est l'ame de celui qui parle, & de celui qui écoute, & se passer de cet ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre aparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliais de remarquer que la prison où je mets *Ægée* est un spectacle désagréable, que je conseillerais d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, & lui cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonniers sur nos théâtres quelques-uns de

nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent, & qui n'affaiblissent ni le spectacle, ni l'action, comme dans *Polyeucte* & dans *Héraclius*. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'*Ægée* avait à *Médée*; mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je serai bien aise encor qu'on remarque la civilité de Jason envers *Pollux* à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville; & c'est une adresse de théatre assez heureusement pratiquée pour l'éloigner de *Créon* & de *Créüse* mourans, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame pour leur donner une juste impatience de la pousser au-dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eût à parler qu'à *Créüse*; j'ai fait aussi mourir cette princesse avant que *Médée* se montre sur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui s'adresser qu'à elle; mais on aurait eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa maitresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de *Médée*, & qui font périr *Créon* & *Créüse*, étaient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la scène dans la catastrophe. Ce spectacle de mourans m'était nécessaire pour remplir mon cinquiéme acte, qui sans cela n'eût pû atteindre à la longueur ordinaire des nôtres: mais, à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie; & ces deux mourans importunent plus par leurs cris & par leurs gémissemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à *Médée*, qui attire si bien de son côté toute la faveur de l'audi-

toire, qu'on excuſe ſa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a reçu de *Créon* & de ſon mari, & qu'on a plus de compaſſion du déſeſpoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait ſouffrir.

Quant au ſtyle, il eſt fort inégal en ce poëme; & ce que j'y ai mêlé du mien aproche ſi peu de ce que j'ai traduit de *Séneque*, qu'il n'eſt point beſoin d'en mettre le texte en marge, pour faire diſcerner au lecteur ce qui eſt de lui ou de moi. Le tems m'a donné le moyen d'amaſſer aſſez de forces pour ne laiſſer pas cette différence ſi viſible dans le *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de *Lucain*, & ne crois pas être demeuré fort au-deſſous de lui, quand il a falu me paſſer de ſon ſecours.

LE CID,

TRAGÉDIE.

Quoi qu'il en ſoit, on ſe piquait alors de ſavoir l'eſpagnol, comme on ſe fait honneur aujourd'hui de parler français. C'était la langue des cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples & de Milan: la ligue l'avait introduite en France; & le mariage de *Louis XIII.* avec la fille de *Philippe III*, avait tellement mis l'eſpagnol à la mode, qu'il était alors preſque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. La plûpart de nos comédies étaient imitées du théatre de Madrid.

Un ſécretaire de la reine *Marie de Medicis*, nommé *Chalons*, retiré à Rouen dans ſa vieilleſſe, conſeilla à *Corneille* d'aprendre l'eſpagnol, & lui propoſa d'abord le ſujet du *Cid.* L'Eſpagne avait deux tragédies du Cid. L'une de Diamante intitulée *el honrador de ſu padre* qui était la plus ancienne, l'autre *el Cid* de Guilain de Caſtro qui était la plus en vogue : on voyait dans toutes les deux une infante amoureuſe du Cid, & un bouſon appellé le valet gracieux perſonnages également ridicules; mais tous les ſentimens généreux & tendres dont Corneille a fait un ſi bel uſage ſont dans ces deux originaux.

Je n'avais pu encor déterrer le Cid de Diamante quand je donnai la première édition des commentaires de Corneille; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits qu'il traduiſit de cet auteur eſpagnol.

C'eſt une choſe, à mon avis, très-remarquable, que depuis la renaiſſance des lettres en Europe, depuis que le théatre était cultivé, on n'eût encore rien produit de véritablement intéreſſant ſur la ſcène françaiſe, & qui fit verſer des larmes, ſi on en excepte quelques ſcènes attendriſſantes du *Paſtor fido* & du *Cid* eſpagnol. Les piéces italiennes du ſeiziéme ſiécle étaient de belles déclamations, imitées du grec; mais les déclamations ne touchent point le cœur. Les piéces eſpagnoles étaient des tiſſus d'avantu-

res

res incroyables; les anglais avaient encor pris ce goût. On n'avait point sû encor parler au cœur dans aucune nation. Cinq ou six endroits très-touchans, mais noyés dans la foule des irrégularités de *Guilain de Castro*, furent sentis par *Corneille*, comme on découvre un sentier couvert de ronces & d'épines.

Il sut faire du *Cid* espagnol une piéce moins irrégulière & non moins touchante. Le sujet du *Cid* est le mariage de *Rodrigue* avec *Chimène*. Ce mariage est un point d'histoire presqu'aussi célèbre en Espagne que celui d'*Andromaque* avec *Pyrrhus* chez les grecs; & c'était en cela même que consistait une grande partie de l'intérêt de la piéce. L'autenticité de l'histoire rendait tolérable aux spectateurs un dénouement qu'il n'aurait pas été peut-être permis de feindre; & l'amour de *Chimène*, qui eût été odieux, s'il n'avait commencé qu'après la mort de son père, devenait aussi touchant qu'excusable, puisqu'elle aimait déja *Rodrigue* avant cette mort, & par l'ordre de son père même.

On ne connaissait point encor, avant le *Cid* de *Corneille*, ce combat des passions, qui déchire le cœur, & devant lequel toutes les autres beautés de l'art ne sont que des beautés inanimées. On sait quel succès eut le *Cid*, & quel entousiasme il produisit dans la nation. On sait aussi les contradictions & les dégouts qu'essuya *Corneille*.

Il était comme on sait un des cinq auteurs qui travaillaient aux piéces du cardinal de *Richelieu*. Ces cinq auteurs étaient *Rotrou*, *l'Etoile*, *Colletet*, *Boisrobert* & *Corneille*, admis le dernier dans cette société. Il n'avait trouvé d'amitié & d'estime que dans *Rotrou*, qui sentait son mérite. Les autres n'en avaient pas assez pour lui rendre justice. *Scudéri* écrivait contre lui avec le fiel de la jalousie humiliée, & avec le ton de la supériorité. Un *Claveret* qui avait fait une comédie intitulée *la Place royale*, sur

le même ſujet que *Corneille*, ſe répandit en invectives groſſières. *Mairet* lui-même s'avilit jusqu'à écrire contre *Corneille*, avec la même amertume. Mais ce qui l'affligea, & ce qui pouvait priver la France des chefs-d'œuvre dont il l'enrichit depuis, ce fut de voir le cardinal ſon protecteur ſe mettre avec chaleur à la tête de tous ſes ennemis.

Le cardinal à la fin de 1635, un an avant les repréſentations du *Cid*, avait donné dans le palais cardinal, aujourd'hui le palais royal, la *comédie des thuileries*, dont il avait arrangé lui-même toutes les ſcènes. *Corneille* plus docile à ſon génie, que ſouple aux volontés d'un premier miniſtre, crut devoir changer quelque choſe dans le troiſiéme acte qui lui fut confié. Cette liberté eſtimable fut envenimée par deux de ſes confrères, & déplut beaucoup au cardinal, qui lui dit, *qu'il falait avoir un eſprit de ſuite.* Il entendait par eſprit de ſuite la ſoumiſſion qui ſuit aveuglément les ordres d'un ſupérieur. Cette anecdote était fort connue chez les derniers princes de la maiſon de *Vendôme*, petits-fils de *Céſar de Vendôme*, qui avait aſſiſté à la repréſentation de cette piéce du cardinal.

Le premier miniſtre vit donc les défauts du *Cid* avec les yeux d'un homme mécontent de l'auteur, & ſes yeux ſe fermèrent trop ſur les beautés. Il était ſi entier dans ſon ſentiment, que quand on lui aporta les premières eſquiſſes du travail de l'académie ſur le *Cid*, & quand il vit que l'académie, avec un ménagement auſſi poli, qu'encourageant pour les arts, & pour le grand *Corneille*, comparait les conteſtations préſentes à celles que la *Jéruſalem* & le *Paſtor fido* avaient fait naître; il mit en marge, de ſa main: „ L'aplaudiſſement & le blâme du *Cid*, n'eſt qu'en-„ tre les doctes & les ignorans, au lieu que les conteſtations „ ſur les deux autres piéces ont été entre les gens d'eſprit. "

Qu'il me ſoit permis de hazarder une réflexion. Je crois que le cardinal de *Richelieu* avait raiſon, en ne conſidérant que les irrégularités de la piéce, l'inutilité & l'inconvenance du rôle de l'infante, le rôle faible du roi, le rôle encor plus faible de *don Sanche*, & quelques autres défauts. Son grand ſens lui faiſait voir clairement toutes ces fautes; & c'eſt en quoi il me paraît plus qu'excuſable.

Je ne ſais s'il était poſſible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe, des factions de la France, & des intrigues plus épineuſes de la cour, un cœur ulcéré par les ingratitudes & endurci par les vengeances, ſentit le charme des ſcènes de *Rodrigue* & de *Chimène*. Il voyait que *Rodrigue* avait très-grand tort d'aller chez ſa maîtreſſe, après avoir tué ſon père; & quand on eſt trop fortement choqué de voir enſemble deux perſonnes qu'on croit ne devoir pas ſe chercher, on peut n'être pas ému de ce qu'elles diſent.

Je ſuis donc perſuadé que le cardinal de *Richelieu* était de bonne foi. Remarquons encore, que cette ame altière, qui voulait abſolument que l'académie condamnât le *Cid*, continua ſa faveur à l'auteur, & que même *Corneille* eut le malheureux avantage de travailler deux ans après à l'*Aveugle de Smyrne*, tragicomédie des cinq auteurs, dont le canevas était encor du premier miniſtre.

Il y a une ſcène de baiſers dans cette piéce, & l'auteur du canevas avait reproché à *Chimène* un amour toûjours combatu par ſon devoir. Il eſt à croire que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas ordonné cette ſcène, & qu'il fut plus indulgent envers *Colletet* qui la fit, qu'il ne l'avait été envers *Corneille*.

Quant au jugement que l'académie fut obligée de prononcer entre *Corneille* & *Scudéri*, & qu'elle intitula modeſtement, *ſenti-*

mens de l'académie sur le Cid, j'ose dire que jamais on ne s'est conduit avec plus de noblesse, de politesse, & de prudence, & que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'était plus noble que de rendre justice aux beautés du *Cid*, malgré la volonté décidée du maître du royaume.

La politesse avec laquelle elle reprend les défauts, est égale à celle du stile ; & il y eut une très-grande prudence à se conduire de façon que ni le cardinal de *Richelieu*, ni *Corneille*, ni même *Scudéri*, n'eurent au fond sujet de se plaindre.

Je prendrai la liberté de faire quelques notes sur le jugement de l'académie comme sur la piéce ; mais je crois devoir les prévenir ici par une seule ; c'est sur ces paroles de l'académie, *encor que le sujet du Cid ne soit pas bon*. Je crois que l'académie entendait que le mariage, ou du moins la promesse de mariage entre le meurtrier & la fille du mort, n'est pas un bon sujet pour une piéce morale, que nos bienséances en sont blessées. Cet aveu de ce corps éclairé, satisfaisait à la fois la raison & le cardinal de *Richelieu*, qui croyait le sujet défectueux. Mais l'académie n'a pas prétendu que le sujet ne fût pas très-intéressant & très-tragique ; & quand on songe que ce mariage est un point d'histoire célébre, on ne peut que louer *Corneille* d'avoir réduit ce mariage à une simple promesse d'épouser *Chimène* ; c'est en quoi il me semble que *Corneille* a observé les bienséances, beaucoup plus que ne le pensaient ceux qui n'étaient pas instruits de l'histoire.

La conduite de l'académie composée de gens de lettres, est d'autant plus remarquable, que le déchainement de presque tous les auteurs était plus violent ; c'est une chose curieuse de voir comme il est traité dans la lettre sous le nom d'*Ariste*.

» Pauvre esprit, qui voulant paraître admirable à chacun, se

„ rend ridicule à tout le monde, & qui le plus ingrat des hom-
„ mes, n'a jamais reconnu les obligations qu'il a à *Sénèque* & à
„ *Guilain de Castro*, à l'un desquels il est redevable de son *Cid*,
„ & à l'autre de sa *Médée*. Il reste maintenant à parler de ses
„ autres piéces, qui peuvent passer pour farces, & dont les
„ titres seuls faisaient rire autrefois les plus sages & les plus
„ sérieux; il a fait voir une *Mélite*, la *Galerie du palais*, & la
„ *Place royale*; ce qui nous faisait espérer que *Mondory* annonce-
„ rait bientôt le *Cimetière St. Jean*, la *Samaritaine* & la *Place*
„ *aux veaux*, * l'humeur vile de cet auteur & la bassesse de
„ son ame &c. ”

On voit par cet échantillon de plus de cent brochures faites contre *Corneille*, qu'il y avait, comme aujourd'hui, un certain nombre d'hommes que le mérite d'autrui rend si furieux, qu'ils ne connaissent plus ni raison ni bienséance. C'est une espèce de rage qui attaque les petits auteurs, & surtout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une piéce de vers contre lui, on fit parler ainsi *Guilain de Castro*:

> Donc fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
> Ne préten plus voler plus haut que le Parnasse.
> Ingrat, ren moi mon Cid jusques au dernier mot;
> Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
> Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
> Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Maïret, l'auteur de la *Sophonisbe*, qui avait au moins la gloire d'avoir fait la première piéce régulière que nous eussions en France, sembla perdre cette gloire en écrivant contre *Corneille*

* Il est vrai que ces comédies de *Corneille* sont fort mauvaises, mais il n'est pas moins vrai qu'elles valaient mieux que toutes celles qu'on avait fait jusqu'alors en France.

des perſonalités odieuſes. Il faut avouer que *Corneille* répondit très-aigrement à tous ſes ennemis. La querelle même alla ſi loin entre lui & *Mairet*, que le cardinal de *Richelieu* interpoſa entre eux ſon autorité. Voici ce qu'il fit écrire à *Mairet* par l'abbé de *Boisrobert*.

A Charonne, 5. *Octobre* 1637.

„ Vous lirez le reſte de ma lettre comme un ordre que je „ vous envoye par le commandement de ſon éminence. Je ne „ vous célerai pas qu'elle s'eſt fait lire avec un plaiſir extrême : „ tout ce qui s'eſt fait ſur le ſujet du *Cid*, & particuliérement „ une lettre qu'elle a vû de vous, lui a plû juſqu'à tel point „ qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reſte. Tant „ qu'elle n'a connu dans les écrits des uns & des autres que „ des conteſtations d'eſprit agréables & des railleries innocentes, „ je vous avoue qu'elle a pris bonne part au divertiſſement ; „ mais quand elle a reconnu que dans ces conteſtations naiſſaient „ enfin des injures, des outrages, & des menaces ; elle a pris „ auſſi-tôt réſolution d'en arrêter le cours. Pour cet effet, quoi- „ qu'elle n'ait point vû le libelle que vous attribuez à Mr. „ *Corneille*, préſupoſant par votre réponſe que je lui lus hier au „ ſoir, qu'il devait être l'agreſſeur, elle m'a commandé de lui „ remontrer le tort qu'il ſe faiſait, & de lui défendre de ſa „ part de ne plus faire de réponſe, s'il ne voulait lui déplaire ; „ mais d'ailleurs, craignant que des tacites menaces que vous „ lui faites, vous, ou quelqu'un de vos amis, n'en viennent „ aux effets, qui tireraient des ſuites ruineuſes à l'un & à l'au- „ tre, elle m'a commandé de vous écrire, que ſi vous voulez „ avoir la continuation de ſes bonnes graces, vous mettiez toutes „ vos injures ſous le pied, & ne vous ſouveniez plus que de

„ votre ancienne amitié, que j'ai charge de renouveller ſur la „ table de ma chambre à Paris, quand vous ſerez tous raſſem- „ blés. Juſqu'ici j'ai parlé par la bcuche de ſon éminence; mais „ pour vous dire ingénument ce que je penſe de toutes vos pro- „ cédures, j'eſtime que vous avez ſuffiſamment puni le pauvre „ Mr. *Corneille* de ſes vanités, & que ſes faibles défenſes ne de- „ mandaient pas des armes ſi fortes & ſi pénétrantes que les vô- „ tres: vous verrez un de ces jours ſon *Cid* aſſez mal mené par „ les ſentimens de l'académie. "

L'académie trompa les eſpérances de *Boisrobert*. On voit évidemment par cette lettre que le cardinal de *Richelieu* voulait humilier *Corneille*, mais qu'en qualité de premier miniſtre, il ne voulait pas qu'une diſpute littéraire dégénérât en querelle perſonelle.

Pour laver la France du reproche que les étrangers pouraient lui faire, que le *Cid* n'attirât à ſon auteur que des injures & des dégouts, je joindrai ici une partie de la lettre que le célèbre *Balzac* écrivait à *Scudéri*, en réponſe à la critique du *Cid* que *Scudéri* lui avait envoyée.

— „ Conſidérez néanmoins, monſieur, que toute la France „ entre en cauſe avec lui, & que peut-être il n'y a pas un des „ juges dont vous êtes convenus enſemble, qui n'ait loué ce „ que vous déſirez qu'il condamne; de ſorte que quand vos „ argumens ſeraient invincibles, & que votre adverſaire y ac- „ quieſcerait, il aurait toûjours de quoi ſe conſoler glorieuſement „ de la perte de ſon procès, & vous dire que c'eſt quelque choſe „ de plus d'avoir ſatisfait tout un royaume que d'avoir fait une „ pièce régulière. Il n'y a point d'architecte d'Italie qui ne „ trouve des défauts à la ſtructure de Fontainebleau, & qui ne „ l'apelle un monſtre de pierre: ce monſtre, néanmoins, eſt la

„ belle demeure des rois, & la cour y loge commodément. Il
„ y a des beautés parfaites, qui sont effacées par d'autres beau-
„ tés qui ont plus d'agrément & moins de perfection; & parce
„ que l'acquis n'est pas si noble que le naturel, ni le travail
„ des hommes que les dons du ciel, on vous pourait encor di-
„ re que savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plai-
„ re sans art. *Aristote* blâme la *Fleur* d'*Agathon*, quoiqu'il die qu'elle
„ fut agréable; & l'*Oedipe* peut-être n'agréait pas, quoiqu'*Aris-
„ tote* l'aprouve. Or s'il est vrai que la satisfaction des specta-
„ teurs soit la fin que se proposent les spectacles, & que les
„ maîtres même du métier ayent quelquefois apellé de *César* au
„ peuple, le *Cid* du poëte français ayant plû aussi-bien que la
„ *Fleur* du poëme grec, ne serait-il point vrai qu'il a obtenu
„ la fin de la représentation, & qu'il est arrivé à son but, en-
„ cor que ce ne soit pas par le chemin d'*Aristote*, ni par les
„ adresses de sa poëtique? Mais vous dites, monsieur, qu'il a
„ ébloui les yeux du monde, & vous l'accusez de charme &
„ d'enchantement; je connais beaucoup de gens qui feraient va-
„ nité d'une telle accusation; & vous me confesserez vous-même
„ que si la magie était une chose permise, ce serait une chose
„ excellente. Ce serait, à vrai dire, une belle chose de pouvoir
„ faire des prodiges innocemment, de faire voir le soleil quand
„ il est nuit, d'aprêter des festins sans viandes ni officiers, de
„ changer en pistoles les feuilles de chêne, & le verre en dia-
„ mans. C'est ce que vous reprochez à l'auteur du *Cid*, qui
„ vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous oblige de
„ lui avouer qu'il a un secret, qu'il a mieux réussi que l'art
„ même; & ne vous niant pas qu'il a trompé toute la cour &
„ tout le peuple, ne vous laisse conclure de là, sinon qu'il est
„ plus fin que toute la cour & tout le peuple, & que la trom-

perie

„ perie qui s'étend à un ſi grand nombre de perſonnes, eſt „ moins une fraude qu'une conquète. Cela étant, monſieur, je „ ne doute point que meſſieurs de l'académie ne ſe trouvent „ bien empèchés dans le jugement de vôtre procès, & que d'un „ côté vos raiſons ne les ébranlent, & de l'autre l'aprobation „ publique ne les retienne. Je ſerais en la même peine ſi j'é- „ tais en la même délibération, & ſi de bonne fortune, je ne „ venais de trouver vôtre arrèt dans les régiſtres de l'antiquité. „ Il a été prononcé, il y a plus de quinze cent ans, par un „ philoſophe de la famille ſtoïque, mais un philoſophe dont la „ dureté n'était pas impénétrable à la joie, de qui il nous reſte „ des jeux & des tragédies, qui vivait ſous le régne d'un em- „ pereur poëte & comédien, au ſiécle des vers & de la muſique. „ Voici les termes de cet autentique arrèt, & je vous les laiſſe „ interpréter à vos dames, pour leſquelles vous avez bien en- „ trepris une plus longue & plus difficile traduction : *Illud mul- „ tum eſt primo aſpectu oculos occupaſſe, etiamſi contemplatio di- „ ligens inventura eſt quod arguat. Si me interrogas, major ille „ eſt qui judicium abſtulit quam qui meruit.* Vôtre adverſaire y „ trouve ſon compte par ce favorable mot de *major eſt*; & vous „ avez auſſi ce que vous pouvez déſirer, ne déſirant rien, à „ mon avis, que de prouver que *judicium abſtulit.* Ainſi vous „ l'emportez dans le cabinet, & il a gagné au théatre. Si le „ *Cid* eſt coupable, c'eſt d'un crime qui a eu récompenſe; s'il „ eſt puni, ce ſera après avoir triomphé; s'il faut que *Platon* le „ banniſſe de ſa république, il faut qu'il le couronne de fleurs „ en le banniſſant, & ne le traite point plus mal qu'il a traité „ autrefois *Homère.* Si *Ariſtote* trouve quelque choſe à déſirer en „ ſa conduite, il doit le laiſſer jouïr de ſa bonne fortune, & ne „ pas condamner un deſſein que le ſuccès a juſtifié. Vous êtes

„ trop bon pour en vouloir davantage: vous ſavez qu'on aporte „ ſouvent du tempérament aux loix, & que l'équité conſerve ce „ que la juſtice pourait ruiner. N'inſiſtez point ſur cette exacte „ & rigoureuſe juſtice. Ne vous attachez point avec tant de „ ſcrupule à la ſouveraine raiſon; qui voudrait la contenter & „ ſatisfaire à ſa régularité, ſerait obligé de lui bâtir un plus „ beau monde que celui-ci; il faudrait lui faire une nouvelle „ nature des choſes, & lui aller chercher des idées au-deſſus „ du ciel. Je parle, monſieur, pour mon intérêt; ſi vous la „ croyez, vous ne trouverez rien qui mérite d'être aimé, & „ par conſéquent je ſuis en hazard de perdre vos bonnes gra- „ ces, bien qu'elles me ſoient extrêmement chères, & que je „ ſuis paſſionnément, monſieur, vôtre &c. "

C'eſt ainſi que *Balzac* retiré du monde, & plus impartial qu'un autre, écrivait à *Scudéri* ſon ami, & oſait lui dire la vérité. *Balzac*, tout empoulé qu'il était dans ſes lettres, avait beaucoup d'érudition & de goût, connaiſſait l'éloquence des vers, & avait introduit en France celle de la proſe. Il rendit juſtice aux beautés du *Cid*, & ce témoignage fait honneur à *Balzac* & à *Corneille*.

---

* *Marie-Magdeleine de Vignerot*, fille de la ſœur du cardinal, & de *René de Vignerot* ſeigneur de Pontcourley. Elle épouſa le marquis du *Roure de Combalet*, & fut dame d'atour de la reine. Elle fut ducheſſe d'*Aiguillon*

A MADAME
LA DUCHESSE
D'AIGUILLON. *

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre, représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps porté dans son armée a gagné des batailles après sa mort, & son nom au bout de six cent ans vient encor triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, & d'avoir apris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, & m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vû la satisfaction que vous avez témoignée, quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, & j'ai crû qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet aplaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire: le jugement que vous en faites, est la marque assurée de son prix; & comme vous donnez toûjours libéralement aux véri-

---

de son chef sur la fin de 1637. Cette épitre dédicatoire lui fut adressée au commencement de 1637; elle y est nommée madame de *Combalet*; & dans l'édition de 1638. on voit le nom de madame la duchesse d'*Aiguillon*.

*tables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouïr. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent, elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, & ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit * que votre qualité & vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, & je ne vous dois pas moins de remercimens pour moi, que pour le CID. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même tems que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, MADAME, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour aprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, & faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siécles, la protestation que je fais d'être toute ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble, très-obéïssant
& très-obligé serviteur,
CORNEILLE.

* La duchesse d'*Aiguillon* avait un très-grand crédit en effet sur son oncle le cardinal, & sans elle *Corneille* aurait été entiérement disgracié. Il le fait assez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit altier qui bravait le premier ministre, & qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages & le goût de celui qui les protégeait. La duchesse d'*Aiguillon* rendit dans cette affaire un aussi grand service à son oncle qu'à *Cor-*

MARIANA l. 4°. de la hiſtoria de España c. 5°.

AVia pocos dias antes hecho campo con D. Gomes Conde de Gormas. Venciòle, y diòle la muerte. Lo que reſultò d'eſte caſo, fue que casò con Doña Ximena, hija y heredera del miſmo Conde. * Ella miſma requiriò al Rey que ſe le dieſſe por marido, (ya eſtaua muy prendada de ſus partes), o le caſtigaſſe conforme a las leyes, por la muerte que diò a ſu padre. Hizòſe el caſamiento, que a todos eſtaua a cuento, con el qual por el gran dote de ſu eſpoſa, que ſe allegò al eſtado que el tenia de ſu padre, ſe aumentò en poder y riquezas.

Voilà ce qu'a prêté l'hiſtoire à D. Guillain de Caſtro, qui a mis ce fameux événement ſur le théatre avant moi. [Ceux qui entendent l'eſpagnol, y remarqueront deux circonſtances : l'une, que Chimène ne pouvant s'empêcher de reconnaître & d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué ſon père (eſtaua prendada de ſus partes) *alla propoſer elle-même au roi cette généreuſe alternative, ou qu'il le lui donnat pour mari, ou qu'il le fît punir ſuivant les loix : l'autre, que ce mariage ſe fit au gré de tout le monde* (a todos eſtaua a cuento.) *Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Seville, en préſence du roi & de toute ſa cour ; mais je me ſuis contenté*

---

neille. Elle lui ſauva dans la poſtérité la honte de paſſer pour l'approbateur de *Colletet*, & l'ennemi du *Cid*, & de *Cinna*.

* Ces paroles de *Mariana* ſuffiſent pour juſtifier *Corneille. Chimène demanda au roi qu'il fit punir le Cid ſelon les loix, ou qu'il le lui donnât pour époux.*

On voit combien la vérité hiſtorique eſt adoucie dans la tragédie.

du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, & peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos français ont faites de Charlemagne & de Roland. Ce que j'ai raporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène & de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon & de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le notre; & sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théatre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français, l'a notée dans son livre, de s'être tôt & aisément consolée de la mort de son père, & a voulu taxer de légéreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles que je vous donnerai ensuite de cet avertissement, parlent encor plus en sa faveur. Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires, & je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si après l'avoir fait connaître en France, & m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler Français. Le tems l'a fait pour moi, & les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, & chez tous les peuples où l'on voit des théatres, je veux dire en Italien, Flamand & Anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillain de Castro, qui dans une autre comédie qu'il intitule Engañarse engañando, *fait dire à une princesse de Bearn:*

A mirar
bien el mondo, que el tener
apetitos que vencer,
y ocasiones que dexar.
Examinan el valor
en la muger, yo dixera
lo que siento, porque fuera
luzimiento de mi honor.
Pero malicias fundadas
en honras mal entendidas
de tentaciones vencidas
haz en culpas declaradas:
Y assi la que el dessear
con el resistir apunta,
Vence dos vezes si junta
con el resistir el callar.

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du roi & de l'infante. Je dis en présence du roi & de l'infante, parce que quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales, pour parler en termes de nôtre Aristote, & changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des tems, & des occasions, en conservant toûjours le même principe.

Au reste je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, & qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La premiere est que j'aye convenu de juges touchant son mérite, & m'en sois raporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusques chez Mr. de Balzac dans sa pro-

vince, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert, & si je n'en avais vû depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, & qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, & qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; & de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; & s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger non plus que moi à en croire personne. Outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du Cid, il ne falait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vû arriver. A moins que d'être tout-à-fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion, ni l'état, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi-bien que par celles du théatre, & tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du Cid, en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en ayent bien ou mal jugé; mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, & que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler, ne m'avait obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa poëtique, que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; & comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans

tisans du Cid en ont cru ses censeurs sur leur parole, & se sont imaginés avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote, & qu'Aristote en avait fait pour son siécle, & pour des grecs, & non pas pour le notre, & pour des français.

Cette seconde erreur que mon silence a affermie, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poëtique avec tant d'adresse & de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laissés, sont de tous les tems & de tous les peuples; & bien loin de s'amuser au détail des bienséances & des agrémens, qui peuvent être divers, selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvemens de l'ame dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, & aux personnes qu'on introduit, & aux événemens qu'on représente, pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, & qui seront capables de le produire encor partout, tant qu'il y aura des théatres & des acteurs; & pour le reste, que les lieux & les tems peuvent changer, il l'a négligé, & n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes je serais le premier qui condamnerais le Cid, s'il péchait contre ces grandes & souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réüssi, que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cet épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, & qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a

fait, soûtient que toute l'antiquité ne les a vuës se rencontrer que dans le seul Oedipe. La première est, que celui qui souffre & est persécuté, ne soit ni tout méchant, ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la persécution & le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre & en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable & seule cause de tout le succès du Cid, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole ; & après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théatre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promis.

J'oubliais à vous dire que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je rendisse compte au public de ce que j'avais emprunté de l'auteur espagnol dans cet ouvrage, & m'ayant témoigné le souhaiter, j'ai bien voulu leur donner cette satisfaction. Vous trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre, avec un chifre au commencement, qui servira de marque de renvoi pour trouver les vers espagnols au bas de la même page. Je garderai ce même ordre dans la mort de Pompée pour les vers de Lucain ; ce qui n'empêchera pas que je ne continue aussi ce même changement de lettre, toutes les fois que mes acteurs raportent quelque chose qui s'est dit ailleurs que sur le théatre, où vous n'imputerez rien qu'à moi si vous n'y voyez ce chifre pour marque, & le texte d'un autre auteur au dessous.

ROMANCE PRIMERO.

DElante el rey de Leon
Doña Ximena vna tarde
se pone a pedir justicia
por la muerte de su padre.
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Biuare,
que huerfana la dexò,
niña, y de muy poca edade.
Si tengo razon, o non,
bien, rey, lo alcanças y sabes.
que los negocios de honra
no pueden disimularse.
Cada dia que amanece
veo al lobo de mi sangre
cauallero en vn cauallo
por darme mayor pesare.
Mandale, buen rey, pues puedes,
que no me ronde mi calle,
que no se venga en mugeres
el hombre que mucho vale.
Si mi padre afrentò al suyo,
bien ha vengado a su padre,
que si honras pagaron muertes,
para su disculpa bastan.
Encomendada me tienes,
no consientas que me agrauien,

que el que a mi se fiziere
a tu corona se faze.
Calledes, Doña Ximena,
que me dades pena grande,
que yo dare buen remedio
para todos vuestros males.
Al Cid no le he de ofender,
que es hombre que mucho vale,
y me defiende mis reynos,
y quiero que me los guarde.
Pero yo faré un partido
con el, que no os este male:
de tomalle la palabra
para que con vos se case.
Contenta quedò Ximena,
con la merced que le faze,
que quien huerfana la fizò
aquesse mismo la ampara.

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y a Rodrigo
prendiò el rey palabra, y mano,
de juntarlos para en vno
en presencia de Layn Caluo.
Las enemistades viejas
con amor se conformaron,
que donde preside el amor
se oluidan muchos agrauios.
Llegaron juntos los nouios,
y al dar la mano, y abraço;
el Cid mirando a la nouia
le dixò todo turbado.
Matè a tu padre, Ximena,
pero no à desaguisado,
matèle de hombre à hombre,
para vengar cierto agrauio.
Matè hombre, y hombre doy,
aqui estoy a tu mandado,
y en lugar del muerto padre
cobraste un marido honrado.
A todos pareciò bien,
su discrecion alabaron,
y assi se hizieron las bodas
de Rodrigo el Castellano.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier roi de Castille.

D. URRAQUE, infante de Castille.

D. DIÉGUE, père de D. Rodrigue.

D. GOMES, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, fils de D. Diegue, & amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS, } gentilshommes Castillans.
D. ALONSE, }

CHIMENE, fille de D. Gomes.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

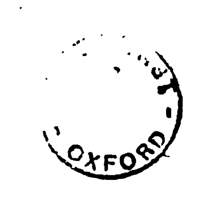
ELVIRE, suivante de Chimène.

Un page de l'infante.

La Scène est à Seville. *

---

* Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de *Gormas*, tantôt dans la ville ; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu serait observée aux yeux des spectateurs, si on avoit eu des théatres dignes de *Corneille*, semblables à celui de Vicence, qui représente une ville, un palais, des rues, une place... Car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse appercevoir sans peine.





Ton impudence.
Téméraire vieillard, aura ſa récompence.

LE CID,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

ENTRE tous ces amans dont la jeune ferveur a)
Adore votre fille, & brigue ma faveur,
Don Rodrigue & don Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs;
b) Au contraire, pour tous dedans l'indiférence,
Elle n'ôte à pas un ni donne l'espérance;
Et sans les voir d'un œil trop sévère, ou trop doux,
C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

---

a) *La jeune ferveur.*] *Scudéri* dit que c'est parler français en allemand de donner de la jeunesse à la *ferveur*. L'académie réprouve le mot de *ferveur* qui n'est admis que dans le langage de la dévotion; mais elle aprouve l'épithète *jeune*.

S'il est permis d'ajouter quelque chose à la décision de l'académie, je dirai que le mot *jeune* convient très-bien aux passions de la jeunesse. On dira bien *leurs jeunes amours*; mais non pas *leur jeune colère*, *ma jeune haine*; pourquoi? parce que la colère, la haine apartiennent autant à l'âge mûr, & que l'amour est plus le partage de la jeunesse.

b) *Au contraire, pour tous dedans l'indiférence.*] *Dedans* n'est ni censuré par *Scudéri* ni remarqué par l'académie; la langue n'était pas alors entiérement épu-

LE COMTE.

Elle eſt dans le devoir, tous deux ſont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un ſang noble, vaillant, fidelle,
Jeunes, mais qui ſont lire aiſément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
Don Rodrigue ſurtout n'a trait en ſon viſage
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image;
Et ſort d'une maiſon ſi féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers:
La valeur de ſon père en ſon tems ſans pareille,
c) Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille;
d) Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,
Et nous diſent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vû du père;
Et ma fille en un mot peut l'aimer & me plaire.
Va l'en entretenir; mais dans cet entretien
Cache mon ſentiment, & découvre le ſien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions enſemble:
L'heure à préſent m'appelle au conſeil qui s'aſſemble;
Le roi doit à ſon fils choiſir un gouverneur,
Ou plûtôt m'élever à ce haut rang d'honneur.

Ce

rée. On n'avait pas ſongé que *dedans* eſt un adverbe : *il eſt dans la chambre*, *il eſt hors de la chambre. Etes-vous dedans ? êtes-vous dehors ?*

c) *Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille; Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.*] *A paſſé pour merveille* a été excuſé par l'académie ; aujourd'hui cette expreſſion ne paſſerait point, elle eſt commune, froide & lâche. Les premiers qui écrivirent purement, *Racine & Boileau*, ont proſcrit tous ces termes, de *merveille*, de *ſans pareille*, *ſans ſeconde*, *miracle de nos jours*, *ſoleil* &c. & plus la poëſie eſt devenue difficile, plus elle eſt belle.

d) *Ses rides ſur ſon front.*] Voyez le jugement de l'académie, auquel nous renvoyons pour la plûpart des vers qu'elle a cenſurés ou juſtifiés.

Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
e) Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

SCENE II. *f*)

CHIMENE, ELVIRE.

ELVIRE *seule.*

QUelle douce nouvelle à ces jeunes amans !
Et que tout se dispose à leurs contentemens !

CHIMENE.

Eh bien, Elvire, enfin, que faut-il que j'espère ?
Que dois-je devenir, & que t'a dit mon père ?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés ;
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMENE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre, il aprouve ses feux,

Racine se moqua de ce vers dans la farce des *plaideurs* : il y dit d'un vieux huissier, *Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits.* Cette plaisanterie ne plut point du tout à l'auteur du *Cid.*

e) *Me défend de penser qu'aucun me le dispute.*] Vous voyez que ces deux derniers vers font le fondement de la querelle qui doit suivre ; & qu'ainsi on fait très-mal de commencer aujourd'hui la piéce par la querelle imprévue du comte & de *don Diègue.*

f) *Corneille* fatigué de toutes les critiques qu'on faisait du *Cid*, & ne sachant plus à qui entendre, changea tout ce commencement en 1664. La piéce commençait ainsi :

Elvire, m'as-tu fait un raport bien sincère ?

Et vous doit commander de répondre à ſes vœux.
Jugez après cela, puiſque tantôt ſon père
Au ſortir du conſeil doit propoſer l'affaire, *g*)
S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre ſon tems,
Et ſi tous vos deſirs ſeront bientôt contens.

CHIMENE.

Il ſemble toutefois que mon ame troublée
Refuſe cette joye, & s'en trouve acablée.
Un moment donne au ſort des viſages divers; *h*)
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez votre crainte heureuſement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en ſoit, en attendre l'iſſue.

Ne me déguiſe rien de ce qu'a dit mon père.

Il me ſemble que dans les deux premières ſcènes la piéce eſt beaucoup mieux annoncée, l'amour de *Chimène* plus dévelopé, le caractère du comte de *Gormas* déja annoncé; & qu'enfin malgré tous les défauts qu'on reprochait à *Corneille*, il eût encor mieux valu laiſſer la tragédie comme elle était, que d'y faire ces faibles changemens. C'était l'amour de l'infante qu'il devait retrancher; c'étaient les fautes dans le détail qu'il eût falu corriger.

g) Propoſer l'affaire eſt encor du ſtile comique; mais obſervons que le *Cid* fut donné d'abord ſous le titre de tragi-comédie.

h) Ces preſſentimens réuſſiſſent preſque toûjours. On craint avec le perſonnage auquel on commence à s'intéreſſer. Mais il faudrait peut-être une autre cauſe à ce preſſentiment que le lieu commun des changemens du ſort & une autre expreſſion que les *viſages divers*. Ce morceau eſt traduit de Diamante.

El alma indeciſa
Teme llegar a anegar ſe
En eſſe profonda abyſmo
De gloria e felicidades.
Que en un dia, en un momento,
Muda el bade de ſembrante,
Y deſpues de una fortuna
Suele llegar un deſaſtre.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR, un Page. *i*)

L'INFANTE *au Page.*

Va-t-en trouver Chimène, & di-lui de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(*Le Page rentre.*)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse;
Et je vous vois pensive & triste chaque jour,
Demander avec soin comme va son amour. *k*)

L'INFANTE.

J'en dois bien avoir soin; je l'ai presque forcée.

---

i) C'est ici un défaut intolérable pour nous. La scène reste vuide. Les scènes ne sont point liées. L'action est interrompüe. Pourquoi les acteurs précédens s'en vont-ils? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils? comment l'un peut-il s'en aller, & l'autre arriver sans se voir? comment *Chimène* peut-elle voir l'infante sans la saluer? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, & les français seuls s'en sont corrigés. Plus il est difficile de lier toutes les scènes, plus cette difficulté vaincüe a de mérite; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraisemblance & de l'intérêt. C'est un des secrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encor à la plûpart de ceux qui l'exercent. Non-seulement on a retranché cette scène de l'infante, mais on a suprimé tout son rôle; & *Corneille* ne s'était permis cette faute insuportable que pour remplir l'étendüe malheureusem nt prescrite à une tragédie. Il vaut mieux la faire beaucoup trop courte. Un rôle superflu la rend toûjours trop longue.

k) Voilà une nouvelle excuse du titre de tragi-comédie; *comme va son amour*! qu'auraient dit les Grecs du tems de Sophocle à une telle demande? Nous ne ferons point de remarque sur les défauts de ce rôle qu'on a retranché entiérement.

A recevoir les coups dont ſon ame eſt bleſſée ;
Elle aime don Rodrigue, & le tient de ma main ;
Et par moi don Rodrigue a vaincu ſon dédain :
Ainſi de ces amans ayant formé les chaines,
Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
On vous voit un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allégreſſe
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe ?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuſe, alors qu'ils ſont heureux ?
Mais je vai trop avant, & deviens indiſcrète.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrète.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu ;
Et plaignant ma faibleſſe, admire ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur ;
Et voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flamme.
Choiſir pour votre amant un ſimple cavalier !

Une grande princeſſe à ce point s'oublier !
Et que dira le roi ? que dira la Caſtille ?
Vous ſouvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en ſouviens, & j'épandrai mon ſang,
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles ames
Le ſeul mérite a droit de produire des flammes ;
Et ſi ma paſſion cherchait à s'excuſer,
Mille exemples fameux pouraient l'autoriſer :
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage ;
Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage ;
Un noble orgueil m'aprend, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque eſt indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'oſais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ſes liens ;
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'eſpoir, il meurt avecque lui :
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſpérance eſt morte, & mon eſprit guéri.
Je ſouffre cependant un tourment incroyable.
Juſques à cet hymen Rodrigue m'eſt aimable :
Je travaille à le perdre, & le perds à regret ;
Et de là prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.

Je ſuis au déſeſpoir que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne;
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé.
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé.
Cet hymen m'eſt fatal, je le crains, & ſouhaite:
Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas
Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoupire;
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à préſent;
Mais puiſque dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,
Votre vertu combat & ſon charme & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.
Eſpérez donc tout d'elle, & du ſecours du tems:
Eſpérez tout du ciel, il a trop de juſtice
Pour ſouffrir la vertu ſi longtems au ſuplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

---

1) . . . . . *& la faveur du roi Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.*] La dureté, l'impoliteſſe, les rodomontades du comte ſont à la vérité intolérables : mais ſongez qu'il eſt puni.

NB. Aujourd'hui quand les comédiens repréſentent cette piéce, ils commencent par cette ſcène. Il parait qu'ils ont très-grand tort; car peut-on s'intéreſſer à la querelle du comte & de *don*

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux feulement, malgré mon déplaifir,
Remettre mon vifage un peu plus à loifir.
Je vous fuis. Jufte ciel, d'où j'attens mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poffède,
Affure mon repos, affure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe ;
Ren fon effet plus promt, ou mon ame plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'eft brifer tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,
Et par fon entretien foulager notre peine.

SCENE IV.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, *l*) & la faveur du roi
Vous éléve en un rang qui n'était dû qu'à moi ;
Il vous fait gouverneur du prince de Caftille.

Diégue, fi on n'eft pas inftruit des amours de leurs enfans ? L'affront que *Gormas* fait à *don Diégue* eft un coup de théatre, quand on efpère qu'ils vont conclure le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue*. Ce n'eft point jouer le *Cid*, c'eft infulter fon auteur, que de le tronquer ainfi. On ne devrait pas permettre aux comédiens d'altérer ainfi les ouvrages qu'ils repréfentent.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,
Montre à tous qu'il eſt juſte, & fait connaître aſſez
Qu'il ſait récompenſer les ſervices paſſés.

LE COMTE.

m) Pour grands que ſoient les rois, ils ſont ce que nous ſommes :
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'ils ſavent mal payer les ſervices préſens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre eſprit s'irrite ;
La faveur l'a pû faire autant que le mérite.
Vous choiſiſſant peut-être on eût pû mieux choiſir ;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un ſacré nœud ma maiſon à la vôtre.
Rodrigue aime Chimène, & ce digne ſujet *n*)
De ſes affections eſt le plus cher objet.
Conſentez-y, Monſieur, & l'acceptez pour gendre.

LE

Dans le *Cid* de *Diamante*, le roi donne la place de gouverneur de ſon fils en préſence du comte, & cela eſt encore plus théatral. Le théatre ne reſte point vuide. Il ſemble que *Corneille* aurait dû plûtôt imiter *Diamante* que *Caſtro* dans cette intelligence du théatre.

Au reſte, dans les deux piéces Eſpagnolles, le comte de *Gormas* donne un ſouflet à *don Diégo* l'aîné, ce ſouflet était eſſentiel.

Les deux pères diſent à-peu-près les mêmes choſes dans ces deux ſcènes & dans les ſuivantes. *Caſtro* qui vint après *Diamante* ne fit point difficulté de prendre pluſieurs penſées chez ſon prédeceſſeur dont la piéce était preſque oubliée. A plus forte raiſon *Corneille* fut en droit d'imiter les deux poëtes eſpagnols, & d'enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangere.

m) *Pour grands que ſoient les rois.*] Cette phraſe a vieilli, elle était fort

LE COMTE.

o) A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.
Exercez-la, Monſieur, & gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par-tout les peuples ſous ſa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:
Montrez lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Repoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoi le gain d'une bataille:
Inſtruiſez-le d'exemple, & vous reſſouvenez
Qu'il faut faire à ſes yeux ce que vous enſeignez.

D. DIEGUE.

* *Pour s'inſtruire d'exemple, en dépit de l'envie,*

* *De mis bazañas eſcritas*

bonne alors. Il eſt honteux pour l'eſprit humain que la même expreſſion ſoit bonne en un tems, & mauvaiſe en un autre. On dirait aujourd'hui, *Tout grands que ſont les rois : Quelque grands que ſoient les rois.*

n) *Ce digne ſujet* ne ſe dirait pas aujourd'hui. Mais alors c'était une expreſſion très-reçue, *monſieur* ne ſe dirait pas non plus dans une tragédie. *Mettre une vanité au cœur* ſerait une mauvaiſe façon de parler.

o) *A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre*] Dans l'édition de 1637. il y a : *A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.* Vous pouvez juger par ce ſeul trait de l'état où était alors notre langue. Un mélange de termes familiers & nobles défigurait tous les ouvrages ſérieux. C'eſt *Boileau* qui le premier enſeigna l'art de parler toûjours convenablement; & *Racine* eſt le premier qui ait employé cet art ſur la ſcène.

Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là, dans un long tiſſu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et ſur de grands exploits bâtir ſa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre aprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme apui.
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille.
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque inſtant, entaſſe pour ma gloire,
Lauriers deſſus lauriers, victoire ſur victoire.
Le prince, pour eſſai de généroſité
Gagnerait des combats marchant à mon côté.
* *Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,*
Il aprendrait à vaincre en me regardant faire.

D. DIEGUE.

p) Vous me parlez en vain de ce que je connoi;

dare al Principe un traslado,
y aprendera en lo que hize,
ſi no aprende en lo que hago.
* *Podra dalle exemplo,*
como mil vezes le hago.

p) *Vous mè parlez en vain de ce que je connoi.*] On prononçait alors *connoi* comme on l'écrivait, & on le faiſait rimer avec *moi*, *toi*. Aujourd'hui on pro-

Je vous ai vû combatre & commander ſous moi:
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner les diſcours ſuperflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la diférence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné ſur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtiſan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon ſeul partiſan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux; le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, le meſure au courage.

LE COMTE.

* *Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.*

* *Yo lo mereſco*
Tambien como tu, y mejor.

nonce *connais*, & cependant l'uſage a prévalu d'écrire *connois*; c'eſt une inconſéquence, ou je ſuis fort trompé, d'écrire d'une façon & de prononcer

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! Moi?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

q) Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

[*Il lui donne un souflet.*]

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achève, & pren ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vû rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIEGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fai lire au prince, en dépit de l'envie,

---

d'une autre. Quel étranger poura deviner, qu'on écrit *Paon*, la ville de *Caen*, & qu'on prononce *Pan*, la ville de *Can*? Il ferait à souhaiter qu'on nous délivrât de cette contradiction, autant que l'étymologie des mots poura le permettre. On s'est déja aperçu combien il est ridicule d'écrire de la même manière les *françois* qu'on prononce *français*, & *St. François* qu'on prononce *François*. Comment un étranger en lisant *anglois* & *danois*, devinera-t-il qu'on prononce *danois* avec un *o*, & *anglais* avec un *a*? Mais il faut du tems pour corriger un abus introduit par le tems.

q) . . . . . *Ton insolence, Téméraire vieillard, aura sa récompense.*] On ne donnerait pas aujourd'hui un souflet sur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes sont très-embarrassés à donner ce sou-

Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie:
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

D. DIEGUE.

r) Epargnes-tu mon ſang ?

LE COMTE.

Mon ame eſt ſatisfaite;
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. DIEGUE.

Tu dédaignes ma vie!

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne ferait que hâter la parque de trois jours. *s*)

SCENE V.

D. DIEGUE *ſeul.*

O Rage! ô déſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?

---

fiet, ils font le ſemblant. Cela n'eſt plus même ſoufert dans la comédie; & c'eſt le ſeul exemple qu'on en ait ſur le théatre tragique. Il eſt à croire que c'eſt une des raiſons qui firent intituler le *Cid* tragi-comédie. Preſque toutes les piéces de *Scudéri* & de *Boisrobert* avaient été des tragi-comédies. On avait cru longtems en France qu'on ne pouvait ſuporter le tragique continu ſans mélange d'aucune familiarité. Le mot de *tragi-comédie* eſt très-ancien: *Plaute* l'employe pour déſigner ſon *Amphitrion*, parce que ſi l'avanture de *Soſie* eſt comique, *Amphitrion* eſt très-ſérieuſement afligé.

r) *Epargnes-tu mon ſang*?] On a retranché ces quatre vers dans les éditions ſuivantes.

ſ) Dans la piéce de *Diamante*, le Comte dit à don Diegue *vale*.

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
* *Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;*
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi m'en a sû rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette ofense

* *Llamadle, llamad al conde*
que venga à exercer el cargo
de ayo de vuestro hijo,
que podra mas bien honrallo,
pues que yo sin honra quedo.

t) *Si Rodrigue est mon fils, &c.*] On a retranché ces quatre vers comme superflus. *Une ardeur plus haute* était mal. Une ardeur n'est point *haute*. Il eût falu peut-être, une ardeur plus *noble*, plus *digne*. L'académie ne reprit aucune de ces fautes, qui échapèrent à la critique de *Scudéri*; elle se contenta de juger des choses que *Scudéri* avait critiquées; & souvent il critiqua mal, parce qu'il était plus jaloux qu'éclairé. L'académie au contraire était plus éclairée que jalouse.

u) Dans le *Cid* de *Diamante*, *Rodrigue* arrive avec le *garçon gracieux* qui a

M'as fervi de parade, & non pas de défenfe,
Va, quitte déformais le dernier des humains,
Paffe pour me venger en de meilleures mains.
t) Si Rodrigue eft mon fils, il faut que l'amour cède,
Et qu'une ardeur plus haute à fes flammes fuccède.
Mon honneur eft le fien, & le mortel affront,
Qui tombe fur mon chef, rejaillit fur fon front.

SCENE VI.

D. DIEGE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur? *u*)

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait fur l'heure.

D. DIEGUE.

* *Agréable colère!*
Digne reffentiment à ma douleur bien doux!

* *Effe fentimiento adoro,*
effa colera me agrada,
effa fangre alborotada
es la que me diò Caftilla,
y la que te di heredada.

peint le portrait de *Chimène*. *Rodrigue* trouve le portrait reffemblant & dit au *garçon gracieux* qu'il eft un grand peintre. *Grande pintor*, puis regardant fon pere affligé qui tient d'une main fon épée & de l'autre un mouchoir; il lui en demande la raifon: *Don Diègue* lui répond, *aie*, *aie l'honneur* Rodrigue; *qu'eft-ce qui vous déplait? Don Diègue*, *aie*, *aie l'honneur te dis-je*. Rodrigue, *parlez*, *efpérez*, *j'écoute*. Don Diègue, *aie aie*, *as tu du courage*?

Rodrigue répond à-peu-près comme dans *Caftro* & dans *Corneille*.

Je reconnais mon ſang à ce noble couroux;
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi promte.
Vien, mon fils, vien, mon ſang, vien réparer ma honte;
Vien me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

* *D'un affront ſi cruel,*
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'un ſouflet. L'inſolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuſe envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage;
** *Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage;*
Meurs, ou tüe. Au ſurplus, pour ne te point flater,
*** *Je te donne à combattre un homme à redouter.*
x) Je l'ai vû tout ſanglant au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de milles funerailles.

D.

* *Eſta mancha de mi honor*
al tuyo ſe eſtiende.

** *Lavala*
con ſangre, que ſangre ſolá
quita ſemejantes manchas.

*** *Poderoſo es el contrario.*

x) *Je l'ai vû tout ſanglant au milieu des batailles, Se faire un beau rempart de mille funerailles.*] Dans les éditions ſuivantes, *Corneille* a mis :

Je l'ai vû tout couvert de ſang &
de pouſſière,

D. RODRIGUE.

Son nom? c'eſt perdre tems en propos ſuperflus.

D. DIEGUE.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus,
Plus que brave ſoldat, plus que grand capitaine,
C'eſt....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...?

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour:
Plus l'ofenſeur eſt cher, & plus grande eſt l'ofenſe.
* *Enfin tu ſais l'affront, & tu tiens la vengeance.*
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
** *Accablé des malheurs où le deſtin me range,*
Je m'en vai les pleurer. Va, cours, vole, & nous venge.

* *aqui ofenſa, y alli eſpada,*
no tengo mas que dezirte.
** *Ya voy à llorar afrentas,*
Mientras tu tomas venganças.

Porter partout la mort dans une armée entière.

L'académie avait condamné *funerailles*: je ne ſais ſi ce mot, tout impropre qu'il eſt, n'eût pas mieux valu que le pléonaſme languiſſant *partout & entière.*

SCENE VII.

D. RODRIGUE *seul.*

y) PErcé jusques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévûe aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abatûe
Céde au coup qui me tûe.
Si près de voir mon feu récompensé,
* *O Dieu, l'étrange peine !*
En cet affront mon père est l'ofensé,
Et l'ofenseur le père de Chimène.
z) Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, & perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame :
Des deux côtés mon mal est infini.

* *Mi padre el ofendido ! estraña pena !*
y el ofensor el padre de Ximena !

y) *Percé jusques au fond du cœur.*] On mettait alors des stances dans la plûpart des tragédies, & on en avait dans *Médée*. On les a bannies du théatre. On a pensé que les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée, ne devaient jamais changer cette mesure, parce que s'ils s'expliquaient en prose, ils devraient toûjours continuer à parler en prose. Or les vers de six pieds étant substitués à la prose, le personnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les stances donnent trop l'idée que c'est le poëte qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du Cid ne soient fort belles, & ne soient encor écoutées avec beaucoup de plaisir.

O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laiſſer un affront impuni?
* *Faut-il punir le père de Chimène?*
Pére, maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame généreuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Qui fais toute ma peine,
M'es tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?
Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtreſſe, auſſi-bien qu'à mon père.
Qui venge cet affront, irrite ſa colère;
Et qui peut le ſouffrir, ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui nous ſerait mortelle.
Tout m'eſt fatal, rien ne me peut guérir,
Ni ſoulager ma peine.

* *Yo he de matar el padre de Ximena!*

z) *Corneille* corrigea depuis cette ſtance ainſi :

Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtreſſe, auſſi-bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant ſa haine & ſa colère;
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un m[illegible]nd infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame; & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans ofenſer Chimène.

Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans ofenser Chimène.
Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire,
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
aa) Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur,
Puisqu'aussi-bien il faut perdre Chimène.
Oui, mon esprit s'était déçû.
Dois-je pas à mon père, avant qu'à ma maîtresse?
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçû.
Je m'accuse déja de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
* *Ne soyons plus en peine*
(Puisqu'aujourd'hui mon père est l'ofensé)
Si l'ofenseur est père de Chimène.

* *haviendo sido*
mi padre el ofendido,
poco importa que fuese
el ofensor el padre de Ximena.

aa) *Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur.*] L'académie avait aprouvé *Allons, mon ame*; & cependant *Corneille* le changea, & mit *Allons, mon bras.* On ne dirait aujourd'hui ni l'un ni l'autre. Ce n'est point un effet du caprice de la langue; c'est qu'on s'est acoutumé à mettre plus de vérité dans le langage. *Allons* signifie *marchons*, & ni un bras ni une ame ne marchent; d'ailleurs nous ne sommes plus dans un tems où l'on parle à son bras & à son ame.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

* *JE l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront, a)*
J'eus le sang un peu chaud, & le bras un peu promt:
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède;
Il y prend grande part, & son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'ofensé, la grandeur de l'ofense,
Demandent des devoirs & des soumissions,
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Qu'il prenne donc ma vie, elle est en sa puissance.

* *Confieso que fue locura,*
mas no la quiero emendar.

a) *Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront.*] *Corneille* aurait dû corriger *je lui fis l'affront*, que l'académie condamna comme une faute contre la langue. De plus, il falait dire *cet affront*. Il mit à la place :

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut.

Un sang trop chaud qui le porte trop haut est bien pis qu'une faute contre la grammaire.

D. ARIAS.

Un peu moins de transport, & plus d'obéissance.
D'un prince qui vous aime apaisez le couroux.
Il a dit, *je le veux*, désobéirez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver ma gloire & mon estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime:
Et quelque grand qu'il fût, mes services présens
b) Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre & de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
* *Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.*

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

** *Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.*
Que toute sa grandeur s'arme pour mon suplice,

* *Y con ella bas de querer perderte?*
** *Los hombres como yo mucho tienen que perder.*

b) *Pour le faire abolir sont plus que suffisans.*] C'est ici qu'il y avait:
Les satisfactions n'apaisent point une ame;
Qui les reçoit a tort, qui les fait se diffame;
Et de pareils accords, l'effet le plus commun

* *Tout l'état périra plutôt que je périſſe.*

D. ARIAS.

Quoi? vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain...

LE COMTE.

D'un ſceptre qui ſans moi tomberait de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même à ma perſonne;
Et ma tête en tombant ferait choir ſa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil.

LE COMTE.

Le conſeil en eſt pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout conſentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais ſongez que les rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le ſort en eſt jetté, monſieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puiſqu'en vain je tâche à vous réſoudre.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai ſans peur.

* *Ha de perderſe Caſtilla antes que yo.*

Eſt-ce deshonorer deux hommes au lieu d'un.

Ces vers parurent trop dangereux dans un tems où l'on puniſſait les duels qu'on ne pouvait arrêter, & *Corneille* les ſupprima.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diégue satisfait.

(*D. Arias rentre.*)

Je m'étonne fort peu de menaces pareilles;
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles;
Et quand l'honneur y va, les plus cruels trépas
Présentés à mes yeux ne m'ébranleraient pas.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

* *Connais-tu bien don Diégue?*

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

** *Parlons bas, écoute.*

Sais-

* *Aquel viejo que alli esta, sabes quien es?*

** *Habla baxo, escucha.*

c) Dans la piéce de *Diamante*, *Rodrigue* propose au Comte de se battre à la campagne ou dans la ville, de nuit, ou de jour, au soleil ou à l'ombre, avec plastron, ou sans plastron, à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance. Ah

* *Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,*
La vaillance & l'honneur de son tems? le sais-tu?

LE COMTE.

** *Peut-être.*

D. RODRIGUE.

*** *Cette ardeur que dans les yeux je porte,*
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

**** *Que m'importe?*

D. RODRIGUE.

***** *A quatre pas d'ici je te le fais savoir.*

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune; il est vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années c).

* *No sabes que fue despojo*
de honra y valor?
** *Si seria.*
*** *Y que es sangre suya*
la que yo tengo en el ojo?
Sabes?
**** *Y el sabello*
que ha de importar?
***** *Si vamos à otro lugar,*
sabras lo mucho que importa.

le plaisant boufon! répond le comte.
RODRIGUE.
En campagna, en poblado
De noche o de dia, al zelo
Claro o a la sombra obscura
A cavallo, a pie, con peto,

LE COMTE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vû les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître;
d) Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourait trembler d'effroi.
Mille & mille lauriers dont ta tète est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toûjours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
e) Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît au discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Qsin el, a espada o lança.

LE COMTE.

Que bueno
Pues me retais! Que granoso mocuelo!

d) *Coups d'essai, coups de maître.*] Termes familiers qu'on ne doit jamais employer dans le tragique; de plus, ce n'est qu'une répétition froide de ce beau vers:

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Scudéri censurait des beautés, & ne vit pas ce défaut.

e) *Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.*] Ce mot *invaincu* n'a point été

Mon ame avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, & suis ravi de voir
Que tous ses mouvemens cédent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toûjours abattu sans effort ;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

---

employé par les autres écrivains ; je n'en vois aucune raison : il signifie autre chose qu'*indomté* : un pays est *indomté*, un guerrier est *invaincu*. *Corneille* l'a encor employé dans les *Horaces*. Il y a un dictionaire d'ortographe, où il est dit qu'*invaincu* est un barbarisme. Non ; c'est un terme hazardé & nécessaire. Il y a deux sortes de barbarismes, celui des mots & celui des phrases. *Egaliser les fortunes*, pour *égaler les fortunes* : *au parfait*, au-lieu de *parfaitement* : *éduquer*, pour *donner de de l'éducation*, *élever* : voilà des barbarismes de mots. *Je crois de bien faire*, au-lieu de *je crois bien faire* ; *encenser aux dieux*, pour *encenser les dieux* : *je vous aime tout ce qu'on peut aimer*. Voilà des barbarismes de phrase.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir, & le fils dégénère,
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

APaise, ma Chimène, apaise ta douleur;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur.
Tu reverras le calme après ce faible orage:
Ton bonheur n'est couvert que d'un petit nuage;
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si promt qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en faurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, & nos pères d'accord;
Et je vous en contais la première nouvelle,
Au malheureux moment que naissait leur querelle,
Dont le récit fatal, si tôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,

Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Impitoyable honneur mortel à mes plaisirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre;
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre:
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déja le roi les veut accommoder;
Et de ma part mon ame à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source, y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point:
Les affronts à l'honneur ne se réparent point.
En vain on fait agir la force & la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en aparence.
La haine que les cœurs conservent au dedans,
Nourit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue & Chimène,
Des pères ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère:
Don Diégue est trop altier, & je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir:
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup:
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMENE.

S'il ne m'obéït point, quel comble à mon ennui!
Et s'il peut m'obéïr, que dira-t-on de lui?
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cède, ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène est généreuse, & quoiqu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une lâche pensée:
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empèche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMENE.

Ah, Madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, un Page.

L'INFANTE.

PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas & lui....

CHIMENE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

Hors de la ville ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, & qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promtitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

HElas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène,
Avecque mon espoir fait renaître ma peine;
Et leur division que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui régne dans votre ame,
Se rend-elle si-tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage?
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!
Si-tôt que le malade aime sa maladie,

Il

Il ne peut plus souffrir que l'on y remédie.

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux;
Mais toûjours ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu cède,
Apren comme l'amour flate un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses loix;
Et mon amour flateur déja me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade
Les maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées,
Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers:
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est ofensé, le comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Je veux que ce combat demeure pour certain,
Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je suis folle, & mon esprit s'égare;
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.
Vien dans mon cabinet consoler mes ennuis;
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

LE ROI, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

LE ROI.

Le comte est donc si vain, & si peu raisonnable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-tems entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

LE ROI.

Justes cieux! Ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect & de soin de me plaire!
Il ofense don Diégue, & méprise son roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je lui rabatrai bien cette humeur si hautaine;
Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéïr pas.
Je sais trop comme il faut domter cette insolence.

Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence ;
Mais puis qu'il en abuſe, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il réſiſte, ou non, vous affûrer de lui.

(D. Alonſe rentre.)

D. SANCHE.

Peut-être un peu de tems le rendrait moins rebelle ;
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur ſi généreux ſe rend mal-aiſément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

LE ROI.

f) Don Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obéïs, & me tais ; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

LE ROI.

Et que pourez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne ſe peut abaiſſer à des ſoumiſſions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte ;
Et c'eſt contre ce mot qu'a réſiſté le comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

f) *Don Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti.*] Cette ſcène parait preſque auſſi inutile que celle de l'infante ; elle avilit d'ailleurs le roi, qui n'eſt point obéi. Après que le roi a dit, *taiſez-vous*, pourquoi dit-il le moment d'après, *parlez* ? & il ne réſulte rien de cette ſcène.

Commandez que ſon bras nouri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il ſatisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait ſû voici qui répondra.

LE ROI.

Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge;
Et j'eſtime l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes ſujets:
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi:
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en roi;
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il oſe croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
Et par ce trait hardi d'une inſolence extrême,
Il s'eſt pris à mon choix, il s'eſt pris à moi-même:
C'eſt moi qu'il ſatisfait en reparant ce tort.
N'en parlons plus *g*) Au reſte on nous menace fort.

---

g) *Au reſte, on nous menace fort.*] C'eſt un petit défaut que cette expreſſion familière; mais n'en eſt-ce point un très-grand de parler avec tant d'indiférence du danger de l'état? N'aurait-il pas été plus intéreſſant & plus noble de commencer par montrer une grande inquiétude de l'aproche des maures, & un embarras non moins grand d'être obligé de punir dans le comte le ſeul homme dont il eſpérait des ſervices utiles dans cette conjoncture? n'eût-ce pas même été un coup de théatre, que dans le tems où le roi eût dit, *je n'ai d'eſpérance que dans le comte*, on lui fût venu dire, *le comte eſt mort*? Cette idée même n'eût-elle pas donné un nouveau prix au ſervice que rend enſuite *Rodrigue*, en faiſant plus qu'on n'eſpé-

Sur un avis reçû je crains une furprife.

D. ARIAS.

Les maures contre vous font-ils quelque entreprife ?
S'ofent-ils préparer à des efforts nouveaux?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vû leurs vaiffeaux ;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jufqu'ici les amène.

D. ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer déformais un fi puiffant vainqueur.

LE ROI.

N'importe, ils ne fauraient qu'avecque jaloufie
Voir mon fceptre aujourd'hui régir l'Andaloufie ;
Et ce pays fi beau que j'ai conquis fur eux,
Réveille à tous momens leurs deffeins généreux.
C'eft l'unique raifon qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le trône de Caftille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus promt
Renverfer auffi-tôt ce qu'ils entreprendront.

rait du comte ? *Corneille* ôta depuis,

Au refte on nous menace fort.

Il mit :

Au refte on a vû dix vaiffeaux,
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.

Il faut obferver qu'*au refte* fignifie *quant à ce qui refte* ; il ne s'employe que pour les chofes dont on a déja parlé, & dont on a omis quelque point dont on veut traiter. Je veux que le Comte faffe fatisfaction. Au refte, je fouhaite que cette querelle puiffe ne pas rendre les deux maifons éternellement ennemies. Mais quand on paffe d'un fujet à un autre, il faut, *cependant*, ou quelque autre tranfition.

D. ARIAS.

Sire, ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

LE ROI.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger ;
Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il fait prendre son tems, est capable de nuire.

(*D. Alonse revient.*)

Toutefois j'aurais tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient, troublerait trop la ville :
Puisqu'on fait bonne garde aux murs & sur le port,
b) Il suffit pour ce soir.

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.
Don Diégue par son fils a vengé son ofense.

LE ROI.

* *Dès que j'ai sû l'affront, j'ai prévû la vengeance ;*
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

* *Como la ofensa sabia*
luego cay en la vengança.

b) *Il suffit &c.*] Le roi a très-grand tort de dire, *il suffit pour ce soir*, puisqu'en effet les maures font leur descente le soir même, & que sans le *Cid* la ville était prise. On demande s'il est permis de mettre sur la scène un prince qui prend si mal ses mesures? je ne le crois pas ; la raison en est qu'un personnage avili ne peut jamais plaire.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux aporte sa douleur:
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

LE ROI.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce juste châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon état rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, & son trépas m'aflige.

SCENE VII.

LE ROI, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice. i)

D. DIEGUE.

Ah, Sire, écoutez-nous.

* *Justicia, justicia pidó.*

i) Sire, Sire, justice.] Voyez comme dès ce moment les défauts précédens disparaissent. Quelle beauté dans le poete espagnol & dans son imitateur! Le premier mot de *Chimène* est de demander justice contre un homme qu'elle adore: c'est peut-être la plus belle des situations. Quand dans l'amour il ne s'agit que de l'amour, cette passion n'est pas tragique. *Monime* aimera-t-elle *Xipharès* ou *Phar-*

CHIMENE.

* *Je me jette à vos pieds.*

D. DIEGUE.

** *J'embrasse vos genoux.*

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

Vengez-moi d'une mort....

D. DIEGUE.

Qui punit l'insolence.

CHIMENE.

Rodrigue, Sire....

D. DIEGUE.

A fait un coup d'homme de bien.

CHIMENE.

*** *Il a tué mon père.*

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHI-

* *Rey, à tus pies he llegado.*

** *Rey, à tus pies he venido.*

*** *Señor, à mi padre han muerto.*

nace? Antiochus épousera-t-il *Bérénice*? Bien des gens répondent, Que m'importe? Mais *Chimène* fera-t-elle couler le sang du *Cid*? qui l'emportera d'elle ou de *don Diégue*? Tous les esprits sont en suspens, tous les cœurs sont émus.

k) *Ce sang qui tout sorti fume encor de couroux.*] *Scudéri* ne reprit point ces hiperboles poëtiques, qui n'étant point dans la nature affaiblissent le pathétique

CHIMENE.

* *Au sang de ses sujets un roi doit la justice.*

D. DIEGUE.

** *Une vengeance juste est sans peur du suplice.*

LE ROI.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.
Chimène, je prens part à votre déplaisir.
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.
Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon père est mort, † *mes yeux ont vû son sang*
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
k) Ce sang qui tout sorti fume encor de couroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'osait verser la guerre;
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre;
Et pour son coup d'essai, son indigne attentat
D'un si ferme soutien a privé votre état,

* *Haura en los Reyes justicia.*
** *Justa vengança he tomado.*
† *Yo vi con mis proprios ojos*
teñido el luziente azero.

de ce discours. C'est le poëte qui dit que *ce sang fume de couroux*; ce n'est pas assurément *Chimène;* on ne parle pas ainsi d'un père mourant. *Scudéri* beaucoup plus accoutumé que *Corneille* à ces figures outrées & puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne sentait pas dans lui-même.

De vos meilleurs soldats abatu l'assurance,
Et de vos ennemis relevé l'espérance.
* *J'arrivai sur le lieu sans force & sans couleur*,
Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

LE ROI.

Pren courage, ma fille, & sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
J'arrivai donc sans force, & le trouvai sans vie;
l) Il ne me parla point; *m*) mais pour mieux m'émouvoir,
** *Son sang sur la poussière* n) *écrivait mon devoir*:
Ou plûtôt sa valeur en cet état réduite,
* *Me parlait par sa playe*, & hâtait ma poursuite;

* *Yo llegué casi sin vida,*
** *Escrivió en este papel*
con sangre mi obligacion.
*** *Me habló*
Con la boca de la herida.

l) *Il ne &c.* [Puisqu'il était mort, il n'est pas bien surprenant qu'il n'ait point parlé. Ce sont là de ces inadvertences qui échapent dans la chaleur de la composition, & auxquelles les ennemis de l'auteur, & même les indiférens, ne manquent pas de donner du ridicule. *Corneille* substitua depuis, *Son flanc était ouvert*.

m) *Et pour mieux m'émouvoir.*] Les connaisseurs sentent qu'il ne falait pas même que *Chimène* dit, *pour mieux m'émouvoir*. Elle doit être si émüe, qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choses inanimées le dessein de la toucher.

n) *Ecrivait mon devoir.*] L'espagnol dit, *Parlait par sa plaie*. Vous voyez que ces figures recherchées sont dans l'original espagnol. C'était l'esprit du tems:

Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Régne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, & brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon alégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, & le sang par le sang.
o) Sacrifiez don Diégue & toute sa famille,
A vous, à votre peuple, à toute la Castille.
Le Soleil qui voit tout, ne voit rien sous les cieux
Qui vous puisse payer un sang si précieux.

LE ROI.

Don Diégue, répondez.

---

c'était le faux brillant du *Marini* & de tous les auteurs.

o) Sacrifiez don Diégue &c.] Il n'était pas naturel que *Chimène* demandât la mort de *don Diégue* offensé si cruellement par son père. De plus, cette fureur atroce de demander le sang de toute la famille, n'était point convenable à une fille qui accusait son amant malgré elle. *Corneille* substitua depuis :

Immolez, non à moi, mais à vôtre couronne,
Mais à vôtre grandeur, mais à vôtre personne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie,
Quand avecque la force on perd aussi la vie,
Sire, & que l'âge apporte aux hommes généreux
p) Avecque sa faiblesse un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pû jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
L'orgueil dans vôtre cour l'a fait presque à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
Avantagé de l'âge, & fort de ma faiblesse.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, & digne de son roi.
Il m'a prèté sa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

---

p) *Avecque sa faiblesse.*] Les éditions suivantes portent :

Au bout de leur carrière un destin rigoureux,

Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.

Les autres éditions portent :

Jaloux de vôtre choix, & fier de l'avantage

* *Si montrer du courage & du ressentiment,*
Si venger un souflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête.
** *Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.*
q) Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, *** *il n'en est que le bras.*
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pû faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir;
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
**** *Aux depens de mon sang satisfaites Chimène;*
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un injuste décret,
Mourant sans deshonnéur je mourrai sans regret.

LE ROI.

L'affaire est d'importance, & bien considérée
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

* *Si la vengança me tocò,*
y te toca la justicia,
hazla en mi, Rey soberano.
** *Castigar en la cabeça*
los delitos de la mano.
*** *Y solo fue mano mia*
Rodrigo.
**** *Con mi cabeça cortada*
quede Ximena contenta.

Que lui donnoit sur moi la faiblesse de l'âge.

q) *Du crime glorieux.*] *Corneille* substitue : *Qu'en nomme crime ou non ce qui fait nos débats.* Mais ce changement est vicieux. *Ce qui fait nos débats* est très-faible. Il semble que *don Diègue* parle ici d'un procès de famille.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diégue aura ma cour & sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

LE ROI.

* *Pren du repos, ma fille, & calme tes douleurs.*

CHIMENE.

** *M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.* r)

* *Sossegate, Ximena.*
** *Mi llanto crece.*

Fin du second acte.

r) *M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.*] *Croître* aujourd'hui n'est plus actif; on dit *accroître*. Mais il me semble qu'il est permis en vers de dire, *croître mes tourmens*, *mes ennuis*, *mes douleurs*, *mes peines*.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

*RODRIGUE, *qu'as-tu fait?* où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
** *Ne l'as-tu pas tué?*

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;
*** *Mon honneur de ma main a voulu cet effort.*

ELVIRE.

**** *Mais chercher ton asyle en la maison du mort!*
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge?

* *Que has hecho Rodrigo?*
** *No mataste al conde?*
*** *Importavalo à mi honor.*
**** *Pues, Siñor,*
quando fue la casa del muerto
sagrado del matador?

Ne me regarde plus d'un visage étonné,
* *Je cherche le trépas après l'avoir donné.*
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène.
** *Je mérite la mort de mériter sa haine:*
Et j'en viens recevoir comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fui plûtôt de ses yeux, fui de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pû déplaire,
a) Ne peut pour mon suplice avoir trop de colère;
Et d'un heur sans pareil je me verrai combler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

*** *Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,*

* *Yo busco la muerte,*
en su casa.
** *Y por ser justo,*
vengo à morir en sus manos,
Pues estoy muerto en su gusto.
*** *Ximena esta*
cerca Palacio, y vendra
acompañada.

a) *Ne peut pour mon suplice avoir trop de colère.*] On voit que cette faute tant reprochée à *Corneille*, d'avoir violé l'unité de lieu pour violer les loix de la bienséance, & d'avoir fait aller *Rodrigue* dans la maison même de *Chimène* qu'il pouvait si aisément rencontrer au palais; que cette faute, dis-je, est de l'auteur *espagnol*: quelque répugnance qu'on ait à voir *Rodrigue* chez *Chimène*,

Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de fouci.
Que ne dira-t-on point fi l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médifant l'accufe en fa mifère
D'avoir reçû chez foi l'affaffin de fon père?
* *Elle va revenir, elle vient, je la voi.*
Du moins pour fon honneur, Rodrigue, cache-toi.
(*Il fe cache.*)

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUi, madame, il vous faut de fanglantes victimes.
Votre colère eft jufte, & vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous confoler.
Mais fi de vous fervir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort.

* *Ella vendra, ya viene.*

on oublie prefque où il eft, on n'eft occupé que de la fituation. Le mal eft qu'il ne parle qu'à une confidente.

On n'a point de *colère pour un fupplice.* C'eft un barbarifme. *Corneille* au-lieu de l'*heur fans pareil*, mit depuis :

Et j'évite *cent morts* qui me vont accabler.

On ne peut guère corriger plus mal. L'idée d'éviter tant de morts ne doit pas

b) Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuſe !

D. SANCHE.

Madame, acceptez mon ſervice.

CHIMENE.

J'ofenſerais le roi qui m'a promis juſtice.

D. SANCHE.

Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien ſouvent le crime échape à ſa longueur :
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voye en eſt plus ſûre, & plus promte à punir.

CHIMENE.

C'eſt le dernier remède ; & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend ;
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vai trop content.

ſe préſenter à un homme qui la cherche. Ces *cent morts* ſont une expreſſion vague, un vers fait à la hâte ; il ne ſe donnait ni le tems, ni la peine de chercher le mot propre & un tour élégant. On ne connaiſſait pas encor cette pureté de diction, & cette éloquence ſage & vraye que *Racine* trouva par un travail aſſidu, & par une méditation profonde ſur le génie de nôtre langue.

b) *Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort. Malheureuſe !*] Quelque inſipidité qu'on ait trouvé dans le perſonnage de *don Sanche*, il me ſemble qu'il fait là un effet très-heureux, en augmentant la douleur de *Chimène* ; & ce

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin, je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoûpirs;
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon père eſt mort, Elvire, & la première épée
Dont s'eſt armé Rodrigue, a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
* *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;* c)
** *Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,*
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

* *La mitad de mi vida*
ha muerto la otra mitad.
** *Y al vengar*
de mi vida la una parte
ſin las dos he de quedar.

mot *malheureuſe*, qu'elle prononce ſans preſque l'écouter, eſt ſublime. Lorſqu'un perſonnage qui n'eſt rien par lui-méme ſert à faire valoir le caractère principal, il n'eſt point de trop.

c) *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.*] *Scudéri* trouvait là trois moitiés. Cette affectation, cette apoſtrophe à ſes yeux ont paru à tous les critiques une puérilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théatre grec.

Et ce n'eſt point ainſi que parle la
nature.

Par quel art cependant ces vers touchent-ils? n'eſt-ce point que *la moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau*, porte

ELVIRE.

* *Reposez-vous, d) madame.*

CHIMENE.

Ah! que mal à propos
Ton avis importun m'ordonne du repos!
** *Par où sera jamais mon ame satisfaite,*
Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

ELVIRE.

*** *Il vous prive d'un père, & vous l'aimez encore?*

CHIMENE.

**** *C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore.*
Ma passion s'opose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, & tantôt triomphant:
Mais en ce dur combat de colère & de flamme,

* *Descansar.*
** *Que consuelo he de tomar?*
*** *Siempre quieres à Rodrigo?*
que matò à tu Padre mira.
**** *Es mi adorado enemigo.*

dans l'ame une idée attendrissante qui subsiste encore malgré les vers qui suivent?

d) *Reposez-vous, madame.*] *Descansar* n'est-il pas un mot plus énergique & plus noble que *reposez-vous, madame*? Le mot de *reposer* est un peu de la comédie, & ne peut guère être adressé qu'à une per-

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame ;
Et quoique mon amour ait ſur moi du pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir ;
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige ;
Mon cœur prend ſon parti, mais contre leur effort,
Je ſais que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.

ELVIRE.

* *Penſez-vous le pourſuivre ?*

CHIMENE.

Ah ! cruelle penſée !
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée !
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir :
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un deſſein ſi tragique ;
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi ! j'aurai vû mourir mon père entre mes bras !
Son ſang criera vengeance, & je ne l'aurai pas !
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuiſſantes larmes !
Et je pourrai ſouffrir qu'un amour ſuborneur
e) Dans un lâche ſilence étouffe mon honneur ?

* *Pienſas perſeguille ?*

ſonne fatiguée. Dans la tragédie on peut propoſer le repos à un conquérant, pourvû que cette idée ſoit annoblie.

e) *Corneille* corrigea depuis, *Sous un lâche ſilence ;* mais un honneur n'eſt point étouffé *ſous un lâche ſilence :* il ſemble qu'un *ſilence* ſoit un poids qu'on mette ſur l'honneur.

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous ſerez excuſable
De conſerver pour vous un homme incomparable,
Un amant ſi chéri; vous avez aſſez fait;
Vous avez vû le roi, n'en preſſez point d'effet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flate un déſir amoureux,
Toute excuſe eſt honteuſe aux eſprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

* *Après tout que penſez-vous donc faire?*

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
** *Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui. f)*

* *Pues como haras?*

** *Seguirele hasta vengarme,*
y haure de matar muriendo.

---

f) Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.] Ce vers excellent renferme toute la piéce, & répond à toutes les critiques qu'on a faites ſur le caractère de *Chimène*. Puiſque ce vers eſt dans l'eſpagnol, l'original contenait les vraies beautés qui firent la fortune du *Cid* français.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

* *EH bien, sans vous donner la peine de poursuivre,* g)
Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? & qu'est-ce que je voi?
** *Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!*

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte & de vôtre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

*** *Ecoute-moi.*

CHIMENE.

**** *Je me meurs.*

* *Mejor es que mi amor firme*
con rendirme,
te de el gusto de matarme
sin la pena de seguirme.
** *Rodrigo, Rodrigo en mi casa!*
*** *Escucha.*
**** *Muero.*

g) *Eh bien sans vous donner la peine de poursuivre, Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.*] Il falait dire, *de me poursuivre. Soûlez* est un terme bas, *m'empêcher de vivre* est languissant, & n'exprime pas *donnez-moi la mort. Corneille* corrigea:
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

J'ai pû douter encor si j'en prendrais vengeance.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
i) J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop promt;
Je me suis accusé de trop de violence :
* *Et ta beauté sans doute emportait la balance;*
Si je n'eusse oposé contre tous tes apas,
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéïr à sa voix,
C'était m'en rendre indigne & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & veux, *k*) tant que j'expire,
Sans cesse le penser & sans cesse le dire.
Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte & pour te mériter.
† *Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon père,*
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire;

* *Y tu, Señora, vencieras,*
à no auer imaginado
que afrentado,
por infame abborrecieras
quien quisiste por honrado.
† *Cobre mi perdida honor,*
mas luego à tu amor rendido
he venido.

i) *J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop promt.*] La main & le bras faisaient un mauvais effet; l'auteur a substitué, *J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop promt* : peut-être, *à son tour*, est-il plus mal. C'est là changer un vers plutôt que le corriger.

k) *Tant que j'expire*, était une faute de langue. Il falait, *jusqu'à ce que j'expire*; mais *jusqu'à ce que* est rude, & ne

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vüe!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir:
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir.

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'atten pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
* *De la main de ton père un coup irréparable*
Deshonorait du mien la vieillesse honorable.
Tu sais comme un souflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur & mon père;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.
** *Ce n'est pas qu'en effet contre mon père & moi*
Ma flamme assez longtems n'ait combatu pour toi:
Juge de son pouvoir; dans une telle offense

* *Tu padre el conde Loçano*
pusò en las canas del mio
la atreuida injusta mano.

** *Y aunque me vi sin honor,*
se mal logrò mi esperança
en tal mudança,
con tal fuerça que tu amor
pusò en duda mi vengança.

que ce soit, ce n'est point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'est pas exactement vrai révolte les bons esprits. Il faut qu'une métaphore soit naturelle, vraie, lumineuse; qu'elle échape à la passion.

Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger
Ma gloire à soutenir & mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me desespère.
Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon ame aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique alégement qu'elle eût pû recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Et pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,
Avec tant de rigueur mon astre me domine,
Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruïne.
Car enfin n'atten pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne.
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, & je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux, aussi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon suplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

* *Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.*

* *Mas soy parte,*
para solo perseguirte,
pero no para matarte.

Si tu m'offres ta tète, eſt-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre:
Et je dois te pourſuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta généroſité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, croi-moi, c'eſt n'y répondre pas :
Ma main ſeule du mien a ſû venger l'offenſe,
Ta main ſeule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner ?
Tu t'es vengé ſans aide, & tu m'en veux donner!
Je ſuivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon père & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je faſſe,
Ne pourai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Puni-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
* *Ton malheureux amant aura bien moins de peine*
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

* *Conſidera*
que el dexarme es la vengança,
que el matarme no lo fuera.

D. RODRIGUE.

* *Tu le dois.*

CHIMENE.

** *Je ne puis.*

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſaura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publîront point l'envie & l'impoſture?
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant en vie;
*** *Et je veux que la voix de la plus noire envie*
Elève au ciel ma gloire & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore & que je te pourſuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
**** *Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;*
† *Si l'on te voit ſortir, mon honneur court hazard.*
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence.
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

* *Me abborreces ?*
** *No es poſſible.*
*** *Diſculpara mi decoro*
con quien pienſa que te adoro
el ſaber que te perſigo.
**** *Vete, y mira à la ſalida*
no te vean.
† *Es razon*
no quitarme la opinion.

D. RODRIGUE.

* *Que je meure.*

CHIMENE.

** *Va-t-en.*

D. RODRIGUE.

*** *A quoi te résous-tu ?*

CHIMENE.

**** *Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère,*
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

1) O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de misères!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos pères!

* *Matame.*
** *Dexame.*
*** *Pues tu rigor que hazer quiere?*
**** *Por mi honor aunque muger*
he de hazer
contra ti quanto pudiere
deseando no poder.

1) O *miracle d'amour!*] semble affaiblir cette touchante scène, & n'est point dans l'espagnol.

CHIMENE.

* *Rodrigue, qui l'eût crû?*

D. RODRIGUE.

** *Chimène, qui l'eût dit?*

CHIMENE.

*** *Que notre heur fût si proche & si tot se perdit?*

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute aparence,
Un orage si promt brisât notre espérance!

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus!

CHIMENE.

Va-t-én, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

**** *Adieu, je vai trainer une mourante vie,*
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHI-

* *Ay Rodrigo, quien pensara?*
** *Ay Ximena, quien dixera?*
*** *Que mi dicha se acabara!*
**** *Quedate, yreme muriendo.*

m) Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces remarques sont faites, on ne soit pas encor parvenu à l'art de lier toutes les scènes, cependant y a-t-il un lecteur qui ne soit choqué, de voir *Chimène* s'en aller d'un côté, *Rodrigue* de l'autre, & *don Diègue* arriver sans les voir? Observez que quand le cœur a été ému par les passions des deux premiers personnages, & qu'un troisiéme vient parler de lui-même, il touche peu, surtout quand il rompt le fil du discours.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu, sors, & surtout garde bien qu'on te voye.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoye....

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soûpirer.
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

SCENE V. m)

D. DIEGUE *seul.*

JAmais nous ne goûtons de parfaite alégresse.
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.
Toûjours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte.
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vû mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.

Nous venons d'entendre *Chimène* dans sa maison. Mais où est maintenant *don Diégue*? Ce n'est pas assurément dans cette maison. Le spectateur ne peut se figurer ce qu'il voit, & c'est là un très-grand défaut pour nôtre nation, qui veut partout de la vraisemblance, de la suite, de la liaison, qui exige que toutes les scènes soient naturellement amenées les unes par les autres ; mérite inconnu sur tous les autres théatres, & mérite absolument nécessaire pour la perfection de l'art.

En vain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis je cours toute la ville:
Si peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur,
Se conſume ſans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre;
Et mon amour déçû par cet objet trompeur,
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de ſa fuite;
Je crains du comte mort les amis & la ſuite;
Leur nombre m'épouvante & confond ma raiſon.
Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Juſtes cieux! me trompé-je encor à l'aparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance?
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucés,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

* *Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voye.*

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de ſoûpirs à ma joye,

* *Es poſſible que me halla entre tus braços?*

* *Laiſſe-moi prendre haleine afin de te louer :*
** *Ma valeur n'a point lieu de te déſavouer,*
Tu l'as bien imitée, & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Apui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
*** *Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur ;*
**** *Vien baiſer cette joue, & reconnai la place*
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

***** *L'honneur vous en eſt dû, les cieux me ſont témoins,*
Qu'étant ſorti de vous je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaiſirs ne ſoyez point jaloux,
Si j'oſe ſatisfaire à moi-même, après vous ;
Souffrez qu'en liberté mon déſeſpoir éclate ;
Aſſez & trop longtems votre diſcours le flate.
Je ne me repens point de vous avoir ſervi ;

* *Aliento tomo*
para en tus alabanças empleallo.
** *Bien mis paſſados brios imitaſte.*
*** *Toca las blancas canas que me honraſte.*
**** *Y lega la tierna boca à la mexilla*
donde la mancha de mi honor quitaſte.
***** *Alça la cabeça,*
à quien como la cauſa ſe atribuya,
ſi hay en mi algun valor, y fortaleza.

Mais rendez moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
* *Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire;*
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un si brave cœur éloigne ces faiblesses;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses;
L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honneur un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;
Et vous m'osez pousser à la honte du change!
L'infamie est pareille, & suit également
Le guerrier sans courage & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure;
Souffrez moi généreux sans me rendre parjure;

* *Si yo te di el ser naturalmente,*
tu me le has buelto à para fuerça tuya.

n) *Que j'ai trouvé chez moi cinq cent de mes amis.*] Vous verrez dans la critique de *Scudéri* qu'il condamne l'assemblée de ces cinq cent gentilshommes, & que

Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus ;
Ma foi m'engage encor ſi je n'eſpère plus ;
Et ne pouvant quitter ni poſſéder Chimène,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas tems encor de chercher le trépas ;
Ton prince & ton pays ont beſoin de ton bras.
La flote qu'on craignait, dans le grand fleuve entrée,
Vient ſurprendre la ville, & piller la contrée.
Les maures vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent ſans bruit.
La cour eſt en déſordre, & le peuple en alarmes ;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
n) Que j'ai trouvé chez moi cinq cent de mes amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſés d'un même zèle,
Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des africains.
* *Va marcher à leur tête où l'honneur te demande* ;
C'eſt toi que veut pour chef leur généreuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord ;
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'occaſion, puis qu'elle t'eſt offerte ;
Fai devoir à ton roi ſon ſalut à ta perte ;

* *Con quinientos hidalgos deudos mios*
ſal en campaña à exercitar tus brios.

l'académie l'aprouve. C'eſt un trait fort ingénieux, inventé par l'auteur eſpagnol, de faire venir cette troupe pour une choſe, & de l'employer pour une autre.

Mais reviens-en plutôt les palmes ſur le front.
* *Ne borne pas ta gloire à venger un affront*,
Pouſſe-la plus avant, force par ta vaillance
La juſtice au pardon & Chimène au ſilence;
Si tu l'aimes, apren que retourner vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles.
Vien, ſui-moi, va combattre, & montrer à ton roi,
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

* *No diran que la mano te ha ſeruido para vengar agrauios ſolamente.*

Fin du troiſiéme acte.

---

a) *N'eſt-ce point un faux bruit? le ſais-tu bien, Elvire?*] Ce combat n'eſt point étranger à la piéce; il fait au contraire une partie du nœud, & prépare le dénouement en affaibliſſant néceſſairement la pourſuite de *Chimène*, & en rendant

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'EST-CE point un faux bruit? le fais-tu bien, Elvire? a)

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien promt, leur fuite encor plus promte;
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière & deux rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple qui partout fait sonner ses louanges,

Rodrigue digne d'elle. Il fait, si je ne me trompe, souhaiter au spectateur que *Chimène* oublie la mort de son père en faveur de sa patrie, & qu'elle puisse enfin se donner un jour à *Rodrigue*.

Le nomme de sa joye & l'objet & l'auteur,
Son ange tutelaire, & son libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;
Mais don Diégue ravi lui présente enchainés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés;
Et demande pour grace à ce généreux prince,
Qu'il daigne voir la main qui sauve sa province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien apris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie:
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, & mon cœur y consent!
Mon honneur est muet! mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,
Et combien que pour lui tout un peuple s'anime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;

Et

Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir,
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces tranſports, voici venir l'infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE. b)

JE ne viens pas ici conſoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes ſoupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joye,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoye:
Madame, autre que moi n'a droit de ſoupirer.
Le péril dont Rodrigue a ſû vous retirer;
Et le ſalut public que vous rendent ſes armes,
A moi ſeule aujourd'hui permet encor les larmes.
Il a ſauvé la ville, il a ſervi ſon roi;
Et ſon bras valeureux n'eſt funeſte qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il eſt vrai qu'il a fait des merveilles.

b) Pour toutes ces ſcènes de l'infante, on convient unanimément de leur inutilité inſipide; & celle-ci eſt d'autant plus ſuperfluë, que *Chimène* y répète avec faibleſſe ce qu'elle vient de dire avec force à ſa confidente.

CHIMENE.

Déja ce bruit fâcheux a frapé mes oreilles ;
Et je l'entens partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de facheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue, a sû jadis te plaire ;
Il possédait ton ame, il vivait sous tes loix ;
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

J'accorde que chacun la vante avec justice ;
Mais pour moi sa louange est un nouveau suplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut.
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'aprens son mérite, & plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toûjours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

c) Hier ce devoir te mit en une haute estime ;
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage & plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

c) *Hier ce devoir te mit en une haute estime.*] Cet *hier* fait voir que la piéce dure deux jours dans *Corneille* : l'unité de tems n'était pas encor une règle bien reconnüe. Cependant, si la querelle du comte & sa mort arrivent la veille au

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique apui,
L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille & la terreur du maure.
Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté;
Et ton père en lui seul se voit ressuscité;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruïne publique.
Quoi? pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime?
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'acouser;
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie.
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah, Madame, souffrez qu'avecque liberté
Je pousse jusqu'au bout ma générosité.
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour venger un père

soir, & si le lendemain tout est fini à la même heure, l'unité de tems est observée. Les événemens ne sont point aussi pressés qu'on l'a reproché à *Corneille*; & tout est assez vraisemblable.

Notre devoir attaque une tête si chère:
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, croi-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impose cette loi;
Aussi-bien que crois-tu que t'accorde le roi?

CHIMENE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pouras seule y songer à loisir.

CHIMENE.

Après mon père mort je n'ai point à choisir.

SCENE III. d)

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

LE ROI.

GÉnéreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toûjours la gloire & l'apui de Castille,

d) Toûjours la scène vuide, & nulle liaison; c'était encor un des défauts du siécle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuse.

e) *J'eusse pû donner ordre à repousser leurs armes.*] Le roi ne joue pas là un personnage bien respectable. Il avoüe qu'il n'a donné ordre à rien.

f) *Ils t'ont nommé leur Cid en ma présence.*] Ce seul passage du *Cid* espagnol, *El mio Cid le ha llamado &c.* fait voir la supériorité du poète français en ce point; car que font là ces trois rois maures,

Race de tant d'ayeux en valeur ſignalés,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalés,
Pour te récompenſer ma force eſt trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un ſi rude ennemi,
Mon ſceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les maures défaits avant qu'en ces alarmes
e) J'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton roi
Le moyen ni l'eſpoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompenſe:
* *Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma préſence. f*)
** *Puis que Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,*
Je ne t'envîrai pas ce beau titre d'honneur.

*REY DE CASTILLA.
El mio Cid le ha llamado.
REY MORO.
En mi lengua es mi Señor.
REY DE CASTILLA.
Eſſe nombre le eſta bien.
REY MORO.
Entre Moros le ha tenido.
**REY DE CASTILLA.
Pues alla le ha merecido
en mis tierras ſe le den.

que *Guillen de Caſtro* introduit? rien autre choſe que de former un vain ſpectacle. C'eſt le principal défaut de toutes les piéces eſpagnoles & anglaiſes de ces tems là. L'apareil, la pompe du ſpectacle ſont une beauté ſans doute; mais il faut que cette beauté ſoit néceſſaire. La tragédie ne conſiſte pas dans un vain amuſement des yeux. On repréſente ſur le théatre de Londres des enterremens, des exécutions, des couronnemens; il n'y manque que des combats de taureaux.

* *Sois désormais le Cid:* qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il devienne l'effroi de Grenade & Tolède;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte; *g*)
D'un si faible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime & l'air que je respire;
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

LE ROI.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage,
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, & de cette victoire
Apren-moi tout au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sû qu'en ce danger pressant,
Qui jetta dans la ville un effroi si puissant,

* *Llamalle el Cid es razon.*

g) Le mot de *honte* n'est pas le mot propre. Une valeur qui *ne va point dans l'excès* est plus impropre encore.

h) *Nous partimes cinq cent, mais par un promt renfort, Nous nous vimes trois mille.*] L'académie n'a point repris cet endroit, qui consiste à substituer l'aoriste au simple passé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis*, ne peut se dire d'une chose faite le jour où l'on parle. Plût à Dieu que cette licence fût permise en poësie: car *nous nous sommes vûs cinq cent, nous*

Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril aprochait, leur brigade était prète;
Et paraître à la cour eût hazardé ma tête,
Qu'à défendre l'état j'aimais bien mieux donner,
Qu'aux plaintes de Chimène ainsi l'abandonner.

LE ROI.

J'excuse ta chaleur à venger ton ofense;
Et l'état défendu me parle en ta défense:
Croi que dorénavant Chimène a beau parler;
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursui.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
b) Nous partîmes cinq cent, mais par un promt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port;
Tant à nous voir marcher en si bon équipage
Les plus épouvantés reprenaient de courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste dont le nombre augmentait à toute heure,

---

sommes partis, est bien languissant : on eût pû dire :

Nous n'étions que cinq cent, nous nous voyons trois mille.

L'académie ne prononça point sur cette faute, uniquement par la raison que *Scudéri* ne l'avait pas relevée, & qu'elle se borna, comme je l'ai déja dit, à juger entre *Corneille* & *Scudéri*.

Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & ſans faire aucun bruit,
Paſſe une bonne part d'une ſi belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et ſe tenant cachée aide à mon ſtratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit ſuivre, & que je donne à tous.
Cette obſcure clarté, qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enflait deſſous, & d'un commun effort
Les maures & la mer entrèrent dans le port.
On les laiſſe paſſer, tout leur parait tranquille.
Point de ſoldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris;
Ils abordent ſans peur, ils ancrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même tems,
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres au ſignal de nos vaiſſeaux répondent;
Ils paraiſſent armés, les maures ſe confondent;
L'épouvante les prend à demi deſcendus;
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre;
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renait, & leurs terreurs s'oublient:
La honte de mourir ſans avoir combattu

Rétablit

Rétablit leur désordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées;
Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres,
Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour;
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le maure vit sa perte, & perdit le courage;
Et voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte:
Le flux les aporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment & vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,

Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même tems;
Et le combat cessa faute de combatans.
C'est de cette façon que pour votre service...

SCENE IV.

LE ROI, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

LE ROI.

i) La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remercimens il faut que je te chasse:
* *Mais avant que sortir, vien, que ton roi t'embrasse.*

(*D. Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chimène le poursuit, & voudrait le sauver.

LE ROI.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vai l'éprouver.
Contrefaites le triste.

* *En premio destas victorias*
ha de lleuarse este abraço.

i) Dès ce moment *Rodrigue* ne peut plus être puni; toutes les poursuites de *Chimène* paraissent surabondantes. Elle est donc si loin de manquer aux bienséances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au-de-là de son devoir, en demandant la mort d'un homme devenu si nécessaire à l'état.

SCENE V.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

LE ROI.

k) ENfin ſoyez contente,
Chimène, le ſuccès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
Voyez comme déja ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait,
Dans cette pamoiſon, ſire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flamme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue eſt donc mort!

LE ROI.

Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour:

k) *Enfin ſoyez contente, Chimène.*] Cette petite ruſe du roi eſt priſe de l'auteur eſpagnol; l'académie ne la condamne pas. C'eſt aparemment le titre de tragi-comédie qui la diſpoſait à cette indulgence; car ce moyen parait aujourd'hui peu digne de la nobleſſe du tragique.

Tu le possèderas, repren ton alégresse.

CHIMENE.

* *Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse.* 1)
Un excès de plaisir nous rend tous languissans;
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

LE ROI.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?
Ta tristesse, Chimène, a paru trop visible.

CHIMENE.

Et bien, sire, ajoutez ce comble à mes malheurs,
Nommez ma pâmoison l'effet de mes douleurs:
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas dérobait sa tète à ma poursuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdüe & mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'éleve si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaut.
Qu'il meure pour mon père, & non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.

* *Tanto atribula un plazer,*
como congoxa un pesar.

1) *Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse.*] On ne dit pas *pâmer*, *évanouïr*, on dit *se pâmer*, *s'évanouïr*. Cette défaite de *Chimène* est comique, & fait rire. Voyez les remarques de l'académie. La faute est de l'original; mais ses termes sont plus convenables.

J'aime donc sa victoire, & je le puis sans crime;
Elle assure l'état, & me rend ma victime;
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux manes de mon père.
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter;
Que pouraient contre lui des larmes qu'on méprise?
* *Pour lui tout vôtre empire est un lieu de franchise;*
Là sous vôtre pouvoir tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étoufée,
Aux crimes du vainqueur sert d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

LE ROI.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice, on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agresseur;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,
Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître;
Et ta flamme en secret rend graces à ton roi,
** *Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.*

* *Son tus ojos sus espias,*
tu retrete su sagrado,
tu favor sus alas libres.
** *Si he guardado à Rodrigo*
quiça para vos le guardo.

CHIMENE.

Pour moi, mon ennemi! l'objet de ma colère!
m) L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas.
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par là seulement qu'il a sû m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête;
Oui, qu'un d'eux me l'aporte, & je suis sa conquête;
Qu'ils le combatent, sire, & le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

LE ROI.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste atentat,
Des meilleurs combatans affaiblit un état.
Souvent de cet abus le succès déplorable
Oprime l'innocent, & soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pû commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE.

Quoi, sire! pour lui seul vous renversez des loix

m) On met peu de remarques au bas des pages de cette piéce. On renvoye le lecteur à celles de l'académie. Cependant il faut observer que *Chimène* a tort d'apeller Rodrigue *assassin*: il ne l'est pas: elle l'a apellé elle-même *brave homme*, *homme de bien*.

Qu'a vû toute la cour observer tant de fois.
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en sert d'un prétexte à ne paraître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire;
Qu'il goute sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a sû punir:
Il l'a fait en brave homme, & le doit soutenir.

LE ROI.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis:
L'oposer seul à tous serait trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisi qui tu voudras, Chimène, & choisi bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne;
Laissez un camp ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?
Qui se hazarderait contre un tel adversaire?
Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le camp, vous voyez l'assaillant;
Je suis ce téméraire, ou plûtôt ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse.
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

LE ROI.

Chimène, remets-tu ta querelle en ſa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

LE ROI.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, ſire, il ne faut pas différer davantage;
On eſt toujours tout prêt quand on a du courage.

LE ROI.

Sortir d'une bataille & combattre à l'inſtant!

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

LE ROI.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un ſanglant procédé qui ne me plut jamais,
n) De moi, ni de ma cour il n'aura la préſence.

(*Il parle à don Arias.*)

Vous ſeul des combatans jugerez la vaillance.
Ayez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur;
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il ſoit, même prix eſt acquis à ſa peine;
Je le veux de ma main préſenter à Chimène,

Et

n) *De moi, ni de ma cour il n'aura la préſence.*] Ce tour eſt très-adroit; il donne lieu à la ſcène dans laquelle *don Sanche* aporte ſon épée à *Chimène*.

Et que pour récompenſe il reçoive ſa foi.

CHIMENE.

Quoi, ſire! m'impoſer une ſi dure loi!

LE ROI.

Tu t'en plains, mais ton feu loin d'avoüer ta plainte,
Si Rodrigue eſt vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un arrêt ſi doux;
Qui que ce ſoit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

Quoi, Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, *a*) & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;
Mon amour vous le doit, & mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

J'y cours, & le comte est vengé,
Aussi-tôt que de vous j'en aurai le congé.

CHIMENE.

Tu vas mourir? Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable?
Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combatre, & se croit déja mort!

---

a) *Et vous viens en ce lieu.*] En quel lieu? Il est triste que ce mot *adieu* n'ait que *lieu* pour rime. C'est un des grands inconvéniens de nôtre langue.

b) C'est dommage que ces sentiments ne soient point du tout naturels. Il parait assez ridicule de dire qu'il doit du respect à *don Sanche*, & qu'il va lui présenter son estomac ouvert. Ces idées sont prises dans ces misérables romans qui

Celui qui n'a pas craint les maures, ni mon père,
Va combatre don Sanche, & déja déſeſpère!
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon ſuplice, & non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur ſait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toûjours même cœur; mais je n'ai point de bras,
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plait pas;
Et déja cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'euſſe combatu pour ma ſeule querelle;
Mais défendant mon roi, ſon peuple, & le pays,
A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie:
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre;
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups;
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous;
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je lui vai préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd. *b*)

n'ont rien de vraiſemblable, ni dans les avantures, ni dans les ſentiments, ni dans les expreſſions, tout était hors de la nature dans ces impertinents ouvrages qui gatérent ſi longtems le goût de la nation. Un héros n'oſait ni vivre ni mourir ſans le congé de ſa dame. *Scudéri* n'avait garde de condamner ces idées romaneſques dans *Corneille*, lui qui en avait rempli ſes ridicules ouvrages.

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi;
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
Qu'ainſi que de ta vie, il y va de ta gloire;
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
L'honneur te fut plus cher que je ne te ſuis chère,
Puiſqu'il trempa tes mains dans le ſang de mon père,
Et te fit renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion:
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi? n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenſer n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur?
Non, ſans vouloir mourir laiſſe-moi te pourſuivre;
c) Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, & les maures défaits,
Mon honneur apuyé ſur de ſi grands effets,

c) *Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.*] Ce vers eſt également adroit & paſſionné; il eſt plein d'art, mais de cet art que la nature inſpire. Il me paraît admirable. Mais le diſcours de *Chimène* eſt un peu trop long.

Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre :
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que dessous les cieux,
Quand mon honneur y va, rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement, *il adorait Chimène ;*
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine ;
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort,
Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort ;
Elle voulait sa tête, & son cœur magnanime,
S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime :
Pour venger son honneur il perdit son amour ;
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour ;
Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
Son honneur à Chimène, & Chimène à sa vie.
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en réhausser l'éclat ;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pû vous satisfaire. *d*)

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & ton honneur sont de faibles apas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche

d) Cette réponse de *Rodrigue* parait aussi alambiquée & alongée : cette dispute sur un sentiment très-peu naturel a quelque chose des conversations de l'hôtel rambouillet où l'on quintessenciait des idées sophistiquées.

Défen-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si jamais l'amour échauffa tes esprits,
e) Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte?
f) Paraissez, navarrois, maures & castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans;
Unissez-vous ensemble, & faites une armée,
Pour combatre une main de la sorte animée:
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,
Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE.

T'Ecouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance

---

e) *Sors vainqueur*, est repris par *Scudéri*. C'est peut-être le plus beau vers de la piéce, & il obtient grace pour tous les sentiments un peu hors de la nature qu'on trouve dans cette scène traitée d'ailleurs avec une grande supériorité de génie.

Comment après ce beau vers peut-on ramener encor sur la scène nôtre pitoyable infante?

Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux ?
Pauvre princeſſe, auquel des deux
Dois-tu prêter obéïſſance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de roi.
Impitoyable ſort, dont la rigueur ſépare
Ma gloire d'avec mes déſirs,
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
O cieux ! à combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
S'il ne peut obtenir deſſus mon ſentiment,
Ni d'éteindre l'amour ni d'accepter l'amant ?
Mais ma honte m'abuſe, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix :
Bien qu'aux monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourais-tu manquer de couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Marque-t-il pas déja ſur qui tu dois régner ?
Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chimène ;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entr'eux un père mort ſéme ſi peu de haine,

f) *Paraiſſez, navarrois, maures & caſtillans.*] Je ne ſais pourquoi on ſupprime ce morceau dans les repréſentations. *Paraiſſez, navarrois*, était paſſé en proverbe, & c'eſt pour cela même qu'il faut réciter ces vers. Cet entouſiaſme de valeur & d'eſpérance meſſied-il au *Cid* encouragé par ſa maîtreſſe ?

Que le devoir du sang à regret le poursuit ;
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Vous témoigner, madame,
L'aise que je ressens du repos de votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
Vous savez le combat où Chimène l'engage ;
Puis qu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

O qu'il s'en faut encor !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourais-tu défendre ?

Si

Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels suplices.
Aux esprits des amans aprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pû dans leurs esprits allumer de discord ?
Car Chimène aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, & pour son combatant,
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant:
Elle ne choisit point de ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;
Don Sanche lui suffit ; c'est la première fois
Que ce jeune seigneur endosse le harnois ;
Elle aime en ce duël son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Un tel choix & si promt vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir ;
Et livrant à Rodrigue une victoire aisée,
Puisse l'autoriser à paraitre apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée ?

LÉONOR.

A vous ressouvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme;
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encor un coup le donner à Chimène.
Et toi qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Vien me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV. g)

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELvire, que je souffre, & que je suis à plaindre!
Je ne sais qu'espérer, & je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir;
Et mes plus doux souhaits *h*) sont pleins de repentir.

g) *Chimène* qui arrive à la place de l'infante sans la voir, & qui pourrait aussi-bien ne pas paraître sur le théatre que s'y montrer, ne fait ici que renouveller ce défaut dont nous avons tant parlé, qui consiste dans l'interruption des scènes; défaut, encor une fois, qui n'était pas reconnu dans le cahos dont *Corneille* a tiré le théatre.

h) *Sont pleins de repentir.*] On a corrigé:

Je ne souhaite rien sans un promt repentir.

i) Les raisonnemens d'*Elvire* dans cette scène, semblent un peu se contredire. D'abord, elle dit à Chimène,

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;
Le plus heureux ſuccès me coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le ſort,
Mon père eſt ſans vengeance, ou mon amant eſt mort.

ELVIRE.

i) D'un & d'autre côté je vous vois ſoulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ? l'objet de ma haine, ou bien de ma colère !
L'aſſaſſin de Rodrigue, ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du ſang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame ſe rebelle.
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix ;
Et toi, puiſſant moteur du deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

---

qu'elle ſera ſoulagée des deux côtés. Enſuite :

Nous verrons du ciel l'équitable couroux,
Vous laiſſer par ſa mort don Sanche pour époux.

Il eſt probable que ces raiſonnemens d'*Elvire* contribuent un peu à refroidir cette ſcène ; mais auſſi ils contribuent beaucoup à laver *Chimène* de l'affront que les critiques injuſtes lui ont fait de ſe conduire en fille dénaturée ; car le ſpectateur eſt du parti d'*Elvire* contre *Chimène* ; il trouve comme *Elvire* que *Chimène* en a fait aſſez ; & qu'elle doit s'en remettre à l'événement du combat.

ELVIRE.

Ce ferait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau fuplice ;
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toûjours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toûjours la mort de votre amant.
Non, non, il vaut bien mieux que sa rare vaillance
Lui gagnant un laurier, vous impose silence;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMENE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande ;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi
Que celle du combat & le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine ;
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?
Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espère ?

k) L'académie a condamné cette scène, & on peut voir les raisons qu'elle en raporte ; mais il n'y a point de lecteur sensé qui ne prévienne ce jugement, & qui ne voye qu'il n'est pas naturel que l'erreur de *Chimène* dure si longtems. Ce qui n'est pas dans la nature ne peut toucher. Ce vain artifice affaiblit l'intérêt

La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons le ciel mû d'un juste couroux,
Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeste augure;
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux:
Non qu'une folle ardeur de son côté me panche;
Mais s'il était vaincu, je serais à don Sanche.
Cette apréhension fait naître mon souhait.
Que vois-je, malheureuse? Elvire, c'en est fait.

SCENE V. k)

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

MAdame, à vos genoux j'aporte cette épée...

CHIMENE.

Quoi du sang de Rodrigue encor toute trempée?

qu'on pourrait prendre à la scène suivante. Il ne reste que l'impression que *Chimène* a faite pendant toute la piéce. Cette impression est si forte, qu'elle remüe encor les cœurs, malgré toutes ces fautes.

Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre;
Un même coup a mis ma gloire en sureté,
Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore?
Va, tu l'as pris en traitre: un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.

ELVIRE.

Mais, madame, écoutez.

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute?
Après ce que je vois puis-je être encor en doute?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
Pardonne, cher amant, à sa rigueur sanglante,
Songe que je suis fille aussi bien comme amante!
Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
Du mien pour te venger j'épuiserai mon flanc.
Mon ame désormais n'a rien qui la retienne;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi, qui me prétens acquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie;
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter....

CHIMENE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime, & ta vaillance?
Qu'à tes yeux ce récit tranche mes triſtes jours?
Va, va, je mourrai bien ſans ce cruel ſecours:
Abandonne mon ame au mal qui la poſſéde:
Pour venger mon amant je ne veux point qu'on m'aide.

SCENE VI.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.
J'aimais, vous l'avez ſû, mais pour venger mon père
J'ai bien voulu proſcrire une tète ſi chère:
Votre majeſté, ſire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée,
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a miſe au jour;
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défenſe;
Et du bras qui me perd je ſuis la récompenſe!

Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grace, revoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
* *Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même;*
Qu'en un cloitre sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon père & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

LE ROI.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort;
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux raport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë:
Je venais du combat lui raconter l'issuë.
Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crain rien, (m'a-t-il dit quand il m'a désarmé)
Je laisserais plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un sang hazardé pour Chimène;
Mais puisque mon devoir m'apelle auprès du roi, *l*)
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
Offrir à ses genoux ta vie & ton épée.
Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée;
Elle m'a crû vainqueur, me voyant de retour;

Et

* *Contentese en mi hazienda,*
que mi persona, Señor,
lleuarela à un Monasterio.

l) Quel devoir l'apelle auprès du roi, au tems de ce combat?

Et ſoudain ſa colère a trahi ſon amour,
Avec tant de tranſport, & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

LE ROI.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un déſaveu:
Une louable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton père eſt ſatisfait, & c'était le venger,
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en diſpoſe.
Ayant tant fait pour lui, fai pour toi quelque choſe;
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi chérement.

SCENE VII.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Seche tes pleurs, Chimène, & reçoi ſans triſteſſe
Ce généreux vainqueur des mains de ta princeſſe.

D. RODRIGUE.

Ne vous ofenſez point, ſire, ſi devant vous
Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquète;
Je viens tout de nouveau vous aporter ma tète *m*).
Madame, mon amour n'emploîra point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux paſſer la renommée?
Si mon crime par là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur toûjours inexorable
Ne ſe peut apaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tète eſt à vos pieds, vengez vous par vos mains;
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impoſſible;
Mais du moins que ma mort ſuffiſe à me punir.
Ne me banniſſez point de votre ſouvenir;

m) *Rodrigue* a offert ſa tête ſi ſouvent, que cette nouvelle offre ne peut plus produire le même effet. Les perſonnages doivent toûjours conſerver leur caractère, mais non pas dire toûjours les mêmes choſes. L'unité de caractère n'eſt belle que par la varieté des idées.

n) Le mot de *revancher* eſt devenu bas; on dirait aujourd'hui, *pour m'en récompenſer*.

o) Il ſemble que ces derniers beaux

Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
n) Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en songeant à mon sort,
S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort.

CHIMENE.

Reléve toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et vous êtes mon roi, je vous dois obéïr.
Mais à quoi que déja vous m'ayez condamnée,
Sire, qu'elle aparence à ce triste hymenée,
Qu'un même jour commence & finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil?
C'est trop d'intelligence avec son homicide;
Vers ces manes sacrés c'est me rendre perfide,
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel. o)

LE ROI.

Le tems assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui.
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire,

vers que dit *Chimène* la justifient entiérement. Elle n'épouse point le *Cid;* elle fait même des remontrances au roi. J'avoüe que je ne conçois pas comment on a pû l'accuser d'indécence, au lieu de la plaindre & de l'admirer. Elle dit à la vérité au roi, *C'est à moi d'obéir;* mais elle ne dit point, *j'obéirai.* Le spectateur sent bien pourtant qu'elle obéira; & c'est en cela, ce me semble, que consiste la beauté du dénouement.

Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui sans marquer de tems lui destine ta foi.
Prens un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue cependant, il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils tomberont d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, & te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits sois lui toûjours fidelle:
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fai-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, & pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

LE ROI.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;
Et possédant déja le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le tems, ta vaillance, & ton roi. *p*).

Fin du cinquième & dernier acte.

p) Ce dernier vers, à mon avis, sert à justifier *Corneille*. Comment pouvait-on dire que *Chimène* était une fille dénaturée, quand le roi lui-même n'espère rien pour *Rodrigue* que du tems, de sa protection, & de la valeur de ce héros?



OBSERVATIONS

DE MR. DE SCUDÉRI,

GOUVERNEUR DE NOTRE-DAME DE LA GARDE,

SUR LE CID.

IL eſt de certaines piéces, comme de certains animaux qui ſont en la nature, qui de loin ſemblent des étoiles, & qui de près ne ſont que des vermiſſeaux. Tout ce qui brille n'eſt pas toûjours précieux : on voit des beautés d'illuſion, comme des beautés effectives, & ſouvent l'aparence du bien ſe fait prendre pour le bien même. Auſſi ne m'étonné-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans les yeux, ſe laiſſe tromper par celui de tous les ſens le plus facile à décevoir: mais que cette vapeur groſſière qui ſe forme dans le parterre, ait pû s'élever juſqu'aux galeries, & qu'un fantôme ait abuſé le ſavoir comme l'ignorance, & la cour auſſi-bien que le bourgeois, j'avoüe que ce prodige m'étonne, que ce n'eſt qu'en ce bizare événement que je trouve le *Cid* merveilleux. Mais comme autrefois un macédonien appella de *Philippe* préocupé à *Philippe* mieux informé, je conjure les honnètes gens de ſuſpendre un peu leur jugement, & de ne condamner pas ſans les ouïr, *a*) les *Sophonisbes*, les *Céſars*, les *Cléopatres*, les *Hercules*, les *Marianes*, les *Cléomédons*, & tant d'autres illuſtres héros qui les ont charmés ſur le théatre. Pour

a) La *Sophonisbe* de *Mairet*, qui ne vaut rien du tout, était bonne pour le tems; elle eſt de 1633.

Le *Céſar*, qui ne vaut pas mieux, était de *Scudéri*. Il fut joué en 1636.

La *Cléopatre* de *Benſerade* eſt auſſi de

moi, quelque éclatante que me parût la gloire du *Cid*, je la regardais comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air presque aussi-tôt que le soleil en a fait la riche & trompeuse impression sur la nüe : je n'avais garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faisait pitié, ni de faire voir à personne les taches que j'apercevais en cet ouvrage : au contraire, comme sans vanité je suis bon & généreux, je donnais des sentimens à tout le monde que je n'avais pas moi-même : je faisais croire aux autres ce que je ne croyais point du tout, & je me contentais de connaître l'erreur sans la réfuter, & la vérité sans m'en rendre l'*évangeliste b*). Mais quand j'ai vû que cet ancien, qui nous a dit, que la prospérité trouve moins de personnes qui la sachent souffrir, que les infortunes, & que la modération est plus rare que la patience, semblait avoir fait le portrait de l'auteur du *Cid*; quand j'ai vû, dis-je, qu'il se déifiait d'autorité privée, qu'il parlait de lui comme nous avons accoutumé de parler des autres, qu'il faisait même imprimer les sentimens avantageux qu'il a de soi, & qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands esprits de son siécle, de leur présenter la main gauche; j'ai cru que je ne pouvais sans injustice & sans lâcheté abandonner la cause commune, & qu'il était à propos de lui faire lire cette inscription tant utile, qu'on voyait autrefois gravée sur la porte de l'un des temples de la Grèce : *Connai-toi toi-même.*

1636. Il n'y a guère de piéce plus plate.

Rotrou est l'auteur d'*Hercule*, piéce remplie de vaines déclamations.

La *Mariane* de *Tristan*, jouée la même année que le *Cid*, conserva cent ans sa réputation, & l'a perduë sans retour. Comment une mauvaise piéce peut-elle durer cent ans ? C'est qu'il y a du naturel.

Cléomedon de *Durier* fut joué en 1636. On donnait alors trois ou quatre piéces nouvelles tous les ans. Le public était

Ce n'eſt pas que je veuille combattre ſes mépris par des outrages : cette eſpèce d'armes ne doit ètre employée que par ceux qui n'en ont point d'autres ; & quelque néceſſité que nous ayons de nous défendre, je ne tiens pas qu'il ſoit glorieux d'en uſer. J'attaque le *Cid*, & non pas ſon auteur ; j'en veux à ſon ouvrage, & non point à ſa perſonne. Et comme les combats & la civilité ne ſont pas incompatibles, je veux baiſer le fleuret, dont je prétens lui porter une botte franche : je ne fais ni une ſatire, ni un libelle diffamatoire, mais de ſimples obſervations ; & hors les paroles qui ſeront de l'eſſence de mon ſujet, il ne m'en échapera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en uſer avec la même retenuë, s'il me répond, *c*) parce que je ne ſaurais dire ni ſouffrir d'injures. Je prétens donc prouver contre cette piéce du *Cid* :

Que le ſujet n'en vaut rien du tout.
Qu'il choque les principales régles du poëme dramatique.
Qu'il manque de jugement en ſa conduite.
Qu'il a beaucoup de méchans vers.
Que preſque tout ce qu'il a de beautés ſont dérobées.
Et qu'ainſi l'eſtime qu'on en fait eſt injuſte.

Mais après avoir avancé cette propoſition, étant obligé de la ſoutenir, voici par où j'entreprens de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abatre quelqu'un de ces ſuperbes édifices

affamé de ſpectacles ; on n'avait ni opéra, ni la farce qu'on a nommée *italienne*.

b) Le mot d'*évangeliſte* eſt bien ſingulier en cet endroit.

c) Nous ne ferons aucune réflexion ſur le ſtile & les rodomontades de Mr. DE SCUDÉRI. On en connaît aſſez le ridicule. Ses obſervations fourmillent de fautes contre la langue.

que la vanité des hommes élève si haut, ne s'amusent point à briser des colomnes, ou rompre des balustrades, mais ils vont droit en saper les fondemens, afin que toute la masse du bâtiment croûle & tombe en une même heure *d*). Comme j'ai le même dessein, je veux dire que le sentiment d'*Aristote*, & celui de tous les savans qui l'ont suivi, établit pour maxime indubitable, que l'invention est la principale partie, & du poëte, & du poëme. Cette vérité est si assurée, que le nom même de l'un & de l'autre tire son étymologie d'un verbe grec, qui ne veut rien dire que fiction. De sorte que le sujet du *Cid* étant d'un auteur espagnol, si l'invention en était bonne, la gloire en apartiendrait à *Guillain de Castro*, & non pas à son traducteur français. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie composée selon les régles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale, à laquelle tendent & viennent aboutir toutes les autres, ainsi que les lignes se vont rendre de la circonférence d'un cercle à son centre; & l'argument en devant être tiré de l'histoire ou des fables connues, selon les préceptes qu'on nous a laissés, on n'a pas dessein de surprendre le spectateur, puisqu'il sait déja ce qu'on doit représenter : mais il n'en va pas ainsi de la tragi-comédie; car bien qu'elle n'ait presque pas été connue de l'antiquité, néanmoins puisqu'elle est comme un composé de la tragédie & de la comédie, & qu'à cause de sa fin elle semble même pancher plus vers la dernière, il faut que le premier acte

d) Il n'est pas inutile de remarquer que les censures faites avec passion ont toutes été mal adroites. C'est une grande sotise de ne trouver rien d'estima-

acte dans cette espèce de poëme, embrouille une intrigue qui tienne toûjours l'esprit en suspens, & qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas besoin d'avoir un *Alexandre* dans le *Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt presque dès le commencement; dans toute la piéce elle ni *Rodrigue* ne pouſ-sent, & ne peuvent pousser qu'un seul mouvement: on n'y voit aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud; & le moins clair-voyant des spectateurs devine, ou plutôt voit la fin de cette avanture aussi-tôt qu'elle est commencée *e*). Et par ainsi je pense avoir montré bien clairement que le sujet n'en vaut rien du tout, puisque j'ai fait connaître qu'il manque de ce qui pouvait le rendre bon, & qu'il a tout ce qui pouvait le rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques, & j'espère le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi, qu'entre toutes les règles dont je parle, celle qui sans doute est la plus importante, & comme la fondamentale de tout l'ouvrage, est celle de la vraisemblance. Sans elle on ne peut être surpris par cette agréable tromperie, qui fait que nous semblons nous intéresser aux bons ou mauvais succès de ces héros imaginaires. Le poëte qui se propose pour sa fin d'émouvoir les passions de l'auditeur par celles des personnages, quelque vives, fortes, & bien poussées qu'elles puissent être, n'en peuvent jamais venir à bout, s'il est judicieux, lorsque ce qu'il veut imprimer en l'ame n'est pas vraisemblable.

---

ble dans un ennemi estimé du public.

e) Vous verrez que l'académie condamne cette censure; & *par ainsi* le gouverneur de notre-dame de la garde a fort mal démontré.

Auſſi ces grands maîtres anciens, qui m'ont apris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toûjours enſeigné que le poëte & l'hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route ; & qu'il vaut mieux que le premier traite un ſujet vraiſemblable qui ne ſoit pas vrai, qu'un vrai qui ne ſoit pas vraiſemblable. Je ne penſe pas qu'on puiſſe choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, & qui ſatisfait ſi bien le jugement : c'eſt pourquoi j'ajoûte, après l'avoir fondée en l'eſprit de ceux qui la liſent, qu'il eſt vrai que *Chimène* épouſa le *Cid*, mais qu'il n'eſt point vraiſemblable qu'une fille d'honneur épouſe le meurtrier de ſon père. Cet événement était bon pour l'hiſtorien, mais il ne valait rien pour le poëte ; & je ne crois pas qu'il ſuffiſe de donner des répugnances à *Chimène*, de faire combattre le devoir contre l'amour, de lui mettre en la bouche mille antithèſes ſur ce ſujet, ni de faire intervenir l'autorité d'un roi : car enfin tout cela n'empèche pas qu'elle ne ſe rende parricide, en ſe réſolvant d'épouſer le meurtrier de ſon père : & bien que cela ne s'achève pas ſur l'heure, la volonté, qui ſeule fait le mariage, y parait tellement portée, qu'enfin Chimène eſt une parricide. *f*)

Ce ſujet ne peut être vraiſemblable, & par conſéquent il choque une des principales règles du poëme. Mais pour appuyer ce raiſonnement de l'autorité des anciens, je me ſouviens encore que le mot de fable, dont *Ariſtote* s'eſt ſervi pour nommer le ſujet de la tragédie, quoiqu'il ne ſignifie dans *Homère* qu'un ſimple diſcours, partout ailleurs eſt pris pour le récit de quelque choſe fauſſe, & qui pourtant conſerve une eſpèce de

f) Non, elle n'eſt point parricide, & il eſt faux qu'elle conſente expreſſément à épouſer un jour *Rodrigue*. Mais que tu es ennuieux avec ton *Ariſtote* !

vérité. Telles ſont les fables des poëtes, dont au tems d'*Ariſtote*, & même devant lui, les tragiques ſe ſervaient ſouvent pour le ſujet de leurs poëmes, n'ayant nul égard à ce qu'elles n'étaient pas vrayes, mais les conſidérant ſeulement comme vraiſemblables. C'eſt pourquoi ce philoſophe remarque que les premiers tragiques ayant accoutumé de prendre des ſujets partout, ſur la fin, ils s'étaient retranchés à certains qui étaient, ou pouvaient être rendus vraiſemblables, & qui preſque pour cette raiſon ont été tous traités, & même par divers auteurs, comme *Médée*, *Alcméon*, *Oedipe*, *Oreſte*, *Méléagre*, *Thyeſte*, & *Théléphe.* Si bien qu'on voit qu'ils pouvaient changer ces fables comme ils voulaient, & les accommoder à la vraiſemblance. Ainſi *Sophocle*, *Æſchile*, & *Euripide* ont traité la fable de *Philoctéte* bien diverſement ; ainſi celle de *Médée*, chez *Sénèque*, *Ovide*, *Euripide*, n'était pas la même. Mais il était quaſi de la religion, & ne leur était pas permis de changer l'hiſtoire quand ils la traitaient, ni d'aller contre la vérité. Tellement que ne trouvant pas toutes les hiſtoires vraiſemblables, quoique vrayes, & ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'attachaient fort peu à les traiter à cauſe de cette difficulté, & prenaient pour la plûpart des choſes fabuleuſes, afin de les pouvoir diſpoſer vraiſemblablement.

De-là, ce philoſophe montre que le mérite du poëte eſt bien plus difficile que celui de l'hiſtorien ; parce que celui-ci raconte ſimplement les choſes comme en effet elles ſont arrivées ; au lieu que l'autre les repréſente, non pas comme elles ſont, mais bien comme elles ont dû être. C'eſt en quoi l'auteur du *Cid* a failli, qui trouvant dans l'hiſtoire d'Eſpagne, que cette fille avait épouſé le meurtrier de ſon père, devait conſidérer que ce n'était pas un ſujet d'un poëme accompli ; parce qu'étant hiſtori-

que, & par conséquent vrai, mais non pas vraisemblable, d'autant qu'il choque la raison & les bonnes mœurs, il ne pouvait pas le changer, ni le rendre propre au poëme dramatique. *g*) Mais comme une erreur en appèlle une autre, pour observer celle des vingt-quatre heures, excellente quand elle est bien entendue, l'auteur français bronche plus lourdement que l'espagnol, & fait mal en pensant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à sa faute, parce que son poëme étant irrégulier, la longueur du tems, qui rend toûjours les douleurs moins vives, semble en quelque façon rendre la chose plus vraisemblable.

Mais faire arriver en vingt-quatre heures la mort d'un père, & les promesses de mariage de sa fille avec celui qui l'a tué; & non pas encore sans le connaitre, non pas dans une rencontre inopinée, mais dans un duel dont il était l'apellant; c'est, comme a dit bien agréablement un de mes amis, ce qui, loin d'être bon dans les vingt-quatre heures, ne ferait pas supportable dans les *h*) vingt-quatre ans. Et par conséquent, je le redis encor une fois, la règle de la vraisemblance n'est point observée, quoiqu'elle soit absolument nécessaire. Et véritablement toutes ces belles actions que fit le *Cid* en plusieurs années, sont tellement assemblées par force en cette piéce pour les mettre dans les vingt-quatre heures, que les personnages y semblent des dieux de machine qui tombent du ciel en terre; car enfin dans le court espace d'un jour naturel, on élit un gouverneur au prince de Castille, il se fait une querelle & un combat entre *D. Diègue*



g) Quelle erreur!

h) Mais que cet agréable ami fasse réflexion, que la défaite des maures dans les vingt-quatre heures aplanit tous les obstacles.

& le *Comte*; autre combat de *Rodrigue* & du *Comte*; un autre de *Rodrigue* contre les maures; un autre contre *D. Sanche*; & le mariage se conclut entre *Rodrigue* & *Chimène*: je vous laisse à juger si ne voilà pas un jour bien employé, & si l'on n'aurait pas grand tort d'accuser tous ces personnages de paresse?

Il en est du sujet du poëme dramatique, comme de tous les corps physiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne soit ni trop vaste ni trop resserrée. Ainsi lorsque nous observons un ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la mémoire ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet: celui qui voit un corps d'une diffuse grandeur, s'attachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles composent: de même, si l'action du poëme est trop grande, celui qui la contemple ne saurait la mettre tout ensemble dans sa mémoire: comme au contraire, si un corps est trop petit, les yeux qui n'ont pas loisir de le considérer, parce que presqu'en même tems l'aspect se forme & s'évanouït, n'y trouvent point de volupté. Ainsi dans le poëme, qui est l'objet de la mémoire, comme tous les corps le sont des yeux, cette partie de l'ame ne se plait non plus à remarquer ce qui n'admet pas son office, que ce qui l'excède. Et certainement, comme les corps pour être beaux, ont besoin de deux choses, à savoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raison *Aristote* nie qu'on puisse appeller les petits hommes beaux, mais oui bien agréables, parce que quoiqu'ils soient bien proportionnés, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuse nécessaire à la beauté: de même ce n'est pas assez que le poëme ait toutes ses parties disposées avec soin, s'il n'a encor une grandeur si juste, que la mémoire la puisse comprendre sans peine.

Or quelle doit être cette grandeur? *Aristote* dont nous suivons

autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le suivent point, l'a déterminée dans cet espace de tems qu'on voit qu'enferment deux soleils; ensorte que l'action qui se représente, ne doit ni excéder, ni être moindre que ce tems qu'il nous prescrit. Voilà pourquoi autrefois *Aristophane* comique grec se moquait d'*Eschile* poëte tragique, qui dans la tragédie de *Niobé*, pour conserver la gravité de cette héroïne, l'introduisit assise au sépulcre de ses enfans l'espace de trois jours sans dire une seule parole. Et voilà pourquoi le docte *Heinsius* a trouvé que *Buchanan* avait fait une faute dans sa tragédie de *Jephté*, où dans le période des vingt-quatre heures il renferme une action qui dans l'histoire demandait deux mois: ce tems ayant été donné à la fille pour pleurer sa virginité, dit l'écriture. Mais l'auteur du *Cid* porte bien son erreur plus avant, puisqu'il enferme plusieurs années dans ses vingt-quatre heures, & que le mariage *i*) de *Chimène* & la prise de ces rois maures, qui dans l'histoire d'Espagne ne se fait que deux ou trois ans après la mort de son père, se fait ici le même jour: car quoique ce mariage ne se consomme pas si-tôt, *Chimène* & *Rodrigue* y consentent; & dès-là ils sont mariés, puisque selon les jurisconsultes, il n'est requis que le consentement pour les noces; & qu'outre cela, *Chimène* est à lui par la victoire qu'il obtient sur *D. Sanche*, & par l'arrêt qu'en donne le roi.

Mais ce n'est pas la seule loi qu'on voit enfrainte en cet endroit de ce poëme: il en omet une autre bien plus importante, puisqu'elle choque les bonnes mœurs comme les règles de la poesie dramatique. Et pour connaitre cette vérité, il faut savoir que

i) Il supose toûjours le mariage de *Chimène* qui ne se fait point.

le poëme de théatre fut inventé pour inftruire en divertiffant, & que c'eft fous cet agréable habit que fe déguife la philofophie, de peur de paraître trop auftère aux yeux du monde ; & c'eft par lui, s'il faut ainfi dire, qu'elle femble dorer les pilules, afin qu'on les prenne fans répugnance, & qu'on fe trouve guéri, prefque fans avoir connu le reméde. Auffi ne manque-t-elle jamais de nous montrer fur la fcène la vertu récompenfée, & le vice toûjours puni. Que fi quelquefois l'on y voit les méchans profpérer, & les gens de bien perfécutés, la face des chofes ne manquant point de changer à la fin de la repréfentation, ne manque point auffi de faire voir le triomphe des innocens, & le fuplice des coupables ; & c'eft ainfi qu'infenfiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Mais tant s'en faut que la piéce du *Cid* foit faite fur ce modèle, qu'elle eft de très-mauvais exemple. L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de fes folies, lorfqu'elle ne doit parler que de fon malheur ; plaindre la perte de fon père ; aimer encor ce qu'elle doit abhorrer ; fouffrir en même tems & en même maifon ce meurtrier & ce pauvre corps ; & pour achever fon impiété, joindre fa main à celle qui dégoute encor du fang de fon père. Après ce crime qui fait horreur, le fpectateur n'a-t-il pas raifon de penfer, qu'il va partir un coup de foudre du ciel repréfenté fur la fcène, pour châtier cette *Danaïde* k) ; ou s'il fait cette autre règle, qui défend d'enfanglanter le théatre, n'a-t-il pas fujet de croire qu'auffi-tôt qu'elle en fera partie, un meffager viendra pour le moins lui aprendre ce châtiment ? Mais

k) A quel excès d'aveuglement la jaloufie porte un auteur ! Quel autre que *Scudéri* pouvait fouhaiter que *Chimène* mourût d'un coup de foudre ?

cependant ni l'un ni l'autre n'arrive; au contraire, un roi caresse cette impudique, son vice y parait récompensé, la vertu semble bannie de la conclusion de ce poëme: il est une instruction au mal, un aiguillon pour nous y pousser, & par ces fautes remarquables & dangereuses, directement oposé aux principales régles dramatiques.

C'était pour de semblables ouvrages que *Platon* n'admettait point dans sa république toute la poësie; mais principalement il en bannissait cette partie, laquelle imite en agissant, & par représentation, d'autant qu'elle offrait à l'esprit toutes sortes de mœurs, les vices & les vertus, les crimes & les actions généreuses; & qu'elle introduisait aussi-bien *Atrée* comme *Nestor*. Or ne donnant pas plus de plaisir en l'expression des bonnes actions que des mauvaises, puisque dans la poësie comme dans la peinture, on ne regarde que la ressemblance, & que l'image de *Thersite* bien faite plait autant que celle de *Narcisse*; il arrivait de-là que les esprits des spectateurs étaient débauchés par cette volupté; qu'ils trouvaient autant de plaisir à imiter les mauvaises actions qu'ils voyaient représentées avec grace, & où notre nature incline, que les bonnes qui nous semblent difficiles; & que le théatre était aussi-bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avait obligé d'exiler les poetes de sa république; & quoiqu'il couronnât *Homère* de fleurs, il n'avait pas laissé de le bannir. Mais pour modérer sa rigueur, *Aristote* qui connaissait l'utilité de la poësie, & principalement de la dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons sentimens que les deux autres espèces, & que ce que nous voyons touche bien davantage l'ame que ce que nous entendons simplement, comme depuis l'a dit *Horace*; *Aristote*, dis-je, veut en sa poetique, que les mœurs représentées dans l'action de théâtre,

tre, soient la plûpart bonnes; & que s'il y faut introduire des personnes pleines de vices, le nombre en soit moindre que des vertueuses.

Cela fait que les critiques des derniers tems ont blâmé quelques anciennes tragédies, où les bonnes mœurs étaient moindres que les mauvaises; ainsi qu'on peut voir, par exemple, dans l'*Oreste* d'*Euripide*, où tous les personnages, excepté *Pylade*, ont de méchantes inclinations. Si l'auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces préceptes, comme les autres dont nous l'avons déja repris, il se fût bien empêché de faire triompher le vice sur son théatre, & ces personnages auraient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. *Fernand* y aurait été plus grand politique, *Urraque* d'inclination moins basse, *D. Gomez* moins ambitieux & moins insolent, *D. Sanche* plus généreux, *Elvire* de meilleur exemple pour les suivantes; & cet auteur n'aurait pas enseigné la vengeance par la bouche même de la fille de celui dont on se venge; *Chimène* n'aurait pas dit:

1) Les accommodemens ne font rien en ce point,
Les affronts à l'honneur ne se réparent point;
En vain on fait agir la force ou la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en aparence.

Et le reste de la troisiéme scène du second acte, où partout elle conclut à la confusion de son amant, s'il n'attente à la vie de son père. Comme quoi peut-il excuser les vers, où cette dénaturée s'écrie parlant de *Rodrigue*:

Souffrir un tel affront étant né gentilhomme!

1) Voilà bien le langage de l'envie! *Scudéri* condamne de très-beaux vers que tout le monde sait par cœur, & se condamne lui-même en les répétant.

& ceux-ci, où elle avoue qu'elle aurait de la honte pour lui, si après lui avoir commandé de ne pas tuer son père, il lui pouvait obéir :

Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme ;
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

Mais je découvre encor des sentimens plus cruels & plus barbares dans la quatriéme scène du troisiéme acte, qui me font horreur. C'est où cette fille, mais plutôt ce monstre *m*), ayant devant ses yeux *Rodrigue* encor tout couvert d'un sang qui la devait si fort toucher, & entendant qu'au lieu de s'excuser & de reconnaître sa faute, il l'autorise par ces vers :

Car enfin n'atten pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action :

elle répond, ô bonnes mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme *Marcellin* au livre vingt-septiéme, ont mis entre les corruptions des républiques la lecture de *Juvenal*, parce qu'il enseigne le vice, quoiqu'il le reprenne ; & que pour flageller l'impureté, il la montre toute nue ; que dirons-nous de ce poëme où le vice est si puissamment apuyé ? où l'on en fait l'apologie ? où l'on le pare des ornemens de la vertu ? & enfin, où il foule aux pieds les sentimens de la nature, & les préceptes de la

m) *Scudéri* apelle *Chimène* un monstre ! & on s'étonne aujourd'hui des impudentes expressions des faiseurs de libelles !

n) Remarquez que dans les mœurs

morale? De ces deux preuves assez claires, je passe à la troisiéme, qui regarde le jugement, la conduite & la bienséance des choses; & dès la première scène je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais physionome que le père de *Chimène*, lorsqu'il dit à la suivante de sa fille, parlant de *D. Sanche* aussi-bien que de *D. Rodrigue*:

Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux n)
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.

Il n'était point nécessaire d'une si fausse conjecture, puisque ce malheureux *D. Sanche* devait être blessé, desarmé, & pour sauver sa vie contraint d'accepter cette honteuse condition, qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa maitresse de la part de son ennemi: cette procédure trop romanesque dément ce premier discours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement que je remarque en cette scène, & ces vers qui suivent m'en découvrent encor une autre.

L'heure à présent m'apelle au conseil qui s'assemble.
Le roi doit à son fils choisir un Gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

Il falait avec plus d'adresse faire savoir à l'auditeur le sujet de la querelle qui va naître, & non pas le faire dire hors de propos à cette suivante, qui sert dans la maison du comte. Cette

de la chevalerie, & dans tous les romans qui en ont parlé, cette condition n'était point honteuse. De plus, cette victoire de *Rodrigue* & sa générosité font de nouveaux motifs qui excusent la tendresse de *Chimène*.

familiarité n'a point de raport avec l'orgueil qu'il donne par-tout à ce perſonnage : mais il ferait à ſouhaiter pour lui qu'il eût corrigé de cette ſorte tout ce qu'il fait dire à ce comte de *Gormas*, afin que d'un capitan ridicule, il eût fait un honnête homme : tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'une perſonne de valeur & de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans ſon livre, voyez en quels termes il fait parler ce capitaine *Fracaſſe*.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.
Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre aprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme apui:
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille;
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix;
Et ſi vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
Chaque jour, chaque inſtant, entaſſe pour ma gloire,
Laurier deſſus laurier, victoire ſur victoire.
Le prince pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté;
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il aprendrait à vaincre en me regardant faire:
Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.
Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſuplice:
Tout l'état périra, s'il faut que je périſſe.

D'un ſceptre qui ſans moi tomberait de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne;
Et ma tête en tombant ferait choir ſa couronne.
Mais t'ataquer à moi! qui t'a rendu ſi vain?
Sais-tu bien qui je ſuis?
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe:
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal;
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivrait cette victoire.
A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.
On te croirait toûjours abatu ſans effort;
Et j'aurais ſeulement le regret de ta mort:
Retire-toi d'ici — es-tu ſi las de vivre?

Je croirais aſſurément qu'en faiſant ce rôle, l'auteur aurait crû faire parler *Matamore*, & non pas le comte, ſi je ne voyais que preſque tous ſes perſonnages ont le même ſtile, & qu'il n'eſt pas juſqu'aux femmes qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'eſt, à mon avis, fondé ſur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux eſpagnols; mais il l'a fait avec aſſez peu de raiſon, ce me ſemble, puiſque partout il ſe trouve d'honnêtes gens. Et ce ſerait une choſe bien plaiſante, ſi parce que les allemans & les gaſcons ont la réputation d'aimer à boire & à dérober, il allait un jour avec une égale injuſtice nous faire voir ſur la ſcène un ſeigneur de l'une de ces nations qui fût yvre, & l'autre coupeur de bourſes. Les eſpagnols ſont nos ennemis, il eſt vrai; mais on n'eſt pas moins bon français, pour ne les croire pas tous hypocondriaques. Et nous avons parmi nous un exemple ſi illuſtre, & qui nous fait ſi bien voir que la profonde ſa-

geſſe & la haute vertu peuvent naître en Eſpagne, qu'on n'en ſaurait douter ſans crime. Je parlerais plus clairement de cette divine perſonne, ſi je ne craignais *o*) de profaner ſon nom ſacré, & ſi je n'avais peur de commettre un ſacrilège, en penſant faire un acte d'adoration. Mais étant encor ſi éloigné des derniéres fautes de jugement, que je connais & que je dois montrer en cet ouvrage, je m'arrête trop à ces premières, que vous verrez ſuivies de beaucoup d'autres plus grandes. La ſeconde ſcène du *Cid* n'eſt pas plus judicieuſe que celle qui la précède; car cette ſuivante n'y fait que redire ce que l'auditeur vient à l'heure même d'aprendre. C'eſt manquer d'adreſſe, & faire une faute, que les préceptes de l'art nous enſeignent d'éviter toûjours, parce que ce n'eſt qu'ennuyer le ſpectateur, & qu'il eſt inutile de raconter ce qu'il a vû. Si bien que le poete doit prendre des tems derrière les rideaux, pour en inſtruire les perſonnages, ſans perſécuter ainſi ceux qui les écoutent. La troiſiéme ſcène eſt encor plus défectueuſe, en ce qu'elle attire en ſon erreur toutes celles où parlent l'infante ou *D. Sanche*: je veux dire, qu'outre la bienſéance mal obſervée, en une amour ſi peu digne d'une fille de roi, & l'une & l'autre tiennent ſi peu dans le corps de la piéce, & ſont ſi peu néceſſaires à la repréſentation, qu'on voit clairement que *D. Urraque* n'y eſt que pour faire jouer la *Beauchâteau*, & le pauvre *don Sanche*, pour s'y faire battre par *don Rodrigue*. Et cependant il nous eſt enjoint par les maîtres de ne mettre rien de ſuperflu dans la ſcène. Ce n'eſt pas que j'ignore que les épiſodes ſont une partie de la

o) Les plus impudens ſatiriques ſont ſouvent les plus ſots flateurs. A quel propos loüer ici la reine, quand il ne s'agit que des rodomontades du comte de *Gormas*? Il croyait par cet artifice mettre la reine de ſon parti.

beauté d'un poëme; mais il faut, pour être bons, qu'ils soient plus attachés au sujet. Celui qu'on prend pour un poëme dramatique, est de deux façons: car il est ou simple, ou mixte: nous apellons simple, celui qui étant un & continué, s'achève en un manifeste changement, au contraire de ce qu'on attendait, & sans aucune reconnaissance. Nous en avons un exemple dans l'*Ajax* de *Sophocle*, où le spectateur voit arriver tout ce qu'il s'était proposé. *Ajax* plein de courage, ne pouvant endurer d'être méprisé, se met en furie; & après qu'il est revenu à soi, rougissant des actions que la rage lui a fait faire, & vaincu de honte, il se tue. En cela il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le sujet mêlé, ou non simple, s'achemine à sa fin, avec quelque changement opposé à ce qu'on attendait, ou quelque reconnaissance, ou tous les deux ensemble. Celui-ci étant assez intrigué de soi, ne recherche presque aucun embellissement: au lieu que l'autre étant trop nud, a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne sont pas aussi hors de la chose, s'apellent épisodes chez *Aristote*: & l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut insérer dans l'argument, sans qu'il soit de l'argument même. Ces épisodes qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvés bons lorsqu'ils aident à faire quelque effet dans le poëme: comme anciennement le discours d'*Agamemnon*, de *Teucer*, de *Ménélaüs*, & d'*Ulysse* dans l'*Ajax* de *Sophocle*, servait pour empêcher qu'on ne privât ce héros de sépulture: ou bien lorsqu'ils sont nécessaires, ou vraisemblablement attachés au poëme, qu'*Aristote* apelle épisodique, quand il péche contre cette dernière règle. Notre auteur, sans doute, ne savait pas cette doctrine, puisqu'il se fût bien empêché de mettre tant d'épisodes dans son poëme, qui étant mixte, n'en avait pas besoin; ou si sa stérilité ne lui permettait pas de le traiter sans cette aide, il

y en devait mettre qui ne fussent pas irréguliers. Il aurait sans doute banni *D. Urraque*, *D. Sanche*, & *D. Arias*, & n'aurait pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne se fût souvenu que pas un de ces personnages ne servait aux incidens de son poëme, & n'y avait aucun attachement nécessaire.

Je vois bien, pour parler aussi des modernes, que dans la belle *Mariane p*), ce discours des songes, que M. *Tristan* a mis en la bouche de *Phérore*, n'était pas absolument nécessaire: mais étant si bien lié avec la vision que vient d'avoir *Hérodes*, il y ajoute une beauté merveilleuse. Vision, dis-je, qui fait elle-même une partie du sujet, & dont les présages qu'on en tire, sont fondés sur une que ce prince avait eüe autrefois au bord du Jourdain. Il n'en est pas ainsi de nos bouches inutiles; ce qu'elles disent n'est pas seulement superflu, mais les personnages le sont eux-mêmes. Depuis cette dernière cascade, le jugement de l'auteur ne bronche point, jusqu'à l'ouverture du second acte: mais en cet endroit, s'il m'est permis d'user de ce mot, il fait encor une disparate. Il vient un certain *D. Arias*, de la part du roi, qui à vrai dire n'y vient que pour faire des pointes sur les lauriers & sur la foudre, & pour donner sujet au comte de *Gormas*

p) La belle *Mariane* dont parle *Scudéri* est un très-mauvais ouvrage, mais très-passable pour le tems où il fut composé. On joua cette *Mariane* de *Tristan* quelques mois avant le *Cid*. Voici ce discours de *Phérore* qui ajoute une beauté merveilleuse:

Quelles fortes raisons aportait ce docteur,
Qui soutient que le songe est toûjours un menteur?
Il disait que l'humeur qui dans nos corps domine,
A voir certains objets souvent nous détermine:
Le flegme humide & froid se portant au cerveau,

Gormas de pousser une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne sait ce qui l'amène; il n'explique point quelle est sa commission; & pour conclusion de ce beau discours, il s'en retourne comme il est venu. L'auteur me permettra de lui dire, qu'on voit bien qu'il n'est pas homme d'éclaircissement, ni de procédé.

Quand deux grands ont querelle, & que l'un est offensé à l'honneur, ce sont des oiseaux qu'on ne laisse point aller sur leur foi: le prince leur donne des gardes à tous deux, qui lui répondent de leurs personnes, & qui ne souffriraient pas que le fils de l'un vînt faire un appel à l'autre: aussi voyons-nous bien la dangereuse conséquence dont cette erreur est suivie; & par les maximes de la conscience, le roi ou l'auteur sont coupables de la mort du comte, s'ils ne s'excusent, en disant qu'ils n'y pensaient pas, puisque le commandement que fait après le roi de l'arrêter n'est plus de saison. Dans la troisiéme scène de ce même acte, les délicats trouveront encore, que le jugement péche, lorsque *Chimène* dit que *Rodrigue* n'est pas gentilhomme, s'il ne se venge de son père: ce discours est plus extravagant que généreux dans la bouche d'une fille, & jamais aucune ne le dirait, quand même elle en aurait la pensée.

Y vient représenter des brouillards
& de l'eau:

La bile ardente & jaune aux qualités
subtiles,

N'y dépeint que combats, qu'embrasement de villes:

Le sang qui tient de l'air, & répond
au printems,

Rend les moins fortunés en leurs
songes contens &c.

Ces vers si déplacés dans une tragédie, sont une malheureuse imitation d'un des beaux endroits de *Pétrone*.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris.

Les plus critiques trouveraient peut-être auſſi que la bienſéance voudrait que *Chimène* pleurât enfermée chez elle, & non pas aux pieds du roi, ſi-tôt après cette mort: mais donnons ce tranſport à la grandeur de ſes reſſentimens, & à l'ardent déſir de ſe venger, que nous ſavons pourtant bien qu'elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir.

Inſenſiblement nous voici arrivés au troiſiéme acte, qui eſt celui qui a fait battre des mains à tant de monde, crier miracle à tous ceux qui ne ſavent pas diſcerner le bon or d'avec l'alchimie, & qui ſeul a fait la fauſſe réputation du *Cid*. *Rodrigue* y parait d'abord chez *Chimène* avec une épée qui fume encor du ſang tout chaud qu'il vient de faire répandre à ſon père: & par cette extravagance ſi peu attendue, il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voyent, & qui ſavent que ce corps eſt encor dans la maiſon. Cette épouvantable procédure choque directement *q*) le ſens commun: & quand *Rodrigue* prit la réſolution de tuer le comte, il devait prendre celle de ne revoir jamais ſa fille. Car de nous dire qu'il vient pour ſe faire tuer par *Chimène*, c'eſt nous aprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes: les filles bien nées n'uſurpent jamais l'office des boureaux: c'eſt une choſe qui n'a point d'exemple, & qui ſerait ſuportable dans une élégie à *Philis*, où le poëte peut dire, qu'il veut mourir d'une belle main; mais non pas dans le grave poëme dramatique, qui repréſente ſérieuſement les choſes comme elles doivent être. Je remarque dans la troiſiéme ſcène, que notre nouvel *Homère* s'endort encore, & qu'il eſt hors

q) *Scudéri* devait au moins reprocher ce procédé, & non cette procédure, à l'auteur eſpagnol dont *Corneille* imita les beautés & les défauts. Mais il était jaloux de *Corneille*, & non de *Guillain de Caſtro*.

d'aparence qu'une fille de la condition de *Chimène* n'ait pas une de ſes amies chez elle, après un ſi grand malheur que celui qui vient de lui arriver, & qui les obligeait toutes de s'y rendre, pour adoucir ſa douleur par quelques conſolations. Il eût évité cette faute de jugement, s'il n'eût pas manqué de mémoire pour ces deux vers qu'*Elvire* dit peu auparavant :

Chimène eſt au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Mais ſans nous amuſer davantage à cette contradiction, voyons à quoi ſa ſolitude eſt employée. A faire des pointes exécrables, des antithèſes parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plutôt qu'elle adore (ce ſont ſes mots) ce qu'elle doit tant hair ; & par un galimathias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre *Rodrigue*, & qu'elle ſouhaite ne le pouvoir pas *r*). Ce méchant combat de l'honneur & de l'amour *s*) aurait au moins quelque prétexte, ſi le tems par ſon pouvoir ordinaire avait comme aſſoupi les choſes ; mais dans l'inſtant qu'elles viennent d'arriver, que ſon père n'eſt pas encor dans le tombeau, qu'elle a ce funeſte objet, non ſeulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire balancer entre ces deux mouvemens, ou plutôt pancher tout-à-fait vers celui qui la perd & la deshonore, c'eſt ſe rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit:

Sous cette caſaque noire,
Repoſe paiſiblement,

r) C'eſt un des beaux vers de l'eſpagnol.

s) Ce combat de l'amour & de l'honneur, eſt ce qu'on a jamais vû de plus naturel & de plus heureux ſur le théatre d'Eſpagne.

L'auteur d'heureuse mémoire,
Attendant le jugement. t)

Ensuite de cette conversation de *Chimène* avec *Elvire*, *Rodrigue* sort de derrière une tapisserie, & se présente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit l'un & l'autre se piquent de beaux mots, de dire des douceurs, & semblent disputer la vivacité d'esprit en leurs reparties, avec aussi peu de jugement qu'en aurait un homme qui se plaindrait en musique dans une affliction, ou qui se voyant boiteux, voudrait clocher en cadence. Mais tout à coup ce beau discoureur, *Rodrigue*, devient impudent, & dit à *Chimène*, parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenait la vie :

Qu'il le ferait encor, s'il avait à le faire.

A quoi cette bonne fille répond, qu'elle ne le blâme point, qu'elle ne l'accuse point, & qu'enfin il a fort bien fait de tuer son père. O jugement de l'auteur, à quoi songez-vous? ô raison de l'auditeur, qu'êtes-vous devenue? Toute cette scène est d'égale force; mais comme les géographes par un point marquent toute une province, le peu que j'en ai dit suffit pour la faire concevoir entière. Celle qui fuit nous fait voir le père de *Rodrigue*, qui parle seul comme un fou, qui s'en va de nuit courir les rues, qui embrasse je ne sais quelle ombre fantastique, & qui le plus incivil de tous les mortels, a laissé cinq cent gentilshommes chez lui qui venaient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienséance est mal observée, j'y remarque une faute de jugement assez grande. Et pour la voir avec moi, il faut se souvenir que *Fernand* était le premier roi de Castille, c'est à

t) Il est plaisant de voir *Scudéri* traiter *Corneille* d'homme sans jugement.

dire, roi de deux ou trois petites provinces. De forte qu'outre qu'il eſt aſſez étrange que cinq cent gentilshommes ſe trouvent à la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la coutume étant en ces occaſions, qu'après avoir offert leurs ſervices & leur épée, les uns ſortent à meſure que les autres entrent; il eſt encor plus hors d'apparence qu'une auſſi petite cour que celle de Caſtille était alors, pût fournir cinq cent gentilshommes à *don Diégue*, & pour le moins autant au comte de *Gormas*, ſi grand ſeigneur, & tant en réputation, ſans ceux qui demeuraient neutres, & ceux qui reſtaient auprès de la perſonne du roi. C'eſt une choſe entiérement éloignée du vraiſemblable, & qu'à peine pourrait faire la cour d'Eſpagne, en l'état où ſont les choſes maintenant. Auſſi voit-on bien que cette grande troupe eſt moins pour la querelle de *Rodrigue*, que pour lui aider à chaſſer les maures. Et quoique les bons ſeigneurs n'y ſongeaſſent pas, l'auteur qui fait leur deſtinée, les a bien ſû forcer malgré qu'ils en euſſent à s'aſſembler, & ſait lui ſeul à quel uſage on les doit mettre. Le quatriéme acte commence par une ſcène où *Chimène* aimant ſon père à l'accoutumée, s'informe ſoigneuſement du ſuccès des armes de *Rodrigue*, & demande s'il n'eſt point bleſſé. Cette ſcène eſt ſuivie d'une autre, qu'il ſuffit de dire que fait l'infante, pour dire qu'elle eſt inutile. Mais en cet endroit il faut que je diſe que jamais roi ne fut ſi mal obéi que *don Fernand*, puiſqu'il ſe trouve, que malgré l'ordre qu'il avait donné dès le ſecond acte, de munir le port, ſur l'avis qu'il avait que les maures venaient l'attaquer, il ſe trouve, dis-je, que Seville était priſe, ſon trône renverſé, & ſa perſonne & celle de ſes enfans perduës, ſi le hazard n'eût aſſemblé ces bienheureux amis de *don Diégue*, qui aident *Rodrigue* à le ſauver. Et certes le roi qui témoigue qu'il n'ignore

point ce désordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puisque c'est par leur seule négligence que l'auteur fait,

—— que d'un commun effort
Les maures & la mer entrent dedans le port.

Mais il me permetra de lui dire, que cela n'a pas grande apparence, vû que la nuit on ferme les havres d'une chaîne, principalement ayant la guerre, & de plus des avis certains que les ennemis approchent. Ensuite il dit parlant encor des maures :

—— Ils ancrent, ils descendent.

Ce n'est pas savoir le métier dont il parle; car en ces occasions où l'événement est douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite si l'on s'y voit forcé.

Mais je ne suis pas encor à la fin de ses fautes; car pour découvrir le crime de *Chimène*, le roi s'y sert de la plus méchante finesse du monde, & malgré ce que le théatre demande de sérieux en cette occasion, il fait agir ce sage prince comme un enfant qui serait bien enjoué, en la quatriéme scène du quatriéme acte. Là, dans une action de telle importance, où sa justice devait être balancée avec la victoire de *Rodrigue*, au lieu de la rendre à *Chimène*, qui feint de la lui demander, il s'amuse à lui faire piéce, veut éprouver si elle aime son amant; &, en un mot, le poëte lui ôte sa couronne de dessus la tête pour le coëffer d'une marote. Il devait traiter avec plus de respect la personne des rois, que l'on nous aprend être sacrée, & considérer celui-ci dans le trône de Castille, & non pas comme sur le théatre de *Mondori*. Mais toute grossière qu'est cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piége qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la cour, par un évanouïssement, l'infame passion qui la possède. Il ne lui sert de rien de vouloir

cacher sa honte par une finesse aussi mauvaise que la première, étant certain que malgré ce quolibet qui dit,

Qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse,

la cause de la sienne est si visible, que tous ceux qui ont l'ame grande, désireraient qu'elle fût morte, & non pas seulement évanouïe; ainsi le quatriéme acte s'achève, après que *Fernand* a fait la plus injuste ordonnance que prince imagina jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux que ceux qui l'ont dévancé. Dès l'ouverture du théatre *Rodrigue* vient en plein jour revoir *Chimène*, avec autant d'effronterie que s'il n'en avait pas tué le père, & la perd d'honneur absolument dans l'esprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais si je ne craignais de faire le plaisant mal à propos, je lui demanderais volontiers, s'il a donné de l'eau bénite en passant à ce pauvre mort, qui vraisemblablement est dans la salle. Leur seconde conversation est de même stile que la première; elle lui dit cent choses dignes d'une prostituée, pour l'obliger à battre ce pauvre sot de *don Sanche*; & pour conclusion, elle ajoute avec une impudence épouvantable:

Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si jamais l'amour échaufa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat, dont Chimène est le prix. u)
Adieu; ce mot lâché me fait rougir de honte.

Elle a bien raison de rougir & de se cacher, après une action qui la couvre d'infamie, & qui la rend indigne de voir la lumière. La seconde & troisiéme scène n'est qu'une continuelle

u) Ces vers contribuèrent plus qu'aucun autre endroit au succès du cinquiéme acte.

extravagance de notre infante superflue. La quatriéme qui se passe entre *Elvire* & *Chimène*, ne sert non plus au sujet. La cinquiéme qui fait arriver *D. Sanche*, me fait aussi vous avertir que vous preniez garde, que dans le petit espace de tems qui s'écoule à réciter cent quarante vers, l'auteur fait aller *Rodrigue* s'armer chez lui, se rendre au lieu du combat, se battre, être vainqueur, désarmer *D. Sanche*, lui rendre son épée, lui ordonner de l'aller porter à *Chimène*, pour venir de la place chez elle: tout cela se fait pendant qu'on récite cent quarante vers, ce qui est absolument impossible, & qui doit passer pour une grande faute de conduite.

Quand nous voulons prendre ainsi des tems au théatre, il faut que la musique ou les chœurs qui font la distinction des actes, nous en donnent le moyen dans cet intervalle; car autrement les choses ne doivent être représentées que de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette scène dont je parle, *Chimène* joue le personnage d'une furie, sur l'opinion qu'elle a que *Rodrigue* est mort, & dit au misérable *D. Sanche* tout ce qu'elle devait raisonnablement dire à l'autre quand il eut tué son père. x) Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose d'agréable en cette erreur, mais elle n'est pas judicieusement traitée: il en falait moins pour être bonne; parce qu'il est hors d'aparence, qu'au milieu de ce grand flux de paroles, *D. Sanche* pour la désabuser ne puisse pas prendre le tems de lui crier, Il n'est pas mort. Comme ils en sont là, le roi & toute la cour arrivent; & c'est devant cette grande assemblée que dame *Chimène*

x) Quelle pitié! Quoi? *Chimène* devait dire à *Rodrigue* qu'il avait pris le comte de *Gormas* en traitre!

Chimène lève le masque, qu'elle confesse ingénûment ses folies dénaturées; & que pour les achever, voyant que *Rodrigue* est en vie, elle prononce enfin un *oui y*) si criminel, qu'à l'instant même le remords de sa conscience la force de dire:

Sire, quelle aparence, en ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence & finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil!
C'est trop d'intelligence avec son homicide;
Vers ces manes sacrés c'est me rendre perfide,
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel.

Demeurons-en d'accord avec elle, puisque c'est la seule chose raisonnable qu'elle a dite. Et avant que passer de la conduite de ce poëme à la censure des vers, disons encore, que le théatre en est si mal entendu, qu'un même lieu représentant l'apartement du roi, celui de l'infante, la maison de *Chimène*, & la rue, presque sans changer de face, le spectateur ne sait le plus souvent où sont les acteurs.

Maintenant, pour la versification, j'avoue qu'elle est la meilleure de cet auteur; mais elle n'est point assez parfaite pour avoir dit lui-même, qu'il quitte la terre, que son vol le cache dans les cieux, qu'il y rit du désespoir de tous ceux qui l'envient, & qu'il n'a point de rivaux qui ne soient fort honorés quand il daigne les traiter d'égal. Si le *Malherbe* en avait dit autant, je doute même si ce ne serait point trop. Mais voyons un peu si ce soleil qui croit être aux cieux est sans tache, ou si malgré son éclat prétendu, nous aurons la vüe assez forte pour le re-

y) Elle ne prononce point ce *oui*; elle parle avec beaucoup de décence.

garder fixement, & pour les apercevoir. Je commence par le premier vers de la piéce.

Entre tous les amans, dont la jeune ferveur. z)

C'eſt parler français en allemand, que de donner de la jeuneſſe à la ferveur. Cette épithète n'eſt pas en ſon lieu; & fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune inquiétude, ma jeune crainte, & mille autres ſemblables termes impropres.

Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs déſirs.

Cela manque de conſtruction : & pour qu'elle y fût, il falait dire, à mon avis : Ce n'eſt pas que *Chimène* écoute leurs ſoupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs déſirs.

Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille.

Ici tout de même; il falait dire, a paſſé pour une merveille.

L'heure à préſent m'apelle au conſeil qui s'aſſemble.

Ce mot d'à préſent eſt trop bas pour les vers : & qui s'aſſemble, eſt ſuperflu; il ſuffiſait de dire, l'heure m'apelle au conſeil.

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés.

Il n'eſt point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les ſens, puiſque la vüe, l'odorat, le goût, ni l'attouchement n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le tout, & qui chez les ſavans s'apelle ſynecdoche, eſt ici trop hyperbolique.

z) Voyez le jugement de l'académie.

Et je vous vois penſive & triſte chaque jour,
L'informer avec ſoin comme va ſon amour.

Cela n'eſt pas bien dit; il devait y avoir, & je vous vois penſive & triſte chaque jour, vous informer, & non pas l'informer, comme quoi va ſon amour, & non pas comme va ſon amour.

Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

Pour la conſtruction, il falait dire, que je meure s'il s'achève, & s'il ne s'achève pas.

Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire floter les eſprits ſoit bonne; joint qu'il falait dire l'eſprit, parce que les eſprits en plurier, s'entendent des vitaux & des animaux, & non pas de cette haute partie de l'ame où réſide la volonté.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

Ce vers, ſi je ne me trompe, n'eſt pas loin du galimathias.

Le prince pour eſſai de générosité.

Ce mot d'eſſai, & celui de généroſité, étant ſi près l'un de l'autre, font une fauſſe rime dans le vers bien déſagréable, & que l'on doit toûjours éviter.

Gagnerait des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille; mais on ne dit point, gagner un combat.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

La céſure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vû rougir le front.

Je trouve que le front d'une race eſt une aſſez étrange choſe; il ne falait plus que dire, les bras de ma lignée, & les cuiſſes de ma poſtérité. Ll ij



Qui tombe sur son chef, rejaillit sur mon front.

Cette façon de dire le chef pour la tête, est hors de mode, & l'auteur du *Cid* a tort d'en user si souvent.

Au surplus, pour ne te point flatter.

Ce mot de surplus, est de chicane, & non de poësie, ni de la cour.

Se faire un beau rempart de mille funerailles.

J'aurais bâti ce rempart de corps morts & d'armes brisées, & non pas de funerailles. Cette phrase est extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'ofenseur est cher.

Ce mot d'ofenseur n'est point français ; & quoique son auteur se croye assez grand homme pour enrichir la langue, & qu'il use souvent de ce terme nouveau, je pense qu'on le renvoyera avec *Isnel*.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir.

J'aimerais autant dire, allons moi-même, & puisqu'il faut mourir. Cette exclamation n'a point de sens.

Respecter un amour, dont mon ame égarée
Voit la perte assurée.

Ce mot d'égarée n'est mis que pour rimer, & n'a nulle signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Je ne sais dans quel aphorisme d'*Hippocrate* l'auteur a remar-

qué, qu'une mauvaiſe action corrompe le ſang ; mais contre ce qu'il dit, je crois plus raiſonnablement, que *Rodrigue* l'a tout brûlé, par cette noire mélancolie qui le poſſéde.

Ce grand courage cède,
Il y prend grande part.
Un ſi grand crime.
Et quelque grand qu'il fût.

Pour un grand poëte, voilà bien des grandeurs qui ſe touchent.

Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

Sont plus que ſuffiſans, eſt une façon de parler baſſe & populaire, qui ne veut rien dire : non plus qu'une autre, dont il ſe ſert quand il dit :

Faire l'impoſſible.

A le bien prendre, c'eſt ne vouloir rien faire, que de vouloir faire ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en ſervent, mais non pas aux grands auteurs, tels que ſe croit être celui du *Cid*.

Il dit en parlant de la querelle de *D. Diégue* :

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

Il faut dire, pour n'être pas accordée, car elle ne s'accorde point elle-même.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

Ce premier coup eſt une phraſe trop baſſe pour la poëſie.

Vous laiſſez choir ainſi ce généreux courage.

Faire choir un courage n'eſt pas proprement parler.

Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat.

Outre que cette parole de *s'abat* a le ſon trop aprochant de

celui du ſabat, il falait dire, eſt abatu, & non pas, s'abat.

Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter de-là les mers ſes hautes deſtinées.

Il falait dire ſes grands exploits; car ſes nobles journées ne diſent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers.

Le mot d'*arborer*, fort bon pour les étendarts, ne vaut rien pour les arbres; il falait y mettre *planter*.

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus, ſur celle qui me reſte.

Ces quatre vers, que l'on a trouvé ſi beaux, ne ſont pourtant qu'une hapelourde: car premiérement ces yeux fondus donnent une vilaine idée à tous les eſprits délicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on apelle bien une maîtreſſe la moitié de ſa vie, mais on ne nomme point un père ainſi. Et puis, dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, & parler & marcher avec une troiſiéme vie, après avoir perdu ces deux moitiés, tout cela n'eſt qu'une fauſſe lumière, qui éblouït l'eſprit de ceux qui ſe plaiſent à la voir briller.

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame.

Ce vers n'eſt encor à mon avis qu'un galimathias pompeux: car le cœur & l'ame ſont tous deux pris en ce ſens pour la partie où réſident les paſſions.

Quoi du ſang de mon père encor toute trempée!

Ce vers me fait ſouvenir qu'il y en a un autre tout pareil qui dit;

Quoi du ſang de Rodrigue encor toute trempée!

Cette conformité de mots, de rime & de penſée, montre une grande ſtérilité.

Mais ſans quitter l'envie.

Il falait dire, ſans perdre l'envie; ce mot de quitter n'eſt pas en ſon lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

Ce mot de trait en cette ſignification eſt populaire, & s'il eût dit aux effets, la phraſe eût été bien plus noble.

Vigueur, vainqueur, trompeur, peur.

Ce ſont quatre fauſſes rimes, qui ſe touchent, & qu'un eſprit exact ne doit pas mettre ſi près.

Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

Ce n'eſt point parler français; on dit finis, ou terminés; & le mot de ceſſés, ne ſe met jamais comme il eſt là.

Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit, parce qu'il marque une choſe faite il y a longtems, & nous ſavons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures que *D. Diégue* a reçu le ſouflet dont il entend parler.

& le ſang qui m'anime.

L'auteur n'eſt pas bon anatomiſte : ce n'eſt point le ſang qui anime, car il a beſoin lui-même d'être animé par les eſprits vitaux qui ſe forment au cœur, & dont il n'eſt, pour uſer du terme de l'art, que le véhicule.

leur brigade était prête.

Cinq cent hommes eſt un trop grand nombre pour ne l'apel-



ler que brigade : il y a des régimens entiers qui n'en ont pas davantage : & quand on se pique de vouloir parler des choses selon les termes de l'art, il en faut savoir la véritable signification, autrement on paraît ridicule en voulant paraître savant.

Tant à nous voir marcher en si bon équipage.

C'est encor parler de la guerre en bon bourgeois qui va à la garde; au lieu de ce vilain mot d'équipage, qui ne vaut rien là, il falait dire en si bon ordre.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant.

Tout de même ce combat des maures fait de nuit, n'était point une bataille.

Que ce jeune seigneur endosse le harnois.

Ce jeune seigneur qui endosse le harnois, est du tems de moult, de pieça, & d'ainçois.

Et leurs terreurs s'oublient.

Cela ne vaut rien : on doit dire finissent, cessent, ou se dissipent : car ces terreurs qui s'oublient elles-mêmes, ne sont qu'un pur galimathias.

Contrefaites le triste.

Ce mot de contrefaites est trop bas pour la poësie; on doit dire, feignez d'être triste. Il y a encor cent fautes pareilles dans cette piéce, soit pour la phrase, ou pour la construction : mais sans m'arrêter davantage, je veux passer de l'examen des vers à la preuve des larcins, aussi-tôt que pour montrer comme cet auteur est stérile, j'aurai fait remarquer combien de fois dans son poëme il a mis les pauvres lauriers, si communs; voyez-le, je vous en suplie.

Ils y prennent naissance au milieu des lauriers.

Laurier

Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.
Mille & mille lauriers dont sa tête est couverte.
Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers.
Lui gagnant un laurier vous impose silence.

La dernière partie de mon ouvrage ne me donne pas plus de peine que les autres. Le *Cid* est une comédie espagnole, dont presque tout l'ordre, scène pour scène, & toutes les pensées de la française sont tirées : & cependant, ni *Mondori*, ni les affiches, ni l'impression, n'ont apellé ce poëme, ni traduction, ni paraphrase, ni seulement imitation : mais bien en ont-ils parlé comme d'une chose qui serait purement à celui qui n'en est que le traducteur ; & lui-même a dit, comme un autre a déja remarqué,

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée. a)

Mais sans perdre une chose si précieuse que le tems, trouvez bon que je m'acquitte de ma promesse, & que je fasse voir que j'entens aussi l'espagnol. *b*)

Après ce que vous venez de voir, jugez, lecteur, si un ouvrage dont le sujet ne vaut rien, qui choque les principales régles du poëme dramatique, qui manque de jugement en sa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, & dont presque toutes les beautés sont dérobées, peut légitimement prétendre à

a) Voyez l'épitre de *Corneille* à *Ariste*, à la fin de ce volume.

b) Comme nous avons imprimé les passages tirés de l'espagnol au bas du *Cid*, nous ne les répétons pas ici.

la gloire de n'avoir point été surpassé, que lui attribue son auteur avec si peu de raison? Peut-être sera-t-il assez vain pour *penser que l'envie m'aura fait écrire*, mais je vous conjure de croire qu'un vice si bas n'est point en mon ame, & qu'étant ce que je suis, si j'avais de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée de cet auteur. Au reste, on m'a dit qu'il prétend en ses réponses, examiner les œuvres des autres, au lieu de tâcher de justifier les siennes. Mais outre que cette procédure n'est pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingénûment que je crois qu'il y a beaucoup de fautes dans mes ouvrages, que je ne vois point; & confessant même à ma honte, qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma négligence y laisse. Aussi ne prétens-je pas faire croire que je suis parfait, & je ne me propose autre fin que de montrer qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurais caché ses fautes, comme je cache son nom & le mien, si pour la réputation de tous ceux qui font des vers, je n'avais crû que j'étais obligé de faire voir à l'auteur du *Cid*, qu'il se doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une si belle république, sans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le tyran.

---

* Les notes qui sont au bas de cette lettre apologétique, sont de l'édition de 1739.

a) Les observations sur le *Cid*.

b) M. le cardinal de *Richelieu*.

c) *Scudéri* dans une de ses lettres adressées à M. *Corneille*, s'éleva beaucoup au-dessus de lui par sa naissance & sa noblesse, & fit une espèce de défi ou d'appel à M. *Corneille* : ce qui aprêta beaucoup à rire, & donna lieu à plusieurs

LETTRE APOLOGÉTIQUE,

OU

RÉPONSE DU SR. P. CORNEILLE

AUX OBSERVATIONS

DU SR. DE SCUDÉRI, SUR LE CID.*

MONSIEUR,

Il ne vous ſuffit pas que votre libelle *a*) me déchire en public ; vos lettres me viennent quereller juſques dans mon cabinet, & vous m'envoyez d'injuſtes accuſations, lorſque vous me devez pour le moins des excuſes. Je n'ai point fait la piéce que vous m'imputez & qui vous pique ; je l'ai reçûe de Paris avec une lettre qui m'a apris le nom de ſon auteur ; il l'adreſſe à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aye guères de jugement, ſi l'on s'en raporte à vous, je n'en ai pas ſi peu que d'offenſer une perſonne de ſi haute condition *b*), & de craindre moins ſes reſſentimens que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je ne doute, ni de votre nobleſſe, ni de votre vaillance *c*), & qu'aux choſes de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde ſur ſa parole ; ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différens. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le *Cid* eſt

---

piéces qui parurent dans ce tems. Ces piéces ne ſont ni aſſez belles ni aſſez intéreſſantes pour être raportées ici : outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du *Cid*.

M. *de Scudéri* le prenait d'un ton fort haut, lorſqu'il s'agiſſait de nobleſſe : il était gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le voyage de Mrs. *Bachaumont* & *Chapelle*.

meilleur que *l'Amant libéral d*). Les bons esprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine & de raisonnement en vos observations. La modestie & la générosité que vous y témoignez, leur semblent des piéces rares; & sur-tout votre procédé merveilleusement sincère & cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures; incontinent après vous m'accusez d'ignorance en mon métier, & de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre; apellez-vous cela des civilités d'auteur? Je n'aurais besoin que du texte de votre libelle, & des contradictions qui s'y rencontrent, pour vous convaincre de l'un & de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le *Cid* a été représenté trois fois au louvre, & deux fois à l'hôtel de *Richelieu*, quand vous avez traité la pauvre *Chimène* d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre? Ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses & les plus vertueuses dames de la cour & de Paris l'ont reçûe & caressée en fille d'honneur? Quand vous m'avez reproché mes vanités, & nommé le comte de *Gormas e*) un capitan de comédie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A qui lit*, au-devant de *Ligdamon f*), ni des autres chaleurs poëtiques & militaires qui font rire le lecteur, presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, & avez avancé des maximes de théatre de votre seule autorité, dont, quand elles seraient vraies, vous ne pourriez tirer les conséquences que vous en

d) *L'amant libéral*, tragi-comédie composée par Mr. *de Scudéri*.

e) Un des acteurs de la tragédie du *Cid*, dont le caractère est extrêmement fier & haut.

f) *Ligdamon*, comédie faite par M. *de Scudéri*, au devant de laquelle il avait mis une espèce de préface, qu'il avait intitulée *A qui lit*, dans laquelle il y a une infinité de bravades ridicules & impertinentes.

Cet *A qui lit* répond à la formule italienne *A chi legge*, & n'est point une bravade.

*-*Corneille* appelle ici le cardinal de

tirez : vous vous êtes fait tout blanc d'*Aristote*, & d'autres auteurs que vous ne lûtes & n'entendites peut-être jamais, & qui vous manquent tous de garantie : vous avez fait le censeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples : vous avez épluché les vers de ma piéce, jusqu'à en accuser un manque de césure : si vous eussiez sû les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquait de repos en l'hémistiche : vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur, sous ombre de soixante & douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, & que ceux qui s'y connaissent n'appelleront jamais de simples traductions : vous avez déclamé contre moi, pour avoir tû le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez apris que de moi, & que vous sachiez fort bien que je ne l'ai célé à personne, & que même j'en ai porté l'original en sa langue à monseigneur le cardinal votre maître & le mien * : enfin vous m'avez voulu arracher en un jour, ce que près de trente ans d'étude m'ont aquis ; il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent je ne sois descendu au-dessous de *Claveret g)* : & pour réparer des offenses si sensibles, vous croyez faire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies. Vous me mandez impérieusement, que malgré nos gaillardises passées, je sois encor votre ami, afin que vous soyez encor le mien ; comme si votre amitié me devait être fort précieuse après cette incartade, & que je dusse pren-

---

Richelieu son maître ; il est vrai qu'il en recevait une pension, & on peut le plaindre d'y avoir été réduit ; mais on doit le plaindre davantage d'avoir appellé son maître un autre que le roi.

g) *Claveret*, auteur contemporain de Mr. *Corneille* & de Mr. *de Scudéri*, qui a composé plusieurs piéces tant en vers qu'en prose, lesquelles n'ont point eu d'aprobation.

Ces deux ou trois lignes que M. *Corneille* avait mis dans cette lettre apologétique, lui attirèrent de la part de *Claveret* une lettre pleine d'impertinences &



dre garde feulement au peu de mal que vous m'avez fait, & non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une lettre à *Arifte*, *h*) où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal : vous nommez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laiffé emporter ; & effectivement le repentir que vous en faites paraître, marque la honte que vous en avez. Ce n'eft pas affez de dire, foyez encor mon ami, pour recevoir une amitié fi indignement violée : je ne fuis point homme d'éclairciffement *i*) ; vous êtes en fureté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laiffer pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connais : mais vous n'aurez pas fujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit fur vos ouvrages que vous avez pris fur les miens. Si un volume d'obfervations ne vous fuffit, faites-en encor cinquante ; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raifons plus folides, vous ne me mettrez point en néceffité de me défendre ; de mon côté je verrai avec mes amis, fi ce que votre libelle vous a laiffé de réputation, vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai affez de bonté pour ne vous la refufer pas, & pour me taire fur les défauts de votre efprit que vous étalez dans vos livres. Jufques-là je fuis affez glorieux pour dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler férieufement, & vous montrer que je ne fuis pas fi piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du paffé. Mais après une offenfe fi publique, il

de ridiculités. Elle fut imprimée & venduë publiquement ; elle eft fi mauvaife qu'elle ne mérite pas d'être raportée. Plufieurs mauvais auteurs affectionnés à *Claveret* firent dans ce même tems de méchantes piéces tant en vers qu'en profe, qui ne fervirent qu'à faire éclater davantage le mérite du *Cid* & de fon auteur. M. *Corneille* en voulait à *Claveret*, parce qu'il avait diftribué une piéce intitulée l'*Auteur du vrai Cid efpagnol*, *à fon traducteur français*, dans laquelle on prétendait montrer que le deffein & le meilleur de la tragédie du *Cid* avait été pillé

y faut un peu plus de cérémonie : je ne vous la rendrai pas malaiſée ; je donnerai tous mes intérèts à qui vous voudrez de vos amis ; & je m'aſſure que ſi un homme ſe pouvait faire ſatisfaction à lui-même du tort qu'il s'eſt fait, il vous condamnerait à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point, & à qui la lecture de vos obſervations n'a donné aucun mouvement que de compaſſion ; & certes on me blâmerait avec juſtice, ſi je vous voulais mal pour une choſe qui a été l'accompliſſement de ma gloire, & dont le *Cid* a reçu cet avantage, que de tant de poëmes qui ont paru juſqu'à préſent, il a été le ſeul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente pour toute apologie, de ce que vous avouez, *qu'il a eu l'aprobation des ſavans & de la cour.* Cet éloge véritable par où vous commencez vos cenſures, détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il ſuffit que vous ayez fait une folie, ſans que j'en faſſe une à vous répondre comme vous m'y conviez : & puiſque les plus courtes ſont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Réſiſtez aux tentations de ces gaillardiſes qui font rire le public à vos dépens, & continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puiſſe dire le vôtre, &c.

---

de l'eſpagnol ; & cette piéce, quoique mauvaiſe, avait beaucoup cauſé de chagrin à Mr. *Corneille*, parce que *Claveret*, avec qui il était ami, avait été celui qui avait fait courir cette piéce.

b) Cette *Lettre à Ariſte*, compoſée par M. *P. Corneille*, eſt dans le volume de ſes œuvres diverſes. Voyez la remarque *b*, ci-après pag. 299.

i) Ceci ſe doit entendre du défi que lui avait fait M. *de Scudéri*.



PREUVES DES PASSAGES ALLÉGUÉS

DANS LES OBSERVATIONS SUR LE CID,

PAR Mr. DE SCUDÉRI,

ADRESSÉES

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE Françaiſe, pour ſervir de réponſe à la lettre apologétique de M. Corneille.

M. *Corneille* témoigne par ſa réponſe aux obſervations ſur le *Cid*, qu'il eſt très-éloigné de la modération d'un auteur, qui perſuadé de la bonté de ſon ouvrage, attend un jugement favorable de l'intégrité de ſes juges ; puiſqu'au lieu de ſe donner l'humilité d'un accuſé, il occupe la place des juges, & ſe loge lui-même à ce premier lieu, où perſonne n'oſerait ſeulement dire qu'il prétend. C'eſt de cette haute région que ſa plume, qu'il croit auſſi foudroyante que l'éloquence de *Périclès*, lui a fait croire que des injures étaient aſſez fortes pour détruire tout mon ouvrage, & que ſans combattre mes raiſons par d'autres, il lui ſuffirait ſeulement de dire que j'ai cité faux. Mais ſans repartir à ſes invectives, je me veux toûjours conſerver cette froideur, qui donne aiſément les victoires, & qui fait que le jugement conduiſant la main, l'avantage du combat eſt choſe indubitable. Je me tairai donc pour le vaincre, & pour laiſſer parler *Ariſtote*, qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes obſervations, que le poëme dramatique ne doit avoir qu'une action principale ; ce philoſophe me l'enſeigne en ſa poëtique, aux chapitres 9. 24. & 26. J'ai avancé qu'il faut néceſſairement

néceſſairement que le ſujet ſoit vraiſemblable ; ce même *Ariſtote* me l'enſeigne en trois lieux différens du 25. chap. du même livre, & je penſe avoir montré bien clairement, que le *Cid* choque par-tout cette régle. J'ai ſoutenu que le poëte & l'hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route ; ce philoſophe me l'aprend au chap. 10. de ſon art poëtique ; & enſuite j'ai montré que le ſujet du *Cid* était bon pour l'hiſtorien, & qu'il ne valait rien pour le poëte. J'ai donné la définition du mot de *fable*, après l'avoir apriſe d'*Ariſtote*, au chap. 6. vers le commencement, & d'*Heinſius*, au livre de la *Conſtitution de la tragédie*, chap. 3. J'ai dit enſuite que les anciens s'étaient retranchés dans un petit nombre de ſujets, qu'ils avaient preſque tous traités pour éviter les fautes qu'a faites l'auteur du *Cid ; Ariſtote* m'en aſſure au chap. 14. de ſa poëtique, & après lui *Heinſius* eſt mon garant au chap. 9. du livre que j'ai déja cité de lui. J'ai dit qu'ils avaient traité ces ſujets diverſement ; mais je ne l'ai dit qu'après *Ariſtote* & *Heinſius*, l'un au chap. 17., l'autre au chap. 3. Pour montrer la diſproportion du *Cid* en toutes ſes parties, je me ſuis ſervi de la comparaiſon de tous les corps phyſiques ; mais je n'ai fait que l'emprunter d'*Ariſtote*, qui s'en ſert au chap. 8. de ſon art poëtique. J'ai montré que le poëme dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraiſemblablement arriver dans vingt-quatre heures ; c'eſt l'opinion de ce grand Stagirite, au chap. 8. ; & enſuite j'ai fait voir que l'auteur du *Cid* avait eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures, des choſes qui dans l'hiſtoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me ſuis ſervi de l'exemple des tragédies de *Niobé* & de *Jephté*, pour montrer l'imperfection du *Cid ;* mais je les ai priſes d'*Heinſius* au chap. 16. vers la fin. J'ai dit que c'était pour des ouvrages de la nature du *Cid*, que *Platon* n'admettait point la poëſie ; il me l'aprend lui même au livre de ſa république,

& *Heinsius* le raporte au traité de la Satire d'*Horace* livre second. J'ai dit que ce philosophe, qui a mérité le nom de divin, bannissait toute la poësie, pour celle qui, comme le *Cid*, fait voir les méchantes actions sans les punir, & les bonnes sans les récompenser. *Aristote* me l'enseigne au chap. 4. de sa poëtique, & après lui *Heinsius* au livre de la *Constitution de la tragédie* chap. 2. & 14. J'ai dit que *Platon* bannissait *Homère*, encor qu'il l'eût couronné; on le peut voir au livre 10. de sa république, ou dans *Heinsius* au traité de la Satire d'*Horace*, livre second. J'ai dit en passant qu'il y a trois espèces de poësies: c'est *Heinsius* qui me l'aprend au chap. 2. de la *Constitution tragique.* J'ai dit que ce qu'on voit, touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre; c'est *Horace* qui l'assure en son art poëtique. J'ai soutenu qu'il faut que les actions soient la plûpart bonnes dans un poéme de théatre; *Aristote* l'enseigne ainsi au chap. 18. de sa poëtique; & après j'ai fait voir que toutes celles du *Cid* ne valent rien. J'ai raporté l'exemple d'*Euripide*; *Heinsius* l'a fait devant moi au chap. 14. de la *Constitution tragique.* J'ai cité *Marcellin* au livre 27. on le peut voir, ou bien *Heinsius* au traité de la Satire d'*Horace* livre 2. & c'est en cet endroit que j'ai montré que le *Cid* choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit sur ce sujet que la volonté fait le mariage; mais je ne l'ai dit qu'après les canonistes & les jurisconsultes au titre des nôces. Tout ce que j'ai avancé touchant le sujet simple ou mixte, est raporté d'*Aristote* au chap. 11. de son art poëtique, dans lequel on voit la condamnation du *Cid.*

* Ce *Heinsius* était, comme *Scudéri*, un très-mauvais poëte, auteur d'une plate amplification latine, apellée *tragédie*, dont le sujet est le massacre de ce qu'on appelle *les innocents.*

** Mais n'est-ce pas *Scudéri* qui le

J'ai ſoutenu qu'il ne faut rien de ſuperflu dans la ſcène ; ce philoſophe me l'enſeigne au chap. 9. du même livre ; & enſuite j'ai montré les fautes de cette nature qu'on peut remarquer au *Cid*. Je me ſuis ſervi de l'exemple de l'*Ajax* de *Sophocle* ; on peut voir ce que j'en ai dit dans la traduction qu'en a faite *Joſeph Scaliger*, ou dans *Heinſius* * chapitre 6. de ſa *Conſtitution tragique*. J'ai fait voir quels doivent être les épiſodes ; mais ce n'eſt qu'après *Ariſtote*, qui me l'enſeigne aux chap. 10. & 16. de ſa poëtique : & c'eſt par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du *Cid* ne valent rien du tout. Je me ſuis fortifié de l'exemple de *Teucer* & de *Ménélaüs*, après *Heinſius* au chap. 6. de la *Conſtitution de la tragédie*, & *Scaliger* le fils dans ſes poëſies. Il n'eſt pas juſqu'aux chœurs & à la muſique, dont j'ai parlé, que je ne prouve par *Heinſius* aux chap. 17. & 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces auteurs, & dans ces paſſages que je marque, & l'on verra que la réponſe de M. *Corneille* eſt auſſi faible que ſes injures **, & que s'il ne ſe défend mieux que cela, je n'aurai pas beſoin de toutes mes forces pour l'empêcher de ſe relever.

premier a dit des injures ? & n'eſt-ce pas la méthode de tous ces barbouilleurs de papier, comme les *Fréron*, les *Guion*, & autres malheureux de cette eſpèce, qui attaquent inſolemment ce qu'on eſtime, & qui enſuite ſe plaignent qu'on ſe moque d'eux ?

LETTRE DE M. DE SCUDÉRI
À
L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

PUisque monsieur *Corneille* m'ôte le masque, & qu'il veut que l'on me connaisse, j'ai trop accoutumé de paraître parmi les personnes de qualité, * pour vouloir encor me cacher: il m'oblige peut-être, en pensant me nuire; & si mes observations ne sont pas mauvaises, il me donne lui-même une gloire dont je voulais me priver. Enfin, messieurs, puisqu'il veut que tout le monde sache que je m'appelle SCUDÉRI, je l'avoue. Mon nom que d'assez honnêtes gens ont porté avant moi, ne me fera jamais rougir, vû que je n'ai rien fait, non plus qu'eux, d'indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'est pas glorieux de fraper un ennemi que nous avons jetté par terre, bien qu'il nous dise des injures, & qu'il est comme juste de laisser la plainte aux affligés, quoiqu'ils soient coupables, je ne veux point repartir à ses outrages par d'autres, ni faire comme lui d'une dispute académique, une querelle de crocheteur, ni du Lycée un marché public. Il suffit qu'on sache que le sujet qui m'a fait écrire est équitable, & qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raison d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume, c'est ce qui n'a non plus d'aparence que de vérité, puisqu'il est impossible que je

---

* Ce *Scudéri* est un modeste personnage!

a) Célèbres comédiens du tems des premières représentations du *Cid*, auxquels M. *de Scudéri* prétend attribuer le succès de cette piéce.

ſois atteint de ce vice, pour une choſe où je remarque tant de défauts, qui n'avait de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la repréſentaient, lui avaient prêtées, & que *Mondori*, la *Villiers a*), & leurs compagnons, n'étant pas dans le livre comme ſur le théatre, le *Cid* imprimé n'était plus le *Cid* que l'on a crû voir. Mais puiſque je ſuis ſa partie, j'aurais tort de vouloir être ſon juge, comme il n'a pas raiſon de vouloir être le mien. De quelque nature que ſoient les diſputes, il y faut toûjours garder les formes : je l'attaque, il doit ſe défendre, mais vous nous devez juger. Votre illuſtre corps, dont nous ne ſommes ni l'un ni l'autre, eſt composé de tant d'excellens hommes, que ſa vanité ferait bien plus inſuportable que celle dont il m'accuſe, s'il ne voulait pas s'y ſoumettre comme je fais. Que ſi l'un de nous devait recuſer quelques-uns de vous autres, ce ferait moi qui le devrais faire, puiſque je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paraître pour vous, en diſant, *b*) *Qu'il ne doit qu'à lui ſeul toute ſa renommée* : que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui ont corrigé pluſieurs fautes qui parurent aux premières repréſentations de ſon poëme, & qu'il ôta depuis par vos conſeils. Et ſans doute vos divins eſprits qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette tragi-comédie, qu'il appelle ſon chef-d'œuvre, m'auraient ôté en le corrigeant le moyen & la volonté de le reprendre, ſi vous n'euſſiez été forcés d'imiter adroitement ces médecins, qui voyant un corps dont toute la maſſe du ſang eſt corrompue, & toute la conſtitution mauvaiſe, ſe contentent d'u-

b) Vers que M. *Corneille* avait mis dans une piéce intitulée *Excuſes à Ariſte*, & qui lui attira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui. Cette piéce eſt dans le volume de ſes œuvres diverſes.

ſer de remèdes palliatifs, & de faire languir & vivre ce qu'ils ne ſauraient guérir. Mais, meſſieurs, comme vous avez fait voir votre bonté pour lui, j'ai droit d'eſpérer en votre juſtice. Que monſieur *Corneille* paraiſſe donc devant le tribunal où je le cite, puiſqu'il ne peut lui être ſuſpect, ni d'injuſtice, ni d'ignorance; qu'il s'y défende de plus de mille choſes dont je l'accuſe en mes obſervations; & lorſque vous nous aurez entendus, ſi vous me condamnez, je me condamnerai moi-même, je le croirai ce qu'il ſe croit, je l'apellerai mon maître; & par un livre de rétractations, je ferai ſavoir à toute la France que je ſais que je ne ſais rien. Mais à dire vrai, j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille deſcendre du premier rang, où beaucoup, dit-il, l'ont placé, juſqu'au pied du trône que je vous élève, & reconnaître pour juges ceux qu'il apelle ſes inférieurs, par la bouche de ces honnêtes gens, qui n'ont point de nom, & qui ne parlent que par la ſienne. Il ſe contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux, & que je l'ai repris ſans raiſon; mais je l'avertis que ce n'eſt point par un effort ſi faible qu'il peut ſe relever, puiſque dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fauſſeté qu'il m'impoſe, en marquant tous les auteurs & tous les paſſages que j'ai allégués, & que vous qui ſavez ce qu'il ignore, ſavez bien être véritables. Ce n'eſt pas que je ne ſouhaitaſſe qu'il dit vrai, parce que mes cenſures étant fortes & ſolides, j'aurais en moi-même les lumières que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands hommes de l'antiquité; & ſans la métempſycoſe de *Pythagore*, *Scudéri* aurait eu l'eſprit d'*Ariſtote*, dont il confeſſe qu'il eſt plus éloigné que le ciel ne l'eſt de la terre. Mais quelque faibleſſe qui ſoit en moi, qu'il vienne, qu'il voye & qu'il vainque, s'il peut; ſoit qu'il m'attaque

en ſoldat *c*), ſoit qu'il m'attaque en écrivain, il verra que je me fais défendre de bonne grace, & que ſi ce n'eſt en injures, dont je ne me mêle point, il aura beſoin de toutes ſes forces. Mais s'il ne ſe défend que par des paroles outrageuſes, au lieu de payer de raiſons, prononcez, meſſieurs, un arrêt digne de vous, qui faſſe ſavoir à toute l'Europe que le *Cid* n'eſt point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuſe piéce de monſieur *Corneille*. Vous le devez, & pour votre gloire en particulier, & pour celle de notre nation en général qui s'y trouve intéreſſée: vû que les étrangers qui pourraient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des *Taſſes* & des *Guarini*, croiraient que nos plus grands maîtres ne ſont que des aprentifs. C'eſt la plus importante & la plus belle action publique par où votre illuſtre académie puiſſe commencer les ſiennes: tout le monde l'attend de vous, & c'eſt pour l'obtenir que je vous préſente cette juſte requête.

---

c) Rodomontade de monſieur *de Scudéri*.

LES SENTIMENS
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE*
SUR
LA TRAGI-COMÉDIE DU CID.

CEux qui par quelque désir de gloire donnent leurs ouvrages au public, ne doivent pas trouver étrange que le public s'en fasse le juge. Comme le présent qu'ils lui font ne procède pas d'une volonté tout-à fait désintéressée, & qu'il n'est pas tant un effet de leur libéralité que de leur ambition, il n'est pas aussi de ceux que la bienséance veut qu'on reçoive sans en considérer le prix. Puisqu'ils font une espèce de commerce de leur travail, il est bien raisonnable que celui auquel ils l'exposent, ait la liberté de le rebuter selon qu'il le reconnait bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice désirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautés que des vrayes, ni qu'il paye de louange ce qui sera digne de blâme.

Ce n'est pas qu'il ne paraisse plus de bonté à louer ce qui est bon, qu'à reprendre ce qui est mauvais; mais il n'y a pas moins de justice en l'un qu'en l'autre. On peut même mériter de la louange en donnant du blâme, pourvû que les répréhensions partent du zèle de l'utilité commune, & qu'on ne prétende pas élever sa réputation sur les ruines de celle d'autrui. Il faut que les

* Ce jugement de l'académie fut rédigé par *Chapelain*; il est écrit tout entier de sa main, & l'original est à la bibliothèque du roi.

les remarques des défauts d'un auteur ne ſoient pas des reproches de ſa faibleſſe ; mais des avertiſſemens qui lui donnent de nouvelles forces ; & que ſi l'on coupe quelques branches de ſes lauriers, ce ne ſoit que pour les faire pouſſer davantage en une autre ſaiſon.

Si la cenſure demeurait dans ces bornes, on pourrait dire qu'elle ne ferait pas moins utile dans la république des lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne ferait pas moins de bons écrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons citoyens dans l'autre. Car c'eſt une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice ; & il y a beaucoup de perſonnes qui ne ſe laiſſent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait ſouvent demeurer au-deſſous de nous-mêmes, en nous perſuadant que nous ſommes déja au-deſſus des autres, & nous retient dans une médiocrité vicieuſe qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne paſſe point les termes de l'équité, decille les yeux de l'homme que l'amour-propre lui avait fermés, & lui faiſant voir combien il eſt éloigné du bout de la carrière, l'excite à redoubler ſes efforts pour y parvenir.

Ces avis ſi utiles en toutes choſes, le ſont principalement pour les productions de l'eſprit, qui ne ſaurait aſſembler ſans ſecours tant de diverſes beautés dont ſe forme cette beauté univerſelle, qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compoſe ſes ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait toûjours quelqu'une qui manque, ou qui ſoit défectueuſe, & que par conſéquent ils n'ayent toûjours beſoin ou d'aides, ou de réformateurs. Il eſt même à ſouhaiter que ſur des propoſi-

tions indécises il naisse des contestations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de tems, ce qu'une froide recherche n'aurait pû découvrir en plusieurs années, & que l'entendement humain faisant un effort pour se délivrer de l'inquiétude des doutes, s'aquière promtement par l'agitation de la dispute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connaissances. Celles qui sont estimées les plus belles, sont presque toutes sorties de la contention des esprits : & il est souvent arrivé que par cette heureuse violence on a tiré la vérité du fond des abîmes, & que l'on a forcé le tems d'en avancer la production. C'est une espèce de guerre qui est avantageuse pour tous, lorsqu'elle se fait civilement, & que les armes empoisonnées y sont défendues. C'est une course, où celui qui emporte le prix semble ne l'avoir poursuivi que pour en faire un présent à son rival.

Il serait superflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes & profitables querelles qu'on a vû naître dans tout le cercle des sciences entre ces rares hommes de l'antiquité. Il suffira de dire que parmi les modernes il s'en est ému de très-favorables pour les lettres, & que la poësie serait aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'est sans les contestations qui se sont formées sur les ouvrages des plus célèbres auteurs des derniers tems. En effet, nous en avons la principale obligation aux agréables différens qu'ont produit la *Hiérusalem* & le *Pastor fido*, c'est-à-dire, les chefs d'œuvre des deux plus grands poëtes de delà les monts; après lesquels peu de gens auraient bonne grace de murmurer contre la censure, & de s'offenser d'avoir une avanture pareille à la leur. Ces raisons & ces expériences eussent bien pû convier l'académie française à dire son sentiment du *Cid*, c'est-à-dire d'un poëme qui tient encor les esprits divisés, & qui n'a pas plus causé de plaisir que de trouble. Elle eût pû croire qu'on

ne l'eût pas accusée de trop entreprendre, quand elle eût prétendu donner sa voix en un jugement, où les ignorans donnaient la leur aussi hardiment que les doctes, & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une compagnie usât d'un droit dont les particuliers même sont en possession depuis tant de siécles. Mais elle se souvenait qu'elle avait renoncé à ce privilège par son institution; qu'elle ne s'était permis d'examiner que ses ouvrages, & qu'elle ne pouvait reprendre les fautes d'autrui sans faillir elle-même contre les règles. Parmi le bruit confus de la louange & du blâme, elle n'écoutait que ses loix qui lui commandaient de se taire. Elle eût bien voulu aprocher en quelque sorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en sont éloignés, & elle cherchait les moyens d'instruire par ses exemples, plutôt que par ses censures.

Lors même que l'observateur du *Cid* l'a conjurée par une lettre publique, & par plusieurs particulières, de prononcer sur ses remarques, & que son auteur a témoigné de son côté qu'il en espérait toute justice, bien loin de se vouloir rendre juge de leur différend, elle ne se pouvait seulement résoudre d'en être l'arbitre. Mais enfin elle a considéré qu'une académie ne pouvait honnêtement refuser son avis à deux personnes de mérite, sur une matiére purement académique, & qui était devenue illustre par tant de circonstances. Elle a fait céder, bien qu'avec regret, son inclination & ses régles aux instantes priéres qui lui ont été faites sur ce sujet, & s'est aucunement consolée, voyant que la violence qu'on lui faisait s'accordait avec l'utilité publique. Elle a pensé qu'en un siécle où les hommes courent au théatre comme au plus agréable divertissement qu'ils puissent prendre, elle aurait occasion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite, que se sont proposée ceux qui en ont donné les préceptes.

Comme les obſervations des cenſeurs de cette tragi-comédie ne l'ont pû préoccuper, le grand nombre de ſes partiſans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien crû qu'elle pouvait être bonne, mais elle n'a pas crû qu'il falût conclure qu'elle le fût, à cauſe ſeulement qu'elle avait été agréable. Elle s'eſt perſuadée qu'étant queſtion de juger de la juſtice & non pas de la force de ſon parti, il falait plutôt peſer les raiſons, que compter les hommes qu'elle avait de ſon côté, & ne regarder pas tant ſi elle avait plû, que ſi en effet elle avait dû plaire.

La nature & la vérité ont mis un certain prix aux choſes, qui ne peut être changé par celui que le hazard ou l'opinion y mettent; & c'eſt ſe condamner ſoi-même que d'en juger ſelon ce qu'elles paraiſſent, & non pas ſelon ce qu'elles ſont.

Il eſt vrai qu'on pourrait croire que les maîtres de l'art ne ſont pas bien d'accord ſur cette matière. Les uns trop amis, ce ſemble, de la volupté, veulent que le délectable ſoit le vrai but de la poëſie dramatique; les autres plus avares du tems des hommes, & l'eſtimant trop cher pour le donner à des divertiſſemens qui ne fiſſent que plaire ſans profiter, ſoutiennent que l'utile en eſt la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes ſi différens, on trouvera qu'ils ne diſent que la même choſe, ſi l'on y veut regarder de près, & ſi jugeant d'eux auſſi favorablement que l'on doit, on vient à penſer que ceux qui ont tenu le parti du plaiſir, étaient trop raiſonnables pour en autoriſer un qui ne fût pas conforme à la raiſon. Il faut croire, ſi l'on ne veut leur faire injuſtice, qu'ils ont entendu parler du plaiſir qui n'eſt point l'ennemi, mais l'inſtrument de la vertu qui purge l'homme, ſans

a) Le goût des aigres & des amers n'eſt pas contraire au bon ſens, mais au goût général.

b) Il n'y a perſonne qui puiſſe s'at-

dégoût & insensiblement, de ses habitudes vicieuses, qui est utile parce qu'il est honnête, & qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'ame pour l'avoir corrompue. Ainsi ils ne combattent les autres qu'en aparence, puisqu'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même, au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement; que quelque part qu'il se trouve, il ne va jamais sans elle, & que tous deux se produisent par les mêmes voyes. De cette sorte ils sont d'accord & avec eux & avec nous, & nous pouvons dire tous ensemble qu'une piéce de théatre est bonne quand elle produit un contentement raisonnable.

Mais comme dans la musique & dans la peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fussent bons, encor qu'ils plussent au vulgaire, si les préceptes de ces arts n'y étaient bien observés, & si les experts, qui en sont les vrais juges, ne confirmaient par leur aprobation celle de la multitude; de même, nous ne dirons pas sur la foi du peuple, qu'un ouvrage de poësie soit bon, parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont contens. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé, comme est celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes. *a*)

Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins & les vicieux, qui ne font que rire des adultères & des incestes, & qui ne se soucient pas de voir violer les loix de la nature, pourvû qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un œil ignorant ou barbare *b*), & qui ne feraient

tendrir pour *Clitemnestre* quand elle est donnée pour la meurtrière de son époux: il ne faut pas aporter des exemples qui ne sont pas dans la nature.

pas moins touchés de voir afliger une *Clitemnestre* qu'une *Pénélope*. Les mauvais exemples sont contagieux, même sur les théatres; les feintes représentations ne causent que trop de véritables crimes, & il y a grand péril à divertir le peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'accoutumer ni ses yeux ni ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer, & de lui aprendre tantôt la cruauté, & tantôt la perfidie, si nous ne lui en aprenons en même tems la punition, & si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement.

D'ailleurs il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le désordre & par la confusion; & s'il se trouve que les piéces irrégulières contentent quelquefois, ce n'est que parce qu'elles ont quelque chose de régulier; ce n'est que pour quelques beautés véritables & extraordinaires, qui emportent si loin l'esprit, que de longtems après il n'est capable d'apercevoir les difformités dont elles sont suivies, & qui font couler insensiblement les défauts, pendant que les yeux de l'entendement sont encor éblouis par l'éclat de ses lumières. Que si au contraire quelques piéces régulières donnent peu de satisfaction, il ne faut pas croire que ce soit la faute des régles, mais bien celle des auteurs, dont le stérile génie n'a pû fournir à l'art une matière qui fût assez riche c). Toutes ces vérités étant suposées, nous ne pensons pas que les questions qui se sont émues sur le sujet du *Cid* soient encor bien décidées, ni que les jugemens qui en ont été faits, doivent empêcher que nous ne contentions l'observateur, & ne donnions notre avis sur ses remarques.

c) On devrait dire une forme assez belle.

Il faut avouer que d'abord nous nous sommes étonnés que l'observateur ayant entrepris de convaincre cette piéce d'irrégularité, se soit formé pour cela une méthode différente de celle que tient *Aristote*, quand il enseigne la manière de faire des poëmes épiques & dramatiques. Il nous a semblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci, il eût fait plus régulièrement de considérer l'un après l'autre, la fable, qui comprend l'invention & la disposition du sujet, les mœurs, qui embrassent les habitudes de l'ame & ses diverses passions, les sentimens, auxquels se réduisent les pensées nécessaires à l'expression du sujet, & la diction, qui n'est autre chose que le langage poëtique; car nous trouvons que pour en avoir usé d'autre sorte, ses raisonnemens en paraissent moins solides, & que ce qu'il y a de plus fort dans ses objections en est affaibli.

Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle méthode, si nous n'eussions apréhendé de l'autoriser en quelque façon par notre silence. Mais quoi qu'il en soit, qu'il ait failli ou non en l'établissant, nous ne pouvons faillir quand nous la suivons, puisque nous examinons son ouvrage; & quelque chemin qu'il ait pris, nous ne saurions nous en écarter, sans lui donner occasion de se plaindre que nous prenons une autre route, afin de le mettre en défaut.

Il pose donc premiérement, que le sujet du *Cid* ne vaut rien; mais à nôtre avis il tâche plus de le prouver, qu'il ne le prouve en effet, lorsqu'il dit, *que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue, & qu'on en devine la fin aussi-tôt qu'on en a vû le commencement.* Car le nœud *d*) des piéces de théatre étant un ac-

d) Ce nœud n'est pas toûjours un accident inopiné, souvent il est formé par les combats des passions. Cette manière est la plus heureuse & la plus difficile.

cident inopiné qui arrête le cours de l'action repréſentée, & le dénouement un autre accident imprévû qui en facilite l'accompliſſement, nous trouvons que ces deux parties du poëme dramatique ſont manifeſtes en celui du *Cid*, & que ſon ſujet ne ſerait pas mauvais nonobſtant cette objection, s'il n'y en avait point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que ſe ſouvenir que le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue* ayant été réſolu dans l'eſprit du comte, la querelle qu'il a incontinent après avec *don Diègue*, met l'affaire aux termes de ſe rompre, & qu'enſuite la mort que lui donne *Rodrigue* en éloigne encor plus la concluſion. Et dans ces continuelles traverſes l'on reconnaîtra facilement le nœud ou l'intrigue. Le dénouement auſſi ne ſera pas moins évident, ſi l'on conſidère qu'après beaucoup de pourſuites contre *Rodrigue*, *Chimène* s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporterait la tête, *don Sanche* ſe préſente, & que le roi non ſeulement n'ordonne point de plus grande peine à *Rodrigue* pour la mort du comte, que de ſe battre une fois; mais encor, contre l'attente de tous, oblige *Chimène* d'épouſer celui des deux qui ſortira vainqueur du combat. Maintenant ſi ce dénouement eſt ſelon l'art, ou non, c'eſt une autre queſtion qui ſe vuidera en ſon lieu. *e*) *Tant y a* qu'il ſe fait avec ſurpriſe, & qu'ainſi l'intrigue ni le démêlement ne manque point à cette piéce. Auſſi l'obſervateur même eſt contraint de le reconnaître peu de tems après, lorſqu'en blâmant les épiſodes détachés, il dit, que l'auteur a eu d'autant moins de raiſon d'en mettre un ſi grand nombre dans le *Cid*, que *le ſujet en étant mixte, il n'en avait aucun beſoin*, conformément à ce qu'il venait de

e) *Tant y a* eſt devenu une expreſſion baſſe, & ne l'était point alors.

de dire parlant du ſujet mixte, *qu'étant aſſez intrigué de ſoi, il ne recherche preſque aucun embelliſſement.* Si donc le ſujet du *Cid* ſe peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce ſoit parce qu'il n'a pas de nœud, mais parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable. L'obſervateur, à la vérité, a bien touché cette raiſon, mais ç'a été hors de ſa place, quand il a voulu prouver *qu'il choquait les principales régles dramatiques.*

A ce que nous pouvons juger des ſentimens d'*Ariſtote* ſur la matière du vraiſemblable, il n'en reconnait que de deux genres, le commun & l'extraordinaire. Le commun comprend les choſes qui arrivent ordinairement aux hommes, ſelon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs paſſions, comme il eſt vraiſemblable qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant faſſe des imprudences, qu'un prodigue tombe en miſére, & qu'un homme en colère coure à la vengeance, & tous les effets qui ont accoutumé d'en procéder. L'extraordinaire embraſſe les choſes qui arrivent rarement, & outre le vraiſemblable ordinaire, comme qu'un habile méchant ſoit trompé, qu'un homme fort ſoit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui ſurprennent, & qu'on attribue à la fortune, pourvû qu'ils naiſſent de l'enchainement des choſes qui arrivent d'ordinaire. Telle eſt l'avanture d'*Hécube*, qui par une rencontre extraordinaire vit jetter par la mer le corps de ſon fils ſur le rivage, où elle était allée pour laver celui de ſa fille. Or qu'une mère aille laver le corps de ſa fille ſur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce ſont deux choſes qui conſidérées ſéparément, n'ont rien qui ne ſoit ordinaire; mais qu'au même lieu & au même tems qu'une mère lave le corps de ſa fille, elle voye arriver celui de ſon fils, qu'elle croyait plein de vie & en ſureté, c'eſt un accident tout-à-fait étrange, & dans lequel deux choſes communes en produiſent

une extraordinaire & merveilleuſe. Hors de ces deux genres, il ne ſe fait rien qu'on puiſſe ranger ſous le vraiſemblable; & s'il arrive quelque événement qui ne ſoit pas compris ſous eux, il s'appelle ſimplement poſſible; comme il eſt poſſible que celui qui a toûjours vécu en homme de bien, commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut ſervir de ſujet à la poëſie narrative ni à la repréſentative; puiſque ſi le poſſible eſt leur propre matière, il ne l'eſt pourtant que lorſqu'il eſt vraiſemblable ou néceſſaire. Mais le vraiſemblable, tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que ſoit par la première notion de l'eſprit, ſoit par réflexion ſur toutes les parties dont il réſulte, lorſque le poëte l'expoſe aux auditeurs & aux ſpectateurs, ils ſe portent à croire, ſans autre preuve, qu'il ne contient rien que de vrai, parce qu'ils ne voyent rien qui y répugne. Quant à la raiſon qui fait que le vraiſemblable, plutôt que le vrai, eſt aſſigné pour partage à la poëſie épique & dramatique, c'eſt que cet art ayant pour fin le plaiſir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraiſemblable, qui ne trouve point de réſiſtance en eux, que par le vrai, qui pourrait être ſi étrange & ſi incroyable, qu'ils refuſeraient de s'en laiſſer perſuader & de ſuivre leur guide ſur ſa ſeule foi. Mais comme pluſieurs choſes ſont requiſes pour rendre une action vraiſemblable, & qu'il y faut garder la bienſéance du tems, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs & des paſſions, la principale entre toutes, eſt que dans le poëme chacun agiſſe conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées, & que, par exem-

f) Avec le reſpect que j'ai pour l'académie, il me ſemble, comme au public, qu'il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'un roi promette pour époux le vengeur de la patrie, à une fille, qui malgré elle aime éperdûment ce hé-

pie, un méchant ne fasse point de bons desseins. Ce qui fait désirer une si exacte observation de ces loix, est qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux, qui ravit l'ame d'étonnement & de plaisir, & qui est le parfait moyen dont la poësie se sert pour être utile.

Sur ce fondement nous disons que le sujet du *Cid* est défectueux en sa plus essentielle partie, parce qu'il manque & de l'un & de l'autre vraisemblable, & du commun & de l'extraordinaire. Car, ni la bienséance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuse *f*) n'y est gardée par le poëte; lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son père; ni la fortune par un accident imprévu, & qui naisse de l'enchainement des choses vraisemblables, n'en fait point de démêlement. Au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour, & le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de *Fernand*, qui vient ordonner un mariage, que par raison il ne devait pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette avanture combat en faveur du poëte, & le rend plus excusable que si c'étoit un sujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théatre, & qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes, dont les juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a des vérités monstrueuses, ou qu'il faut suprimer pour le bien de la societé, ou que, si on ne les peut tenir cachées, il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges.

C'est principalement en ces rencontres que le poëte a droit de

ros, surtout si l'on considère que son duel avec le comte de *Gormas* était en ce tems-là regardé de tout le monde comme l'action d'un brave homme, dont il n'a pû se dispenser.

préférer la vraiſemblance à la vérité, & de travailler plutôt ſur un ſujet feint & raiſonnable, que ſur un véritable qui ne ſoit pas conforme à la raiſon. Que s'il eſt obligé de traiter une matière hiſtorique de cette nature, c'eſt alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienſéance, ſans avoir égard à la vérité, & qu'il la doit plutôt changer toute entière, que de lui laiſſer rien qui ſoit incompatible avec les régles de ſon art, lequel ſe propoſant l'idée univerſelle des choſes, les épure des défauts & des irrégularités particuliéres que l'hiſtoire par la ſévérité de ſes loix eſt contrainte d'y ſouffrir. De ſorte qu'il y aurait eu ſans comparaiſon moins d'inconvénient dans la diſpoſition du *Cid*, de feindre contre la vérité, *g*) ou que le comte ne ſe fût pas trouvé à la fin véritable père de *Chimène*, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de ſa bleſſure, ou que le ſalut du roi & du royaume eût abſolument dépendu de ce mariage *h*), pour compenſer la violence que ſouffrait la nature en cette occaſion, par le bien que le prince & ſon état en recevraient : tout cela, diſons-nous, aurait été plus pardonnable, que de porter ſur la ſcène l'événement tout pur & tout ſcandaleux, comme l'hiſtoire le fourniſſait. Mais le plus expédient eût été de n'en faire point de poëme dramatique, puiſqu'il était trop connu pour l'altérer en un point ſi eſſentiel, & de trop mauvais exemple pour l'expoſer à la vuë du peuple, ſans l'avoir auparavant rectifié.

Au reſte, l'obſervateur, qui avec raiſon trouve à redire au peu de vraiſemblance du mariage de *Chimène*, ne confirme pas ſa bonne cauſe, comme il le croit, par la ſignification prétendue du

g) Si le comte n'eût pas été le père de *Chimène*, c'eſt cela qui eût fait un roman contre la vraiſemblance, & qui eût détruit tout l'intérêt.

h) Cette idée que le ſalut de l'état eût dépendu du mariage de *Chimène*, me parait très-belle : mais il eût falu changer toute la conſtruction du poëme.

terme de *fable*, duquel se sert *Aristote* pour nommer le sujet des poëmes dramatiques. Et cette erreur lui est commune avec quelques-uns des commentateurs de ce philosophe, qui se sont figurés que par ce mot de *fable*, la vérité est entiérement bannie du théatre, & qu'il est défendu au poëte de toucher à l'histoire, & de s'en servir pour matière, à cause qu'elle ne souffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraisemblance.

En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'*Aristote*, qui sans doute par ce mot de *fable*, n'a voulu dire autre chose que le sujet, & n'a point entendu ce qui nécessairement devait être fabuleux, mais seulement ce qu'il n'importait pas qui fût vrai, pourvû qu'il fût vraisemblable. Sa poëtique nous en fournit la preuve dans ce passage exprès, où il dit: *que le poëte pour traiter des choses avenues ne serait pas estimé moins poëte* i), *parce que rien n'empêche que quelques-unes de ces choses ne soient telles qu'il est vraisemblable qu'elles soient avenues*; & encor en plusieurs autres lieux, où il a voulu que le sujet tragique ou épique fût véritable en gros, ou estimé tel, & n'y a désiré, ce semble, autre chose sinon que le détail n'en fût point connu, afin que le poëte le pût suppléer par son invention, & du moins en cette partie mériter le nom de poëte. Et certes ce serait une doctrine bien étrange, si pour demeurer dans la signification littérale du mot de *fable*, on voulait faire passer pour choses fabuleuses ces avantures des *Médées*, des *Edipes*, des *Orestes*, &c. que toute l'antiquité nous donne pour de véritables histoires, en ce qui regarde le gros de l'événement,

i) Avec la permission d'*Aristote*, le vraisemblable ne suffirait pas. On n'est point du tout poëte pour traiter un sujet vraisemblable, on ne l'est que quand on l'embellit.

En ceci il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses & grandes en un si petit espace de tems, mais de faire entrer dans un même esprit, & dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si oposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la mort d'un père, & le consentement d'épouser son meurtrier; & d'accorder en un même jour deux choses, qui ne se pouvaient souffrir dans toute une vie. L'auteur espagnol a moins péché en cet endroit contre la bienséance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite & ce consentement. Et le français qui a voulu se renfermer dans la régle des vingt-quatre heures, pour éviter une faute, est tombé dans une autre, & de crainte de pécher contre les régles de l'art, a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'observateur dit après ceci de la juste grandeur que doit avoir un poëme pour donner du plaisir à l'esprit sans lui donner de la peine, contient une bonne & solide doctrine, fondée sur l'autorité d'*Aristote*, ou pour mieux dire, sur celle de la raison. Mais l'aplication ne nous en semble pas juste, lorsqu'il explique cette grandeur plutôt du tems que des matières, & qu'il veut que le *Cid* soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour des actions qui se sont faites dans le cours de plusieurs années; au lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions, que l'esprit n'en peut regarder d'une vûe. Ainsi, tant qu'il ait prouvé que le sujet du *Cid* est trop diffus pour n'embarrasser pas la mémoire, nous n'estimons point qu'il péche en excès de grandeur, pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vraisemblable qu'elles puissent être avenues en un jour.

Mais que ce soit l'abondance des matières, plutôt que l'étendue du tems, qui travaille l'esprit & fasse le poëme dramatique trop grand,

grand, il eſt aiſé de le juger par l'épique, qui peut embraſſer une entière révolution ſolaire, & la ſuite des quatre ſaiſons, ſans que la mémoire ait de la peine à le concevoir diſtinctement, & qui néanmoins pourrait lui ſembler trop vaſte, ſi le nombre des avantures y engendrait confuſion, & ne le laiſſait pas voir d'une ſeule vûe. A la vérité *Ariſtote* a preſcrit le tems des piéces de théatre, & n'a donné aux actions qui en ſont le ſujet, que l'eſpace compris entre le lever & le coucher du ſoleil. Néanmoins, quand il a établi une régle ſi judicieuſe, il l'a fait pour des raiſons bien éloignées de celle qu'allégue en ce lieu l'obſervateur. Mais comme c'eſt une des plus curieuſes queſtions de la poëſie, & qu'il n'eſt point néceſſaire de la vuider en cette occaſion, nous remettons à la traiter dans l'art poëtique que nous avons deſſein de faire.

Quant à celle qui a été propoſée par quelques-uns, ſi le poëte eſt condamnable pour avoir fait arriver en un même tems des choſes avenues en des tems différens, nous eſtimons qu'il ne l'eſt point, s'il le fait avec jugement, & en des matières, ou peu connuës, ou peu importantes. Le poëte ne conſidère dans l'hiſtoire que la vraiſemblance des événemens, ſans ſe rendre eſclave des circonſtances qui en accompagnent la vérité. De manière que pourvû qu'il ſoit vraiſemblable que pluſieurs actions ſe ſoient auſſi-bien pû faire conjointement que ſéparément, il eſt libre au poëte de les raprocher, ſi par ce moyen il peut rendre ſon ouvrage plus merveilleux.

Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de *Virgile* dans ſa *Didon*, qui ſelon tous les chronologiſtes nâquit plus de deux cent ans après *Enée*; ſi l'on ne veut encor ajouter celui du *Taſſe* dans le *Renaud* de ſa *Hiéruſalem*, lequel ne pouvait être né qu'à peine, lorſque mourut *Godefroi de Bouil-*

ſon. Les fautes d'*Æſchile* & de *Buchanan*, bien remarquées par *Heinſius*, dans la *Niobé* & dans la *Jephté*, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car ſi nous croyons que le poëte, comme maître du tems, peut alonger ou accourcir celui des actions qui compoſent ſon ſujet, c'eſt toûjours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraiſemblance, & qu'il ne viole point le reſpect dû aux choſes ſacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au ſens commun & à l'uſage, comme de ſuppoſer *Niobé* attachée trois jours entiers, ſans dire une ſeule parole, ſur le tombeau de ſes enfans. Moins encor aprouvons-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'écriture, dont les moindres ſillabes ſont trop ſaintes pour ſouffrir aucun des changemens que le poëte aurait droit de faire dans les hiſtoires profanes, comme d'abréger, d'autorité privée, les deux mois que la fille du *Galaadite* avait demandés pour aller pleurer ſa virginité dans les montagnes.

L'obſervateur après cela paſſe à l'examen des mœurs attribuées à *Chimène*, & les condamne. En quoi nous ſommes entiérement de ſon côté; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne ſoit contre la bienſéance de ſon ſexe, amante trop ſenſible, & fille trop dénaturée. Quelle violence que lui pût faire ſa paſſion, il eſt certain qu'elle ne devait point ſe relâcher dans la vengeance de la mort de ſon père, & moins encor ſe réſoudre à épouſer celui qui l'avait fait mourir. En ceci il faut avouer que ſes mœurs ſont du moins ſcandaleuſes, ſi en effet elles ne ſont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, & s'écartent du but de la poëſie, qui veut être utile. Ce n'eſt pas que cette utilité ne ſe puiſſe produire par des mœurs qui ſoient mauvaiſes; mais pour la produire par de mauvaiſes mœurs, il faut qu'à la fin elles ſoient punies, & non récompenſées com-

me elles le ſont en cet ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité, qui eſt un vice dans l'art, qui n'a point été remarqué par l'obſervateur, s'il ne ſuffiſait de ce qu'il a dit pour nous faire aprouver ſa cenſure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner *Chimène*, de ce qu'elle aime le meurtrier de ſon père, puiſque ſon engagement avec *Rodrigue* avait précédé la mort du comte, & qu'il n'eſt pas en la puiſſance d'une perſonne de ceſſer d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons ſeulement de ce que ſon amour l'emporte ſur ſon devoir, & qu'en même tems qu'elle pourſuit *Rodrigue*, elle fait des vœux en ſa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en ſon abſence un bon deſſein de

Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui,

ſi-tôt qu'il ſe préſente à elle, quoique teint du ſang de ſon père, elle le ſouffre en ſon logis & dans ſa chambre même, ne le fait point arrêter, l'excuſe de ce qu'il a entrepris contre le comte, lui témoigne que pour cela elle ne laiſſe pas de l'aimer, lui donne preſque à entendre qu'elle ne le pourſuit que pour en être plus eſtimée, & enfin ſouhaite que les juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'eſt trop clairement trahir ſes obligations naturelles en faveur de ſa paſſion; c'eſt trop ouvertement chercher une couverture à ſes deſirs, & c'eſt faire bien moins le perſonnage de fille que d'amante. Elle pouvait ſans doute aimer encor *Rodrigue* après ce malheur, puiſque ſon crime n'était que d'avoir réparé le deshonneur de ſa maiſon. Elle le devait même en quelque ſorte, pour relever ſa propre gloire, lorſqu'après une longue agitation, elle eut donné l'avantage à ſon honneur, ſur une amour ſi violente & ſi juſte que la ſienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage une ſi belle

victoire de l'honneur sur l'amour, eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raisonnable *l*).

Aussi n'est-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous désaprouvons. Nous n'y trouvons à dire sinon qu'il se termine autrement qu'il ne devrait, & qu'au lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à qui le dessus demeure, est celui qui raisonnablement devait succomber. Que s'il eût pû être permis au poëte de faire que l'un de ces deux amans préférât son amour à son devoir, on peut dire qu'il eût été plus excusable d'attribuer cette faute à *Rodrigue* qu'à *Chimène*. *Rodrigue* était un homme, & son sexe qui est comme en possession de fermer les yeux à toutes considérations pour se satisfaire en matière d'amour, eût rendu son action moins étrange & moins insupportable.

Mais au contraire *Rodrigue*, lorsqu'il y va de la vengeance de son père, témoigne que son devoir l'emporte absolument sur son amour, & oublie *Chimène*, ou ne la considère plus. Il ne lui suffit pas de vouloir vaincre le comte, pour venger l'affront fait à sa race; il agit encor comme ayant dessein de lui ôter la vie, bien que sa mort ne fût pas nécessaire pour sa satisfaction. Il pouvait respecter le comte en faveur de sa fille, sans rien diminuer de la haine qu'il était désormais obligé d'avoir pour lui. Et puisque par cette même loi d'honneur qui l'engageait au ressentiment, il y avait plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devait aller au combat avec le seul desir d'en remporter l'avantage, & le dessein de l'épargner autant qu'il lui ferait possible,

l) Une chose assez singulière, mais très-vraie, c'est que si *Chimène* avait continué à poursuivre *Rodrigue* après qu'il a sauvé Seville, & qu'il a pardonné à *don Sanche*, cela eût été froid & ridicule. Si jamais on fait une piéce dans ce goût,

afin que dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvait refuſer à ſon père, il rendit ce reſpect à *Chimène* de conſidérer encor le ſien, & que par ce moyen il conſervât l'eſpérance de la pouvoir un jour épouſer.

Cependant ce même *Rodrigue* devenu ennemi de ſa maîtreſſe, ennemi de ſoi-même, & plus aveugle de colère que d'amour, ne voit plus rien que ſon affront, & ne ſonge plus qu'à ſa vengeance. Dans ſon tranſport il fait des choſes qu'il n'était pas obligé de faire, & ſans néceſſité ceſſe d'être amant, pour paraître ſeulement homme d'honneur. *Chimène* au contraire, quoique pour venger la mort de ſon père, elle dût faire plus que *Rodrigue* n'avait fait pour venger l'affront du ſien, puiſque ſon ſexe exigeait d'elle une ſévérité plus grande, & qu'il n'y avait que la mort de *Rodrigue* qui pût expier celle du comte, pourſuit lâchement *m*) cette mort, craint d'en obtenir l'arrêt; & le ſoin qu'elle devait avoir de ſon honneur, cède entiérement au ſouvenir qu'elle a de ſon amour.

Si maintenant on nous allégue pour ſa défenſe, que cette paſſion de *Chimène* a été le principal agrément de la piéce, & ce qui lui a excité le plus d'aplaudiſſement; nous répondrons que quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, elle eſt heureuſement exprimée. Ses puiſſans mouvemens, joints à ſes vives & naïves expreſſions, ont bien pû faire eſtimer ce qui en effet ſerait plus eſtimable, ſi c'était une piéce ſéparée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut ſouffrir. En un mot elle a aſſez d'éclat & de charmes, pour avoir fait oublier les régles *n*) à ceux qui

je réponds de la chûte. Les mêmes ſentimens qui charmèrent l'Eſpagne, charmèrent enſuite la France.

m) Aujourd'hui on dirait *faiblement*.

n) Il me ſemble qu'il ne s'agit pas ici des régles, mais des mœurs.

ne les favent guères bièn, ou à qui elles ne font guères préfentes.

Enfuite de cet examen l'obfervateur fait l'anatomie du poëme, pour en montrer les particuliers défauts & les divers manquemens de bienféance. Mais il nous femble qu'il ouvre mal cette carrière, & nous croyons que fa première remarque n'eft pas jufte, lorfqu'il trouve à redire que le comte juge avantageufement de *Sanche*. Car *Rodrigue* & *Sanche* ayant été tous deux fupofés du plus noble fang de Caftille, le comte avait raifon de penfer qu'ils imiteraient également la valeur de leurs ancêtres, il n'était pas obligé de prévoir que l'un d'eux ferait affez *o*) lâche pour vouloir racheter fa vie, en acceptant la condition de la part de fon vainqueur. Ce n'eft pas ici le lieu de reprocher au poëte la faute qu'il fait faire à *D. Sanche* vers la fin de la piéce; & cette faute ayant été poftérieure à ce que dit maintenant le comte, nous l'eftimons vainement alléguée, pour condamner la bonne opinion que raifonnablement il devait avoir de *D. Sanche* avant qu'il l'eût commife.

La feconde objection nous femble confidérable, & nous croyons avec l'obfervateur, qu'*Elvire* fimple fuivante de *Chimène*, n'était pas une perfonne avec qui le comte dût avoir cet entretien; principalement en ce qui regardait l'élection que l'on allait faire d'un gouverneur pour l'infant de Caftille, & la part qu'il y penfait avoir. En cela le poëte a montré, finon peu d'invention, au moins beaucoup de négligence; puifque s'il l'eût feinte parente du comte & compagne de fa fille, il eût pû rendre plus excufable le difcours que le comte lui fait. Nous trouvons encore

o) Je ne crois pas que dans les tems de la chevalerie ce fût une lâcheté : rien n'était plus commun que des chevaliers, qui ayant été défarmés allaient porter leurs armes à la maîtreffe du vainqueur. L'action de *don Sanche* ne parut point du tout lâche en Efpagne, où l'on était encor entoufiafmé de la chevalerie.

que l'obſervateur l'eût pu raiſonnablement reprendre, d'avoir fait l'ouverture de toute la piéce par une ſuivante; ce qui nous ſemble peu digne de la gravité du ſujet, & ſeulement ſuportable dans le comique.

Quant à la troiſiéme, nous pourrions croire d'un côté, que le comte, de quelque ſorte qu'il parle de lui-même, ne devrait point paſſer pour fanfaron; puiſque l'hiſtoire, & la propre confeſſion de *D. Diégue*, lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fuſſent alors en Eſpagne. Ainſi du moins n'eſt-il pas fanfaron, ſi l'on prend ce mot au ſens que l'obſervateur l'a pris, lorſqu'il l'a accompagné de celui de capitan de la farce, de qui la valeur eſt toute ſur la langue. Si bien que les diſcours où il s'emporte ſeraient plutôt des effets de la préſomption d'un vieux ſoldat, que des fanfaronneries *p*) d'un capitan de farce, & des vanités d'un homme vaillant, que des artifices d'un poltron pour couvrir le défaut de ſon courage. D'autre côté les hyperboles exceſſives, & qui ſont véritablement de théatre, dont tout le rôle de ce comte eſt rempli, & l'inſuportable audace avec laquelle il parle du roi ſon maître, qui à le bien conſidérer ne l'avait point trop mal-traité en préférant *D. Diégue* à lui, nous ſont croire que le nom de fanfaron lui eſt bien dû, que l'obſervateur le lui a donné avec juſtice. Et en effet il le mérite, ſi nous prenons ce mot dans l'autre ſignification, où il eſt reçu parmi nous, c'eſt-à-dire, homme de cœur, mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage, & qui mépriſe chacun, & n'eſtime que ſoi-même.

p) Il faut remarquer que les fanfaronades de tous les capitans de comédie étaient alors portées à un excès de ridicule ſi outré, que le comte de *Gormas*, tout fanfaron qu'il eſt, parait modeſte en comparaiſon.

La ſcène qui ſuit nous ſemble condamnée ſans fondement ; car la rélation qu'*Elvire* y fait à *Chimène*, de ce qu'elle vient d'entreprendre, eſt très-ſuccinte, & ne tombe point ſous le genre de celles qui ſe doivent plutôt faire *derrière les rideaux* que ſur la ſcène. *q*) Elle eſt même néceſſaire pour faire paraître *Chimène* dès le commencement de la piéce, pour faire connaître au ſpectateur la paſſion qu'elle a pour *Rodrigue*, & pour faire entendre que *D. Diégue* la doit demander en mariage pour ſon fils.

Quant à la troiſiéme nous ſommes entiérement de l'avis de l'obſervateur, & tenons tout l'épiſode de l'infante condamnable. Car ce perſonnage n'y contribue rien, ni à la concluſion, ni à la rupture de ce mariage, & ne ſert qu'à repréſenter une paſſion niaiſe, qui d'ailleurs eſt peu ſéante à une princeſſe, étant conçue pour un jeune homme qui n'avait encor donné aucun témoignage de ſa valeur. Ce n'eſt pas que nous ignorions que tous les épiſodes, quoique non néceſſaires, ne ſont pas pour cela bannis de la poëſie. Mais nous ſavons auſſi qu'ils ne ſont eſtimés que dans la poëſie épique, que la dramatique ne les ſouffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui regnent dans toute la piéce. La plupart de ce que l'obſervateur dit enſuite pour appuyer ſa cenſure, touchant la liaiſon des épiſodes avec le ſujet principal, eſt pure doctrine d'*Ariſtote*, & très conforme au bon ſens. Mais nous ſommes bien éloignés de croire avec lui, que *D. Sanche* ſoit du nombre de ces perſonnes épiſodiques qui ne ſont aucun effet dans le poëme. Et certes il eſt mal-aiſé de s'imaginer quelle raiſon il a eu de prendre une

telle

q) Donc les comédiens ont eu très-grand tort de retrancher cette ſcène.

telle opinion, ayant pû remarquer que *D. Sanche* est rival de *D. Rodrigue* en l'amour *r*) de *Chimène;* qu'après la mort du comte il la sert auprès du roi, pour essayer d'acquérir ses bonnes graces, & qu'enfin il se bat pour elle contre *Rodrigue*, & demeure vaincu. Si bien que les actions de *D. Sanche* sont mêlées dans toutes les principales du poëme, & la dernière, qui est celle du combat, ne se fait pas simplement afin qu'il soit battu, comme prétend l'observateur, mais afin que par le desavantage qu'il y reçoit, *Rodrigue* puisse être purgé de la mort du comte, & en même tems obtenir *Chimène*. L'objection semble plus forte contre *Arias*, qui sans doute a moins de part dans le sujet que *D. Sanche*. Toutefois on ne peut pas dire absolument que ce personnage y soit aussi peu nécessaire que l'infante. Car en le bannissant il faudrait bannir des tragédies tous les conseillers des princes, & condamner généralement tous les poëtes anciens & modernes qui les y ont introduits. Outre que sur la fin il sert de juge au camp, lorsque les deux rivaux se battent. Ainsi il ne peut passer pour être entiérement inutile, comme l'observateur l'assure. Il est vrai, qu'encor qu'on entende bien ce qui l'amène dans la première scène du second acte, & que cela ne mérite point de censure, l'observateur toutefois, selon notre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le poëte avec raison. Car au lieu que le roi envoye *Arias* vers le comte, pour le porter à satisfaire *D. Diègue*, il falait qu'il lui envoyat des gardes, pour empêcher la fuite que pourrait causer le ressentiment de cette offense, & pour l'obliger, de puissance absolue, à la réparer avec une satisfaction digne de la personne offensée.

La faute de jugement que l'observateur remarque dans la troi-

r) On ne dirait point aujourd'hui *rival en l'amour*.

fiéme fcène, nous femble bien remarquée *s*); & encor qu'à confidérer l'endroit favorablement, *Chimène* n'y veuille pas dire que *Rodrigue* n'eft pas gentilhomme, s'il ne fe venge du comte, mais feulement qu'elle a grand fujet de craindre, qu'étant né gentilhomme, il ne fe puiffe réfoudre à fouffrir un tel affront, fans en rechercher la vengeance; il faut avouer néanmoins que le poëte fe fût bien paffé de faire dire à *Chimène*, qu'elle ferait honteufe pour *Rodrigue*, s'il lui obéiffait. Elle ne devait point balancer les fentimens de fon amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenait à l'honneur de fon amant, avec l'intérêt qu'elle devait prendre à la vie de fon père. Quelque honte qu'il y eût pour *Rodrigue* à ne fe point venger, ce n'était point à elle à la confidérer, puifqu'il y avait plus à perdre pour elle, s'il entreprenait cette vengeance, que s'il ne l'entreprenait pas. En l'un fon père pouvait être tué, en l'autre fon amant pouvait être blâmé. Ces deux chofes étaient trop inégales pour entrer en comparaifon dans l'efprit de *Chimène*; & elle ne devait point fonger à la confervation de l'honneur de *Rodrigue*, lorfqu'il ne fe pouvait conferver que par la perte de la vie ou de l'honneur du comte. D'ailleurs, fi elle avait jugé *Rodrigue* digne de fon affection, elle l'avait fans doute crû généreux, & par conféquent elle devait penfer qu'il eût fait une action plus grande & plus difficile, de facrifier fes reffentimens à la paffion qu'il avait pour elle, que de les contenter au préjudice de cette même paffion. Ainfi il ne lui aurait point été honteux, au moins à l'égard de *Chimène*, d'obferver la défenfe

s) Il faut, je crois, confidérer le tems où fe paffe l'action; c'était celui où l'on attachait autant de honte à ne fe pas battre en pareil cas qu'à trahir fa patrie, & à faire les actions les plus baffes. Il était bien moins deshonorant de ne pas tirer

qu'elle lui eût pû faire de se battre. Peut-être que la cour n'en eût pas jugé si favorablement. Mais *Chimène* ayant tant d'intérèt à desirer qu'il fit en aparence une lâcheté, ne devait point alors avoir assez de tranquillité d'esprit pour en considérer les suites. Dans le péril où était son père, sa première pensée devait être que si son amant l'aimait assez, il respecterait celui à qui elle était obligée de la naissance, & relâcherait plutôt quelque chose de cette vaine ombre d'honneur, que de se résoudre à perdre son affection, & l'espérance de la posséder en le tuant. La réflexion qu'elle fait sur ce qu'étant né gentilhomme, il ne pouvait sans honte manquer à poursuivre sa vengeance, ayant semblé belle au poëte, il l'a employée en deux endroits de cette piéce, mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle était excellente dans la bouche de *Rodrigue*, lorsqu'il veut justifier son action envers *Chimène*, disant qu'*un homme sans honneur ne la méritait pas :* mais elle nous semble mauvaise dans celle de *Chimène*, laquelle se doutant que *Rodrigue* préférait l'honneur de sa maison à son amour, devait plutôt dire, qu'*un homme sans amour ne la méritait pas.* Nous croyons donc que le poëte a principalement failli, en ce qu'il fait entrer sans nécessité & sans utilité, parmi la juste crainte de *Chimène*, la considération de la part qu'elle devait prendre au deshonneur de *Rodrigue.*

Quant à l'objection suivante, qu'elle devait pleurer enfermée chez elle, au lieu d'aller demander justice, nous ne l'aprouvons point, & estimons que le poëte eût manqué s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre, étant même si proche du

raison d'un affront que de voler sur le grand chemin ; car dans ce siécle presque tous les seigneurs de fief rançonnaient les passans.

Notandi sunt tibi mores.

ajoutez *tempora.*

logis du roi, où elle pouvait obtenir la vengeance de la mort de ſon père. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander, on eût eu raiſon de ſoupçonner qu'elle prenait du tems pour délibérer ſi elle la demanderait, & qu'ainſi l'interèt de ſon amant lui était autant ou plus conſidérable que celui de ſon père. Auſſi l'obſervateur n'inſiſtant point ſur cette cenſure, ſemble la condamner lui-même tacitement. En un mot, ſoit qu'elle voulût perdre *Rodrigue*, ſoit qu'elle ne le voulût pas, elle était toujours obligée de témoigner qu'elle en avait l'intention, & de partir au même inſtant, afin de le pourſuivre. Maintenant ſi elle avait ce déſir ou non, c'eſt une queſtion qui ſe vuidera dans la ſuite ; mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant ; & quelque choſe que l'obſervateur en puiſſe ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui ſoit avantageux.

La première ſcène du troiſiéme acte doit ètre examinée avec plus d'attention, comme celle qui eſt attaquée avec plus d'aparence de juſtice. Et certes il n'eſt pas peu étrange que *Rodrigue*, après avoir tué le comte, aille dans ſa maiſon, de propos délibéré pour voir ſa fille, ne pouvant douter que déſormais ſa vuë ne lui dût ètre en horreur, & que ſe préſenter volontairement à elle en tel lieu, ne fût comme tuer ſon père une ſeconde fois. Ce deſſein néanmoins n'eſt pas ce que nous y trouvons de moins vraiſemblable. Car un amant peut ètre agité d'une paſſion ſi violente, qu'encor qu'il ait fort offenſé ſa maîtreſſe, il ne pourra pas s'empècher de la voir, ou pour ſe contenter lui-même, ou pour eſſayer de lui faire ſatisfaction de la faute qu'il aura commiſe contre elle. Ce qui nous y ſemble plus difficile à croire, eſt que ce même amant, ſans être accompagné de perſonne, & ſans avoir alors intelligence avec la ſuivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, paſſe juſqu'à la chambre de ſa fille,

& ne rencontre aucun de ſes domeſtiques qui l'arrête en chemin. Cela toute-fois ſe pourrait encor excuſer ſur le trouble ou était la famille, après la mort du comte, ſur l'obſcurité de la nuit, qui empêchait de connaître ceux qui vraiſemblablement venaient chez *Chimène* pour l'aſſiſter dans ſon affliction, & ſur l'imprudence naturelle aux amans, qui ſuivent aveuglément leurs paſſions, ſans vouloir regarder les inconvéniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous ne ſerions aucunement ſatisfaits, ſi le poëte pour ſa décharge avait fait couler dans le diſcours que *Rodrigue* tient à *Elvire*, quelques-unes de ces conſidérations, ſans les laiſſer deviner au ſpectateur.

Mais ce qui nous en ſemble inexcuſable, eſt que *Rodrigue* vient chez ſa maîtreſſe, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour ſon honneur, mais pour lui en demander la punition de ſa main. Car s'il croyait l'avoir méritée, & qu'en effet il fût venu en ce lieu à deſſein de mourir pour la ſatisfaire, puiſqu'il n'y avait point d'apparence de s'imaginer ſérieuſement que *Chimène* ſe réſolût à faire cette vengeance avec ſes mains propres, il ne devait point différer à ſe donner lui-même le coup qu'elle lui aurait ſi raiſonnablement refuſé. C'était montrer évidemment qu'il ne voulait pas mourir, de prendre un ſi mauvais expédient pour mourir, & de ne s'aviſer pas que la mort qu'il ſe fût donnée lui-même, dans les termes d'amant de théatre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été auſſi plus glorieuſe. Il pouvait lui demander la mort, mais il ne la pouvait pas eſpérer; & ſe la voyant déniée, il ne ſe devait point retirer de devant elle, ſans faire au moins quelque démonſtration de ſe la vouloir donner, & prévenir au moins en apparence celle qu'il dit aſſez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau.

Nous eſtimons donc que cette ſcène, & la quatriéme du même acte, qui en eſt une ſuite, ſont principalement défectueuſes, en ce que *Rodrigue* va chez *Chimène*, dans la créance déraiſonnable de recevoir par ſa main la punition de ſon crime, & en ce que ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du miniſtre de la juſtice que de la ſienne même. S'il fût allé vers *Chimène* dans la réſolution de mourir en ſa préſence, de quelque ſorte que ce pût être, nous croyons que non-ſeulement ces deux ſcènes feraient fort belles, pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encor que ce qui manque à la conduite, ſerait ſinon fort régulier, au moins fort ſupportable.

Quant à ce qui ſuit, nous tombons d'accord qu'il eût été bienſéant que *Chimène* en cette occaſion eût eu quelques dames de ſes amies auprès d'elle pour la conſoler. Mais comme cette aſſiſtance eût empêché ce qui ſe paſſe dans les ſcènes ſuivantes, nous ne croyons pas auſſi qu'elle fût néceſſaire abſolument. Car une perſonne, autant affligée que l'était *Chimène*, pouvait auſſi-tôt deſirer la ſolitude, que ſouffrir la compagnie. Et ce qu'*Elvire* dit, *qu'elle reviendra du palais bien accompagnée*, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'obſervateur; parce que, *revenir accompagnée*, n'eſt pas *demeurer accompagnée*; & ſuppoſé qu'elle voulût demeurer ſeule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auraient reconduite du palais chez elle, y vouluſſent paſſer la nuit contre ſa volonté. Mais c'eſt encor une de ces choſes que le poëte devait adroitement faire entendre, afin de lever tout ſcrupule de ce côté-là, & de ne donner pas la peine au ſpectateur de la ſuppléer pour lui. Ce que nous eſtimons de plus répréhenſible, & que l'obſervateur n'a pas voulu reprendre, eſt qu'*Elvire* n'ait point ſuivi *Chimène* au logis du roi, & que *Chimène* en ſoit revenue avec *D. Sanche*, ſans aucunes femmes.

Les troiſiéme & quatriéme ſcènes nous ſemblent fort belles, ſi l'on excepte ce que nous y avons remarqué touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles ſont ſemées, pour la plûpart, ont leur ſource dans la nature de la choſe; & nous trouvons que *Rodrigue* n'y fait qu'une faute notable, lorſqu'il dit à *Chimène* avec tant de rudeſſe, qu'il ne ſe repent point d'avoir tué ſon père, au lieu de s'en excuſer avec humilité ſur l'obligation qu'il avait de venger l'honneur du ſien. Nous trouvons auſſi que *Chimène* n'y en fait qu'une, mais qui eſt grande, de ne tenir pas ferme dans la belle réſolution de *perdre Rodrigue, & de mourir après lui*, & de ſe relâcher juſqu'à dire que dans la pourſuite qu'elle fait de ſa mort, elle ſouhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pu confeſſer à *Elvire* & à *Rodrigue* même, qu'elle avait une violente paſſion pour lui: mais elle leur devait dire en même tems qu'elle lui était moins obligée qu'à ſon honneur; que dans la plus grande véhémence de ſon amour elle agirait contre lui avec plus d'ardeur; & qu'après qu'elle aurait ſatisfait à ſon devoir, elle ſatisferait à ſon affection, & trouverait bien le moyen de le ſuivre. Sa paſſion n'eût pas été moins tendre, & eût été plus généreuſe.

L'obſervateur reprend dans la cinquiéme ſcène, *que D. Diégue ſorte ſeul & de nuit, pour aller chercher ſon fils par la ville, laiſſant force gentilshommes chez lui, & leur manquant de civilité.* Mais en ce qui regarde l'incivilité, nous croyons que la répréhenſion n'eſt pas juſte, parce que les mouvemens naturels & les ſentimens de père dans une occaſion comme celle-ci, ne conſidèrent point ces petits devoirs de bienſéance extérieure, & emportent violemment ceux qui en ſont poſſédés, ſans que l'on s'aviſe d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette ſortie de *D. Diégue* eût été juſtement repriſe par une autre raiſon,

ſi l'on eût dit qu'il n'y avait aucune apparence que ce grand nombre d'amis étant chez *D. Diégue*, ils le duſſent laiſſer ſortir ſeul, & à telle heure, pour aller chercher ſon fils; car l'ordre voulait que ne rencontrant pas *Rodrigue* en ſon logis, ils empêchaſſent ce vieillard de ſortir, & le relevaſſent de la peine que le poëte lui faiſait prendre. De ſorte qu'on peut dire avec raiſon, que ce n'eſt pas *D. Diégue* qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce ſont eux-mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la ſuputation que l'obſervateur fait enſuite du nombre exceſſif de ces gentilshommes, elle eſt bien introduite avec grace & eſprit, mais ſans ſolidité à notre avis, & ſeulement pour rendre ridicule ce qui ne l'eſt pas. Car premiérement, ces *cinq cent amis* pouvaient n'être pas tous *gentilshommes*; & c'était aſſez qu'ils fuſſent ſoldats, pour être compris ſous le nom d'amis, ainſi que *D. Diégue* les apelle, & non pas gentilshommes. En ſecond lieu, vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres, & un quatriéme parti de ceux qui ne bougeaient *t*) d'auprès de la perſonne du roi, ce n'eſt pas ſe ſouvenir qu'en matière de querelles de grands, la cour ſe partage toujours ſans qu'il en demeure guères de neutres que ceux qui ſont mépriſables à l'un & à l'autre parti. Si bien que la cour de *Fernand* pouvait être plus petite que celle des rois d'Eſpagne d'à-préſent, & ne laiſſer pas d'être compoſée à un beſoin, de mille gentilshommes, principalement en un tems où il y avait guerre avec les maures, ainſi que peu après l'obſervateur même le dit.

Et quoiqu'il ſoit vrai, comme il le remarque fort bien. que ces

t) *Bougeaient* eſt devenu depuis trop familier.

ces cinq cent amis de *Rodrigue* étaient plutôt assemblés par le poëte contre les maures que contre le comte, nous croyons que n'y ayant nulle répugnance qu'ils soient employés contre tous les deux, le poëte ferait plutôt digne de louange que de blâme, d'avoir inventé cette assemblée de gens en apparence contre le comte, & en effet contre les maures. Car une des beautés du poëme dramatique est, que ce qui a été imaginé & introduit pour une chose, serve à la fin pour une autre.

La première scène du quatriéme acte nous semble reprise avec peu de fondement, puisqu'il est vrai que ni l'amour de *Chimène*, ni l'inquiétude qu'il lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de répréhensible en elle, mais seulement le témoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du poëme, que son amour l'emporte sur son devoir. Or en celui-ci le contraire paraît, & l'agitation de ses pensées finit comme elle doit.

La seconde a le défaut que remarque l'observateur, touchant l'inutilité de l'infante; & l'on ne peut pas dire qu'elle y est utile en quelque sorte, comme celle qui flate la passion de *Chimène*, & qui sert à lui faire montrer de plus en plus combien elle est affermie dans la résolution de perdre son amant. Car *Chimène* eût pu témoigner aussi-bien cette résolution en parlant à *Elvire*, qu'en parlant à l'infante, laquelle agit en cette occasion sans aucune nécessité.

Dans la troisiéme, l'observateur s'étonne que les commandemens du roi ayent été mal exécutés. Mais comme il est assez ordinaire que les bons ordres sont mal suivis, il n'y avait rien de si raisonnable que de supposer en faveur de *Rodrigue*, qu'en cette occasion *Fernand* eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est pas par cette raison que le poëte se peut défendre; la véritable étant que le roi n'avait point donné d'ordre pour résister aux maures, de peur de mettre la ville en trop grande



alarme. Il eſt vrai que l'excuſe eſt pire que la faute, parce qu'il y aurait moins d'inconvénient que le roi fût mal obéi ayant donné de bons ordres, que non pas qu'il périt faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'encor que l'objection par-là demeure nulle en ce lieu, il nous ſemble néanmoins qu'elle eût été bonne & ſolide dans la ſixiéme ſcène du ſecond acte, où l'on pouvait reprocher à *Fernand* avec beaucoup de juſtice, qu'il ſavait mal garder ſes places, de négliger ainſi les bons avis qui lui étaient donnés, & de prendre le parti le moins aſſuré dans une nouvelle qui ne lui importait pas moins que de ſa ruine.

Ce qui ſuit du mauvais ſoin de *D. Fernand*, qui devait tenir le port fermé avec une chaîne, ferait une répréhenſion fort judicieuſe, ſupoſé que Seville eût un port ſi étroit d'embouchure, qu'une chaîne l'eût pû clore aiſément; ce qu'il ſemble auſſi que l'auteur eſtime, faiſant dire en un lieu:

Les maures & la mer entrèrent dans le port:

& en un autre, diſtinguant le fleuve du port:

Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port.

Mais Seville étant aſſez avant dans la terre, & n'ayant pour havre que le Guadalquivir, qui ne ſe peut commodément fermer d'une chaîne, à cauſe de ſa grande largeur, on peut dire que c'était aſſez que *Rodrigue* fit la garde au port, & qu'en ce lieu l'obſervateur déſire une choſe peu poſſible, quoique l'auteur lui en ait donné ſujet par ſon expreſſion. Pour le reſte, nous croyons que la flote des maures a pû ancrer, afin que leur deſcente ſe fit avec ordre; parce qu'en cas de retraite, ſi elle eût été ſi preſſée qu'ils n'euſſent pas eu le loiſir de lever les ancres, en coupant les cables ils ſe mettaient en état de la faire avec autant de promtitude que s'ils ne les euſſent point jettées. C'eſt ainſi, ou avec peu de différence, qu'*Enée* en uſe, quand il coupe

le cable qui tenait ſon vaiſſeau attaché au rivage, plutôt que de l'envoyer détacher, dans la crainte qu'il avait qu'en retardant un peu ſa ſortie du port, *Didon* n'eût aſſez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquiéme ſcène, il nous ſemble qu'elle peut être juſtement repriſe. Mais ce n'eſt pas abſolument comme dit l'obſervateur, parce que le roi y fait un perſonnage moins ſérieux qu'on ne devait attendre de ſa dignité & de ſon âge, lorſque pour reconnaître le ſentiment de *Chimène*, il lui aſſure que *Rodrigue* eſt mort au combat. Car cela ſe pourrait bien défendre par l'exemple de pluſieurs grands princes *u*), qui n'ont pas fait difficulté d'uſer de feinte dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une vérité cachée. Nous tenons cette ſcène principalement répréhenſible, en ce que *Chimène* y veut déguiſer au roi la paſſion qu'elle a pour *Rodrigue*, quoiqu'il n'y eût pas ſujet de le faire, & qu'elle-même eût témoigné déja auparavant avoir une contraire intention. Cela ſe juſtifie clairement par la quatriéme ſcène du troiſiéme acte, où elle dit à ſon amant, qu'elle veut bien qu'on ſache ſon inclination, *afin que ſa gloire en ſoit plus élevée, quand on verra qu'elle le pourſuit, encor qu'elle l'adore.* Ce diſcours nous paraît contredire à celui que le poëte lui fait tenir maintenant pour céler ſon amour au roi, *qu'on ſe pâme de joie ainſi que de triſteſſe.* Et c'était ſur cette contradiction, que nous eſtimons que l'obſervateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire perſévérer dans la réſolution de laiſſer connaître

u) Oui, pluſieurs grands princes ont pû employer de pareilles feintes, mais elles n'en ſont pas moins puériles au théatre; elles tiennent beaucoup plus du comique que du tragique.

ſon amour, & lui faire dire que la mort de *Rodrigue* lui pouvait bien être ſenſible, puiſqu'elle avait de l'affection pour lui ; mais qu'elle lui était agréable, puiſque ſon devoir l'avait obligée à la pourſuivre, & que maintenant elle n'avait plus rien à déſirer que le tombeau, après avoir obtenu des maures ce que le roi ſemblait ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de *Fernand* pour le mariage de *Chimène* avec celui de ſes deux amans qui ſortirait vainqueur du combat, on ne ſaurait nier qu'elle ne ſoit très-inique x), & que *Chimène* ne faſſe une très-grande faute, de ne refuſer pas ouvertement d'y obéir. *Rodrigue* lui-même n'eût oſé porter juſques là ſes prétentions ; & ce combat ne pouvait ſervir au plus qu'à lui faire obtenir l'abſolution de la mort du comte. Que ſi le roi le voulait récompenſer du grand ſervice qu'il venait d'en recevoir, il falait que ce fût du ſien, & non pas d'une choſe qui n'était point à lui, & que les loix de la nature avaient miſe hors de ſa puiſſance. En tout cas, s'il lui voulait faire épouſer *Chimène*, il falait qu'il employât envers elle la perſuaſion plutôt que le commandement. Or, cette ordonnance déraiſonnable & précipitée, & par conſéquent peu vraiſemblable, eſt d'autant plus digne de blâme, qu'elle fait le dénouement de la piéce, & qu'elle le fait mauvais & contre l'art. En tous les autres lieux du poéme cette bizarerie eût fait un fâcheux effet ; mais en celui-ci elle en gâte l'édifice, & le rend défectueux en ſa partie la plus eſſentielle, le mettant ſous le genre de ceux qu'*Ariſtote* condamne, parce *qu'ils nouent bien, & ſe dénouent mal.*

La première ſcène du cinquiéme acte nous ſemble très-digne de cenſure, parce que *Rodrigue* retourne chez *Chimène*, non plus de nuit comme l'autre fois, que les ténèbres favoriſaient aucunement

x) Inique ſans doute, mais très-conforme à l'uſage du tems.

ſa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril & de ſcandale. Elle nous ſemble encor digne de repréhenſion, parce que l'entretien qu'ils y ont enſemble eſt ſi ruineux pour l'honneur de *Chimène*, & découvre tellement l'avantage que ſa paſſion a pris ſur elle, que nous n'eſtimons pas qu'il y ait guères de choſe plus blâmable en toute la piéce. Il eſt vrai que *Rodrigue* y fait ce qu'un amant deſeſpéré était obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienſéance qu'il n'avait fait la première fois. Mais *Chimène* au contraire y abandonne tout ce qui lui reſtait de pudeur, & oubliant ſon devoir pour contenter ſa paſſion, perſuade clairement *Rodrigue* de vaincre celui qui s'expoſait volontairement à la mort pour ſa querelle, & qu'elle avait accepté pour ſon défenſeur. Et ce qui la rend plus coupable encore, eſt qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'eſpérance de l'épouſer s'il ne mourait point. Nous laiſſons à part l'ingratitude & l'inhumanité qu'elle fait paraître en ſollicitant les deshonneurs de *don Sanche*, qui ſont de mauvaiſes qualités pour un principal perſonnage. Cette ſcène donc a toute l'imperfection qu'elle ſaurait avoir, ſi l'on conſidère la matière comme faiſant une partie eſſentielle de ce poëme. Mais en récompenſe, la conſidérant à part & détachée du ſujet, la paſſion qu'elle contient nous ſemble fort bien touchée & fort bien conduite, & les expreſſions dignes de beaucoup de louanges.

Les ſeconde & troiſiéme ſcènes ont leur défaut accoutumé de la ſuperfluité de l'infante, & font languir le théatre, par le peu qu'elles contribuent à la principale avanture. Il eſt vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que ſi elles étaient néceſſaires, elles ſe pourraient dire belles.

Nous croyons la quatriéme moins inutile que ne le prétend l'ob-



ſervateur, puiſqu'elle découvre l'inquiétude de *Chimène* durant le combat de ſes amans, & qu'elle ſert à lui faire regagner un peu de la réputation qu'elle avait perdue dans la première.

Pour la cinquiéme, outre qu'elle donne juſte ſujet à l'obſervateur de remarquer le peu de tems que *Rodrigue* a eu pour ce combat, lequel ſe devant faire dans la place publique, & par la permiſſion du roi, demandait beaucoup de cérémonies; elle a encor le défaut de l'action que *don Sanche*) y vient faire, de préſenter ſon épée à *Chimène*, ſuivant la condition que lui a impoſée le vainqueur. Puis pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaiſe, au lieu que la ſurpriſe qui trouble *Chimène* devait être courte, le poëte l'a étendue juſques à dégouter les ſpectateurs les plus patiens, qui ne ſe peuvent aſſez étonner de ce que *don Sanche* ne l'éclairciſſe pas du ſuccès de ſon combat avec une parole, laquelle il lui pouvait bien dire, puiſqu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajoûter, qu'il y a beaucoup d'injuſtice dans le tranſport de *Chimène* contre lui, qui l'avait ſervie & obligée; & que ſi elle eût fait paraître ſa douleur avec plus de tendreſſe & de civilité, elle eût plus excité de compaſſion qu'elle ne fait par ſa violence. D'ailleurs, il y pourrait avoir encore à redire, à ce qu'ayant promis ſolemnellement d'épouſer celui qui la vengerait de *Rodrigue*, maintenant qu'elle croit que *don Sanche* l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paye d'injures & de refus; au lieu de ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, qui lui a ravi par ſon propre

y) C'eſt auſſi ſouvent le défaut des décorateurs & des comédiens. Une action ſe paſſe tantôt dans le veſtibule d'un palais, tantôt dans l'intérieur, ſans bleſſer l'unité de lieu: mais le décorateur bleſſe la vraiſemblance, en ne re-

miniftère celui qu'elle aimait, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvait fouffrir.

Dans la fixiéme fcène, où elle avoue au roi qu'elle aime *Rodrigue*, nous ne la blâmons pas, comme fait l'obfervateur, de ce qu'elle l'avoue, mais de ce qu'oubliant la réfolution qu'elle avait faite dans la quatriéme fcène du troifiéme acte, de ne point celer fa paffion, pour fa plus grande gloire, elle femble l'avoir voulu diffimuler jufqu'alors, & par conféquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de *Chimène*, le poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avait fait dire lui-même,

Voyant que je l'adore, & que je le pourfuis;

& laiffe foupçonner qu'il ait mis cette généreufe penfée dans fa bouche, plutôt comme une fleur non néceffaire, que comme la plus effentielle chofe qui fervit à la conftitution de fon fujet.

Dans la fuivante nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que fans autre raifon que celle de fon amour, elle confent à l'injufte ordonnance de *Fernand*, c'eft-à-dire, à époufer celui qui avait tué fon père. Le poëte voulant que ce poëme finit heureufement, pour fuivre les régles de la tragi-comédie, fait encor en cet endroit que *Chimène* foule aux pieds celles que la nature a établies, & dont le mépris & la tranfgreffion doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au théatre, il n'y a perfonne à qui il ne foit évident qu'il eft mal entendu dans ce poëme, & qu'une même fcène y repréfente plufieurs lieux. Il eft vrai que c'eft un défaut que l'on trouve en la plûpart de nos poëmes dramatiques, y) & auquel il femble que

préfentant pas ce veftibule & cet appartement. Ce ferait un foulagement pour l'efprit & un plaifir pour les yeux, de changer la fcène à mefure que les perfonnages font fupofés paffer d'un lieu à un autre dans la même enceinte.

la négligence des poëtes ait accoutumé les ſpectateurs. Mais l'auteur de celui-ci s'étant mis ſi à l'étroit, pour y faire rencontrer l'unité du jour, devait bien auſſi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui eſt bien autant néceſſaire que l'autre, & faute d'être obſervée avec ſoin, produit dans l'eſprit des ſpectateurs autant ou plus de confuſion & d'obſcurité.

A l'examen de ce que l'obſervateur apelle conduite, ſuccède celui de la verſification, laquelle ayant été repriſe ſans grand fondement en beaucoup de lieux, & paſſée pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avait grand ſujet de la condamner, nous avons jugé néceſſaire, pour la ſatisfaction du public, de montrer en quoi la cenſure des vers a été bonne ou mauvaiſe, & en quoi l'obſervateur eût eu encor juſte raiſon de les reprendre. Toutefois nous n'avons pas crû qu'il nous falût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que d'être faibles & rampans, le nombre deſquels eſt trop grand, & trop facile à connaître, pour y employer notre tems.

SENTIMENS

---

a) Peut-être faudrait-il laiſſer plus de liberté à la poëſie, à l'exemple de tous nos voiſins. Ce vers ſerait fort beau :

Je ne vous ai ravi ni donné la couronne :

Il eſt très-français ; *ni n'ai donné* le gâterait.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Entre tous ces amans dont la jeune ferveur.

Ce mot de *ferveur* eſt plus propre pour la dévotion que pour l'amour; mais ſupoſé qu'il fût auſſi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *deſir*, *jeune* s'y accommoderait fort bien, contre l'avis de l'obſervateur.

Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs déſirs.

La remarque de l'obſervateur n'eſt pas conſidérable, qui juge qu'il falait dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux ſens différens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime.*

Elle n'ôte pas à un, ni donne d'eſpérance. a)

Il falait, *ni ne donne*, & l'omiſſion de ce *ne*, avec la tranſpoſition de *pas un*, qui devait être à la fin, font que la phraſe n'eſt pas françaiſe.

D. Rodrigue, ſurtout, n'a trait en ſon viſage, b)
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image.

C'eſt une hyperbole exceſſive, de dire que chaque trait d'un viſage ſoit une image; & *haute*, n'eſt pas une épithète propre

b) N'a trait en ſon viſage eſt familier. Mais l'hyperbole n'eſt peut-être pas trop forte; car il ſerait très permis de dire, *tous les traits de ſon viſage annoncent un héros.*

en ce lieu ; outre que *ſurtout* eſt mal placé, ce qui l'a fait paraître bas à l'obſervateur.

A paſſé pour merveille. c)

Cette façon de parler a été mal repriſe par l'obſervateur.

Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.

Les rides marquent les années, mais ne gravent point les exploits.

L'heure à préſent m'apelle au conſeil qui s'aſſemble.

A préſent eſt bas & inutile, comme a remarqué l'obſervateur ; & *qui s'aſſemble*, n'eſt pas inutile comme il a crû.

SCENE II.

Et que tout ſe diſpoſe à leurs contentemens.

Il eût été mieux *à leur contentement.*

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés.

Cela eſt mal repris par l'obſervateur, parce qu'en poëſie tous les ſens ſignifient le ſens intérieur, c'eſt-à-dire de l'ame, & que dans une extrème joie les ſens extérieurs mème ſont comme charmés.

Puis-je à de tels diſcours donner quelque croyance ?

Il valait mieux dire, *à ce diſcours* ; car n'ayant dit que *deux mots*, on ne peut pas dire qu'elle ait fait des diſcours.

SCENE III.

L'informer avec ſoin comme va ſon amour.

c) *A paſſé pour merveille* ne ſe dirait pas aujourd'hui, parce que cette expreſſion eſt triviale.

L'obſervateur a bien repris cet endroit; il falait dire, *vous informer d'elle.*

Madame, toutefois.

En cet hémiſtiche, *toutefois* eſt mal placé.

Mets la main ſur mon cœur,
Et voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur.

En tout cet endroit le nom de *Rodrigue* n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre ſon nom par *ce jeune chevalier*, mais il le déſigne ſeulement, & ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage.

Ce dernier mot ne dit pas aſſez, pour ſignifier *ma gloire court fortune.*

A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour ſa paſſion, car en effet elle l'eſtimait: elle voulait dire, *pour ce que je devrais dédaigner.*

Je le crains & ſouhaite.

L'uſage veut que l'on répète l'article *le*, d'autant plus que les deux verbes ſont de ſignification fort différente, & qu'autrement le mot de *ſouhaite*, ſans l'article, fait attendre quelque choſe enſuite.

Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas,
Que je meurs s'il s'achéve & ne s'achéve pas.

Le premier vers ne s'entend point, & le ſecond eſt bien repris par l'obſervateur: il falait dire, *s'il s'achéve & s'il ne s'achéve pas*; parce que cet & conjoint ce qui ſe doit ſéparer.

A vos eſprits flottans.

L'obſervateur a mal repris cet endroit, parce que les paſſions

ſont comme des vents qui agitent l'eſprit, & donnent lieu à la métaphore ; & quant au plurier *eſprits*, il ſe peut fort bien mettre en poëſie pour ſignifier l'*eſprit*.

Pour ſouffrir la vertu ſi longtems au ſuplice.

Cette expreſſion n'eſt pas achevée : on ne dit point, *ſouffrir quelqu'un au ſuplice*, mais bien *ſouffrir que quelqu'un ſoit au ſuplice ;* outre qu'*être au ſuplice*, laiſſe une fâcheuſe image en l'eſprit.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

Ce vers eſt beau, & l'obſervateur l'a mal repris, parce qu'elle ne pouvait rien eſpérer de plus avantageux pour ſa guériſon, que de voir *Rodrigue* tellement lié à *Chimène*, qu'elle n'eût plus lieu d'eſpérer ſa poſſeſſion.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

Ce vers eſt bas ; & la façon de parler n'eſt pas françaiſe, parce qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir par vos commandemens.*

Cet hyménée à trois également importe.

Ce vers eſt mal tourné ; & *à trois* après *hyménée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

S C E N E I V.

Vous élève en un rang.

Cela n'eſt pas français : il faut dire, *élever à un rang.*

---

d) *Inſtruire d'exemple* me paraît faire un très-bel effet en poëſie. Cette expreſſion même ſemble y être devenue d'uſage. *Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros.*

e) Puiſqu'on ne peut rendre ce mot

Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.

Ce n'est pas bien parler de dire, *plus propre à son desir*; il falait dire, *plus propre à son service*, ou bien, *plus selon son desir.*

Instruisez-le d'exemple. d)

Cela n'est pas français : il falait dire, *instruisez-le par l'exemple de*, &c.

Ressouvenez & *enseignez*, ne sont pas bonnes rimes.

Ordonner une armée. e)

Ce n'est pas bien parler français, quelque sens qu'on lui veuille donner, & ne signifie point, ni mettre une armée en bataille, ni établir dans une armée l'ordre qui y est nécessaire.

Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix;
Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.

Il y a contradiction en ces vers; car par la même raison qu'ils passeraient sous d'autres loix, ils pourraient avoir d'autres rois.

Le prince pour essai de générosité.

L'observateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit qu'il y a quelque consonance d'*essai* avec *générosité*, car il n'y en a point.

Gagner des combats.

L'observateur a repris cette façon de parler avec quelque fondement, parce qu'on ne saurait dire qu'improprement *gagner des combats.* f)

---

que par une périphrase, il vaut mieux que la périphrase; il répond à *ordinaire*; il est plus énergique qu'*arranger*, *disposer*.

f) Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagnerait-on pas des combats?

Parlons en mieux, le roi.

L'observateur a repris ce vers avec trop de rigueur, pour avoir la césure mauvaise; car cela se souffre quelquefois aux vers de théatre, & même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions, pourvu que l'on en use rarement.

Le premier dont la race a vû rougir son front.

L'observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire, *le front d'une race.* g)

Mon ame est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même tems que son ame soit satisfaite, & que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse, & qui par conséquent lui doit donner du déplaisir. h)

SCENE V.

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur?
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce sont de belles paroles qui ne signifient rien. i)

Qui tombe sur mon chef.

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef* k), qui n'est point tant hors d'usage qu'il le dit.

---

g) Pourquoi, si on anime tout en poësie, une race ne poura-t-elle pas rougir? pourquoi ne lui pas donner un front comme des sentimens?

h) Y a-t-il contradiction? Je suis satisfait, je suis vengé; mais je l'ai été trop aisément.

i) N'est-il pas permis en poësie

SCENE VI.

Je le remets au tien pour venger & punir.

Venger & punir eſt trop vague; car on ne ſait qui doit être vengé, ni qui doit être puni.

Au ſurplus.

Ce terme eſt bien repris par l'obſervateur pour être bas, mais la faute eſt légère.

Se faire un rempart de funerailles. l)

L'obſervateur a bien repris cet endroit; car le mot de *funerailles* ne ſignifie point des corps morts.

Plus l'offenſeur eſt cher.

L'obſervateur a quelque fondement en ſa repréhenſion, de dire que ce mot *offenſeur* n'eſt pas en uſage; toutefois étant à ſouhaiter qu'il y fût, pour oppoſer à offenſé, cette hardieſſe n'eſt pas condamnable.

SCENE VII.

L'un échauffe m) mon cœur, l'autre retient mon bras.

Echauffer eſt un verbe trop commun à toutes les deux paſſions. Il en falait un qui fût propre à la vengeance, & qui le diſtinguât de l'amour; & même le mot de *flamme* qui ſuit, ſemble le déſirer plutôt pour la maîtreſſe que pour le père.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

de triompher de l'éclat des grandeurs?

k) Ce mot a vieilli.

l) *Funerailles* alors ſignifiait *funus*, & n'était pas uniquement attaché à l'idée d'enterrement.

m) *Echauffe* n'eſt pas mauvais, *anime* ſerait plus noble.

L'obſervateur n'a pas bien repris en cet endroit, parce que l'on peut dire *l'aveuglement* pour *l'eſprit aveuglé.*

Je dois à ma maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon père.

Je dois eſt trop vague *n*). Il devait être déterminé à quelque choſe qui exprimât ce qu'il doit.

Allons, mon ame.

L'obſervateur n'a pas eu raiſon de blâmer cette façon de parler, parce qu'elle eſt en uſage, & que l'on parle ſouvent à ſoi en s'adreſſant à une des principales parties de ſoi-même, comme l'*ame* & le *cœur.*

Et puiſqu'il faut mourir.

Ces paroles ne ſont pas une exclamation, comme le remarque l'obſervateur, & ont un fort bon ſens, puiſqu'elles veulent dire que *Rodrigue* étant réduit à la néceſſité de mourir quoi qu'il pût arriver, il aime mieux mourir ſans offenſer *Chimène*, qu'après l'avoir offenſée.

Dont mon ame égarée.

L'obſervateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'eſt point inutile, marquant le trouble de l'eſprit.

Allons, mon bras.

L'obſervateur devait plutôt reprendre: *Allons, mon bras*, qu'*allons, mon ame*, *o*) parce qu'encor que le bras ſe puiſſe quelquefois prendre pour la perſonne, il ne s'accorde pas bien avec *aller.*

Dois-je

n) L'uſage s'eſt depuis déclaré pour *Corneille*. On dit très-bien : *Je dois à la nature encor plus qu'à l'amour.*

o) Une ame va-t-elle mieux qu'un bras ?

Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse.

Il fait la même faute qu'auparavant; il devait déterminer ce qu'il devait.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit; car métaphoriquement le sang qui a été reçu des ayeux, est souillé par les mauvaises actions, & ce vers est fort beau.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Quand je lui fis l'affront.

Il n'a pû dire, *je lui fis*; car l'action vient d'être faite: il falait dire, *quand je lui ai fait*, puisqu'il ne s'était point passé de nuit entre deux.

Ce grand courage, grandeur de l'offense, grand crime, & quelque grand qu'il fût.

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ces répétitions, dont la première n'est pas considérable, étant éloignée de cinq vers; & en la seconde la répétition de *quelque grand qu'il soit*, est entiérement nécessaire, & a même de la grace.

Qui passent le commun des satisfactions.

Cette façon de parler est des plus basses, & peu française.

Sont plus que suffisans.

L'observateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit que cette

façon de parler ne ſignifie rien, car elle eſt aiſément entendue, mais en ce qu'elle eſt baſſe.

SCENE II.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon tems, le ſais-tu?

On ne doit parler ainſi que d'un homme mort; car *don Diégue* étant vivant, ſon fils devait croire qu'il était encor la vertu & l'honneur de ſon tems: il devait dire, *eſt la même vertu*, &c.

Le comte répond, *peut-être* p); mais c'eſt mal répondu, car abſolument on doit ſavoir ou non quelque choſe.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? q)

Une ardeur ne peut être appellée ſang, par métaphore ni autrement.

A quatre pas je te le fais ſavoir.

Après avoir dit ces mots, le grand diſcours qui ſuit juſqu'à la fin de la ſcène eſt hors de ſaiſon. r)

SCENE III.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

L'obſervateur a mal repris cet endroit, car on dit *s'accorder* pour *être accordé*.

p) Cette faute eſt de l'eſpagnol.

q) Si un homme pouvait dire de lui qu'il a de l'ardeur dans les yeux; y aurait-il une faute à dire que cette ardeur vient de ſon père, que c'eſt le ſang de ſon père? n'eſt-ce pas le ſang qui plus ou moins animé rend les yeux vifs ou éteints?

r) Cependant on entend les vers ſuivans avec plaiſir: Et *La valeur n'attend pas le nombre des années*, eſt devenu un proverbe.

Et de ma part mon ame.

Cela eſt mal dit; mais pour, *fera l'impoſſible*, l'obſervateur l'a mal repris; car l'uſage a reçu *faire l'impoſſible*, pour dire, *faire tout ce qui eſt poſſible.*

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'obſervateur n'a pas eu ſujet de reprendre la baſſeſſe du vers, ni la phraſe *du premier coup*: mais il le devait reprendre comme impropre en ce lieu, puiſqu'il ſe dit d'une action, & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point.

On dit bien *faire affront à quelqu'un*, mais non pas *faire affront à l'honneur de quelqu'un.* s)

Quel comble à mon ennui! t)

Cette phraſe n'eſt pas françaiſe.

SCENE V.

Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'obſervateur, ce mot de *choir* u) n'eſt point ſi fort impropre en ce lieu qu'il ne ſe puiſſe ſuporter: celui d'*abattre* eût été ſans doute meilleur, & plus dans l'uſage.

Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat.

L'obſervateur a mal repris *s'abat*, & il n'y a point d'équivoque vicieuſe avec *Sabat*; mais il devait remarquer qu'il falait dire *eſt abatu*, & non pas *s'abat.*

s) Cette cenſure détruirait toute poëſie; on dit très-bien, il outrage mon amour, ma gloire.

t) On dit, C'eſt le comble de ma douleur, de ma joie: ſi ces tours n'étaient pas admis, il ne faudrait plus faire de vers.

u) *Choir* n'eſt plus d'uſage.

Et ses nobles journées x)
Porter de là les mers ses hautes destinées.

L'observateur a bien repris *ses nobles journées*; car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits; mais on dit bien, *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y est donnée: & il devrait encor ajouter que de nobles journées qui portent de hautes destinées au-delà des mers, font une confusion de belles paroles, qui n'ont aucun sens raisonnable.

Arborer ses lauriers. y)

Est bien repris par l'observateur, parce que l'on ne peut pas dire, *arborer un arbre*: le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendarts.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras.

Cette façon de parler est si hardie, qu'elle en est obscure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phrase est basse, elle est mauvaise, & l'auteur n'exprime pas bien par-là, *je veux que ce combat se soit fait.*

Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main?

Cette pointe est mauvaise.

Que veux-tu? je suis fole, & mon esprit s'égare,
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.

---

x) On disait alors, *les journées d'un homme*; & il en est resté cette façon de parler triviale: *Il a tant fait par ses journées*: mais c'est dans le stile comique.

y) *Arborer ses lauriers*, ne veut pas dire, *mettre des lauriers en terre pour les faire croître, planter des lauriers:* mais comme on coupait des branches de laurier en l'honneur des vainqueurs, c'était les arborer que de les porter en triomphe, les montrer de

(Il y a de la contradiction dans le sens de ces vers ; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle sent déjà ? Elle pouvait bien dire, *c'est un petit mal en comparaison de ceux que l'amour me prépare.*

SCENE VI.

Je l'ai de votre part longtems entretenu. z)

On dit bien, *je lui ai parlé de vôtre part*, ou bien, *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez commandé de lui dire de votre part* ; mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de votre part.*

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle. a)

On ne peut dire, *bouillant d'une querelle*, comme on dit, *bouillant de colère.*

J'obéis & me tais ; mais de grace encor, sire,
Deux mots en sa défense.

Après avoir dit, *j'obéis & me tais*, il ne devait point continuer de parler : car ce n'est pas se vouloir taire, que de demander à dire deux mots en sa défense.

Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.

Résister contre un mot n'est pas parler français : il eût pû dire, *s'obstiner sur un mot.*

Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

---

loin comme s'ils étaient des arbres véritables. Ces figures ne sont-elles pas permises dans la poësie ?

z) Je ne crois pas qu'on puisse trouver la moindre faute dans ce vers.

a) *Tout bouillant encor de sa querelle*, me semble très-poëtique, très-énergique & très-bon.

D. Sanche péche fort contre le jugement en cet endroit, *b*) d'oser dire au roi que le comte trouve trop de rigueur à lui rendre le respect qu'il lui doit, & encor plus quand il ajoute, qu'il y aurait de la lâcheté à lui obéir.

Commandez que son bras nouri dans les alarmes.

On ne peut dire, *un bras nouri dans les alarmes*; & il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.

Le roi estime sans raison cette ardeur, qui fait perdre le respect *à don Sanche*; c'était beaucoup de lui pardonner.

A quelque sentiment que son orgueil m'oblige, c)
Sa perte m'affaiblit, & son trépas m'aflige.

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées; car il falait dire, *A quelque ressentiment que son orgueil m'ait obligé, son trépas m'aflige à cause que* d) *sa perte m'affaiblit.*

SCENE VII.

Par cette triste bouche elle empruntait ma voix. e)

Chimène parait trop subtile en tout cet endroit, pour une afligée.

Moi, dont les longs travaux ont aquis tant de gloire,

---

b) Qu'on fasse attention aux mœurs de ce tems-là, à la fierté des seigneurs, au peu de pouvoir des rois, & on verra que ceux qui rédigèrent ces remarques avaient une autre idée de la puissance royale que les guerriers du treiziéme siécle.

c) *M'oblige* ne peut-il pas très-bien être substitué à *m'ait obligé* ?

d) *A cause que* ferait tout languir; & le roi peut très-bien s'afliger de la perte d'un homme qui l'a servi longtems, sans même songer qu'il pouvait servir encore. Ce sentiment est bien plus noble.

Moi, que jadis partout a suivi la victoire.

D. Diégue devait exprimer ses sentimens devant son roi avec plus de modestie. *f*)

L'orgueil dans votre cœur l'a fait presqu'à vos yeux;
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.

Il falait dire, *& a souillé*, car *l'a fait*, ne peut pas régir *souillé*.

Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras. g)

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurés, comme par exemple à une armée; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

Et loin de murmurer d'un injuste décret,
Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

Il offense le roi, le croyant capable de faire un décret injuste; mais il pouvait dire, *loin d'accuser d'injustice le décret de ma mort.*

Qu'un meurtrier périsse.

Ce mot de *meurtrier*, qu'il répète souvent, le faisant de trois sillabes, n'est que de deux. *h*)

e) Ce défaut est de l'espagnol; & en effet, ces subtilités, ces recherches d'esprit, ces déclamations refroidissent beaucoup le sentiment.

f) Oui dans nos mœurs, oui dans les régles de nos cours, mais non dans les tems de la chevalerie.

g) Cette faute est de l'espagnol.

h) *Meurtrier*, *sanglier* &c. font de trois sillabes. Ce serait faire une contraction très-vicieuse, & prononcer *sangler*, *meurtrer*, que de réduire ces trois sillabes très-distinctes à deux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Elvire.

Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

Rodrigue.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge?

Soit que *Rodrigue* veuille consentir au sens d'*Elvire*, soit qu'il y veuille contrarier *i*), il y a grande obscurité en ce vers, & il semble qu'il conviendrait mieux au discours d'*Elvire* qu'au sien.

SCENE II.

Employez mon épée à punir le coupable.
Employez mon amour à venger cette mort.

La bienséance eût été mieux observée, *k*) s'il se fût mis en devoir de venger *Chimène*, sans lui en demander la permission.

SCENE III.

Pleurez, pleurez, mes yeux, &c.

Cet endroit n'est pas bien repris par l'observateur; car cette phrase, *fondez-vous en eau*, ne donne aucune vilaine idée comme il dit. Il eût été mieux à la vérité de dire, *fondez-vous en larmes:*

i) *Y contrarier.*] Ce verbe ne se dit plus avec le datif; on dit, *contrarier une opinion, s'y opposer, la contredire, &c.*

mes: & à bien considérer ce qui suit, encor qu'il semble y avoir quelque confusion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiés comme il l'estime.

Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite.

On ne peut dire *la main qui a fait la perte*, pour dire *la main qui l'a causée*; car c'est *Chimène* qui a fait la perte, & non pas la main de *Rodrigue*. Ce n'est pas bien dit aussi, *je pleure la main*, pour dire, *je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal.*

En ce dur combat de colère & de flamme.

Flamme en ce lieu est trop vague pour désigner *l'amour*, l'opposant à *colère*, où il y a du feu aussi bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

L'observateur l'a bien repris; car cela ne veut dire, sinon, *il déchire mon cœur sans le déchirer.*

Quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir.

Cette façon de parler n'est pas française; il falait dire, *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi.*

Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'aflige.

Ce mot d'*intérêt* étant commun au bien & au mal, ne s'accorde pas justement avec *aflige*, qui n'est que pour le mal; il falait dire, *son intérêt me touche*, ou *sa peine m'aflige.*

Mon cœur prend son parti, mais contre leur effort,
Je sais que je suis fille, & que mon père est mort.

*) Point du tout; ce n'était pas l'usage de la chevalerie; il falait qu'un champion fût avoué par sa dame: & de plus, *D. Sanche* ne devait pas s'exposer à déplaire à sa maîtresse, s'il était vainqueur d'un homme que *Chimène* eût encor aimé.

C'est mal parler de dire, *contre leur effort, je suis que je suis fille, & que mon père est mort.*

N'en pressez point d'effet.

Il falait dire, *l'effet.*

Quoi! j'aurai vû mourir mon père entre mes bras!

Elle avait dit auparavant, qu'il était mort *l*) quand elle arriva sur le lieu.

SCENE IV.

Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Cette phrase, *empêcher de vivre*, est trop faible pour dire, *de me faire mourir*, principalement en lui présentant son épée afin qu'elle le tue.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers, à cause du semblable qui est dans un autre lieu: ce n'est point stérilité, si l'on n'en veut accuser *Homère* & *Virgile*, qui répètent plusieurs fois de mêmes vers.

Sans quitter l'envie.

L'observateur ne devait point reprendre cette phrase, qui se peut souffrir.

Et veut tant que j'expire.

Cela n'est pas français, pour dire, *jusqu'à tant que j'expire.*

D'avoir fui l'infamie.

---

l) Le comte venait d'expirer, quand *Chimène* a été témoin de ce spectacle. Elle est très-bien fondée à dire, Je l'ai vû mourir entre mes bras. Ce n'est pas assurément une hyperbole trop forte, c'est le langage de la douleur.

m) *Fui* est d'une seule sillabe, comme *lui*, *bruit*, *cuit*.

n) *Perdu* & *éperdu* signifiant deux choses absolument différentes, laissons aux poe-

Fui eſt de deux ſillabes. *m*)

Perdu & *éperdu* ne peuvent rimer, à cauſe que l'un eſt le ſimple, & l'autre le compoſé. *n*)

Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

Ce vers eſt beau, & a été mal repris par l'obſervateur, & *effets* au lieu de *traits*, n'y ſerait pas bien comme il penſe.

Va, je ne te hais point.

Rodrigue. *Tu le dois.*

Ces termes, *tu le dois*, ſont équivoques *o*); on pourrait entendre, *tu dois ne me point haïr:* toutefois la paſſion eſt ſi belle en cet endroit, que l'eſprit ſe porte de lui-même au ſens de l'auteur.

Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colère.

Il paſſe mal d'une métaphore à une autre, & ce verbe *rompre* ne s'accommode pas avec *feux*.

Vigueur, *vainqueur*, *trompeur*, & *peur*.

L'obſervateur a tort d'accuſer ces rimes d'être fauſſes. Il voulait dire ſeulement qu'elles ſont trop proches les unes des autres, ce qui n'eſt pas conſidérable.

S C E N E V.

Mes ennuis ceſſés.

L'obſervateur a mal repris cet endroit; *ceſſés* eſt bien dit en poëſie pour *apaiſés* ou *finis*.

tes la liberté de faire rimer ces mots. Il n'y a pas aſſez de rimes dans le genre noble pour en diminuer encor le nombre.

o) Non aſſurément, ils ne ſont point équivoques; le ſens eſt ſi clair, qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre; & ſi c'eſt une licence en poëſie, c'eſt une très-belle licence.

SCENE VI.

Où fut jadis l'affront.

L'obfervateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un tems trop éloigné.

L'honneur vous en est dû, les cieux me sont témoins.

Qu'étant sorti de vous je ne pouvais pas moins.

Il prend hors de propos *les cieux à témoins*, en ce lieu.

L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honneur un devoir. p)

Il falait dire, *l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir*; car *n'est que* ici ne régit pas *un devoir*, autrement il semblerait que contre son intention il les voulût mépriser l'un & l'autre.

Et vous m'osez pousser à la honte du change. q)

Ce n'est point bien parler, que de dire, *vous me conseillez de changer*; on ne dit point *pousser à la honte*.

La flotte, &c. *vient surprendre la ville.*

Il falait dire, *vient pour surprendre*, parce que celui qui parle est dans la ville, & est assuré qu'il ne sera point surpris, puisqu'il sait l'entreprise, sans être d'intelligence avec les ennemis.

Et le peuple en alarmes.

Il falait dire, *en alarme*, au singulier. r)

Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

---

p) C'est encor ici la même observation; il y a peut-être un léger défaut de grammaire: mais la force, la vérité, la clarté du sens font disparaître ce défaut.

q) Le mot de *pousser* n'est pas noble; mais il serait beau de dire, Vous me forcez à la honte, vous m'entraînez dans la honte.

Il eût été bon de dire, *venaient s'offrir à venger ma querelle*; mais disant, *Venaient m'offrir leur vie*, il falait dire, *pour venger ma querelle.*

ACTE IV.

SCENE III.

L'effroi de Grenade & Tolède.

Il falait répéter le *de*, & dire, *de Grenade & de Tolède.* s)

Epargne ma honte.

Cela ne signifie rien, car *honte* n'est pas bien pour *pudeur*, ou *modestie.*

Et le sang qui m'anime.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit, puisque tous les poëtes ont usé de cette façon de parler, qui est belle.

Sollicita mon ame encor toute troublée.

Sollicita mon ame seulement n'est pas assez dire. Il falait ajouter de quoi elle avait été sollicitée.

Leur brigade était prête.

t) Contre l'avis de l'observateur, le mot de *brigade* se peut prendre pour un plus grand nombre que de *cinq cent.* Il est vrai qu'en terme de guerre on n'apelle *brigade* que ce qui est pris d'un plus grand corps; & quelquefois on peut apeller *brigade* la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet:

r) On dit mieux *en alarmes* au plurier qu'au singulier en poësie.

s) Il y a bien des occasions où le poëte est obligé de suprimer ce *de*.

t) La moitié d'une armée, un gros détachement même, n'est point apellé *brigade*; & ce mot *brigade* n'est plus d'usage en poësie.

mais en terme de poësie on prend *brigade* pour *troupe*, de quelque façon que ce soit.

Et paraître à la cour eût hazardé ma tête.

Il falait dire, *c'eût été hazarder ma tête*; car on ne peut faire un substantif de *paraître*, pour régir *eût hazardé*.

Marcher en si bon équipage.

L'observateur a eu raison de dire qu'il eût été mieux de mettre *en bon ordre*, qu'*en bon équipage*; car ils allaient au combat, & non pas en voyage. Mais il a tort de dire que le mot d'*équipage* soit vilain.

J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés.

u) Cette façon de parler n'est pas française. Il falait dire, *aussi-tôt qu'ils furent arrivés*, ou *ils furent cachés aussi-tôt qu'arrivés*.

Les autres au signal de nos vaisseaux répondent.

Ce vers est si mal rangé, qu'on ne sait si c'est le *signal des vaisseaux*, ou si *des vaisseaux on répond au signal*.

Et leurs terreurs s'oublient.

L'observateur n'a pas plus de raison de condamner *s'oublient* que *s'accorder*, comme il a été remarqué auparavant.

Rétablit leur désordre.

On ne dit point *rétablir le désordre*, mais bien *rétablir l'ordre*.

Nous laissent pour adieux des cris épouvantables.

On ne dit point, *laisser un adieu*, ni *laisser des cris*, mais

u) *Aussi-tôt qu'arrivés* est bien plus fort, plus énergique, plus beau en poësie, que cette expression aussi languissante que régulière, *Aussi-tôt qu'ils furent arrivés*.

z) Elle est basse dans la bou-

bien *dire adieu*, & *jetter des cris*; outre que les vaincus ne disent jamais adieu aux vainqueurs.

SCENE IV.

Contrefaites le triste.

L'observateur n'a pas eu raison de reprendre cette façon de parler, qui est en usage; mais il est vrai qu'elle est basse dans la bouche du roi. x)

Au milieu des lauriers.

L'observateur n'a pas eu sujet de blâmer l'auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un poëme de si longue étendue.

SCENE V.

y) *Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus*,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.

Quand un homme *est mort*, on ne peut dire *qu'il a le dessus* des ennemis, mais bien, *il a eu*.

Repren ton allégresse.

Le roi proposerait mal-à-propos à *Chimène*, qu'elle *reprit son allégresse*, si elle n'avait fait paraître plus d'amour pour *Rodrigue*, que de ressentiment pour la mort de son père.

Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire.

Cela n'est pas bien dit pour signifier, *ne lui faites point de ces faveurs qui terniraient sa gloire*; car on ne peut dire, *ôter des faveurs* que celles que peut donner ou ôter une maîtresse; mais ce n'est pas ainsi que s'entendent *les faveurs* en ce lieu.

---

che de tout personnage tragique.

y) On peut encor observer qu'*avoir le dessus des ennemis*, est une expression trop populaire.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire
N'oſe ſans votre aveu ſortir de votre empire. z)

Cette expreſſion *qui ſoupire*, eſt imparfaite. Il falait dire, *qui ſoupire pour vous*; & par le ſecond vers il ſemble qu'il demande plutôt permiſſion de changer d'amour que de mourir.

Va combattre D. Sanche, & déja deſeſpère.

Il eût été plus à propos d'ajouter à *deſeſpérer*, ou *de la victoire*, ou *de vaincre*; car le mot *deſeſpère* ſemble ne dire pas aſſez tout ſeul.

Quand mon honneur y va.

Cette phraſe a déja été repriſe; il falait dire, *quand il y va de mon honneur.*

SCENE II.

Mon cœur ne peut obtenir deſſus mon ſentiment.

Cela eſt mal dit pour exprimer, *mon cœur ne peut obtenir de lui-même.* Car il diſtingue le cœur du ſentiment, qui en ce lieu ne ſont qu'une même choſe.

SCENE

z) On pourrait dire encor qu'un cœur qui n'oſe ſortir du monde & de l'empire de ſa maîtreſſe ſans l'ordre de la dame, eſt une idée romaneſque qui éteint dans cet endroit la chaleur de la paſſion, & que tout ce qui eſt guindé, recherché, affecté, eſt froid.

a) On endoſſait effectivement alors le harnois. Les chevaliers portaient cinquante livres de fer au moins. Cette

SCENE III.

Que ce jeune seigneur endosse le harnois. a)

L'observateur ne devait pas reprendre cette phrase, qui n'est point hors d'usage, comme les termes qu'il allègue.

Puisse l'autoriser à paraître apaisée.

Ce vers ne signifie pas bien, *puisse lui donner lieu de s'apaiser, sans qu'il y aille de son honneur.* b)

SCENE IV.

Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.

Il falait mettre plutôt *pleins de repentir*; car le mot de *pleins* ne s'accorde pas avec *un*; & puis le repentir n'est pas dans les souhaits, mais il peut suivre les souhaits. Il falait dire, *sont suivis de repentir.*

Mon devoir est trop fort & ma perte trop grande;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi.

On peut dire, *faire la loi à un devoir*, pour dire *le surmonter*, & non pas *à une perte.*

Et le ciel ennuyé de vous être si doux.

Cela dit trop pour une personne dont on a tué le père le jour précédent.

De son côté me panche.

mode ayant fini, *endosser le harnois* a cessé d'être en usage. *Boileau* a dit, *dormir en plein champ le harnois sur le dos*; mais c'est dans une satyre.

b) Cette critique parait trop sévère. Il me semble que l'auteur dit ce qu'on lui reproche de n'avoir pas dit.

Il falait dire, *me fasse pancher;* ce verbe n'est point actif, mais neutre.

SCENE V.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien *aporter une épée aux pieds* de quelqu'un; mais non pas *aux genoux. c)*

Ministre déloyal de mon rigoureux sort.

D. Sanche n'était point *déloyal*, puisqu'il n'avait fait que ce qu'elle lui avait permis de faire, & qu'il ne lui avait manqué de foi en nulle autre chose.

LE cinquiéme article des observations comprend les larcins *d)* de l'auteur, qui sont ponctuellement ceux que l'observateur a remarqués. Mais il faut tomber d'accord que ces traductions ne font pas toute la beauté de la piéce. Car outre que nous remarquerons qu'en bien peu de choses imitées il est demeuré au dessous de l'original, & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étaient, nous trouvons encor qu'il y a ajouté beaucoup de pensées qui ne cédent en rien à celles du premier auteur.

TEls sont les sentimens de l'académie française, qu'elle met au jour, plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle pense sur le *Cid*, que pour donner aux autres des régles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait, ni l'auteur, dont elle marque les défauts; ni l'observateur, dont elle n'aprouve pas toutes les censures; ni le peuple, dont elle combat les premiers suffrages; mais elle s'est résolue dès le

c) On aporte aux genoux comme aux pieds.

commencement à n'avoir point d'autre but que de satisfaire à son devoir ; elle a bien voulu renoncer à la complaisance, pour ne pas trahir la vérité ; & de peur de tomber dans la faute dont elle accuse ici le poëte, elle a moins songé à plaire qu'à profiter. Son équitable sévérité ne laissera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaisir d'une véritable connaissance, que celui d'une douce illusion, & qui n'aporteront pas tant de soin pour s'empêcher d'être utilement trompés, qu'ils semblent en avoir pris jusques à cette heure pour se laisser tromper agréablement. S'il est ainsi, elle se croit assez récompensée de son travail. Comme elle cherche leur instruction, & non pas sa gloire, elle ne demande pas qu'ils prononcent en public contre eux-mêmes. Il lui suffit qu'ils se condamnent en particulier, & qu'ils se rendent en secret à leur propre raison. Cette même raison leur dira ce que nous leur disons, si-tôt qu'elle pourra reprendre sa première liberté : & secouant le joug qu'elle s'était laissé mettre par surprise, elle éprouvera qu'il n'y a que les fausses & imparfaites beautés qui soient proprement de courtes tyrannies. Car les passions violentes bien exprimées, font souvent en ceux qui les voyent, une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les ressentent véritablement. Elles ôtent à tous la liberté de l'esprit, & font que les uns se plaisent à voir représenter les fautes que les autres se plaisent à commettre. Ce sont ces puissans mouvemens, qui ont tiré des spectateurs du *Cid* cette grande aprobation, & qui doivent aussi la faire excuser. L'auteur s'est facilement rendu maître de leur ame, après y avoir excité le trouble & l'émotion ; leur esprit flaté par quelques endroits agréables, est devenu

d) Le mot *larcins* est dur. Traduire les beautés d'un ouvrage étranger, enrichir sa patrie & l'avouer, est-ce là un larcin ?

aisément flateur de tout le reste ; & les charmes éclatans de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été moins sensibles ; ils eussent vû les défauts que nous voyons en cette piéce, s'ils ne se fussent point trop arrêtés à en regarder les beautés ; & si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est-ce pas celui qu'un ancien poëte faisait aux Thébains, quand il disait qu'ils étaient trop grossiers pour être trompés. Et sans mentir, les mêmes doivent souffrir avec quelque indulgence les irrégularités d'un ouvrage, qui n'aurait pas eu le bonheur d'agréer si fort au commun, s'il n'avait des graces qui ne sont pas communes. Il devait penser que l'abus étant si grand dans la plûpart de nos poëmes dramatiques, il y aurait peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme, pour n'avoir pas surmonté la faiblesse, ou la négligence de son siécle, & à estimer qu'il n'aurait rien fait du tout, parce qu'il n'aurait point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas ; & les fautes mêmes des anciens, qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les siennes. Il est vrai que celles-là ne sont presque considérées qu'avec révérence, d'autant que les unes étant faites devant les régles, sont nées libres & hors de leur jurisdiction ; & que les autres par une longue durée ont comme acquis une prescription légitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ces grands hommes, ne passe point jusqu'à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privilèges ; & les vices d'*Euripide* ou de *Sénèque* ne sauraient faire aprouver ceux de *Guillain de Castro*. L'exemple de cet auteur espagnol serait peut-être plus favorable à notre auteur français, qui s'étant comme

engagé à marcher sur ses pas, semblait le devoir suivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tint, sans une espèce d'infidélité. Mais outre que les fautes sont estimées volontaires, quand on se les rend nécessaires volontairement, & que lorsqu'on choisit une servitude, on la doit au moins choisir belle, il a bien fait voir lui-même, par la liberté qu'il s'est donnée de changer plusieurs endroits de ce poëme, qu'en ce qui regarde la poesie on demeure encor libre après cette sujétion. Il n'en est pas de même dans l'histoire, qu'on est obligé de rendre telle qu'on la reçoit. Il faut que la créance qu'on lui donne soit aveugle, & la déférence que l'historien doit à la vérité, le dispense de celle que le poete doit à la bienséance. Mais comme cette vérité a peu de crédit dans l'art des beaux mensonges, nous pensons qu'à son tour elle y doit céder à la bienséance, qu'être inventeur & imitateur n'est ici qu'une même chose; & que le poëte français qui nous a donné le *Cid*, est coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout il faut avouer, qu'encor qu'il ait fait choix d'une matière défectueuse, il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens, & de si belles paroles, qu'il a en quelque sorte imité le ciel *e*), qui en la dispensation de ses trésors & de ses graces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confesser qu'il y a semé un bon nombre de vers excellens, & qui semblent avec quelque justice demander grace pour ceux qui ne le sont pas. Aussi les aurions-nous remarqués particuliérement, comme nous avons fait les autres, n'était qu'ils

e) Cette imitation du ciel fait voir qu'on était éloigné de la véritable éloquence, & qu'on cherchait de l'esprit à quelque prix que ce fût.

ſe découvrent aſſez d'eux-mèmes, & que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur ſituation, nous ne leur ôtaſſions une partie de leur grace, & que commettant une eſpèce d'injuſtice pour vouloir être trop juſtes, nous ne diminuaſſions leurs beautés à force de les vouloir faire paraître. Ce qu'il y a de mauvais dans louvrage, n'a pas l'aiſſé même de produire de bons effets, puiſqu'il a donné lieu aux obſervations qui ont été faites deſſus, & qui ſont remplies de beaucoup de ſavoir & d'élégance. De ſorte que l'on peut dire que ſes défauts ont été utiles, & que ſans y penſer il a profité aux lieux où il n'a ſû plaire. Enfin nous concluons, qu'encor que le ſujet du *Cid* ne ſoit pas bon, qu'il péche dans ſon dénouement, qu'il ſoit chargé d'épiſodes inutiles, que la bienſéance y manque en beaucoup de lieux, auſſi-bien que la bonne diſpoſition du théatre, & qu'il y ait beaucoup de vers bas, & de façons de parler impures; néanmoins *f*) la naïveté & la véhémence de ſes paſſions, la force & la délicateſſe de pluſieurs de ſes penſées, & cet agrément inexplicable qui ſe mèle dans tous ſes défauts, lui ont aquis un rang conſidérable entre les poëmes français de ce genre. Si ſon auteur ne doit pas toute ſa réputation à ſon mérite, il ne la doit pas toute à ſon bonheur; & la nature lui a été aſſez libérale pour excuſer la fortune ſi elle lui a été prodigue.

Fin des ſentimens de l'Académie Françaiſe ſur le Cid.

---

f) Ces dernières lignes ſont un aveu aſſez fort du mérite du *Cid*. On en doit conclure que les beautés y ſurpaſſent les défauts, & que par le jugement de l'académie, *Scudéri* eſt beaucoup plus condamné que *Corneille*.

a) Voici cette épitre de *Corneille* qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis;

EXCUSE A ARISTE. a)

Ce n'eſt donc pas aſſez ; & de la part des muſes,
Ariſte, c'eſt en vers qu'il vous faut des excuſes ;
Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon ;
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanſon :
Son feu ne peut agir, quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantaſques airs d'un rêveur de muſique,
Et que pour donner lieu de paraître à ſa voix,
De ſa bizare quinte il ſe faſſe des loix :
Qu'il ait ſur chaque ton ſes rimes ajuſtées,
Sur chaque tremblement ſes ſillabes comptées,
Et qu'une faible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phébus donne à l'art un ſouflet :
Enfin cette priſon déplaît à ſon génie :
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne ſe leurre point d'animer de beaux chants,
Et veut pour ſe produire avoir la clef des champs.
C'eſt lors qu'il court d'haleine, & qu'en pleine carrière,
Quittant ſouvent la terre, en quittant la barrière,
Puis d'un vol élevé ſe cachant dans les cieux,
Il rit du déſeſpoir de tous ſes envieux.
Ce trait eſt un peu vain, Ariſte, je l'avoue ;
b) Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui ſe loue ?

---

mais il eſt très-vraiſemblable que le ſuccès du *Cid* lui en fit bien davantage : elle paraît écrite entiérement dans le goût & dans le ſtile de *Régnier*, ſans grace, ſans fineſſe, ſans élégance, ſans imagination ; mais on y voit de la facilité & de la naïveté.

b) *Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui*

Le Parnasse, autrefois dans la France adoré,
Faisait pour ses mignons un autre âge doré:
Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
Et c'était une banque à de bons bénéfices;
Mais elle est épuisée, & les vers à présent
Aux meilleurs du métier n'aportent que du vent;
Chacun s'en donne à l'aise, & souvent se dispense
A prendre par ses mains toute sa récompense.
Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous;
Le prix que nous valons, qui le fait mieux que nous?
Et puis la mode en est, & la cour l'autorise.
Nous parlons de nous-même avec toute franchise.
La fausse humilité ne met plus en crédit.
Je sais ce que je vaux, & crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue:
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit
c) Ne les va point quêter de réduit en réduit;

Mon

se loue?] Le mot *poëte*, *ouate*, étaient alors de deux sillabes en vers. *Boileau* qui a beaucoup servi à fixer la langue, a mis trois sillabes à tous les mots de cette espèce.

Si son astre en naissant ne l'a formé poëte.

Où sur l'ouate molle éclate le tabis.

c) *Ne les va point quêter de réduit en réduit.*] Ce vers désigne tous ses rivaux qui cherchaient à se faire des protecteurs & des partisans, & cet endroit les souleva tous.

d) *Par leur seule beauté &c. — Je ne dois qu'à moi seul.*] Ces vers étaient d'autant plus révoltans, qu'il n'avait fait encor aucun de ces ouvrages qui ont rendu son nom immortel. Il n'était connu que par ses premières comédies & par sa tragédie de *Médée*, pièces qui seraient ignorées aujourd'hui si elles n'avaient été soutenues depuis par ses belles tragédies. Il n'est pas permis d'ailleurs de parler ainsi de soi-même. On pardonnera toujours à

Mon travail ſans apui monte ſur le théatre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre :
Là, ſans que mes amis prêchent leurs ſentimens,
J'arrache quelquefois leurs aplaudiſſemens ;
Là, content du ſuccès que le mérite donne,
Par d'illuſtres avis je n'éblouïs perſonne ;
Je ſatisfais enſemble & peuple & courtiſans,
Et mes vers en tous lieux ſont mes ſeuls partiſans :
d) Par leur ſeule beauté ma plume eſt eſtimée :
Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée ;
Et penſe toutefois n'avoir point de rival
A qui je faſſe tort en le traitant d'égal.
Mais inſenſiblement je donne ici le change ;
Et mon eſprit s'égare en ſa propre louange :
Sa douceur me ſéduit, je m'en laiſſe abuſer,
Et me vante moi-même au lieu de m'excuſer.
Revenons aux chanſons que l'amitié demande.
e) J'ai brûlé fort longtems d'une amour aſſez grande,
Et que juſqu'au tombeau je dois bien eſtimer,

un homme célèbre de ſe moquer de ſes ennemis, & de les rendre ridicules ; mais ſes propres amis ne lui pardonneront jamais de ſe louer.

e) *J'ai brûlé longtems d'une amour aſſez grande.*] Il avait aimé très-paſſionnément une dame de Rouen, nommée madame *du Pont*, femme d'un maître des comptes de la même ville, qui était parfaitement belle, qu'il avait connue toute petite fille, pendant qu'il étudiait à Rouen au collège des jéſuites, & pour qui il fit pluſieurs petites piéces de galanterie, qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques inſtances que lui ayent fait ſes amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant ſa mort. Il lui communiquait la plûpart de ſes piéces avant de les mettre au jour ; & comme elle avait beaucoup d'eſprit, elle les critiquait fort judicieuſement ; enſorte que monſieur *Corneille* a dit pluſieurs fois, qu'il lui était redevable de pluſieurs endroits de ſes premières piéces. *Note ancienne qui ſe trouve dans les éditions de Corneille.*

Puisque ce fut par-là que j'apris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon ame fut prise.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour;
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
J'adorai donc Philis, & la secrette estime
Que ce divin esprit faisait de notre rime,
Me fit devenir poëte aussi-tôt qu'amoureux;
Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux;
Et bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon souvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toûjours en état de l'aimer;
Je me sens tout ému quand je l'entens nommer;
Et par le doux effet d'une promte tendresse,
Mon cœur sans mon aveu reconnait sa maîtresse.
Après beaucoup de vœux & de soumissions,
Un malheur rompt le cours de nos affections;
Mais toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée;
Aussi n'aimai-je plus, & nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami? tant qu'ont duré nos flammes,
Ma muse également chatouillait nos deux ames:
Elle avait sur la mienne un absolu pouvoir;
J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix ravissante, ainsi que son visage,
La faisait apeller le phénix de notre âge;

f) Ce rondeau fut fait par *Corneille* en 1637. dans le tems du différend qu'il eut avec *Scudéri*, au sujet des observations sur le *Cid*.

Et ſouvent de ſa part je me ſuis vû preſſer
Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
Jugez vous-même, Ariſte, à cette douce amorce,
Si mon génie était pour épargner ſa force :
Cependant mon amour, le père de mes vers,
Le fils du plus bel œil qui fut en l'univers,
A qui déſobéir c'était pour moi des crimes,
Jamais en ſa faveur n'en put tirer deux rimes ;
Tant mon eſprit alors contre moi révolté,
En haine des chanſons ſembloit m'avoir quitté ;
Tant ma veine ſe trouve aux airs mal aſſortie,
Tant avec la muſique elle a d'antipathie ;
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour ;
Et l'amitié voudrait ce que n'a pû l'amour !
N'y penſez plus, Ariſte, une telle injuſtice
Expoſerait ma muſe à ſon plus grand ſuplice.
Laiſſe la toûjours libre agir ſuivant ſon choix,
Céder à ſon caprice, & s'en faire des loix.

RONDEAU. f)

QU'il faſſe mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture,
Et ſe cacher ainſi qu'un criminel. g)

g) *Scudéri* n'avait pas d'abord mis ſon nom à ſes obſervations ſur le *Cid*. Il en fut fait deux éditions, ſans qu'on ſût de quelle part elles venaient. Cela ſe découvrit

Chacun connait son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solemnel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture.
Qu'il fasse mieux.
Paris entier ayant vû son cartel,
L'envoye au diable & sa muse au bordel. *b*)
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

---

néanmoins, & les brouilla ensemble.

b) Ce terme grossier n'est pas tolérable; mais *Régnier* & beaucoup d'autres l'avaient employé sans scrupule. *Boileau* même dans le siècle des bienséances, en 1674, souilla son chef-d'œuvre de l'art poëtique par ces deux vers, dans lesquels il caractérisait *Régnier*.

Heureux si moins hardi dans ses vers pleins de sel,
Il n'eût jamais mené les muses au bordel.

Ce fut le judicieux *Arnaud* qui l'obligea de réformer ces deux vers, où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à *Régnier*.

Boileau substitua ces deux vers excellens :

Heureux si ses discours craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

Il eût été à souhaiter que *Corneille* eût trouvé un *Arnaud*; il lui eût fait suprimer son rondeau tout entier, qui est trop indigne de l'auteur du *Cid*.

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

HORAT. . . . . cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE n'eſt pas ici une piéce telle que les *Horaces.* On voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action : ce ne ſont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'eſt toûjours la même intrigue. Les trois unités ſont auſſi parfaitement obſervées qu'elles puiſſent l'être, ſans que l'action ſoit gênée, ſans que l'auteur paraiſſe faire le moindre effort. Il y a toûjours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert.

On donne ici ce chef-d'œuvre du grand CORNEILLE tel qu'il le fit imprimer, avec le chapitre de *Sénèque* le philoſophe, dont il tira ſon ſujet, (ainſi qu'il avait publié le *Cid* avec les vers eſpagnols qu'il traduiſit.) On y ajoûte ſon épître dédicatoire à *Montauron* tréſorier de l'épargne, & la lettre du célèbre *Balzac.*

A MONSIEUR
DE MONTAURON.

MONSIEUR,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, & sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence & de sa libéralité. *Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles & si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire, que j'ai mise sur notre théatre, elles se soient tour-à-tour entre-produites dans son ame. Il avait été si* libéral *envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; & le pardon qu'il lui donna, fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout-à-fait cet esprit qui n'avait pû être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire, qu'il eût été moins clément envers lui, s'il eût été moins* libéral, *& qu'il eût été moins* libéral, *s'il eût été moins clément. Cela étant, ne puis je pas avec justice donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées, & comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble la cause & l'effet l'une de l'autre? Je le puis certes d'autant*

---

a) Voilà une étrange lettre, & pour le stile & pour les sentimens. On n'y reconnait point *la main qui crayonna l'ame du grand Pompée, & l'esprit de Cinna.* Celui qui faisait des vers si sublimes, n'est plus le même en prose. On ne peut s'empêcher de plaindre *Corneille*, & son siécle, & les beaux arts, quand on voit ce grand hom-

tant plus justement, que je vois votre générosité, comme voulant imiter ce grand empereur a), *prendre plaisir à s'étendre sur les gens de lettres, en un tems où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux, quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres; de sorte qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez bon, MONSIEUR, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour aprendre plus longtems à ceux qui le liront, que le* généreux *monsieur de Montauron, par une* libéralité *inouïe en ce siécle, s'est rendu toutes les muses redevables, & que je prens tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

---

me, négligé à la cour, comparer le Sr. de *Montauron* à l'empereur *Auguste*. Si pourtant la reconnaissance arracha ce singulier hommage, il faut encor plus en louer *Corneille* que l'en blâmer; mais on peut toûjours l'en plaindre.



EXTRAIT

DU LIVRE DE SÉNÈQUE

LE PHILOSOPHE,

DONT LE SUJET DE CINNA EST TIRÉ.

Seneca lib. 1. de Clementia, cap. 9. *.

Divus Auguſtus mitis fuit princeps, ſi quis illum à principatu ſuo æſtimare incipiat: in communi quidem republica, duodeviceſimum egreſſus annum, jam pugiones in ſinu amicorum abſconderat, jam inſidiis M. Antonii conſulis latus petierat, jam fuerat collega proſcriptionis: ſed cum annum quadrageſimum tranſiſſet, & in Gallia moraretur, delatum eſt ad eum indicium L. Cinnam ſolidi ingenii virum inſidias ei ſtruere. Dictum eſt & ubi, & quando, & quemadmodum aggredi vellet. Unus ex conſciis deferebat, ſtatuit ſe ab eo vindicare. Conſilium amicorum advocari juſſit.

Nox illi inquieta erat, cum cogitaret adoleſcentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proſcriptionis edictum inter cœnam dictaret. Gemens ſubinde voces varias emittebat & inter ſe contrarias. *Quid ergo? ego percuſſorem meum*

---

* *Remarque de l'éditeur.*

L'avanture de *Cinna* laiſſe quelque doute. Il ſe peut que ce ſoit une fiction de *Sénèque* ou du moins qu'il ait ajouté beaucoup à l'hiſtoire pour mieux faire valoir ſon chapitre de la clémence. C'eſt une choſe bien étonnante que *Suetone* qui entre dans tous les détails de la vie d'*Auguſte* paſſe ſous ſilence un acte de clémence qui ferait tant d'honneur à cet empereur, & qui ferait la plus mémorable de ſes actions. *Sénèque* ſuppoſe la ſcène en Gaule. *Dion Caſſius* qui raporte cette anecdote longtems après *Sénèque* au milieu du

securum ambulare patiar, me sollicito? Ergo non dabit pœnas, qui tot civilibus bellis frustra petitum caput, tot navalibus, tot pedestribus præliis incolume, postquam terrâ marique pax parta est, non occidere constituat, sed immolare? (Nam sacrificantem placuerat adoriri.) Rursus silentio interposito majore multo voce sibi quam Cinnæ irascebatur. *Quid vivis, si perire te tam multorum interest? Quis finis erit suppliciorum? quis sanguinis? Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in quod mucrones acuant. Non est tanti vita, si ut ego non peream, tam multa perdenda sunt.* Interpellavit tandem illum Livia uxor, & *Admittis*, inquit, *muliebre consilium? Fac quod medici solent, ubi usitata remedia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profecisti: Salvidienum Lepidus secutus est, Lepidum Murena, Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, ut alios taceam quos tantum ausos pudet: nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignosce L. Cinnæ, deprehensus est, jam nocere tibi non potest, prodesse famæ tuæ potest.*

Gavisus sibi quod advocatum invenerat; uxori quidem gratias egit: renuntiari autem extemplò amicis quos in consilium rogaverat, imperavit, & Cinnam unum ad se accersit, dimissisque omnibus è cubiculo, cum alteram poni Cinnæ cathedram jussisset: *Hoc*, inquit, *primùm à te peto ne me loquentem interpelles, ne meo sermone medio proclames; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, cum in hostium castris*

troisiéme siécle de notre ere vulgaire, dit que la chose arriva dans Rome. J'avoue que je croirai difficilement qu'*Auguste* ait nommé sur le champ premier consul un homme convaincu d'avoir voulu l'assassiner.

Mais vraie ou fausse, cette clémence d'*Auguste* est un des plus nobles sujets de tragédies, une des plus belles instructions pour les princes. C'est une grande leçon de mœurs; c'est à mon avis le chef-d'œuvre de *Corneille*, malgré quelques défauts.

invenissem, non factum tantùm mihi inimicum, sed natum; servavi patrimonium tibi omne concessi; hodie tam fœlix es & tam dives, ut victo victores invideant : Sacerdotium tibi petenti, præteritis compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Cum sic de te meruerim, occidere me constituisti.

Cum ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementiam : *Non præstas*, inquit, *fidem*, *Cinna*, *convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras.* Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum. Et cum defixum videret, nec ex conventione jam, sed ex conscientia tacentem : *Quo*, inquit, *hoc animo facis? Ut ipse sis princeps? Male mehercule cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil præter me obstat. Domum tuam tueri non potes, nuper libertini hominis gratia in privato judicio superatus es. Adeo nihil facilius putas quam contra Cæsarem advocare? Cedo, si spes tuas solus impedio. Paulusne te & Fabius Maximus & Cossi & Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania nomina præferentium, sed eorum qui imaginibus suis decori sunt?* Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum esse constat, cum hanc pœnam, qua sola erat contentus futurus, extenderet. *Vitam tibi*, inquit, *Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidiatori ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus, utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas.* Post hæc detulit ultrò consulatum, questus quod non auderet petere, amicissimum, fidelissimumque habuit, hæres solus fuit illi, nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

a) Les étrangers verront dans cette lettre quelle était l'éloquence de ce tems-là. Il n'est guères convenable peut-être que l'éloquence soit le partage d'une lettre fa-

LETTRE

DE

MONSIEUR DE BALZAC

A MONSIEUR CORNEILLE.

MONSIEUR,

a) *J'ai senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, & je crie miracle! dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades: il fait que les paralitiques battent des mains: il rend la parole à un muët, ce serait trop peu de dire à un enrumé. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix; & puisque je les recouvre l'une & l'autre par votre moyen, il est bien juste que je les employe toutes deux à votre gloire, & à dire sans cesse,* La belle chose! *Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, & ne pensez pas avoir aporté assez de force, pour soutenir la grandeur romaine. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas, & je m'y opose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur d'une composition universellement aprouvée: & s'il était vrai qu'en quelqu'une de ses parties vous eussiez senti quelque faiblesse, ce serait un secret entre vos muses & vous, car je vous assure que personne ne l'a reconnuë. La faiblesse serait de notre expression, & non pas de vôtre pensée: elle viendrait du défaut des instrumens, & non pas de la faute de l'ouvrier: il faudrait en accuser l'incapacité de notre langue.*

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, & ne l'avez point brisée en la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodo-

---

miliére; & comme dit M. l'abbé d'*Olivet*, *Balzac* écrivait une lettre comme *Lingende* faisait un sermon, ou un panégirique; il s'étudiait à prodiguer les figures.

re b), *& aussi déchirée qu'elle était au siécle des Théodorics : c'est une Rome de Tite-Live, & aussi pompeuse qu'elle était au tems des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la république, cette noble & magnanime fierté ; & il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles & de ses locutions, mais vous êtes le vrai & le fidèle interprète de son esprit & de son courage. Je dis plus, monsieur, vous êtes souvent son pédagogue, & l'avertissez de la bienséance, quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux tems, s'il a besoin d'embellissement, ou d'apui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre: quand vous trouvez du vuide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre ; & je prens garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.*

La femme d'Horace, & la maîtresse de Cinna, qui sont vos deux véritables enfantemens, & les deux pures créatures de votre esprit, ne sont elles pas aussi les principaux ornemens de vos deux poëmes? Et qu'est-ce que la saine antiquité a produit de vigoureux & de ferme dans le sexe faible, qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces romaines de votre façon? Je ne m'ennuye point depuis quinze jours, de considérer celle que j'ai reçuë la dernière.

Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province: nos orateurs & nos poëtes en disent merveilles : mais un docteur de mes voisins, qui se met d'ordinaire sur le haut stile, en parle certes d'une étrange sorte ; & il n'y a point de mal que vous sachiez jusques où vous avez porté son esprit. Il se contentait le premier jour de dire que votre Emilie était la rivale de Caton & de Brutus, dans la passion de la liberté. A cette heu-

b) Pourquoi parler de *Théodoric* & de *Cassiodore* quand il s'agit d'*Auguste*.

c) Voilà une plaisante épithète que celle de *sainte*, donnée par ce docteur à *Emilie*.

d) Il paraît qu'en effet *Emilie* était regardée comme le premier personnage de la piéce, & que dans les commencemens on n'imaginait pas que l'intérêt pût tomber sur *Auguste*.

e) C'est donc *Cinna* qu'on regardait com-

re il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la possédée du démon de la république, & quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte c) *& l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre romaine ; mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire en effet toute la conjuration, & donne chaleur au parti, par le feu qu'elle jette dans l'ame du chef. Elle entreprend, en se vengeant,* d) *de venger toute la terre : elle veut sacrifier à son père, une victime, qui serait trop grande pour Jupiter même. C'est à mon gré une personne si excellente, que je pense dire peu à son avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race que Pompée n'a été en la sienne, & que votre fille Emilie vaut sans comparaison davantage que Cinna son petit-fils. Si celui-ci même a plus de vertu que n'a crû Sénèque, c'est pour être tombé entre vos mains, & à cause que vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite, comme à Auguste de sa dignité. L'empereur le fit consul, & vous l'avez fait* honnête homme *e*) *: mais vous l'avez pû faire par les loix d'un art, qui polit & orne la vérité, qui permet de favoriser en imitant ; qui quelquefois se propose le semblable, & quelquefois le meilleur. J'en dirais trop, si j'en disais davantage. Je ne veux pas commencer une dissertation, je veux finir une lettre, & conclure par les protestations ordinaires, mais très-sincères & très-véritables, que je suis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
BALZAC.

---

me l'honnête homme de la pièce, parce qu'il avait voulu venger la liberté publique. En ce cas, il falait qu'on ne regardât la clémence d'*Auguste* que comme un trait de politique conseillé par *Livie*.

Dans les premiers mouvemens des esprits émus par un poëme tel que *Cinna*, on est frapé & ébloui de la beauté des détails ; on est longtems sans former un jugement précis sur le fonds de l'ouvrage.



ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

EMILIE, fille de C. Toranius tuteur d'Auguste, & proscrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Emilie.

POLYCLETE, affranchi d'Auguste.

EVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.


OXFORD



Soyons amis, Cinna . . . .



CINNA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EMILIE.

a) IMPATIENS désirs d'une illustre vengeance, b)
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
c) Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire;
Durant quelques momens souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hazarde, & ce que je poursuis.

---

a) Plusieurs actrices ont suprimé ce monologue dans les représentations. Le public même paraissait souhaiter ce retranchement. On y trouvait de l'amplification. Ceux qui fréquentent les spectacles disaient qu'*Emilie* ne devait pas ainsi se parler à elle-même, se faire des objections & y répondre, que c'était une déclamation de rhétorique, que les mêmes choses qui feraient très-convenables quand on parle à sa confidente, sont très-déplacées quand on s'entretient toute seule avec soi-même; qu'enfin la longueur de ce monologue y jettait de la froideur, & qu'on doit toûjours suprimer ce qui n'est pas nécessaire.

Cependant j'étais si touché des beautés répandues dans cette première scène que j'engageai l'actrice qui jouait *Emilie* à la remettre au théatre: & elle fut très-bien reçue.

b) *Impatiens désirs d'une illustre vengeance.*] Quand il se trouve des acteurs capables de jouer *Cinna*, on retranche assez communément ce monologue. Le public a perdu le goût de ces déclamations, celle-

d) Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
e) Et que vous reprochez à ma triste mémoire,
Que par sa propre main mon père massacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré :
Quand vous me présentez cette sanglante image,
f) La cause de ma haine, & l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports,
g) Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
h) J'aime encore plus Cinna que je ne hais Auguste ;
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le suivre exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite,
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'apréhendes rien,

---

ci n'est pas nécessaire à la piéce. Mais n'a-t-elle pas de grandes beautés ? n'est-elle pas majestueuse, & même assez passionnée ? *Boileau* trouvait dans ces *impatiens désirs, enfans du ressentiment, embrassés par la douleur*, une espèce de famille ; il prétendait que les grands intérêts & les grandes passions s'expriment plus naturellement ; il trouvait que le poëte paraît trop ici, & le personnage trop peu.

c) *Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire.*] Il y avait dans les premiéres éditions, *Vous régnez sur mon ame avecque trop d'empire : avecque* faisait un son dur & trainant, comme on l'a déja remarqué. On ne peut corriger mieux.

d) *Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire.*] Il y avait dans les premiéres éditions, *au trône de sa gloire.*

e) *Et que vous reprochez à ma triste mémoire.*] Ces désirs rapellent à *Emilie* le meurtre de son père, & ne le lui reprochent pas. Il falait dire, *vous me reprochez de ne l'avoir pas encor vengé*, & non pas, *vous me reprochez sa proscription ;* car elle n'est certainement pas cause de cette mort.

f) *La cause de ma haine & l'effet de sa rage.*] *Emilie* a déja dit quelle est la cause de sa rage ; la *cause* & *l'effet* paraissent trop recherchés.

g) *Et crois pour une mort lui devoir mille morts.*

. . . .

Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de têtes,
Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes;
L'iſſue en eſt douteuſe, & le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton deſſein;
L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon auteur renverſer l'entrepriſe,
Tourner ſur toi les coups dont tu le veux fraper;
Dans ſa ruïne même il peut t'enveloper;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chute.
Ah! ceſſe de courir à ce mortel danger:
Te perdre en me vengeant ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corromt l'amertume des larmes;

Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes.]

Mille morts, *mille & mille tempêtes*, ne ſont que de légères négligences, auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, & ſurtout dans ceux du ſiécle de *Corneille*, mais qu'il faut éviter ſoigneuſement aujourd'hui.

b) *J'aime encor plus Cinna que je ne haïs Auguſte.*] de bons critiques qui connaiſſent l'art & le cœur humain, n'aiment pas qu'on annonçe ainſi de ſang froid les ſentimens de ſon cœur. Ils veulent que les ſentimens échapent à la paſſion. Ils trouvent mauvais qu'on diſe, *j'aime plus celui-ci que je ne haïs celui-là. Je ſens refroidir mon mouvement bouillant, je m'irrite contre moi-même, j'ai de la fureur.* Ils veulent que cette fureur, cet amour, cette haine, ces bouillants mouvemens éclatent ſans que le perſonnage vous en avertiſſe. C'eſt le grand art de *Racine.* Ni *Phedre* ni *Iphigenie*, ni *Agrippine* ni *Roxane*, ni *Monime*, ne débutent par venir étaler leurs ſentimens ſecrets dans un monologue, & par raiſonner ſur les intérêts de leurs paſſions. Mais il faut toûjours ſe ſouvenir que c'eſt *Corneille* qui a débrouillé l'art, & que ſi ces amplifications de rhétorique ſont un défaut aux yeux des connaiſſeurs, ce défaut eſt réparé par de très-grandes beautés.

Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jetter dans mon cœur vos indignes faiblesses;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
i) Amour, sers mon devoir, & ne le combats plus.
Lui céder c'est ta gloire, & le vaincre ta honte;
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte.
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, *k*) quoique mon cœur l'adore,

i) *Amour, sers mon devoir & ne le combats plus.*] Il semble que le monologue devrait finir là. Les quatre derniers vers ne sont-ils pas surabondans? les pensées n'en sont-elles pas recherchées & hors de la nature? Qu'importe de la gloire ou de la honte de l'amour? Qu'est-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couronner l'amour? D'ailleurs dans le dernier de ces vers, au lieu de

Et ne triomphera que pour te couronner,

il faudrait, *il ne triomphera*; mais les vers précédens paraissent dignes de *Corneille*, & j'ose croire qu'au théatre il faudrait réciter ce monologue en retranchant

S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa tète est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause.
l) Par un si grand dessein vous vous faites juger
m) Digne sang de celui que vous voulez venger:
Mais encor une fois, souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devrait être atiédie.
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toûjours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toûjours ce que tu penses;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses:

seulement ces quatres derniers vers qui ne sont pas dignes du reste.

k) *Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore.*] Des critiques trouvent ce vers languissant, par le soin même que prend l'auteur de lui donner de la force; ils disent qu'*adore* n'est que la répétition de j'aime.

l) *Vous vous faites juger* est plus languissant: d'ailleurs c'est un grand secret. On ne peut encor le juger.

m) *Digne sang.*] *Toranius* était un plebeïen inconnu qui n'avait joüé aucun rôle, & qu'*Octave* sacrifia dans les proscriptions parce qu'il était riche.

Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage.
Je suis ce que j'étais, & je puis davantage;
Et des mêmes présens qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des romains.
Je recevrais de lui la place de Livie,
n) Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin *toutefois de passer pour ingrate?*
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi.
Tant de braves romains, tant d'illustres victimes,
o) Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre.
Qui vit haï de tous ne saurait long-tems vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

EMILIE.

Quoi, je le haïrai sans tâcher de lui nuire?
J'attendrai du hazard qu'il ose le détruire?

n) *Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.*] Ce sentiment furieux est, à mon gré, une raison pour ne pas suprimer le monologue qui prépare cette férocité.

o) *Qu'à son ambition ont immolé ses crimes.*] *Ambition ont* est bien dûr à l'oreille.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Et je satisferai des devoirs si pressans
Par une haine obscure, & des vœux impuissans ?
Sa perte que je veux me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
p) Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
Qui le faisant périr ne me vengerait pas.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
Et faisons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie ;
On a touché son ame, & son cœur est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste,
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Emilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déja brisés ;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

EMILIE.

Ah! tu sais me fraper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déja mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'opose ;
Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'ose ;

p) Ce sentiment atroce & ces beaux vers ont été imités par *Racine* dans *Andromaque*.

Ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi
qui le tue.

Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Céde aux rébellions de mon cœur mutiné.
q) Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte:
Tu vois bien des hazards, ils sont grands, mais n'importe;
Cinna n'est pas perdu pour être hazardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, & quelque ordre qu'il tienne;
Qui méprise la vie, est maître de la sienne.
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;
La vertu nous y jette, & la gloire le suit.
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste, ou que Cinna périsse,
Aux manes paternels r) *je dois ce sacrifice:*
Cinna me l'a promis en recevant ma foi:
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire;
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui;
s) Et c'est à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE

q) *Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte.*] *Tout beau* revient au *pian piano* des italiens. Ce mot familier est banni du discours sérieux, à plus forte raison de la poësie; & l'apostrophe à sa passion sort du ton du dialogue & de la vérité; c'est un tour de rhéteur qu'on se permettait encor.

r) *Je dois ce sacrifice.*] Il semble, par ces expressions, qu'elle doive le sacrifice de *Cinna*.

s) *Et c'est à faire enfin à mourir après*

SCENE III.

CINNA, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

Cinna, votre aſſemblée
Par l'effroi du péril n'eſt-elle point troublée ?
Et reconnaiſſez-vous au front de vos amis,
Qu'ils ſoient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue :
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moi ſervir une maîtreſſe ;
Et tous font éclater un ſi puiſſant couroux,
Qu'ils ſemblent tous venger un père comme vous.

EMILIE.

Je l'avais bien prévû, que pour un tel ouvrage
Cinna ſaurait choiſir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaiſes mains
L'intérêt d'Emilie, & celui des romains.

---

lui.] *Et c'eſt à faire* eſt encor une expreſſion bourgeoiſe hors d'uſage, même aujourd'hui chez le peuple. Remarquez que dans cette ſcène, il n'y a preſque que ces deux mots à reprendre, & que la piéce eſt faite depuis ſix-vingt ans. Ce n'eſt qu'une ſcène avec une confidente, & elle eſt ſublime.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vû de quel zèle *t*)
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, d'empereur,
Vous eussiez vû leurs yeux s'enflammer de fureur ;
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
u) *Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :*
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ?
Combien de fois changé de partis & de ligues ?
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi ?
Là, par un long récit de toutes les misères
x) Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvellant leur haine avec leur souvenir,

---

t) Ce discours de *Cinna* est un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous ayons dans notre langue.

u) *Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.*] Le mot *dessein* ne convient pas à *conclure*. Il me semble qu'on conclut une affaire, un traité, un marché, que l'on consomme un dessein, qu'on l'exécute, qu'on l'effectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juste & plus poëtique que *conclure*.

x) *Que durant notre enfance ont enduré.*] *Durant* & *enduré* dans le même vers ne font qu'une inadvertance ; il était aisé de mettre *pendant notre enfance*. Mais *ont enduré* parait une faute aux grammairiens ; ils voudraient *les misères qu'ont endurées nos pères*. Je ne suis point du tout de leur avis. Il serait ridicule de dire, *les misères qu'ont souffertes nos pères*, quoiqu'il faille dire, *les misères que nos pères ont souffertes*. S'il n'est pas permis à un poëte de se servir

Je redouble en leurs coeurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triftes batailles
Où Rome par fes mains déchirait fes entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
y) Où les meilleurs foldats, & les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir efclaves;
Ou pour mieux affurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faifant aimer à tous l'infame nom de traître;
Romains contre romains, parens contre parens,
Combattaient feulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreufe, inexorable,
Funefte aux gens de bien, aux riches, au fénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs affez noires
Pour en repréfenter les tragiques hiftoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,

---

en ce cas du participe abfolu, il faut renoncer à faire des vers.

y) *Où nos meilleurs foldats, & nos chefs les plus braves.*] Les premiéres éditions portent :

Où le but des foldats & des chefs les plus braves,
Etait d'être vainqueurs pour devenir efclaves,
Où chacun trahiffait aux yeux de l'univers
Soi-même & fon pays pour fe donner des fers.

Ce mot *but* dans cette place, ne paraiffait ni affez noble, ni affez jufte. *Aux yeux de l'univers* était un faible hémiftiche, un de ces vers oifeux qui fervaient uniquement à la rime. *Corneille* corrigea ces deux petites fautes, & mit à la place ces vers dignes du refte de cet admirable récit.

Rome entière noyée au ſang de ſes enfans,
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé;
Le fils tout dégoutant du meurtre de ſon père,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
  Vous dirai-je les noms de ces grands perſonnages
z) Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiés juſques ſur les autels?
Mais pourai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu tems, & voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots: *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,

z) *Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages.*] Dans le tems de *Corneille* on diſait *les courages* pour *les eſprits.* On peut même ſe ſervir encor du mot *courage* en ce ſens; mais *aigrir* n'eſt pas aſſez fort. *Cinna* a peint les proſcriptions pour faire horreur, pour enflammer les eſprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les ſaiſir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance.

a) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte.*]

Il y avait auparavant:

Rendons toutefois grace à la bonté céleſte.

b) *Nous n'avons point de vengeur.*] Il

Et les proscriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône, & nous donner des loix:
a) Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que juste une fois il s'est privé d'apui,
Perdant, pour régner seul, deux méchans comme lui.
Lui mort, b) nous n'avons point de vengeur, ni de maître;
Avec la liberté Rome c) s'en va renaître;
Et nous mériterons le nom de vrais romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion, tandis qu'elle est propice.
Demain au capitole il fait un sacrifice,
Qu'il en soit la victime, & faisons en ces lieux
Justice à tout le monde à la face des dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe;
C'est de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe;
Et je veux pour signal, que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le sein.
Ainsi d'un coup mortel la victime frapée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée;
Faites voir après moi si vous vous souvenez

---

veut dire; *mort il est sans vengeur, & nous sommes sans maître*: en effet, c'est Rome qui a des vengeurs dans les assassins du tyran. *Corneille* entend donc qu'*Auguste* restera sans vengeance.

c) *S'en va renaître.*] Cette expression n'est point fautive en poësie, au contraire: voyez dans l'*Iphigénie* de *Racine*:

> Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
> L'éternel entretien des siécles à venir.

Cet exemple est un de ceux qui peuvent servir à distinguer le langage de la poësie de celui de la prose.

Des illustres ayeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidelle:
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison régle enfin l'ardeur qui les emporte.
Maxime & la moitié s'assurent de la porte:
L'autre moitié me suit, & doit l'environner,
Prête au moindre signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.
Demain, j'attens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de *parricide, ou de libérateur,*
César celui de prince, *d*) ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie;
e) Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur, ou propice;
Qu'il m'éléve à la gloire, ou me livre au suplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

---

d) *Ou d'un usurpateur.*] Il faut *d'usurpateur* dans la régle; *il aura le nom de prince légitime ou d'usurpateur.* Mais gênons la poësie le moins que nous pourrons.

e) *Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans.*] Ce terme *à l'endroit* n'est plus d'usage dans le stile noble.

f) *Sont-ils morts tous entiers?*] Il y avait:

Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins?

D'abord l'auteur substitua, *Et sont-ils morts entiers avec leurs grands desseins?* ensuite il mit, *sont-ils morts tous entiers?* Cette expression sublime, *mourir tout entier*, est prise du latin d'Horace, *non om-*

EMILIE.

Ne crain point de succès qui souille ta mémoire.
Le bon & le mauvais sont égaux pour ta gloire;
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute &, de Cassie;
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie?
f) Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse:
Si leur vainqueur y régne; ils y sont regrettés,
Et par les voeux de tous leurs pareils souhaités.
g) Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie: *h*)
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie;
Souvien-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Emilie est ton prix;
i) Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mène Evandre vers nous?

---

nis moriar; & *tout entier* est plus énergique. *Racine* l'a imitée dans sa belle piéce d'*Iphigénie*:

Ne laisser aucun nom & mourir tout entier.

g) *Va marcher.*] Il faudrait *va*, *marche*. On ne dit pas plus *allons marcher*, qu'*allons aller*.

h) *Convie* est une très-belle expression, elle était très-usitée dans le grand siécle de Louis XIV. Il est à souhaiter que ce mot continue d'être en usage.

i) *Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent.*] Ailleurs ce mot de *faveurs* exciterait le ris & le murmure; mais ce mot est ici confondu dans la foule des beautés de cette scène, si vive, si éloquente, & si romaine.

SCENE IV.

CINNA, EMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

k) Seigneur, César vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi! Le sais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût sû l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une surprise.
Il presse fort.

EMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise!
Tous deux! en même tems! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grace.

EMILIE.

Ah, Cinna! je te perds!

Et

k) *Seigneur, César vous mande, & Maxime avec vous.*] L'intrigue est nouée dès le premier acte; le plus grand intérêt, & le plus grand péril s'y manifestent. C'est un coup de théatre.

Remarquez que l'on s'intéresse d'abord beaucoup au succès de la conspiration de *Cinna* & d'*Emilie*, 1°. parce que c'est une conspiration, 2°. parce que l'amant & la maîtresse sont en danger, 3°. parce que *Cinna* a peint *Auguste* avec toutes les couleurs que les proscriptions méritent, & que dans son récit il a rendu *Auguste* exécrable; 4°. parce qu'il n'y a point de spectateur qui ne prenne dans son cœur le parti de la liberté. Il est important de

Et les dieux obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout apris.
Quoi, tous deux! & si tôt que le conseil est pris!

CINNA.

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
Maxime est comme moi de ses plus confidens,
Et nous nous allarmons peut-être en imprudens.

EMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême;
Et puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tète à ce mortel danger.
Fui d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père; 1)
N'aigri point ma douleur par un nouveau tourment;
Et ne me rédui point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts & la cause publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,

faire voir que dans ce premier acte, *Cinna* & *Emilie* s'emparent de tout l'intérêt. On tremble qu'ils ne soient découverts. Vous verrez qu'ensuite cet intérêt change, & vous jugerez si c'est un défaut ou non.

1) Peut-être ces pleurs, disent les critiques sévéres, sont un peu trop de commande, peut-être n'est-il pas bien naturel qu'on pleure son père au bout de vingt ans, & il est certain que les spectateurs ne pleurent point ce *Foranius* père d'*Emilie*. Mais si *Corneille* s'éleve ici au-dessus de la nature, il ne choque point la nature. C'est une beauté plutôt qu'un défaut.

Et tout abandonner quand il faut tout oser!
Que feront nos amis, si vous êtes déçue?

EMILIE.

Mais que deviendras-tu, si l'entreprise est sue?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les suplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux;
m) Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux;
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

EMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble se dissipe, & ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse;
Si tout est découvert, Auguste a sû pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,

m) *Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux;*
Heureux &c.]
Boileau reprenait cet *heureux & malheureux*. Il y trouvait trop de recherche, & je ne sais quoi d'alembiqué. On peut dire, *heureux dans mon malheur*, l'exact & l'élégant *Racine* l'a dit; mais être à la fois heureux & malheureux, expliquer & retourner cette antithèse, cette

Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crain pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne;
Et mon cœur aussi-tôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort je vive encor en vous;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre; aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis;
Et leur parlant tantôt des miseres romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un si parfait amour ne trahit les secrets.
Il n'est sû que d'Evandre, & de votre Fulvie.

EMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit & le mien.
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
n) Je fais de ton destin des régles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou *o*) je suivrai ta mort.

énigme, cela n'est pas de la véritable éloquence.

n) *Je fais de ton destin des régles à mon sort*] *Je fais des régles à mon sort*, n'est pas à la vérité une expression heureuse; mais y a-t-il des fautes au milieu de tant de beaux vers, avec tant d'intérêt, de grandeur & d'éloquence?

o) *Je suivrai ta mort.*] n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi.*

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

EMILIE.

Va-t-en, & fouvien-toi *p*) feulement que je t'aime.

Fin du premier acte.

---

p) *Seulement que je t'aime.*] *Seulement* fait là un mauvais effet; car *Cinna* doit fe fouvenir de fon entreprife & de fes amis.

On ne remarque ces légères inadvertances qu'en faveur des étrangers & des commençans.

a) *Corneille*, dans fon examen de *Cinna*, femble fe condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *se paffe dans l'apartement d'Emilie*, *le fecond dans celui d'Augufte*: mais il fait auffi réflexion que l'unité s'étend à tout le palais; il eft impoffible que cette unité foit plus rigoureufement obfervée. Si on avait eu des théatres véritables, une fcène femblable à celle de Vicence, qui repréfentât plufieurs apartemens, les yeux des fpectateurs auraient vû ce que leur efprit doit fupléer. C'eft la faute des conftructeurs, quand un théatre ne repréfente pas les différens endroits où fe paffe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple, un palais, un veftibule, un cabinet &c. Il s'en falait beaucoup que le théatre fût digne des piéces de *Corneille*. C'eft une chofe admirable fans doute d'avoir fupofé cette délibération d'*Augufte*, avec

ACTE II. a)

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de courtisans.

AUGUSTE.

QUE chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna & de Maxime.*)
b) Cet empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, & cet illustre rang,

---

ceux mêmes qui viennent de faire serment de l'assassiner. Sans cela, cette scène serait plutôt un beau morceau de déclamation, qu'une belle scène de tragédie.

b) *Cet empire absolu*, *ce pouvoir souverain*, *la terre & l'onde*, *tout le monde*, *& cet illustre rang*, sont une redondance, un pléonasme, une petite faute.

Fénelon dans sa lettre à l'académie sur l'éloquence, dit: „ Il me semble „ qu'on a donné souvent aux romains „ un discours trop fastueux; je ne „ trouve point de proportion entre „ l'emphase avec laquelle *Auguste* parle „ dans la tragédie de *Cinna* & la mo„ deste simplicité avec laquelle *Suétone* „ le dépeint. „ Il est vrai: mais ne faut-il pas quelque chose de plus relevé sur le théatre que dans *Suétone*? Il y a un milieu à garder entre l'enflure & la simplicité. Il faut avouer que *Corneille* a quelquefois passé les bornes.

L'archevêque de Cambrai avait d'autant plus raison de reprendre cette enflure vicieuse, que de son tems les comédiens chargaient encor ce défaut par la plus ridicule affectation dans l'habillement, dans la déclamation & dans les gestes. On voyait *Auguste* ar-

Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flateur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouït,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouït.
c) L'ambition déplait quand elle est assouvie;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,

river avec la démarche d'un Matamore, coeffé d'une perruque carrée qui descendait par devant jusqu'à la ceinture; cette perruque était farcie de feuilles de laurier, & surmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. *Auguste* ainsi défiguré par des bateleurs gaulois sur un théatre de marionettes, était quelque chose de bien étrange. Il se plaçait sur un énorme fauteuil à deux gradins, & *Maxime* & *Cinna* étaient sur deux petits tabourets. La déclamation ampoulée répondait parfaitement à cet étalage, & surtout *Auguste* ne manquait pas de regarder *Cinna* & *Maxime* du haut en bas avec un noble dédain, en prononçant ces vers:

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flateur la présence importune.

Il faisait bien sentir que c'était eux qu'il regardait comme des courtisans flateurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette scène qui empêche que ces vers ne puissent être joués ainsi. *Auguste* n'a point encor parlé avec bonté, avec amitié, à *Cinna* & à *Maxime*; il ne leur a encor parlé que de son pouvoir absolu sur la terre & sur l'onde. On est même un peu surpris qu'il leur propose tout d'un coup son abdication à l'empire, & qu'il les ait mandés avec tant d'empressement pour écouter une résolution si soudaine, sans aucune préparation, sans aucun sujet, sans aucune raison prise de l'état présent des choses.

Lorsqu'*Auguste* examinait avec *Agrippa* & avec *Mécène*, s'il devait conserver ou abdiquer sa puissance, c'était dans des occasions critiques qui amenaient naturellement cette délibération, c'était dans l'intimité de la conversation, c'était dans des effusions de cœur. Peut-être cette scène eût-elle été plus vraisemblable, plus théatrale, plus intéressante, si *Auguste* avait commencé par traiter *Cinna* & *Maxime* avec amitié, s'il leur avait parlé de son abdication comme d'une idée qui leur était déja connue; alors la scène ne paraîtrait plus amenée comme par force, uniquement

Toujours vers quelque objet pouſſe quelque déſir,
Il ſe ramène en ſoi, n'ayant plus où ſe prendre ;
d) Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'empire, & j'y ſuis parvenu ;
Mais en le ſouhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles allarmes,
e) Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos,

pour faire un contraſte avec la conſpiration. Mais malgré toutes ces obſervations, ce morceau ſera toujours un chef-d'œuvre, par la beauté des vers, par les détails, par la force du raiſonnement, & par l'intérêt même qui doit en réſulter ; car eſt-il rien de plus intéreſſant que de voir *Auguſte* rendre ſes propres aſſaſſins arbitres de ſa deſtinée? Il ferait mieux, j'en conviens, que cette ſcène eût pû être préparée ; mais le fonds eſt toujours le même, & les beautés de détail, qui ſeules peuvent faire les ſuccès des poetes, ſont d'un genre ſublime.

c) *L'ambition déplait quand elle eſt aſſouvie &c.*] Ces maximes générales ſont rarement convenables au théatre, (comme nous le remarquons pluſieurs fois) ſurtout quand leur longueur dégénère en diſſertation ; mais ici elles ſont à leur place. La paſſion & le danger n'admettent point les maximes. *Auguſte* n'a point de paſſion, & n'éprouve point ici de dangers ; c'eſt un homme qui réfléchit, & ces réfléxions mêmes ſervent encor à juſtifier le projet de renoncer à l'empire. Ce qui ne ferait pas permis dans une ſcène vive & paſſionnée, eſt ici admirable.

d) *Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre*]

Racine admirait ſurtout ce vers, & le faiſait admirer à ſes enfans. En effet ce mot *aſpire*, qui d'ordinaire s'employe avec *s'élever*, devient une beauté frapante quand on le joint à *deſcendre*. C'eſt cet heureux emploi des mots qui fait la belle poeſie, & qui fait paſſer un ouvrage à la poſtérité.

e) *Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos.*] *La mort à tous propos* eſt trop familier. Si ces légers défauts ſe trouvaient dans une tirade faible, ils l'affaibliraient encore ; mais ces négligences ne choquent perſonne dans un morceau ſi ſupérieurement écrit ; ce ſont de petites pierres entourées de diamans, elles en reçoivent de l'éclat & n'en ôtent point.

f) Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême:
Le grand César mon père en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé:
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vû trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire:
L'un m'invite à le suivre, & l'autre me fait peur:
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
g) Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé;
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
h) Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécéne,
Pour

f) *Point de plaisir sans trouble*] est trop faible, trop inutile après *la mort à tous propos*.

g) *L'ordre du destin.*] *L'ordre du destin qui gêne nos pensées*, ne fait pas un sens clair; il veut dire, *le destin que nous cherchons à connaître n'est pas toujours écrit dans les événemens passés qui pouraient nous instruire*. La grande difficulté des vers est d'exprimer ce qu'on pense.

h) *Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène.*] *Auguste* eut en effet, à ce qu'on dit, cette conversation avec *Agrippa* & *Mécènas*. *Dion Cassius* les fait parler tous deux; mais qu'il est faible & stérile en comparaison de *Corneille!* *Dion Cassius* fait ainsi parler Mécénas: *Consultez plutôt les besoins de la patrie*

Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux romains, & pesante à moi-même.
Traitez-moi comme ami, non comme souverain.
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque, ou d'une république;
Votre avis est ma régle, & par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

i) Malgré notre surprise & mon insuffisance,
Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance;
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pancher.
Souffrez le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;

---

que la voix du peuple, qui semblable aux enfans, ignore ce qui lui est profitable ou nuisible. La république est comme un vaisseau battu de la tempête &c. Comparez ces discours à ceux de *Corneille*, dans lesquels il avait la difficulté de la rime à surmonter.

Cette scène est un traité du droit des gens. La différence que *Corneille* établit entre l'usurpation & la tyrannie, était une chose toute nouvelle; & jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en prose, aussi fortement que *Corneille* les aprofondit en vers.

i) *Malgré notre surprise.*] Ce mot est la critique du peu de préparation donnée à cette scène. En effet, est-il naturel qu'*Auguste* veuille ainsi abdiquer tout d'un coup, sans aucun sujet, sans aucune raison nouvelle?

On garde sans remors ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes justement, & c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
k) Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, & tous les conquérans
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes princes:
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, *l*) ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, & son trépas fut juste;
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
m) Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.

---

k) *Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre.*] Comme il faut des remarques grammaticales, surtout pour les étrangers, on est obligé d'avertir que *dessous* est adverbe, & n'est point préposition: *est-il dessus? est-il dessous? il est sous vous: il est sous lui.*

l) *Ou faire comme lui.*] Le mot de *faire* est prosaïque & vague: *régner comme lui* eût mieux valu.

m) *Dont vous l'avez vengé.*] Cela n'est pas français; il a vengé *César* par le sang, & non du sang. Il falait;

Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Que vous avez versé pour monter à son rang.

n) *N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées.*] Il y avait d'abord:

Mais sa mort vous fait peur, Seigneur, les destinées
D'un soin bien plus exact veillent sur vos années:

n) N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées.
Un plus puissant démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet;
o) Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute.
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; & j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver;
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête:
Mais que sans se noircir il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il aprouve sa mort, c'est ce que je dénie.

Corneille a changé heureusement ces deux vers. Quelques personnes reprennent *les destinées*. Elles prétendent que la mort de *César* est le destin de *César*, sa destinée, & que ce mot au pluriel ne peut signifier un seul événement. Je crois cette critique aussi injuste que fine; car s'il n'est pas permis à la poesie de dire *destinées* pour *destins*, *graces*, *faveurs*, *dons*, *inimitiés*, *haines* &c. au pluriel; c'est vouloir qu'on ne fasse pas de vers.

o) *Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.*] On ne sait point à quoi se rapporte le *perdre*; on pourrait entendre par ce vers, *ceux qui ont attenté sur vous se sont perdus*. Il faut éviter ce mot *faire*, surtout à la fin d'un vers: petite remarque, mais utile; ce mot *faire* est trop vague; il ne présente ni idée déterminée, ni image; il est lâche, il est prosaïque.

Rome est à vous, Seigneur, l'empire est votre bien,
Chacun en liberté peut disposer du sien;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!
Et seriez devenu, pour avoir tout domté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possédent.
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cédent;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
p) Votre Rome autrefois vous donna la naissance;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital
q) La libéralité vers le pays natal!
Il apelle remors l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie!
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
r) Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle

p) *Votre Rome autrefois vous donna la naissance.*] La tyrannie du vers amène très-mal à propos ce mot oiseux *autrefois.*

q) *Le pays natal*] n'est pas du stile noble. *La libéralité* n'est pas le mot propre; car rendre *la liberté à sa patrie* est bien plus que *liberalitas Augusti.*

r) *Si de ses pleins effets &c.*] Cette phrase n'a pas la clarté, l'élégance, la justesse nécessaires. La vertu est donc un objet digne de nos mépris, si l'infamie est le prix de ses pleins effets. Remarquez de plus qu'*infamie* n'est pas le mot propre. Il n'y a point d'infamie à renoncer à l'empire.

s) *Un crime indigne de pardon.*] La rime a encor produit cet hémistiche, *indigne de pardon*; ce n'est assurément pas un crime impardonnable, de donner plus qu'on n'a reçu. Les vers pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la prose, en s'élevant au-dessus d'elle.

t) *Après un sceptre acquis.*] Cet hémistiche n'est pas heureux, & ces deux vers sont de trop après celui-ci: *Mais pour y renoncer il faut la vertu même.*

Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on s) un crime indigne de pardon,
Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire ;
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quité.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
t) Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
  Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie ; & le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
u) Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, x) & qui l'aime, pour traître :
Qui le souffre a le cœur y) lâche, mol, abattu ;
Et pour s'en affranchir tout s'apelle vertu.

C'est toujours gâter une belle pensée que de vouloir y ajouter : c'est une abondance vicieuse.

u) *Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître.*] Cet *il qui* était autrefois un tour très-heureux ; la tyrannie de l'usage l'a aboli. *Il est un tyran, celui qui asservit son pays ; il est un perfide, celui qui manque à sa parole :* on a encor conservé ce tour : *Ils sont dangereux, ces ennemis du théâtre, ces rigoristes outrés.*

x) *Et qui l'aime pour traître.*] Voilà encor de cette abondance superflue & stérile. Pourquoi celui qui aime un usurpateur est-il traître ? Il n'est certainement pas traître parce qu'il l'aime. Quand on a dit qu'il est esclave, on a tout dit ; le reste est inutile.

y) *Lâche, mol, abattu.*] On ne se sert plus du terme *mol.* De plus, ces trois épithètes forment un vers trop négligé ; la précision y perd, & le sens n'y gagne rien.

Vous en avez, ſeigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines ;
Peut-être que l'onziéme eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le ciel vous envoye,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voye.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers ;
Il eſt beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pû vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui ſemble ſi chère,
N'eſt pour Rome, ſeigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'aproche pas
De celui qu'un bon prince aporte à ſes états.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter, de peur d'un ſucceſſeur.

---

z) *Dans le champ du public.*] Il y avait auparavant : *Dedans le champ d'autrui.*

&) *Le pire des états, c'eſt l'état populaire.*] Quelle prodigieuſe ſupériorité de la belle poëſie ſur la proſe! Tous les écrivains politiques ont délayé ces penſées; aucun a-t-il aproché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la préciſion de ces diſcours de *Cinna* & de *Maxime*? Tous les corps de l'état auraient dû aſſiſter à cette piéce, pour apprendre à penſer & à parler. Ils ne faiſaient que des harangues ridicules, qui font la honte de la nation. *Corneille* était un maître dont ils avaient beſoin. Mais un préjugé, plus barbare encor que ne l'était l'éloquence du barreau & de la chaire, a ſouvent empéché pluſieurs magiſtrats très éclairés d'imiter *Ciceron* &

Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte :
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux ;
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année ;
Voyant d'un tems ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
z) Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
&) Le pire des états c'eſt l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haîne des rois que depuis cinq cent ans
Avec le premier lait ſucent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, ſeigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée :
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guériſon ;

Hortenſius, qui allaient entendre des tragédies fort inférieures à celles de *Corneille*. Ainſi les hommes pour qui ces piéces étaient faites, ne les voyaient pas. Le parterre n'était pas digne de ces tableaux de la grandeur romaine. Les femmes ne voulaient que de l'amour ; bientôt on ne traita plus que l'amour, & par là on fournit à ceux que leurs petits talens rendent jaloux de la gloire des ſpectacles, un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux arts. Nous avons eu un chancelier qui a écrit ſur l'art dramatique, & on a obſervé que de ſa vie il n'alla aux ſpectacles ; mais *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, *Céſar* y allaient.

Sa coutume l'emporte, & non pas la raifon ;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
Eft une heureufe erreur dont il eft idolâtre,
Par qui le monde entier afferví fous fes loix
L'a vû cent fois marcher fur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du fac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?
J'ofe dire, feigneur, que par tous les climats
Ne font pas bien reçus toutes fortes d'états ;
Chaque peuple a le fien conforme à fa nature,
Qu'on ne faurait changer fans lui faire une injure :
Telle eft la loi du ciel, dont la fage équité
Séme dans l'univers cette diverfité.
Les macédoniens aiment le monarchique,
Et le refte des grecs la liberté publique :
Les parthes, les perfans veulent des fouverains ;
Et le feul confulat eft bon pour les romains.

CINNA.

Il eft vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;

Mais

a) *Les changemens d'état que fait l'ordre célefte &c.*] J'ai peur que ces raifonnemens ne foient pas de la force des autres ; ce que dit *Maxime* eft faux ; la plupart des révolutions ont coûté du fang, & d'ailleurs tout fe fait par l'ordre célefte. La réponfe que c'eft un ordre immuable du ciel de vendre cher fes bienfaits, femble dégénérer en difpute de fophifte, en queftion d'école, & trop s'écarter de cette grande & noble politique dont il eft ici queftion.

b) *Donc votre ayeul Pompée au ciel a réfifté.*] L'objection de *vôtre ayeul Pompée* eft preffante ; mais *Cinna* n'y répond que par un trait d'efprit. Voilà un fingulier honneur fait aux manes de *Pompée*, d'afferviir Rome pour laquelle il com-

Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change ſelon les tems, comme ſelon les lieux.
Rome a reçu des rois ſes murs & ſa naiſſance;
Elle tient des conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous, l'état n'eſt plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées;
Ce que ſous ſes conſuls on n'a vû qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes rois.

MAXIME.

a) Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte,
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des dieux qui jamais ne ſe romt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres,
Et nos premiers conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

b) Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté,
Quand il a combattu pour notre liberté?

battait. Pourquoi le ciel devait-il cet honneur à *Pompée*? Au contraire, s'il lui devait quelque choſe, c'était de ſoutenir ſon parti, qui était le plus juſte. Dans une telle délibération, devant un homme tel qu'*Auguſte*, on ne doit donner que des raiſons ſolides: ces ſubtilités ne paraiſſent pas convenir à la dignité de la tragédie. *Cinna* s'éloigne ici de ce vrai ſi néceſſaire & ſi beau. Voulez-vous ſavoir ſi une penſée eſt naturelle & juſte? examinez la propoſition contraire; ſi ce contraire eſt vrai, la penſée que vous examinez eſt fauſſe.

On peut répondre à ces objections que *Cinna* parle ici contre ſa penſée. Mais pourquoi parlerait-il contre ſa

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue:
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
  Ce nom depuis longtems ne sert qu'à l'éblouïr,
Et sa propre grandeur l'empèche d'en jouïr.
Depuis qu'elle se voit la maitresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puissans que des rois,
Les grands pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon ayeul, Marc-Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile

---

pensée? y est-il forcé? *Junie* dans *Britannicus* parle contre son propre sentiment, parce que *Néron* l'écoute; mais ici *Cinna* est en toute liberté; s'il veut persuader à *Auguste* de ne point abdiquer, il doit dire à *Maxime*, laissons là ces vaines disputes, il ne s'agit pas de savoir si *Pompée* a résisté au ciel, & si le ciel lui devait l'honneur de rendre Rome esclave. Il s'agit que Rome a besoin d'un maitre. *Il* s'agit de prévenir des guerres civiles &c. Je crois enfin que cette subtilité dans cette belle scène est un défaut; mais c'est un défaut dont il n'y a qu'un grand homme qui soit capable.

c) *Enfin bien usurpée.*] Cet *enfin* gâte la phrase.

Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorſque par un déſordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
  Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon chef à qui tout obéiſſe.
Si vous aimez encor à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quittant la place *c*) enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Céſar & Pompée,
d) Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans ſa famille aſſuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les romains,
Si Céſar eût laiſſé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encor elle reſpire,
Et de ce peu, ſeigneur, qui lui reſte de ſang,
Une guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
  Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
e) Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſidérez le prix que vous avez coûté;

d) *Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir.*] Il ſemble que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir *Céſar* & *Pompée*. La phraſe eſt louche & obſcure.

Il veut dire, *le malheur des tems ne nous eût pas fait voir le champ ouvert à Céſar & à Pompée.*

e) *Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.*] Ici *Cinna* embraſſe les genoux d'*Auguſte*, & ſemble deshonorer les belles choſes qu'il a dites par une perfidie bien lâche, qui l'avilit. Cette baſſe perfidie même ſemble contraire aux remors qu'il aura. On pourrait croire que c'eſt à *Maxime*, repréſenté comme un vil ſcélérat, à faire le perſonnage de *Cinna*, & que *Cinna* devait

Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si jaloux de son heur & las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez vous, seigneur, *f*) en lui laissant un maître,
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien *commun de tous*,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire.
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;

---

dire ce que dit *Maxime*. *Cinna*, que l'auteur veut & doit annoblir, devait-il conjurer *Auguste* à genoux de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'assassiner ? On est fâché que *Maxime* joue ici le rôle d'un digne romain, & *Cinna* d'un fourbe, qui employe le rafinement le plus noir pour empêcher *Auguste* de faire une action qui doit même désarmer *Emilie*.

f) *En lui laissant un maitre.*] Il y avait auparavant :

Conservez-vous ; seigneur, en conservant un maitre.

g) *Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.*] Cela n'est pas dans l'histoire. En effet c'eût été plutôt un exil qu'une récompense : un proconsulat en Sicile est une punition pour un favori qui

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état & ma personne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
g) Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile;
Allez donner mes loix à ce terroir fertile.
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
h) Pour épouse, Cinna, je vous donne Emilie;
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs & la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
i) Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner;
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
k) De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

veut rester à Rome & à la cour avec un grand crédit.

h) *Pour épouse, Cinna, je vous donne Emilie.*] Ceci est bien différent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art. *Auguste* donne à *Cinna* sa fille adoptive, que *Cinna* veut obtenir par l'assassinat d'*Auguste*. Le mérite de ce vers ne peut échaper à personne.

i) *Mon épargne ouverte.*] *Epargne* signifiait *trésor royal*, & la cassette du roi s'apellait *chatouille*. Les mots changent; mais ce qui ne doit pas changer, c'est la noblesse des idées. Il est trop bas de faire dire à *Auguste* qu'il a donné de l'argent à *Emilie*; & il est bien plus bas à *Emilie* de l'avoir reçu & de conspirer contre lui.

k) *De l'offre de vos vœux elle sera ravie.*] Il y avait:

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

l) QUel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours?

CINNA.

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flate la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

Je préſume plutôt qu'elle en ſera ravie.

L'un & l'autre ſont également faibles, & il importe peu que ce vers ſoit faible ou fort. En général cette ſcène eſt d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes; détachez-la de la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence; incorporée à la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre encor plus grand. Il eſt vrai que ces beautés n'excitent ni terreur, ni pitié, ni grands mouvemens: mais ces mouvemens, cette pitié, cette terreur ne ſont pas néceſſaires dans le commencement d'un ſecond acte.

Cette ſcène eſt beaucoup plus difficile à jouer qu'aucune autre. Elle exigerait trois acteurs d'une figure impoſante, & qui euſſent autant de nobleſſe dans la voix & dans les geſtes qu'il y en a dans les vers: c'eſt ce qui ne s'eſt jamais rencontré.

l) *Quel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours?*

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.]

Ces beaux diſcours eſt trop familier. Pourquoi *Cinna* n'aurait-il pas ici les remors qu'il a dans le troiſiéme acte? il eût falu en ce cas une autre conſtruction dans la piéce. C'eſt un doute que je propoſe, & que les remarques ſuivantes expoſeront plus au long.

. . . . . m) *Et vous pouvez juger*

Que je veux l'affranchir enſemble & la venger.]

CINNA.

m) Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble, & la venger.
n) Octave aura donc vû ses fureurs assouvies;
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remors!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'aprête,
o) Un lâche repentir garantira sa tête!
C'est trop semer d'apas, & c'est trop inviter,
Par son impunité, quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé.
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

Pourquoi persister dans des principes qu'il va démentir, & dans une fourbe honteuse dont il va se repentir? N'était-ce pas dans ce moment là même, que ces mots, *je vous donne Emilie*, devaient faire impression sur un homme qu'on nous donne pour digne petit-fils du grand *Pompée*? J'ai vû des lecteurs de goût & de sens réprouver cette scène, non-seulement parce que *Cinna* pour qui on s'intéressait commence à devenir odieux, & pourrait ne pas l'être, s'il disait tout le contraire de ce qu'il dit; mais parce que cette scène est inutile pour l'action, parce que *Maxime* rival de *Cinna* ne laisse échaper aucun sentiment de rival, & qu'en ôtant cette scène, le reste marche plus rapidement. Il la faut pardonner à la nécessité de donner quelque étendue aux actes; nécessité consacrée par l'usage.

n) *Octave aura donc vû ses fureurs assouvies.*] Il y avait:

Auguste aura soûlé ses damnables envies.

On remarque ces changemens, pour faire voir comment le stile se perfectionna avec le tems. La plupart de ces corrections furent faites plus de vingt années après la premiére édition.

o) *Un lâche repentir.*] C'est proprement un simple repentir. Le mot même, *en sera quitte*, indique qu'on ne doit pas pardonner à *Octave* pour un simple repentir: il n'y a nulle lâcheté à sentir, au comble de la gloire, des remors de toutes les violences commises pour arriver à cette gloire.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
p) S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie, & ses terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'état sous des loix tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence,
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine.
Employer la douceur à cette guérison,
C'est en fermant la plaie y verser du poison.

MAXIME.

---

p) *S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.*] *Maxime* veut retourner le beau vers de *Cinna*; *S'il eût puni Sylla, César eût moins osé*, & répondre en écho sur la même rime; il dit une chose qui a besoin d'être éclaircie. Si *César* n'eût pas été assassiné, *Auguste* son fils adoptif eût été bien plus aisément le maître, & beaucoup plus maître. Il est vrai qu'il n'y eût point eu de guerre civile, & c'est par cela même que l'empire d'*Auguste* eût été mieux affermi, & qu'il eût osé davantage. Il est vrai encore que sans le meurtre de *César* il n'y eût point eu de proscriptions. Il reste donc à discuter quelle a été la véritable cause du triumvirat & des guerres civiles. Or il est indubitable que ces dissertations ne conviennent guère à la tragédie. Qui! après ces

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable;
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer,
Quand il vient d'une main laſſe de l'oprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſens.

MAXIME.

Donc pour vous Emilie eſt un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me ſerait une gêne:

vers: *mais je le retiendrai pour vous en faire part:* — *Je vous donne Emilie:* *Cinna* diſſerte? il n'eſt pas troublé? & il le ſera enſuite. Quel eſt le lecteur qui ne s'attend pas à de violentes agitations dans un tel moment? Si *Cinna* les éprouvait, ſi *Maxime* s'en apercevait, cette ſituation ne ſerait-elle pas plus naturelle & plus théatrale? Encor une fois je ne propoſe cette idée que comme un doute; mais je crois que les combats du cœur ſont toujours plus intéreſſans que des raiſonnemens politiques, & ces conteſtations qui au fonds ſont ſouvent un jeu d'eſprit aſſez froid. C'eſt au cœur qu'il faut parler dans une tragédie.

Mais q) quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusques dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
r) L'épouser sur sa cendre, & qu'après notre effort
Les présens du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'aparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

s) Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence,

q) *Quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts.*] L'esprit de notre langue ne permet guère ces participes. Nous ne pouvons dire *des maux soufferts*, comme on dit *des maux passés*. *Soufferts* supose, par quelqu'un; *les maux qu'elle a soufferts*: il serait à souhaiter que cet exemple de *Corneille* eût fait une règle; la langue y gagnerait une marche plus rapide.

r) *L'épouser sur sa cendre.*] Cet affermissement de *Cinna* dans son crime, cette fureur d'épouser *Emilie* sur le tombeau d'*Auguste*, cette persévérance dans la fourberie avec laquelle il a persuadé *Auguste* de ne point abdiquer, ne font espérer aucun remors; il était naturel qu'il en eût quand *Auguste* lui a dit qu'il partagerait l'empire avec lui. Le cœur humain est ainsi fait: il se laisse toucher par le sentiment présent des bienfaits; & le spectateur n'attend pas d'un homme qui s'endurcit lorsqu'il devrait être attendri, qu'il s'attendrira après cet endurcissement. Nous donnerons plus de jour à ce doute dans la suite.

s) *Ami, dans ce palais on peut nous écouter.*] Et que peut-il dire de plus fort que ce qu'il a deja dit? n'a-t-il pas dans ce même palais déclaré qu'il veut épouser *Emilie* sur la cendre d'*Auguste*? Cette conclusion de l'acte paraît un peu fautive. On sent assez qu'il n'est pas vraisemblable que l'on conspire, &

Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du second acte.

---

qu'on rende compte de la conspiration dans le cabinet d'*Auguste*.

Les acteurs sont suposés avoir passé d'un apartement dans un autre: mais si le lieu où ils sont est si *mal propre à cette confidence*, il ne falait donc pas y dire tous ses secrets. Il valait mieux motiver la sortie par la nécessité d'aller tout préparer pour la mort d'*Auguste*; c'eût été une raison valable & intéressante, & le péril d'*Auguste* en eût redoublé.

L'observation la plus importante, à mon avis, c'est qu'ici l'intérêt change. On détestait *Auguste*: on s'intéressait beaucoup à *Cinna*: maintenant c'est *Cinna* qu'on hait, c'est en faveur d'*Auguste* que le cœur se déclare. Lors qu'ainsi on s'intéresse tour à tour pour les partis contraires, on ne s'intéresse en effet pour personne: c'est ce qui fait que plusieurs gens de lettres regardent *Cinna* plutôt comme un bel ouvrage que comme une tragédie intéressante.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUI-MEME il m'a tout dit, leur flamme eſt mutuelle;
Il adore Emilie, il eſt adoré d'elle;
a) Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer;
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous fait conſpirer.

EUPHORBE.

b) Je ne m'étonne plus de cette violence,
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance:
c) La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis,

a) *Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer.*] Cependant *Maxime* a été témoin qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna*; il peut donc croire que *Cinna* peut aſpirer à elle, ſans tuer *Auguſte*. *Cinna* & *Maxime* peuvent préſumer qu'*Emilie* ne tiendra pas contre un tel bienfait. *Maxime* ſurtout n'a nulle raiſon de penſer le contraire, puiſqu'il ne ſait point encore ſi *Emilie* cède ou non à la bonté d'*Auguſte*; & *Cinna* peut penſer qu'*Emilie* fera touchée, comme il commence lui-même à l'être. *Cinna* doit ſans doute l'eſpérer, & *Maxime* doit le craindre. Il doit donc dire, *Emilie* fera à lui, ſoit qu'il cède aux bienfaits d'*Auguſte*, ſoit qu'il l'aſſaſſine.

b) *Je ne m'étonne plus de cette violence.*] Le mot de *violence* eſt peut-être trop fort. *Cinna* a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente; eſt-ce là de la violence?

c) *La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis.*] On ſe démet d'une charge, d'un emploi, d'une dignité, mais on ne ſe démet pas d'une puiſſance. L'auteur veut dire ici, que la ligue ſe diſſiperait ſi *Auguſte* renonçait à l'empire. Mais ce vers,

La ligue ſe romprait s'il s'en était démis,

Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME.

Ils servent *d*) à l'envi la passion d'un homme,
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, & je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival!

MAXIME.

e) Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter;
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;
Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'achève.
J'avance des succès dont j'attens le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
f) Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

---

fait entendre, si *Cinna s'était démis de cette ligue*, parce que cet *il* tombe sur *Cinna*. C'est une faute très légère.

d) Il y avait, *abusés*: on a substitué *à l'envi*.

e) *Oui, j'aime sa maîtresse.*
Avec assez d'adresse.

Ces vers de comédie, & cette manière froide d'exprimer qu'il est rival de *Cinna*, ne contribuent pas peu à l'avilissement de ce personnage. L'amour qui n'est pas une grande passion, n'est pas théâtral.

f) *Que l'amitié me plonge en un malheur extrême.*] Ni son amitié, ni son amour n'intéresse. J'ai toujours remarqué que cette scène est froide au théâtre; la raison en est que l'amour de *Maxime* est insipide. On aprend au troisiéme acte que ce *Maxime* est amoureux. Si *Oreste* dans l'*Andromaque* n'était rival de *Pirrus* qu'au troisiéme acte, la piéce serait froide. L'amour de *Maxime* ne fait aucun effet, & tout son rôle n'est que celui d'un lâche sans aucune passion théâtrale.

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même ;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ;
g) Gagnez une maîtresse accusant un rival.
Auguste à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous poura jamais refuser Emilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis ;
h) Un véritable amant ne connait point d'amis,
Et même avec justice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime.
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

---

g) *Gagnez une maîtresse accusant un rival.*] Il semble par la construction que ce soit *Emilie* qui accuse : il falait *en accusant*, pour lever l'équivoque. Légère inadvertance, qui ne fait aucun tort.

h) *Un véritable amant ne connait point d'amis.*] En général, ces maximes & ce terme de *véritable amant*, sont tirés des romans de ce tems là, & surtout de l'*Astrée*, où l'on examine sérieusement ce qui constitue le véritable amant. Vous ne trouverez jamais ni ces maximes, ni ces mots, *véritables amans*, *vrais amans*, dans *Racine*. Si vous entendez par *véritable amant*, un homme

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage;
Le sien, & non la gloire, anime son courage.
Il aimerait César, s'il n'était amoureux;
Et n'est enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Pensez-vous avoir lû jusqu'au fond de son ame?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste;
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon ame est incapable.
Il perd trop d'innocens, pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

---

agité d'une passion effrénée, furieux dans ses désirs, incapable d'écouter la raison, la vertu, la bienséance, *Maxime* n'est rien de tout cela; il est de sang froid; à peine parle-t-il de son amour. De plus il est l'ami de *Cinna* & son confident; il doit s'être douté que *Cinna* aime *Emilie*: il voit qu'*Auguste* a donné *Emilie* à *Cinna*; c'était alors qu'il devait éprouver le sentiment de la jalousie. Ni les remors de *Cinna*, ni la jalousie de *Maxime* ne remuent l'ame; pourquoi? c'est qu'ils viennent trop tard, comme on l'a déja dit, c'est qu'ils ont differé au lieu de sentir.

EUPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'être ſi rigoureux.
En ces occaſions ennuyé de ſuplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon couroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie, *i*)
De vouloir par ſa perte acquérir Emilie;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne;
k) Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion,
Si je n'ai point de part à ſon affection.
Puis-je la mériter par une triple offenſe?
Je trahis ſon amant, je détruis ſa vengeance;
Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr;
Et j'aurais quelque eſpoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

l) C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.

L'artifice

i) *Ce n'eſt que folie*, vers comique indigne de la tragédie.

Plaire à ſes beaux yeux, expreſſion fade

Ce qu'elle aime le mieux, encor pire,

Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr. Périr un ſang eſt un barbariſme. Ces fautes ſont d'autant plus ſenties que la ſcène eſt froide.

k) *Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne.*] Remarquez qu'on ne s'intéreſſe jamais à un amant qu'on eſt ſûr qui ſera rebuté. Pourquoi *Oreſte* intéreſſe-t-il dans *Andromaque*? c'eſt que *Racine* a eu le grand art de faire eſpérer qu'*Oreſte* ſerait aimé. Un amant toujours rebuté par ſa maitreſſe, l'eſt toujours

L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser ;
Et du reste, le tems en poura disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon raport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'oposer tant & de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudrait des miracles ;
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
m) Cinna vient, & je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

---

aussi par le spectateur, à moins qu'il ne respire la fureur de la vengeance. Point de vraie tragédie sans grandes passions.

l) *C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.*] Cette manière de répondre à une objection pressante sent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique.

m) *Cinna vient, & je veux en tirer quelque chose.*] On ne voit pas ce qu'il veut *tirer* de *Cinna* ; s'il veut être instruit que *Cinna* est son rival, il le sait déja.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA.

n) Emilie & César; l'un & l'autre me gêne;
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins!
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme!
Je sens au fond du cœur mille remors cuisans,
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présens.

---

n) *Emilie & César; l'un & l'autre me gêne.*] C'est là peut-être ce que *Cinna* devait dire immédiatement après la conférence d'*Auguste*. Pourquoi a-t-il à présent des remors? s'est-il passé quelque chose de nouveau qui ait pû lui en donner? Je demande toujours pourquoi il n'en a point senti, quand les bienfaits & la tendresse d'*Auguste* devaient faire sur son cœur une si forte impression? Il a été perfide; il s'est obstiné dans sa perfidie. Les remors sont le partage naturel de ceux que l'emportement des passions entraine au crime, mais non pas des fourbes consommés. C'est sur quoi les lecteurs qui connaissent le cœur humain doivent prononcer. Je suis bien loin de porter un jugement.

o) *Et ma gloire & les dieux.*] Pourquoi les dieux? est-ce parce qu'il a fait serment à sa maîtresse? Il est utile d'observer ici que dans beaucoup de tragédies modernes on met ainsi les dieux à

Cette faveur ſi pleine, & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'aplaudir, & me dire :
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part :
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt... Mais hélas! j'idolâtre Emilie :
Un ferment exécrable à ſa haine me lie ;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux ;
Des deux côtés j'offenſe o) & ma gloire & les dieux.
Je deviens ſacrilège, ou je ſuis parricide ;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

p) Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
Vous paraiſſiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne ſentiez au cœur ni remors, ni reproche.

---

la fin du vers à cauſe de la rime. *Manlius* dit qu'un homme tel que lui partage la vengeance *avec les dieux* ; un autre, qu'il punit à l'exemple *des dieux* : un troiſiéme, qu'il s'en prend *aux dieux*. *Corneille* tombe rarement dans cette faute puérile.

p) *Vous n'aviez point tantôt ces agitations.*] Vous voyez que *Corneille* a bien ſenti l'objection. *Maxime* demande à *Cinna* ce que tout le monde lui demanderait. Pourquoi avez-vous des remors ſi tard ? qu'eſt-il ſurvenu qui vous oblige à changer ainſi ? Il veut en *tirer quelque choſe*, & cependant il n'en tire rien. S'il voulait s'éclaircir de la paſſion d'*Emilie*, n'aurait-il pas été convenable que d'abord il eût ſoupçonné leur intelligence, que *Cinna* la lui eût avouée, que cet aveu l'eût mis au déſeſpoir, & que ce déſeſpoir joint aux conſeils d'*Euphorbe* l'eût déterminé, non pas à être délateur, car celà eſt bas, petit & ſans intérêt, mais à laiſſer deviner la conſpiration par ſes emportemens.

CINNA.

q) On ne les ſent auſſi que quand le coup aproche ;
Et l'on ne reconnaît de ſemblables forfaits,
Que quand la main s'aprête à venir aux effets.
L'ame, de ſon deſſein juſques-là poſſédée,
S'attache aveuglément à ſa première idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de fraper elle lui fit ſentir
Plus d'un remors en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;

---

q) *On ne les ſent auſſi que quand le coup aproche.*] Oui, ſi vous n'avez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez aſſaſſiner : mais ſi entre les préparatifs du crime & la conſommation, il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne ſent des remors qu'au moment de l'aſſaſſinat. Un coup n'approche pas ; *reconnaître des forfaits* n'eſt pas le mot propre ; *en venir aux effets* eſt faible & proſaïque.

Il ſera peut-être utile de faire voir comment *Shakeſpear* ſoixante ans auparavant exprima le même ſentiment dans la même occaſion. C'eſt *Brutus* prêt à aſſaſſiner *Céſar*.

« Entre le deſſein & l'exécution d'une
» choſe ſi terrible, tout l'intervalle n'eſt
» qu'un rêve affreux. Le génie de Rome
» & les inſtrumens mortels de ſa ruine
» ſemblent tenir conſeil dans notre ame
» bouleverſée : cet état funeſte de l'ame
» tient de l'horreur de nos guerres ci-
» viles.

Betuveen the acting of a dreadfull thing,
And the firſt motion, alle the interim is,
Like a fantaſma, or a hideous dream &c.

Je ne préſente point ces objets de comparaiſon pour égaler les irrégularités ſauvages & capricieuſes de *Shakeſpear* à la profondeur du jugement de *Corneille*, mais ſeulement pour faire voir comment des hommes de génie expriment différemment les mêmes idées. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'obſerver encor qu'à l'aproche de ces grands événemens, l'agitation qu'on ſent eſt moins un remors qu'un trouble dont l'ame eſt ſaiſie : ce n'eſt point un remors que *Shakeſpear* donne à *Brutus*.

Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ;
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
r) De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté. *s*)
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée.
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
Mais *t*) entendez crier Rome à votre côté,

---

r) *De vos lâches conseils.*] Voilà la plus forte critique du rôle qu'a joué *Cinna* dans la conférence avec *Auguste* : aussi *Cinna* n'y répond-il point. Cette scène est un peu froide, & pourrait être très-vive ; car deux rivaux doivent dire des choses intéressantes, ou ne pas paraître ensemble ; ils doivent être à la fois défians & animés ; mais ici ils ne font que raisonner.

s) *Arrêter un bonheur renaissant*, l'expression est trop impropre.

t) *Entendez crier Rome à votre côté.*] Cela est plus froid encore, parce que *Maxime* fait ici l'entousiaste mal à propos. Quiconque s'échauffe trop, réfroidit. *Maxime* parle en rhéteur : il devrait épier avec une douleur sombre toutes les paroles de *Cinna*, paraître jaloux, être prêt d'éclater, se retenir. Il est bien loin d'être *un véritable amant*, comme le disait son confident ; il n'est ni un vrai romain, ni un vrai conjuré, ni un vrai amant ; il n'est que froid & faible : il a même changé d'opinion ; car il disait à *Cinna* au second acte : Pourquoi voulez-vous assassiner *Auguste*, plutôt que de recevoir de lui la liberté de Rome ? Et à présent il dit : Pourquoi n'assassinez-vous pas *Auguste* ? Veut-il par-là faire persévérer *Cinna* dans le crime, afin d'avoir une raison de plus pour être son délateur, comme *Cinna* a voulu empêcher *Auguste* d'abdiquer, afin d'avoir un prétexte de plus de l'assassiner. En ce cas voilà deux scélérats qui cachent leur basse perfidie par des raisonnemens subtils.

Ren-moi, ren moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
Ne me préfère pas le tyran qui m'opresse.

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux;
u) Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte:
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié;
Et laisse-moi, de grace, attendant Emilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie:
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave, & de votre faiblesse.
L'entretien des amans veut un entier secret.
x) Adieu. Je me retire en confident discret.

u) Voilà *Cinna* qui se donne lui-même le nom de *lâche*, & qui par ce seul mot détruit tout l'intérêt de la piéce, toute sa grandeur qu'il a déployée dans le premier acte. Que veulent dire les *abois* d'une vieille amitié qui lui fait pitié; quelle façon de parler! & puis il parle de sa *mélancolie!*

x) *Adieu, je me retire en confident discret.*] Il finit son indigne rôle dans cette scène par un vers de comédie, & en se retirant comme un valet à qui on dit qu'on veut être seul. L'auteur a entiérement sacrifié le rôle de *Maxime :* il ne faut le regarder que comme un personnage qui sert à faire valoir les autres.

y) Voici le cas où un monologue est convenable. Un homme dans une situation violente peut examiner avec lui-

SCENE III.

CINNA *seul.*

y) DOnne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur opose au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,
Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
Et que s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
z) Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'apas pour flater ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime,

même le danger de son entreprise, l'horreur du crime qu'il va comettre, écouter ou combattre ses remors; mais il fallait que ce monologue fût placé après qu'*Auguste* l'a comblé d'amitiés & de bienfaits, & non pas après une scène froide avec *Maxime*.

z) *Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!*] Ce vers ne prouve-t-il pas ce que j'ai déja dit, que ce n'était pas à *Cinna* à donner à l'empereur des conseils du fourbe le plus déterminé? S'il a une ame si généreuse, s'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas affermi *Auguste* dans le dessein de quitter l'empire? S'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas senti les plus puissans remors au moment qu'*Auguste* lui donnait *Emilie*?

Qui *a*) du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneur, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
b) O coup! ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome!
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir!
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète?
Pour jouïr de ses dons, faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
c) *Mais je dépens de vous, ô serment téméraire!*
O haine d'Emilie, ô souvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,

Et

a) *Du peu que je suis.*] Ce discours est d'un vil domestique, & non pas d'un sénateur romain : il achève d'avilir son rôle qui était si mâle, si fier, si terrible au premier acte. On s'intéressait à *Cinna*; & à présent on ne s'intéresse qu'à *Auguste*.

b) *O coup! ô trahison, trop indigne d'un homme!*] J'en reviens toujours à ce remors trop tardif; je soupçonne qu'il serait très-touchant, très-intéressant, s'il avait été plus promt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouser *Emilie* sur la cendre d'*Auguste*. *Métastasio*, dans sa *Clemenza di Tito*; imitée de *Cinna*, commence par donner des remors à *Sestus* qui joue le rôle de *Cinna*.

c) *Mais je dépens de vous, ô serment téméraire!*] Non sans doute, il ne dépend pas de ce serment; c'est chercher un prétexte, & non pas une raison. Voilà un plaisant serment, que la promesse faite à une femme de hazarder le dernier suplice pour faire une très-vilaine action! il devait dire : Les conjurés & moi, nous avons fait serment de venger la patrie. Voilà un serment respectable.

d) *Et je ne puis plus rien que par votre congé.*] *Par votre congé* ne se dit plus, & en effet ne devait pas se dire, puisque ce mot vient de *congédier*, qui ne signifie pas *permettre*. Comment un homme qui n'a pas les fureurs de l'amour,

d) Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe;
C'eſt à vous, Emilie, à lui donner ſa grace:
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O dieux! qui comme vous la rendez adorable,
e) Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable;
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes déſirs je la puiſſe fléchir.
f) Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

---

un petit-fils de *Pompée* qui a aſſemblé tant de romains pour rendre la liberté à la patrie, peut-il dire en langage de ruelle, Je ne peux rien que par le congé d'une femme. Il falait donc le peindre dès le premier acte comme un homme éperdu d'amour, forcé par une maîtreſſe qu'il idolâtre à conſpirer contre un maître qu'il aime. C'eſt ainſi que *Metaſtaſio* peint *Seſtus* dans la *Clemenza di Tito*, en donnant à ce *Titus* le caractère de l'*Oreſte de Racine*. Ce n'eſt pas que je préfère ce *Seſtus* à *Cinna*, il s'en faut beaucoup; mais je dis que le rôle de *Cinna* ferait beaucoup plus touchant, ſi on l'avait peint dès le premier acte aveuglé par une paſſion furieuſe; mais il a joué à ce premier acte le rôle d'un *Brutus*, & au troiſiéme il n'eſt plus qu'un amant timide.

e) *Rendez la comme vous à mes vœux exorable.*] *Exorable* devrait ſe dire; c'eſt un terme ſonore, intelligible, néceſſaire & digne des beaux vers que débite *Cinna*. Il eſt bien étrange, qu'on diſe *implacable*, & non *placable*; *ame inaltérable*, & non pas *ame altérable*; *héros indomtable*, & non *héros domtable* &c.

f) *Mais voici de retour cette belle inhumaine.*] *Belle inhumaine* fait quelque peine, à cauſe de tant de fades vers de galanterie où cette expreſſion commune ſe trouve.

SCENE IV.

EMILIE, CINNA, FULVIE.

EMILIE.

GRâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine.
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ;
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma présense, a tout dit à Livie ;
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavoûrez-vous ? & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

EMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

EMILIE.

Je suis toûjours moi-même, & mon cœur n'est point autre.
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O ciel ! l'osai-je dire ?

---

g) *le ciel me foudroit, si ma passion ne fait pas ma joie :* fait toujours un peu rire. Toute l'ardeur qu'un digne objet peut attendre d'un grand cœur est du stile de *Scudéri*. Ce n'est que depuis *Racine* qu'on a proscrit ces fades lieux communs.

h) *des faveurs qui emportent des promesses.*] Cette figure n'a pas de sens en français. Les faveurs d'*Auguste* peuvent

EMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire.
Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'ose parler, & je ne puis me taire.

EMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Emilie, & le ciel me foudroie, g)
Si cette passion ne fait toute ma joie:
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame;
Et me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguste...

EMILIE.

Il suffit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconstans.
Les faveurs du tyran emportent tes promesses; h)
Tes feux & tes sermens cédent à ses caresses;

---

l'emporter sur les promesses de *Cinna*, les faire oublier, mais elles ne les emportent pas. *Quinaut* a dit avec élégance & justesse :

Mais le zéphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout, peut aussi me donner.
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'apartienne.
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
i) Mettre un roi hors du trône, & donner ses états;
De ses proscriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
k) Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toûjours moi-même, & ma foi *l*) toûjours pure.
La pitié que je sens ne me rend point parjure.
J'obéis sans réserve à tous vos sentimens,
m) Et prens vos intérêts par-delà mes sermens.
J'ai pû, vous le savez, sans parjure & sans crime,
Vous laisser échaper cette illustre victime.
César se dépouillant du pouvoir souverain,
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein.

i) *Mettr un roi hors du trône.*] Il y avait, *jetter un roi du trône & donner ses états. Mettre hors* est bien moins énergique que *jetter*, & n'est pas même une expression noble. *Roi hors* est dur à l'oreille. Pourquoi ne dirait-on pas *jetter du trône*? on dit bien *jetter du haut du trône* : en tout cas *chasser* eût été mieux que *mettre hors*. Quelquefois en corrigeant on affaiblit.

k) *Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.*] Voilà une imitation admirable de ces beaux vers d'*Horace* :

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Cette imitation est d'autant plus belle, qu'elle est en sentiment. Plusieurs s'étonnent qu'*Emilie* affectant de penser comme *Caton*, ait cependant reçu pendant quinze ans les bienfaits & l'argent d'*Auguste*, dont *l'épargne lui a été ouverte*. Cette conduite ne semble pas s'accorder avec cette inflexibilité héroïque dont elle fait parade.

La conjuration s'en allait diſſipée *n*)
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée;
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

EMILIE.

Pour me l'immoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je ſois le *o*) butin de qui l'oſe épargner,
Et le prix du conſeil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai ſervie.
Sans moi vous n'auriez point de pouvoir ſur ſa vie;
Et malgré ſes bienfaits *p*) je rens tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périſſe, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéiſſance,
Souffrez ce faible effort de ma reconnaiſſance,
Que je tâche de vaincre un indigne couroux,
q) Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
r) Une ame généreuſe, & que la vertu guide,

---

l) Il faut, ma foi eſt toujours pure. *Ma foi* ne peut être gourvernée par *je ſuis*. Foi pure ne ſe dit qu'en théologie.

m) *Et prens vos intérêts par-delà mes ſermens.*] *Par-delà mes ſermens:* expreſſion dont je ne trouve que cet exemple, & cet exemple me paraît mériter d'être ſuivi.

n) *S'en allait diſſipée. Votre haine s'en allait trompée.* C'eſt un barbariſme.

o) *Butin* n'eſt pas le mot propre.

p) *Je rens tout à l'amour.*] La ſcène ſe refroidit par ces argumens de *Cinna*; il veut prouver qu'il a ſatisfait à l'amour, parce qu'il veut que le ſort d'*Auguſte* dépende de ſa maîtreſſe. Toute cette tirade paraît un peu obſcure.

q) *Et vous donner pour lui l'amour.*] Il faut *& de vous donner*. Le mot d'*amour* n'eſt point du tout convenable.

r) *Une ame généreuſe &c.*] Toutes ces ſentences refroidiſſent encore. Voyez ſi *Oreſte* & *Hermione* parlent en ſentences.

Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

EMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie.
La perfidie eſt noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux. *s*)

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE.

t) Je me fais des *vertus dignes d'une romaine*.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

EMILIE.

Oſe tout pour ravir

---

s) Elle a déja retourné cette penſée plus d'une fois.

t) *Je me fais des vertus dignes d'une romaine.*] Ce vers eſt beau, & ces ſentimens d'*Emilie* ne ſe démentent jamais. Pluſieurs demandent encor, pourquoi cette *Emilie* ne touche point? pourquoi ce perſonnage ne fait pas au théatre la grande impreſſion qu'y fait *Hermione*? elle eſt l'ame de toute la piéce, & cependant elle inſpire peu d'intérêt. N'eſt-ce point parce qu'elle n'eſt pas malheureuſe? n'eſt-ce point parce que les ſentimens d'un *Brutus*, d'un *Caſſius*, conviennent peu à une fille? n'eſt-ce point parce que la facilité à recevoir l'argent d'*Auguſte* dément la grandeur d'ame qu'elle affecte? n'eſt-ce point parce que ce rôle n'eſt pas tout-à-fait dans la nature? cette fille que *Balzac* apelle une adorable furie, eſt-elle ſi adorable? C'eſt *Emilie* que *Racine* avait en vûe, lorſqu'il dit dans une de ſes préfaces, qu'il ne veut pas mettre ſur le théatre de ces femmes qui ſont des leçons d'héroïſme aux hommes. Malgré tout cela le rôle d'*Emilie* eſt plein de choſes ſublimes; & quand on compare ce qu'on faiſait alors à ce ſeul rôle d'*Emilie*, on eſt étonné, on admire.

u) *Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes.*] Il faut remarquer les plus légères fautes de langage. On eſt

Une odieuse vie à qui le fait servir;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur, que de l'être d'Octave;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour apuis tels esclaves que nous;
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadêmes;
u) Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

EMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
x) Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose?
Aux deux bouts de la terre y) en est-il un si vain,
Qu'il prétende égaler un citoyen romain?
Antoine sur sa tête attira notre haine,

---

souverain de, on n'est pas *souverain sur*, encor moins *souverain sur une grandeur:* mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est que le second vers n'est qu'une faible répétition du premier.

x) *Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.*] Ce beau vers est une contradiction avec celui que dit *Auguste* au cinquiéme acte.

Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.

Ou Emilie, ou Auguste a tort. Il n'est pas douteux que le vers d'*Emilie* étant plus romain, plus fort, & même étant devenu proverbe, ne dût être conservé, & celui d'*Auguste* sacrifié, mais il faut surtout remarquer que ces hiperboles commencent à déplaire, qu'on y trouve même du ridicule, qu'il y a une distance infinie entre un grand roi & un marchand de Rome, que ces exagerations d'une fille à qui *Auguste* fait une pension, révoltent bien des lecteurs, & que ces contestations entre *Cinna* & sa maîtresse sur la grandeur romaine, n'ont pas toute la chaleur de la véritable tragédie.

y) *En est-il un si vain?*]

Il y avait:

Aux deux bouts de la terre en est-il d'assez vain
Pour prétendre égaler un citoyen romain?

En se deshonorant par l'amour d'une reine:
z) Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fut vû l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souvien-toi de ton nom, soutien sa dignité;
Et prenant d'un romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître,
Pour commander aux rois, & pour vivre sans maître.

CINNA.

a) Le ciel a trop fait voir en de tels attentats,
Qu'il hait les assassins, & punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue est longtems à saigner;
Et quand à les punir il a pû se résoudre,
De pareils châtimens n'apartiennent qu'au foudre.

EMILIE.

Di que de leur parti toi-même tu te rens, b)

De

z) *Attale ce grand roi.*] Cet exemple du roi *Attale* serait peut-être plus convenable dans un conseil que dans la bouche d'une fille qui veut venger son père. Mais la beauté de ces vers & ces traits tirés de l'histoire romaine, font un très-grand plaisir aux lecteurs, quoiqu'au théatre ils réfroidissent un peu la scène. Au reste cet *Attale* était un très-petit roi de Pergame, qui ne possédait pas un pays de trente lieues.

a) *Le ciel a trop fait voir en de tels attentats.*] Cette replique de *Cinna* ne parait pas convenable. Un sujet parle ainsi dans une monarchie; mais un homme du sang de *Pompée* doit-il parler en sujet?

b) *Tu te rens d'un parti de te remettre au foudre.*] Cela n'est ni français ni clairement exprimé, & ces dissertations sur la foudre ne sont plus tolerées.

c) *Sans emprunter ta main pour servir*

De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie,
Abandonne ton ame à son lâche génie;
Et pour rendre le calme à ton esprit flotant,
Oublie & ta naissance, & le prix qui t'attend.
c) Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays & mon père.
J'aurais déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie;
Seule, contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me falait mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
d) Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé,

ma colère.] Le mot de *colère* ne paraît peut-être pas assez juste. On ne sent point de colère pour la mort d'un père mis au nombre des proscrits il y a trente ans. Le mot de *ressentiment* serait plus propre : mais en poësie, *colère* peut signifier *indignation*, *ressentiment*, *souvenir des injures*, *désir de vengeance*.

d) *Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive.*] Je remarque ailleurs que toutes les phrases qui commencent par *comme* sentent la dissertation, le raisonnement, & que la chaleur du sentiment ne permet guères ce tour prosaïque. Mais est-ce un sentiment bien touchant, bien tragique, que celui d'Emilie? *Je n'ai pas voulu tuer Auguste moi-même, parce qu'on m'aurait tuée; je veux vivre pour toi, & je veux que ce soit toi qui hazardes ta vie &c.*

e) A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si, pour me gagner, il faut trahir ton maître,
f) Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vi pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne.
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Vien me voir dans son sang & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;

---

e) *A fait choix d'un esclave &c.*] Il est trop dur d'apeller Cinna *esclave* au propre, de lui dire qu'il est un fils supposé, qu'il est fils d'un esclave : cette condition était au-dessous de celle de nos valets.

f) *Mille autres à l'envi recevraient cette loi.*] Doit-elle lui dire que mille autres assassineraient l'empereur pour mériter les bonnes graces d'une femme ? cela ne révolte-t-il pas un peu ? cela n'empêche-t-il pas qu'on ne s'intéresse à *Emilie* ? Cette présomption de sa beauté la rend moins intéressante. Une femme emportée par une grande passion touche beaucoup ; mais une femme qui a la vanité de regarder sa possession comme le plus grand prix où l'on puisse aspirer, révolte au lieu d'intéresser. *Emilie* a déja dit au premier acte, qu'on publiera dans toute l'Italie qu'on n'a pû la mériter qu'en tuant *Auguste* ; elle a dit à Cinna, *Songe que mes faveurs t'attendent*. Ici elle dit, *que mille romains tueraient Auguste pour mériter ses bonnes graces*. Quelle femme a jamais parlé ainsi ? Quelle différence entr'elle & *Hermione*, qui dit dans une situation à peu près semblable :

Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière !
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas.
Et moi, je ne prétens que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure ;

Je descens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'était destinée;
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu,
Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups;
Mais aprenez qu'Auguste est moins tyran que vous:
g) S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes.
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames;
Mais *h*) l'empire inhumain qu'exercent vos beautés,
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontés.

Il peut me conquérir, à ce prix, sans danger.
Je me livre moi-même, & ne puis me venger!

C'est ainsi que s'exprime le goût perfectionné; & le génie dénué de ce goût sûr bronche quelquefois. On ne prétend pas encor une fois rien diminuer de l'extrême mérite de *Corneille*; mais il faut qu'un commentateur n'ait en vuë que la vérité & l'utilité publique. Au reste la fin de cette tirade est fort belle.

g) *S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes.*] Mais en ce cas *Auguste* est donc un monstre à étouffer. *Cinna* ne devait donc pas balancer; il a donc très-grand tort de se dédire. Ses remors ne sont donc pas vrais? Comment peut-il aimer un tyran qui ôte aux romains leurs biens, leurs femmes & leurs vies? Ces contradictions ne font-elles pas tort au pathétique, aussi-bien qu'au vrai, sans lequel rien n'est beau?

h) *L'empire inhumain qu'exercent vos beautés.*] C'est ici une idée poëtique, ou plutôt une subtilité. Vos beautés sont plus inhumaines qu'*Auguste*! Ce n'est pas ainsi que la vraie passion parle. *Oreste* dans une circonstance semblable, dit à *Hermione*:

Non, je vous priverai d'un plaisir si funeste,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.

Il ne s'amuse point à dire que les beautés inhumaines d'*Hermione* sont des tyrans; il le fait sentir en se déterminant malgré lui à un crime. Ce n'est pas là le poëte qui parle, c'est le personnage.

i) Vous me faites prifer ce qui me deshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ;
Vous me faites répandre un fang pour qui je dois
Expofer tout le mien & mille & mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole eft donnée ;
k) Mais ma main auffi-tôt contre mon fein tournée,
Aux manes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ;
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auffi-tôt que perdue.
Adieu.

---

i) *Vous me faites prifer ce qui me deshonore ;*
Vous me faites haïr ce que mon cœur adore.]
Prifer n'eft plus d'ufage. *Cinna* ne prife point ici fon action, puifqu'il la condamne. Il dit qu'il adore *Augufte*, cela eft beaucoup trop fort : il n'adore point *Augufte* ; *il devrait*, dit-il, *donner fon fang pour lui mille & mille fois*. Il devait donc être très-touché au moment que ce même *Augufte* lui donnait *Emilie*. Il lui a confeillé

SCENE V.

EMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis fon ame au déſeſpoir.

EMILIE.

Qu'il ceſſe de m'aimer, ou ſuive ſon devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de ſa vie.
Vous en pleurez ?

EMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie ;
Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-lui du cœur ce deſſein de mourir :
Di-lui...

FULVIE.

Qu'en ſa faveur vous laiſſez vivre Auguſte ?

EMILIE.

Ah ! c'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

FULVIE.

Et quoi donc ?

---

de garder l'empire pour l'aſſaſſiner, & il voudrait donner mille vies pour lui par réflexion.

k) *Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée.*] Ces derniers vers réconcilient *Cinna* avec le ſpectateur ; c'eſt un très-grand art. *Racine* a imité ce morceau dans l'*Andromaque* :

Et mes mains auſſi-tôt contre mon ſein tournées &c.

EMILIE.

Qu'il achève, & dégage sa foi,
l) Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.

Fin du troisième acte.

---

l) *Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi.*] Ce sont-là de ces traits qui portaient le docteur cité par *Balzac*, à nommer Emilie *adorable furie*. On ne peut guères finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique ; & si *Emilie* avait une raison plus pressante de vouloir faire périr *Auguste*, si elle n'avait apris que depuis peu *Auguste* a fait mourir son père, si elle avait connu ce père, si ce père même avait pû lui demander vengeance, ce rôle serait du plus grand intérêt. Mais ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on prendrait à *Emilie*, c'est la supposition de l'auteur qu'elle est adoptée par *Auguste*. On devait chez les romains autant & plus d'amour filial à un père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le sang. *Emilie* conspire contre *Auguste* son père & son bienfaiteur au bout de trente ans, pour venger *Toranius* qu'elle n'a jamais vû. Alors

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOUT ce que tu me dis, Euphorbe est incroyable.

EUPHORBE.

a) Seigneur, le récit même en paraît effroyable.
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur ;
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis ! quoi, Cinna ! quoi, Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime !
A qui j'ouvrais mon cœur, & dont j'avais fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois !

---

cette furie n'est point du tout adorable ; elle est réellement parricide. Cependant gardons-nous bien de croire qu'*Emilie* malgré son ingratitude, & *Cinna* malgré sa perfidie, ne soient pas deux très-beaux rôles : tous deux étincellent de traits admirables.

a) *Seigneur, le récit même en paraît effroyable.*] Il est triste qu'un si bas & si lâche subalterne, un esclave affranchi, paraisse avec *Auguste*, & que l'auteur n'ait pas trouvé dans la jalousie de *Maxime*, dans les emportemens que sa passion eût dû lui inspirer, ou dans quelqu'autre invention tragique, de quoi fournir des soupçons à *Auguste*. Si le trouble de *Cinna*, celui de *Maxime*, celui d'*Emilie*, ouvraient les yeux de l'empereur, cela serait beaucoup plus noble & plus théatral que la dénonciation d'un esclave, qui est un ressort trop mince & trop trivial.

Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpire !
Maxime a vû ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir ;
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés *b*) d'autant plus ſe mutine ;
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurés fait ce juſte remors ;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage, & lui ſeul les ſéduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahiſon conçûe au ſein d'une furie !
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

[*Il lui parle à l'oreille.*]

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraſte en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

SCENE

b) *D'autant plus ſe mutine.*] Ce mot eſt faible après l'expreſſion, *il s'obſtine dans ſa rage.* L'idée la plus forte doit toujours être la dernière. De plus, *ſe mutiner contre des bontés*, eſt une expreſſion bourgeoiſe ; on ne l'employe qu'en parlant des enfans. Ce n'eſt pas que ce mot *mutiné*, employé avec art, ne puiſſe faire un très-bel effet. *Racine* a dit,

Enchaîner un captif de ſes fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

c) IL l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pû revenir,
Que, les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche;
Il déteste sa vie & ce complot maudit,
M'en aprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : *Di-lui que je me fais justice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité;
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Dont l'eau grosse & rapide, & la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remors il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé.
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface;
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

D'autant plus exige un *que*; c'est une phrase qui n'est pas achevée.

c) *Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.*] On ne peut nier que ce lâche & inutile mensonge d'*Euphorbe* ne soit indigne de la tragédie. Mais, dira-t-on, on a le même reproche à faire à *Oenone* dans *Phèdre*. Point du tout; elle est criminelle, elle calomnie *Hypolite*; mais elle ne dit pas une fausse nouvelle; c'est cela qui est petit & bas.

SCENE III.

AUGUSTE *seul.*

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie d)
Les secrets de mon ame, & le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout, doit tout craindre.
  Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
e) De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; & revoi tout d'un tems
Pérouse au sien noyée & tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le boureau,

d) Voilà encor une occasion où un monologue est bien placé; la situation d'*Auguste* est une excuse légitime. D'ailleurs il est bien écrit, les vers en sont beaux, les réflexions sont justes, intéressantes; ce morceau est digne du grand *Corneille*.

e) *De combien ont rougi.*] Cela n'est pas français. Il falait, *quels flots j'en ai versés aux champs de Macédoine*, ou quelque chose de semblable.

f) *Rens un sang infidèle à l'infidélité.*] Ce vers est imité de *Malherbe*.

Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Un tel abus de mots, & quelques lon-

Au ſein de ton tuteur enfonças le couteau ;
Et puis oſe accuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſuplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte, & le ciel l'autoriſe.
Quitte ta dignité comme tu l'as aquiſe;
f) Rens un ſang infidèle à l'infidélité,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne?
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon attentat,
S'opoſe pour me perdre au bonheur de l'état?
Donc, juſqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos, après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer.
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer.
Puniſſons l'aſſaſſin; proſcrivons les complices.
Mais quoi! toujours du ſang, & toujours des ſuplices!

---

gueurs, quelques répétitions, empêchent ce beau monologue de faire tout ſon effet. A meſure que le public s'eſt plus éclairé, il s'eſt un peu dégoûté des longs monologues. On s'eſt laſſé de voir des empereurs qui parlaient ſi longtems tout ſeuls. Mais ne devrait-on pas ſe prêter à l'illuſion du théatre? *Auguſte* ne pourait-il pas être ſuppoſé au milieu de ſa cour, & s'abandonner à ſes réflexions devant ſes confidens, qui tiendraient lieu du chœur des anciens?

Il faut avouër que le monologue eſt un peu long. Les étrangers ne peuvent ſouffrir ces ſcènes ſans action, & il n'y a peut-être pas aſſez d'action dans *Cinna*.

Ma cruauté se lasse, & ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.
Rome a, pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le sang répandu de tant de conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus assurés.
Octave, n'atten plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte ;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéresse :
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, & le peu qui t'en reste
g) Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat :
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contentant ses desirs puni son parricide ;
Fais un tourment pour lui de son propre trépas,

g) *Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.*] C'est ici le tour de phrase Italien. On dirait bien, *non vale il comprar* ; c'est un trope dont *Corneille* enrichissait nôtre langue.

h) *Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine.*] *Peine* ici veut dire suplice.

i) *Qui des deux dois-je suivre, & duquel m'éloigner ?*] Ces expressions, *qui des deux*, *duquel*, n'expriment qu'un froid embarras ; elles peignent un homme qui veut résoudre un problème, & non un cœur agité. Mais le dernier vers est très-beau & est digne de ce grand monologue.

k) On a retranché toute cette scène au théatre depuis environ trente ans. Rien ne révolte plus que de voir un personnage s'introduire sur la fin, sans avoir été annoncé, & se mêler des in-

En faisant qu'il le voye, & n'en jouïsse pas ;
h) Mais jouïssons plutôt nous-mêmes de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
i) Qui des deux dois-je suivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE. *k*)

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
Cinna, Cinna le traître.....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit.

---

térêts de la piéce sans y être nécessaire. Le conseil que *Livie* donne à *Auguste* est raporté dans l'histoire ; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie. Il ôte à *Auguste* la gloire de prendre de lui-même un parti généreux. *Auguste* répond à Livie ; *Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme, vous me tenez parole :* & après ces vers comiques il suit ces mêmes conseils. Cette conduite l'avilit. On a donc eu raison de retrancher tout le rôle de *Livie*, comme celui de l'infante dans le *Cid*. Pardonnons ces fautes au commencement de l'art, & surtout au sublime, dont *Corneille* a donné beaucoup plus d'exemples, qu'il n'en a donné de faiblesses dans ses belles tragédies.

Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon ame ?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide.
Salvidien à bas a soulevé Lépide ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi.
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi,
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'annoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion.
Sa peine peut aigrir une ville animée ;
Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons les tout-à-fait en quittant cet Empire,
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
l) J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

---

l) *J'ai trop par vos avis consulté là-dessus.*] *Là-dessus*, *là-dessous*, *ci-dessus*, *ci-dessous* ; termes familiers qu'il faut absolument éviter, soit en vers, soit en prose.

m) *Que sur vous le contraire n'éclate.*]

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise;
Et te rens ton état, après l'avoir conquis,
Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hai moi sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime moi sans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop longtems son exemple vous flate;
Mais gardez *m*) que sur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours,
Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long voyage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner & caresser une main si traitresse,

Un contraire qui éclate n'exprime pas assez la pensée de l'auteur, ne forme pas une image assez précise. Le contraire d'un exemple ne peut se dire.

Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, & par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

n) Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en sont là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
o) Depuis vingt ans je régne, & j'en sais les vertus;
Je sais leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'état;
Une offense qu'on fait *p*) à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

n) *Vous m'aviez promis des conseils d'une femme.*] *Corneille* devait d'autant moins mettre un reproche si injuste & si avilissant dans la bouche d'*Auguste*, que cette grossiéreté est manifestement contraire à l'histoire. *Uxori gratias egit*, dit *Sénèque* le philosophe, dont le sujet de *Cinna* est tiré.

o) *Depuis vingt ans je régne, & j'en sais les vertus.*] *Je sais les vertus de régner* est un barbarisme de phrase, un solécisme; on peut dire, *les vertus des rois*, *des capitaines*, *des magistrats*, mais non *les vertus de régner*, *de combattre*, *de juger*.

p) *A toute sa province.*] La rime de *prince* n'a que celle de *province* en substan-

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait *q*) obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs *r*) qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne, & non votre fortune.

[*ſeule.*]

Il m'échape, ſuivons, & forçons-le de voir,
Qu'il peut, en faiſant grace, affermir ſon pouvoir;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers connaître un vrai monarque.

---

tif : cette indigence eſt ce qui contribue davantage à rendre ſouvent la verſification françaiſe faible, languiſſante & forcée. *Corneille* eſt obligé de mettre *toute ſa province*, pour rimer à *prince*; & *toute ſa province* eſt une expreſſion bien malheureuſe, ſurtout quand il s'agit de l'empire Romain.

q) *Obtenu ce point.*] Ce mot *point* eſt trivial & didactique. Premier *point*, ſecond *point*, principal.

r) *Qui vous rend importune*] augmente encor la faute qui conſiſte à faire rejetter par *Auguſte* un très-bon conſeil qu'en effet il accepte.

SCENE V. s)

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

t) D'Où me vient cette joie, & que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos?
César mande Cinna sans me donner d'allarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes;
Comme si j'aprenais d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie;
u) Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux.
Je m'en aplaudissais, quand soudain Polyclète,

s) La scène reste vuide; c'est un grand défaut aujourd'hui, & dans lequel même les plus médiocres auteurs ne tombent pas. Mais *Corneille* est le premier qui ait pratiqué cette régle si belle & si nécessaire, de lier les scènes, & de ne faire paraître sur le théatre aucun personnage sans une raison évidente. Si le législateur manque ici à la loi qu'il a introduite, il est assûrement bien excusable. Il n'est pas vraisemblable qu'*Emilie* arrive avec sa confidente pour parler de la conspiration dans la même chambre dont *Auguste* sort; ainsi elle est suposée parler dans un autre apartement.

t) *D'où me vient cette joye &c.*] On ne voit pas trop en effet d'où lui vient cette prétenduë joye; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. On peut être alors atterré, immobile, égaré, accablé, insensible à force d'éprouver des sentimens trop profonds; mais de la joye! cela n'est pas dans la nature.

u) *Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux.*]

Et je vous l'amenais . . . faire un second effort contre un grand *courroux*, n'est ni français ni intelligible; de plus comment cette *Fulvie* n'est-elle pas effrayée d'avoir

Des volontés d'Auguſte ordinaire interprète,
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit,
Et de ſa part ſur l'heure au palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe;
Chacun diverſement *x*) ſoupçonne quelque choſe;
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe, & que je viens d'aprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrèté ſans qu'on ſache pourquoi,
y) Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi:
z) On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte;
a) On parle d'eaux, de Tibre, & l'on ſe tait du reſte.

EMILIE.

Que de ſujets de craindre & de deſeſpérer,
b) Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer!
A chaque occaſion le ciel y fait deſcendre

---

vû *Cinna* conduit chez *Auguſte*, & des complices arrêtés? comment n'en parle-t-elle pas d'abord? comment n'inſpire-t-elle pas le plus grand effroi à *Emilie*? Il ſemble qu'elle diſe par occaſion des nouvelles indifférentes.

x) *Soupçonne quelque choſe.*] Ces termes lâches & ſans idée, ces familiarités de la converſation, doivent être ſoigneuſement évités.

y) *Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi.*] *Je ne ſais quoi* eſt du ſtile de la comédie, & ce n'eſt pas aſſûrément un *je ne ſais quoi*, que la mort de *Maxime* principal conjuré.

z) *On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte.*] *On lui veut imputer* eſt de la gazette Suiſſe; *on veut dire qu'il s'eſt donné une bataille.*

a) *On parle d'eaux &c.*] Il eſt bien ſingulier qu'elle diſe que *Maxime* s'eſt noyé, & qu'on ſe tait du reſte; qu'eſt-ce que le reſte? & comment *Corneille*, qui corrigea quelques vers dans cette piéce, ne réforma-t-il pas ceux-ci? n'avait-il pas un ami?

b) *Sans que mon cœur en daigne murmurer.*] Cela n'eſt pas naturel. *Emilie* doit être au déſeſpoir d'avoir conduit ſon amant au ſuplice. Le reſte n'eſt-il pas

Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pû troubler ;
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands dieux ! vos bontés que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me déshonore ;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage,
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage ;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
c) Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.
O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pû faire.
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre :
N'ayant pû vous venger je vous irai rejoindre ;
Mais ſi fumante encor d'un généreux couroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnaître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

---

un peu de déclamation ? On entend toujours ces vers d'*Emilie* ſans émotion ; d'où vient cette indifférence ? c'eſt qu'elle ne dit pas ce que tout autre dirait à ſa place ; elle a forcé ſon amant à conſpirer, à courir au ſuplice, & elle parle de ſa gloire ! & elle eſt *fumante* d'un *courroux* généreux ! elle devrait être deſeſpérée, & non pas fumante.

c) *Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.*] Pourquoi les dieux voudraient-ils qu'elle mourût dans cette *aſſiéte* ? qu'importe qu'elle meure dans cette *aſſiéte* ou dans une autre ? Ce qui importe, c'eſt qu'elle a conduit ſon amant & ſes amis à la mort.

SCENE VI.

MAXIME, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

d) MAis je vous vois, Maxime, & l'on vous faisait mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux raport.
Se voyant arrèté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empècher ma perte.

EMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sait tout votre secret:
En vain il le dénie, & le veut méconnaître,
Evandre a tout conté pour exeuser son maître;
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrèter.

EMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je suis prête à le suivre, & lasse de l'attendre.

---

d) *Mais &c.*] Ne dissimulons rien, cette résurrection de *Maxime* n'est pas une invention heureuse. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaisse, c'est un moment intéressant. Mais le public ne peut souffrir un lâche, que son valet avait supposé s'être jetté dans la rivière. *Corneille* n'a pas prétendu faire un coup de théatre; mais il pouvait éviter cette aparition inattenduë d'un homme qu'on croit mort, & dont on ne désire point du tout la vie; il était fort inutile à la piéce que son esclave *Euphorbe* eût feint que son maitre s'était noyé.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

EMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre:
Mais aprenez le ſoin que le ciel a de vous;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive:
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

EMILIE.

Me connais-tu, *Maxime*, & ſais-tu qui *je* ſuis?

MAXIME.

e) En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons nous, Emilie, & conſervons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

EMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
f) Qu'il ne faut pas vanger, de peur de leur ſurvivre.
Quiconque après ſa perte âſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

---

e) *En faveur de Cinna je puis.*] *Maxime* jouë le rôle d'un miſérable; pourquoi l'auteur pouvant l'annoblir, l'a-t-il rendu ſi bas? Aparemment il cherchait un contraſte; mais de tels contraſtes ne peuvent guères réuſſir que dans la comédie.

f) *Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.*] Que veut dire *de peur de leur ſurvivre*? Le ſens naturel eſt qu'il ne faut pas venger *Cinna*, parce que ſi on le vengeait, on ne mourrait pas avec lui; mais en voulant le venger, on pourrait aller au ſuplice, puiſqu'*Auguſte* eſt

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O dieux! que de faibleſſe en une ame ſi forte!
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat;
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rapellez, rapellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connaiſſez Maxime;
g) C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
h) Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme:
Avec la même ardeur il ſaura vous chérir,
Que....

EMILIE.

i) Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourrir!
Tu prétens un peu trop: mais quoi que tu prétendes,
Ren-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas:
Fai que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer, fai que je te regrette:
Montre d'un vrai romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

---

maître, & que tout eſt découvert. Je crois que *Corneille* veut dire : *Tu feins de le venger & tu veux lui ſurvivre.*

g) *C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez.*] Cela eſt comique, & achève de rendre le rôle de *Maxime* inſupportable.

h) *Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame.*] L'auteur veut dire: *Cinna & Maxime n'avaient qu'une ame*, mais il ne le dit pas.

i) *Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir*] eſt ſublime.

Quoi! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flater sa maîtresse?
Apprens, apprens de moi quel en est le devoir;
Et donne-m'en l'exemple, ou vien le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

EMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour;
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême.
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

EMILIE.

k) Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, & ne m'a point troublée;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu toute entière agit sans s'émouvoir;
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

EMILIE.

k) *Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.*] *Avisé* n'est pas le mot propre; il semble qu'au contraire *Maxime* a été trop avisé; il parait trop évidemment un perfide; *Emilie* l'a déja apellé lâche.

l) *Tes amours sont ici superflus.*] *Superflu* n'est pas encor le mot propre; ces amours doivent être très-odieux à *Emilie*.

m) Cette scène de *Maxime* & d'*Emilie* ne fait pas l'effet qu'elle pourrait produire,

EMILIE.

Oui; tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté,
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.
Les dieux feraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fui sans moi, *l*) tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

EMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crain pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'espère pas plus m'éblouïr de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Vien mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Emilie, & souffrez qu'en esclave...

EMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons. *m*)



parce que l'amour de *Maxime* révolte, parce que cette scène ne produit rien, parce qu'elle ne sert qu'à remplir un moment vuide, parce qu'on sent bien qu'*Emilie* n'acceptera point les propositions de *Maxime*, parce qu'il est impossible de rien produire de théatral & d'attachant entre un lâche qu'on méprise, & une femme qui ne peut l'écouter.

SCENE VII. n)

MAXIME *seul.*

DEsespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime, & quel est le suplice
o) Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flater.
Emilie en mourant va tout faire éclater.
p) Sur un même échafaut la perte de sa vie
Etalera sa gloire & ton ignominie;
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infame souvenir de ta déloyauté.
q) Un même jour t'a vû, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,

n) Autant que le spectateur s'est prêté au monologue important d'*Auguste*, qui est un personnage respectable, autant il se refuse au monologue de *Maxime*, qui excite l'indignation & le mépris. Jamais un monologue ne fait un bel effet, que quand on s'intéresse à celui qui parle, que quand ses passions, ses vertus, ses malheurs, ses faiblesses font dans son ame un combat si noble, si attachant, si animé, que vous lui pardonnez de parler trop longtems à soi-même.

o) *Que ta vertu prépare.*] Ce mot de *vertu* dans la bouche de *Maxime* est déplacé, & va jusqu'au ridicule.

p) *Sur un même échafaut.*] Il n'y avait point d'échafaut chez les romains pour les criminels. L'apareil barbare des suplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les esclaves.

q) *Un même jour t'a vû par une fausse adresse.*] *Fausse adresse* est trop faible, & *Maxime* n'a point été adroit.

r) *Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infame.*] Il ne parait pas convenable qu'un conjuré, qu'un sénateur reproche à un esclave de lui avoir fait commettre une mauvaise action; ce reproche ferait bon dans la bouche d'une femme faible, dans celle de *Phèdre*, par

Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte & la rage,
Qu'un remors inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
r) Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infame;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de généroſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance:
Mon cœur te réſiſtait, & tu l'as combattu,
s) Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſouillé ſa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire;
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
t) Mais les dieux permettront à mes reſſentimens,
De te ſacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'oſe m'aſſurer, qu'en dépit de mon crime, *u*)

exemple, à l'égard d'*Oenone*, dans celle d'un jeune homme ſans expérience; mais le ſpectateur ne peut ſouffrir un ſénateur qui débite un long monologue, pour dire à ſon eſclave qui n'eſt pas là, qu'il eſpère qu'il pourra ſe venger de lui, & le punir de lui avoir fait commettre une action infame.

s) *Juſqu'à ce que.*] Il faut éviter cette cacophonie en vers, & même dans la proſe ſoutenue.

t) *Mais les dieux permettront à mes reſſentimens.*] On ſe foucie fort peu que cet eſclave *Euphorbe* ſoit mis en croix ou non. Cet acte eſt un peu défectueux dans toutes ſes parties : la difficulté d'en faire cinq eſt ſi grande, l'art était alors ſi peu connu, qu'il ſerait injuſte de condamner *Corneille*. Cet acte eût été admirable partout ailleurs dans ſon tems : mais nous ne recherchons pas ſi une choſe était bonne autrefois, nous recherchons ſi elle eſt bonne pour tous les tems.

u) On ne peut pas dire *en dépit de mon crime* comme on dit malgré mon crime, quelqu'ait été mon crime, parce qu'un crime n'a point de dépit. On dit bien en dépit de ma haine, de mon amour, parce que les paſſions ſe perſonnifient.

Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatriéme acte.

---

a) *Prens un ſiége, Cinna, &c*] *Sede, inquit, Cinna : hoc primum à te peto ne loquentem interpelles*. Toute cette ſcène eſt de *Sénèque* le philoſophe. Par quel prodige de l'art *Corneille* a-t-il ſurpaſſé *Sénèque* comme dans les *Horaces* ? Il a été plus nerveux que *Tite-Live*; c'eſt-là le privilège de la belle poëſie, & c'eſt un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, *d'Aubignac* & *la Motte*, qui ont voulu faire des tragédies en proſe : *d'Aubignac*, hom-

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

a) PRENS un siége, Cinna, prens, & sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose.
Prête, sans me troubler l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tien ta langue captive, & si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pouras me répondre après tout à loisir.
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, & les miens.

---

me sans talens, qui pour avoir mal étudié le théatre croyait pouvoir faire une bonne tragédie dans la prose la plus plate; *la Motte*, homme d'esprit & de génie, qui ayant trop négligé le stile & la langue dans la poësie pour laquelle il avait beaucoup de talent, voulut faire des tragédies en prose, parce que la prose est plus aisée que la poësie.

b). Au milieu de leur camp tu reçus la naiſſance ;
Et lorſqu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avait mis contre moi les armes à la main :
Tu fus mon ennemi même avant que de naître ;
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce ſang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont ſuivie ;
Je ne m'en ſuis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis priſonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens. *c*)
Je te reſtituai d'abord ton patrimoine :
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu ſais que depuis à chaque occaſion
Je ſuis tombé pour toi dans la profuſion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai ſur l'heure & ſans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs ;
A ceux qui de leur ſang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conſervé le jour que je reſpire.
d) De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.

---

b) *Au milieu de leur camp &c.*] Il y avait auparavant :

Ce fut dedans leur camp que tu pris la naiſſance ;
Et quand après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine héréditaire ayant paſſé dans toi,
T'avait mis à la main les armes contre moi.

Leur haine héréditaire était bien plus beau que *leur haine enracinée.*

c) On ſous-entend *furent.* Ce n'eſt

Quand le ciel me voulut, en rapellant Mécéne,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les seuls avis;
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
e) Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas si-tôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une ame si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifiras après, si tu le peux.
Ecoute cependant, & tien mieux ta parole.

---

point une licence. C'est un *trope* en usage dans toutes les langues.

d) *De la façon*] est trop familier, trop trivial.

e) *Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.*] Voilà ce vers qui contre-dit celui d'*Emilie*; d'ailleurs quel royaume aurait-il donné à *Cinna*? les romains n'en recevaient point. Ce n'est qu'une inadvertence qui n'ôte rien au sentiment & à l'éloquence vraie & sans enflure dont ce morceau est rempli.

Tu veux m'assassiner demain au capitole,
Pendant le sacrifice, & ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, & te prêter main forte.
f) Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
Un tas *d'hommes perdus de dettes & de crimes*,
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui desespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, & gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, & que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,

Son

f) *Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons* ?

De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?]

Bons & *mauvais* n'est-il pas un peu trop antithèse ? & ces antithèses en général ne sont-elles pas trop fréquentes dans les vers français & dans la plupart des langues modernes ?

g) *Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite.*] Ce vers & les suivans occasionnèrent un jour une saillie singulière. Le dernier maréchal de *la Feuillade*, étant sur le théatre, dit tout haut à *Auguste*, Ah tu me gâtes le *soyons amis*, *Cinna*. Le vieux comédien qui jouait *Auguste* se déconcerta, & crut avoir mal joué. Le maréchal après la piéce lui dit : Ce n'est

Son ſalut déſormais dépend d'un ſouverain,
Qui pour tout conſerver tienne tout en ſa main ;
Et ſi ſa liberté te faiſait entreprendre,
Tu ne m'euſſes jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un aſſaſſinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur ſon deſtin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obſtacle que moi ;
Si juſques à ce point ſon ſort eſt déplorable,
Que tu ſois après moi le plus conſidérable ;
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Aprens à te connaître, & deſcens en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime ;
Chacun tremble ſous toi, chacun t'offre des vœux ;
Ta fortune eſt bien haut ; tu peux ce que je veux :
g) Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Oſe me démentir, di-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,

---

pas vous qui m'avez déplu, c'eſt *Auguſte*, qui dit à *Cinna* qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'eſt propre à rien, qu'il fait pitié, & qui enſuite lui dit, *ſoyons amis*. Si le roi m'en diſait autant, je le remercierais de ſon amitié.

Il y a un grand ſens & beaucoup de fineſſe dans cette plaiſanterie. On peut pardonner à un coupable qu'on mépriſe, mais on ne devient pas ſon ami ; il fallait peut-être que *Cinna* très-criminel fût encor grand aux yeux d'*Auguſte*. Cela n'empêche pas que le diſcours d'*Auguſte* ne ſoit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue.

Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, & seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, & non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Régne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les *Mételz*, *les Pauls*, *les Fabiens*,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux?
Parle, parle, il est tems.

CINNA.

Je demeure stupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver;
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je suis romain, & du sang de Pompée.
Le père & les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés.

---

b) *N'attendez pas de moi d'infames repentirs.*] Le *repentir* ne peut ici admettre de pluriel.

C'eſt là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe ;
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
h) N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice, autant qu'il m'eſt contraire.
i) Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la poſtérité ;
Et mon trépas importe à votre ſureté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime ;
Et loin de t'excuſer, tu couronnes ton crime.
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout.
Tu ſais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſais tout ;
Fai ton arrêt toi-même, & choiſi tes ſuplices.

---

i) *Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.*] Le ſens eſt, *ce que vous devez faire;* mais l'expreſſion eſt trop équivoque ; elle ſemble ſignifier ce que *Cinna* doit faire à *Auguſte*.

SCENE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, EMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;
k) Votre Emilie en est, seigneur, & la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

EMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, seigneur, la cause & le salaire.

AUGUSTE.

l) Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui,
T'emporte-t-il déja jusqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne ;
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

EMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens,
N'est point le promt effet de vos commandemens.

---

k) *Votre Emilie en est, seigneur, & la voici.*] Les acteurs ont été obligés de retrancher *Livie*, qui venait faire ici le personnage d'un exemt, & qui ne disait que ces deux vers. On les fait prononcer par *Emilie*, mais ils lui sont peu convenables ; elle ne doit pas dire à Auguste, *votre Emilie* ; ce mot la condamne si elle vient s'accuser elle-même ; il faut qu'elle débute en disant, *Je viens mourir avec Cinna.*

l) *Quoi l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui.*

Ces flammes dans nos cœurs ſans votre ordre étaient nées ;
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi.
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance,
Qu'il ne m'eût de mon père aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis ;
m) Le ciel rompt le ſuccès que je m'étais promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime :
Son trépas eſt trop juſte après ſon attentat ;
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'état :
Mourir en ſa préſence, & rejoindre mon père,
C'eſt tout ce qui m'amène, & tout ce que j'eſpère.

AUGUSTE.

Juſques à quand, ô ciel, & par quelle raiſon
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maiſon ?
Pour ſes débordemens j'en ai chaſſé Julie ;
Mon amour en ſa place a fait choix d'Emilie ;
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang :
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,

Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.]
Cette petite ironie eſt-elle bien placée dans ce moment tragique ? eſt-ce ainſi qu'*Auguſte* doit parler ?

m) *Le ciel rompt le ſuccès promis.*] On ne rompt point un ſuccès, encor moins un ſuccès qu'on s'eſt promis : on rompt une union, on détruit des eſpérances, on fait avorter des deſſeins, on prévient des projets. Le ciel ne m'a pas accordé, m'ôte, me ravit le ſuccès que je m'étais promis.

n) L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O, ma fille, eſt-ce là le prix de mes bienfaits?

EMILIE.

o) Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

EMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe;
Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin;
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point ſeul diffère,
Que votre ambition s'eſt immolé mon père,
Et qu'un juſte couroux dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent voulait vous immoler.

p) LIVIE.

C'en eſt trop, Emilie, arrète, & conſidère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père:
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne;
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,

---

n) *L'une fut impudique & l'autre parricide.*] Ce mot *impudique* ne ſe dit plus guères dans le ſtile noble, parce qu'il préſente une idée qui ne l'eſt pas; on n'aime point d'ailleurs à voir *Auguſte* ſe rappeller cette idée humiliante & étrangère au ſujet. Les gens inſtruits ſavent trop bien qu'*Emilie* ne fut même jamais adoptée par *Auguſte*; elle ne l'eſt que dans cette piéce.

o) Il y avait dans les premières éditions:

Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

On a corrigé depuis:

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

Mais *firent mêmes effets* n'eſt recevable ni en vers, ni en proſe.

p) Les comédiens ont retranché tout

q) Le paſſé devient juſte & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours ſont en ſa main ;
Et jamais on n'a droit ſur ceux du ſouverain.

EMILIE.

Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez donc, ſeigneur, ces criminels apas,
Qui de vos favoris font d'illuſtres ingrats.
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres.
r) Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres ;
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſouffre encore
D'être deshonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.
J'avais fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints deſirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres ſoins elle ſerait ſenſible.
Je parlai de ſon père, & de votre rigueur ;

le couplet de *Livie*, & il n'eſt pas à regretter. Non-ſeulement *Livie* n'était pas néceſſaire, mais elle ſe faiſait de fête mal à propos, pour débiter une maxime auſſi fauſſe qu'horrible, qu'il eſt permis d'aſſaſſiner pour une couronne, & qu'on eſt abſous de tous les crimes quand on règne.

q) *Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.*] Ce vers n'a pas de ſens. *L'avenir* ne peut ſignifier *les crimes à venir* ; & s'il le ſignifiait, cette idée ſerait abominable.

r) *Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres.*] Il ſemble qu'*Emilie* ſoit toûjours ſûre de faire conſpirer qui elle voudra, parce qu'elle ſe croit belle. Doit-elle dire à *Auguſte* qu'elle aura d'autres amans qui vengeront celui qu'elle aura perdu ?

Et l'offre de mon bras fuivit celle du cœur.
s) Que la vengeance eft douce à l'efprit d'une femme!
Je l'attaquai par là, t) par là je pris fon ame.
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait.
Elle n'a confpiré que par mon artifice;
J'en fuis le feul auteur, elle n'eft que complice. u)

EMILIE.

Cinna, qu'ofes-tu dire? Eft-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne fouillez point ma gloire.

EMILIE.

La mienne fe flétrit, fi Céfar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne fe perd, x) fi vous tirez à vous
Toute celle qui fuit de fi y) généreux coups.

EMILIE.

z) Hé bien, prens-en ta part, & me laiffe la mienne;

Ce

s) *Que la vengeance eft douce à l'efprit d'une femme.*] Ce vers parait trop du ton de la comédie, & eft d'autant plus déplacé, qu'*Emilie* doit être fuppofée avoir voulu venger fon père, non pas parce qu'elle a le caractère d'une femme, mais parce qu'elle a écouté la voix de la nature.

t) *Parlà je pris fon ame.*] Expreffion trop familière.

u) Pourquoi toute cette conteftation entre *Cinna* & *Emilie* eft-elle un peu froide? C'eft que fi *Augufte* veut leur pardonner, il importe fort peu qui des deux foit le plus coupable; & que s'il veut les punir, il importe encor moins qui des deux a féduit l'autre. Ces difputes, ces combats à qui mourra l'un pour l'autre, font une grande impreffion, quand on peut héfiter entre deux perfonnages, quand on ignore fur lequel des deux le coup tombera, mais non pas quand tous les deux font condamnés & condamnables.

x) *Si vous tirez à vous*] eft une expreffion trop peu noble.

Ce ferait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne.
La gloire & le plaisir, la honte & les tourmens,
a) Tout doit être commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, seigneur, sont deux ames romaines;
Unissant nos désirs nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif ressentiment
Nous aprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent.
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas;
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide;
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez;
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du suplice aussi bien que du crime.
b) Mais enfin le ciel m'aime, & ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

---

y) *Généreux coups*] ne peut se dire d'une entreprise qui n'a pas eu d'effet.

z) *Hé bien, prens-en ta part*] est du ton de la comédie.

a) *Tout doit être commun entre de vrais amans.*] Ce vers est encor du ton de la comédie; & cette expression [*de vrais amans*, revient trop souvent.

b) *Mais enfin le ciel m'aime. — Il m'a rendu Maxime.*] *Maxime* vient ici faire un personnage aussi inutile que *Livie.* Il paraît qu'il ne doit point dire à *Auguste* qu'on l'a fait passer pour noyé, de peur qu'on n'eût envoyé après lui, puisqu'il n'avait révélé la conspiration qu'à condition qu'on lui pardonnerait. N'eût-il pas été mieux qu'il se fût noyé en effet de douleur d'avoir joué un si lâche personnage? On ne s'intéresse qu'au sort de *Cinna* & d'*Emilie*, & la grace de *Maxime* ne touche personne.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, EMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Approche, seul ami, que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir :
C'est à toi que je dois & le jour & l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire.
Si vous régnez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remors n'a point touché mon ame ;
Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame.
c) Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulais avoir lieu d'abuser Emilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie ;

---

c) *Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé.*] *Feindre* ne peut gouverner le datif ; on ne peut dire, *feindre à quelqu'un.*

d) *Sous l'espoir du retour.*] Expression de comédie. *Retour pour venger*, expression vicieuse.

e) *Sa vertu combattue a redoublé ses forces.*] On dit, *les forces d'un état*, *la force de l'ame.* De plus, *Emilie* n'avait besoin ni de forces ni de vertu pour mépriser *Maxime.*

f) *Si pourtant quelque grace est dûe à*

Et pensais la résoudre à cet enlèvement,
d) Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
Mais au lieu de goûter ces mortelles amorces,
e) Sa vertu combattue a redoublé ses forces,
Elle a lû dans mon cœur. Vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus.
Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
f) Si pourtant quelque grace est dûe à mon indice,
g) Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel ! & le sort pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers.
Je suis maître de moi, comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siécles, ô mémoire ;
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste couroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
h) Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

mon indice.] *Indice* est là pour rimer à *artifice*. Le mot propre est *aveu*.

g) *Faites périr Euphorbe.*] C'est un sentiment lâche, cruel & inutile.

h) *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.*] C'est ce que dit *Auguste*, qui est admirable ; c'est-là ce qui fit verser des larmes au grand Condé, *larmes qui n'apartiennent qu'à de belles ames.*

De toutes les tragédies de *Corneille*, celle-ci fit le plus grand effet à la cour ; & on peut lui appliquer ces vers du vieil *Horace* :

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçûe.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçoi le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
i) Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
Apren sur mon exemple à vaincre ta colère.
Te rendant un époux, je te rens plus qu'un père.

EMILIE.

Et je me rens, seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vûe auprès de leurs clartés.
Je connais mon forfait qui me semblait justice ;
Et ce que n'avait pû la terreur du suplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant ;
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même.
J'ose avec vanité *k*) me donner cet éclat,

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,

. . . .

C'est d'eux seuls qu'on attend la véritable gloire.

De plus, on était alors dans un tems où les esprits animés par les factions qui avaient agité le régne de *Louis XIII*, ou plutôt du cardinal de *Richelieu*, étaient plus propres à recevoir les sentimens qui régnent dans cette piéce. Les premiers spectateurs furent ceux qui combattirent à la Marfée, & qui firent la guerre de la fronde. Il y a d'ailleurs dans cette piéce un vrai continuel, un dévelopement de la

Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état
Ma haine va mourir, que j'ai crûe immortelle ;
Elle est morte, & ce cœur devient sujet fidelle ;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa faveur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime ;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocens, & me rend mes amis.

[*à Maxime.*]

Reprens auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton suplice.

---

constitution de l'empire Romain, qui plait extrêmement aux hommes d'état ; & alors chacun voulait l'être.

J'observerai ici que dans toutes les tragédies grecques, faites pour un peuple si amoureux de sa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté ; & que *Corneille* né français en est rempli.

i) *Préfères-en la pourpre à celle de mon sang.*] La pourpre d'un rang est intolérable : cette pourpre comparée au sang, parce qu'il est rouge, est puérile.

k) *Me donner cet éclat. Que le ciel veut changer l'état*,] n'est pas français.

MAXIME.

Je n'en murmure point, *l*) il a trop de justice;
Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rapellée,
Vous consacre une foi lâchement violée;
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chûte du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE. *m*)

Ce n'est pas tout, seigneur, une céleste flamme
n) D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi:
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre;
On portera le joug désormais sans se plaindre;
Et les plus indomtés renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie.
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.

l) *Il a trop de justice.*] Un suplice est juste; on l'ordonne avec justice. Celui qui punit a de la justice, mais le suplice n'en a point, parce qu'un suplice ne peut être personifié.

m) On retranche aux représentations ce dernier couplet de *Livie* comme les autres, par la raison que tout acteur qui n'est pas nécessaire gâte les plus grandes beautés.

Rome avec une joye & ſenſible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde.
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.
D'une ſi longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels;
Et la poſtérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer.
Ainſi toujours les dieux vous daignent inſpirer.
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices,
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices;
Et que nos conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout apris, & veut tout oublier.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

n) *D'un rayon prophétique illumine mon ame.*] *Un rayon prophétique* ne ſemble pas convenir à *Livie*. La juſte eſpérance que la clémence d'*Auguſte* préviendra déſormais toute conſpiration, vaut bien mieux qu'un rayon prophétique.

E X A M E N
DE CINNA,
PAR CORNEILLE.

CE poëme a tant d'illuſtres ſuffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importans ennemis ſi j'en diſais du mal : je ne le ſuis pas aſſez de moi-même pour chercher des défauts où * ils n'en ont point voulu voir, & accuſer le jugement qu'ils en ont fait, pour obſcurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette aprobation ſi forte & ſi générale vient ſans doute de ce que la vraiſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais beſoin de recourir au néceſſaire. Rien n'y contredit l'hiſtoire, bien que beaucoup de choſes y ſoient ajoutées ; rien n'y eſt violenté par les incommodités de la repréſentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il eſt vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la piéce ſe paſſe chez Emilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguſte. J'aurais été ridicule ſi j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime & Cinna, s'il quitterait l'empire

---

* Quoique j'aye oſé y trouver des défauts, j'oſerais dire ici à *Corneille* : Je ſouſcris à l'avis de ceux qui mettent cette piéce au-deſſus de tous vos autres ouvrages ; je ſuis frapé de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette tragédie. Il y a peu de cette emphaſe & de cette enflure qui n'eſt qu'une grandeur fauſſe. Le récit que fait *Cinna* au premier acte, la délibération d'*Auguſte*, pluſieurs traits d'*Emilie*, & enfin la dernière ſcène, ſont des beautés de tous les tems, & des beautés ſupérieures. Quand je vous

pire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatriéme acte, n'ayant pû me résoudre à faire que Maxime vint donner l'allarme à Emilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, & dont il ne faisait que sortir avec tant d'inquiétude & d'irrésolution. C'eût été une imprudence extraordinaire, & tout-à-fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait reveler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, & porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien-loin de pouvoir surprendre Emilie par la peur de se voir arrètée, c'eût été se faire arrèter lui-même, & se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Emilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquiéme acte; mais cela n'empèche pas qu'à considérer tout le poëme ensemble, il n'aye son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvû que vous y vouliez donner un apartement à Emilie, qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration, justifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire souffrir une narration ornée,

---

compare surtout aux contemporains qui osaient alors produire leurs ouvrages à côté des vôtres, je léve les épaules, & je vous admire comme un être à part. Qui étaient ces hommes qui voulaient courir la même carrière que vous? *Tristan*, *La Case*, *Grenaille*, *Rosiers*, *Boyer*, *Colletet*, *Gaumin*, *Gillet*, *Provais*, *La Ménardière*, *Magnon*, *Picou*, *De Brosse*? J'en nommerais cinquante, dont pas un n'est connu, ou dont les noms ne se prononcent qu'en riant. C'est au milieu de cette foule que vous vous éleviez au-delà des bornes connues de l'art. Vous deviez

il faut que celui qui la fait & celui qui l'écoute, ayent l'esprit assez tranquille & s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Emilie a de la joye d'aprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions, & Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite; c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuye point. Les ornemens de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir, ne la font point condamner de trop d'artifices, & la diversité de ses figures ne fait point regretter le tems que j'y perds; mais, si j'avais attendu à la commencer qu'Evandre eût troublé ces deux amans par la nouvelle qu'il leur aporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, & Emilie n'en eût pû suporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'Horace ont quelque chose de plus net & de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette piéce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la piéce, est une des causes sans doute de la grande aprobation qu'elle a reçûe. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, & à n'être point obligé, pour l'intelligence de

---

avoir autant d'ennemis qu'il y avait de mauvais écrivains; & tous les bons esprits devaient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans *Cinna*, ces défauts même auraient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adversaires; je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter ni ôter rien à votre gloire : mon seul but est de faire des remarques utiles aux étrangers qui aprennent votre langue, aux jeunes auteurs qui veulent vous imiter.

ce qu'il voit, de réfléchir ſur ce qu'il a déja vû, & de fixer ſa mémoire ſur les premiers actes, pendant que les derniers ſont devant ſes yeux. C'eſt l'incommodité des piéces embarraſſées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que ſont Rodogune & Héraclius. Elle ne ſe rencontre pas dans les ſimples; mais, comme celles-là ont ſans doute beſoin de plus d'eſprit pour les imaginer, & de plus d'art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même ſecours du côté du ſujet, demandent plus de force de vers, de raiſonnement, & de ſentiment pour les ſoutenir.

---

aux lecteurs qui veulent s'inſtruire.

Nota. On peut conclure de ces derniers mots, que les piéces ſimples ont beaucoup plus d'art & de beauté que les piéces implexes. Rien n'eſt plus ſimple que l'Œdipe & l'Electre de Sophocle, & ce ſont avec leurs défauts les deux plus belles piéces de l'antiquité. Cinna & Athalie parmi les modernes ſont, je crois, fort au-deſſus d'Electre & d'Œdipe. Il en eſt de même dans l'épique. Qu'y a-t-il de plus ſimple que le quatriéme livre de Virgile? Nos romans au contraire ſont chargés d'incidens & d'intrigues.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEAR.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

AYANT entendu souvent comparer *Corneille* & *Shakespear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils employent l'un & l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance; j'ai choisi les premiers actes de la mort de *César*, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, & dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration, jusqu'à la fin du troisiéme acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style & le jugement de *Shakespear*, avec les pensées, le style & le jugement de *Corneille*. C'est aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais feraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a falu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de *Shakespear*; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, & presque toûjours vers pour vers. Ce qui est familier & bas est traduit avec familiarité & avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; & lorsqu'il est enflé & guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.



Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de *Shakespear*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du maure de Venise, *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le sénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Yago* à la française :

„ Je dis, monsieur, que vous êtes trahi, & que le maure est
„ actuellement possesseur des charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

„ Tête & sang, monsieur, vous êtes un de ceux qui ne ser-
„ viraient pas Dieu si le diable vous le commandait, parce que
„ nous venons vous rendre service, vous nous traitez de rufiens.
„ Vous avez une fille couverte par un cheval de Barbarie ; vous
„ aurez des petits-fils qui henniront, des chevaux de course pour
„ cousins-germains, & des chevaux de manége pour beaux-frères.

LE SÉNATEUR.

„ Qui es-tu, misérable profane ?

YAGO.

„ Je suis, monsieur, un homme qui viens vous dire que le maure
„ & votre fille font maintenant la bête à deux dos.

LE SÉNATEUR.

„ Tu es un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakespear*, & qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son tems, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le *Jules César* français, qui se trouvent dans le *César* anglais. La traduction qu'on donne ici de

ce

ce *César*, eſt la plus fidèle, & même la ſeule fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons, que les Anglais ne peuvent traduire ; mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter ; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer ſur notre théatre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE a)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maiſon ; retournez chez vous, fainéans ; eſt-ce aujourd'hui jour de fète ? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion *b*) ? Parle, toi, quel eſt ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir ? où eſt ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu ?

---

a) Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatriéme & le cinquiéme ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théatre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius* leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

b) C'était alors la coutume en Angleterre.


Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix
Sauvons lui, vous et moi, la gloire de ſes loix

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers, . . . je suis . . . comme qui dirait, un savetier.

MARULLUS.

Mais di-moi, quel est ton métier? te dis-je; répons positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monsieur? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, raccommodeur d'ames. *c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain salope?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monsieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'apelles-tu, me raccommoder? que veux-tu dire par-là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet savetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, monsieur, je vis de mon alène; je ne me mèle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes;

---

c) Il prononce ici le mot de *femelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que *Shakespear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il falait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les spectacles, & que *Shakespear* le servait selon son goût.

je ſuis un chirurgien de vieux ſouliers; lorſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les ruës?

LE SAVETIER.

Eh, monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aye plus d'ouvrage. Mais la vérité, monſieur, eſt que nous nous faiſons une fète de voir paſſer Céſar, & que nous nous réjouïſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*Il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouïr? quelles ſont ſes conquêtes?
Quels rois par lui vaincus enchaînés à ſon char
Aportent des tribus aux ſouverains du monde?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, & ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes ſes vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, & ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le tems où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole!
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris;
Les rivages du Tibre, & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fète, grands dieux! vous aſſemble aujourd'hui?
Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang!

d) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats,
Implorez à genoux la clémence des dieux,
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. *d*)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,
Assemblez vos amis, & les pauvres surtout:
Pleurez aux bords du Tibre, & que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(*le peuple s'en va.*)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans:
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin,
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux aîles de César il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux:
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*) CALPHURNIA femme de CÉSAR, PORCIA femme de BRUTUS, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, & moitié en prose.*)

CÉSAR.

ECoutez, Calphurnia.

CASCA. *e*)

Paix, messieurs, hola, César parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord.

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, milord?

---

e) *Shakespear* fait de *Casca* sénateur, une espéce de boufon.

f) Cette anecdote est dans *Plutarque*, ainsi que la plûpart des incidens de la piéce. *Shakespear* l'avait donc lû : comment donc a-t-il pû avilir la majesté de

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos ayeux nous ont dit qu'en cette course sainte,
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez, César parle, on obéit soudain.

CÉSAR.

Va, cours, aquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

César ! . . .

CÉSAR.

Qui m'appelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appellé dans la foule ? j'ai entendu une voix plus claire que de la musique, qui fredonnait César. Parle, qui que tu sois ; parle ; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, pren garde aux ides de Mars. *f*)

CÉSAR.

Quel homme est-ce-là ?

BRUTUS.

C'est un astrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

---

l'histoire romaine, jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des insensés, des boufons & des crocheteurs ? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de son tems.

CÉSAR.

Qu'il paraisse devant moi, que je voye son visage.

CASCA *à l'astrologue.*

L'ami, fen la presse, regarde César.

CÉSAR.

Que disais-tu tout-à-l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Pren garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

SCENE III.

BRUTUS, & CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courses des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'esprit d'Antoine,
Ne sont point faits pour moi; courez si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus depuis un tems, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendresse
Dont vous flatiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage ;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais, parle moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous même,
Qui déploye à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre vôtre ombre ? Aprenez, aprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées ;
Tous diſent en plaignant ce ſiécle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétens-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

g) Rien n'eſt plus naturel que le fonds de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le font ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Suposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardonne! tu le sais, je ne suis point flateur :
Je ne fatigue point par d'indignes sermens
D'infidèles amis qu'en secret je méprise.
Je n'embrasse personne afin de le trahir.
Mon cœur est tout ouvert, & Brutus y peut lire.
(*On entend des acclamations, & le son des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si longtems me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre moi ton cœur, montre moi sans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire & brave le trépas;
Car le ciel m'est témoin, que ce cœur tout romain
Aima toûjours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais : je connais ta vertu,
Ainsi que je connais ton amitié fidèle.

Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les loix d'un mortel mon égal;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Suporter la fatigue & braver les hyvers.
Je me ſouviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en couroux lutait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jetter dans le fleuve?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon couroux?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits;
Je plonge, & je lui dis, Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entens Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce; & moi dans le moment,
Semblable à notre ayeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous!
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par hazard daigne le regarder!
b) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne

b) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que par-

D'un grand accès de fièvre, & que dans le frisson,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait tristement de ses lévres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces soupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots soient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, disait, *Titinius*,
Titinius, i) *à boire*. Une fille, un enfant
N'eût pas été plus faible; & c'est donc ce même homme,
C'est ce corps faible & mou qui commande aux romains!
Lui notre maître! ô dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joye. Ah! Rome trop séduite
Surcharge encor César & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaste colosse; & nous petits humains,
Rempans entre ses pieds, nous sortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
Ah! l'homme est quelquefois le maitre de son sort;

laient les plus grands hommes de la république romaine.

i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

k) Ces idées sont prises des contes des sorciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre, qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grace aux *Bacons*, aux *Shafts-*

La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers;
Céſar! Brutus! eh bien! quel eſt donc ce Céſar?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien:
Prononcez les, tous deux ſont égaux dans la bouche:
Peſez les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. *k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand! O ſiécle! ô jours honteux!
O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit ſans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, & dit:*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en effet; car n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. *l*)

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah, dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;

---

buri, aux *Colins*, aux *Wholaſtons*, aux *Dodwels*, aux *Midletons*, aux *Bolingbrokes*, & à tant d'autres génies hardis.

l) Il y a ici une plaiſante pointe; Rome en anglais ſe prononce *roum*, & *roum* ſignifie auſſi *place*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtile de *Cinna*: mais chaque peuple & chaque ſiécle ont leur ſtile & leur ſorte d'éloquence.

Je vois ce que tu veux; j'y pensai plus d'un jour.
Nous en pourons parler: mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours, tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil paysan, que d'être un sénateur,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCENE IV.

CÉSAR *rentre avec tous ses courtisans, &* BRUTUS *continue.*

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Croi-moi, tire Casca doucement par la manche;
Il passe, il te dira, dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vû.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Voi tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vû souvent, quand quelques sénateurs
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CÉSAR *regardant Cassius & Brutus qui sont sur le devant.*

Puissai-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crain point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble romain qui t'est fort attaché.

CÉSAR. *m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement, & dans son dur sourire
Il semble se moquer de son propre génie;
Il paraît insulter au sentiment secret,
Qui malgré lui l'entraîne & le force à sourire.

m) Cela est encor tiré de *Plutarque*.

Un esprit de sa trempe est toûjours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je suis toûjours moi-même.
Passe à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille.
Di-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine & sa suite.)

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA *à Brutus.*

César sort, & Brutus par la manche me tire :
Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! si je le savais, vous le demanderais-je?

(Cette scène est continuée en prose.)

CASCA.

Oui-da! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant présentée, il l'a rejettée du revers de la main

main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a aplaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a aplaudi trois fois. Pourquoi ce troisiéme aplaudissement ?

CASCA.

Pour cette même raison là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Et pardieu oui, & à chaque fois il l'a toûjours doucement refusée, & à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'aplaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle maniére s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vû Marc-Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une cou-

ronne tout à-fait, c'était un petit coronnet *n*), & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejetté encore, mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encor présenté, il l'a encor refusé; & à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, & a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jetté en l'air ses sâles bonnets, & a laissé échaper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il s'est évanouï, il est tombé par terre; & pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçusse le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Di-moi, je te prie; César s'est évanouï?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable, il est sujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut mal; c'est vous & moi qui tombons; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous entendez par là; mais je suis sûr que Jules César est tombé: & regardez moi comme un menteur,

n) Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespear* ait traité en comique un récit dont

si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & sifflé, selon qu'il lui plaisait, ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théatre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vû la populace si aise de son refus de la couronne, il m'a ouvert son manteau, & leur a offert de se couper la gorge.... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assemblée, Messieurs, si j'ai dit, ou fait quelque chose de peu convenable, je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi, se sont mises à crier, Hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque chose?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne sais, je ne pourai plus guères vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, se sont regardés en souriant,

le fonds est si noble & si intéressant: mais il s'agit de la populace de Rome; & *Shakespear* cherchait les suffrages de celle de Londres.

& ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelle à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens, sont réduits au silence. Adieu: il y a eu encor bien d'autres sotises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu diner avec moi demain?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, & si ton diner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Atten moi. Adieu tous deux.

(*le reste de cette scène est en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il est devenu brute!
Je l'ai vû tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'aparence est chez lui rude, lente & grossiere;
C'est la sauffe, croi-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît: ami, séparons-nous;

Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers j'y viendrai.
Allez, en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *seul.*

BRutus, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables;
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et si j'étais Brutus, & qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jetter à sa fenètre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César;
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(*Cassius sort.*)

(*Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(On entend le tonnerre; on voit des éclairs. CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Casca.)*

CICERON.

BOn soir, mon cher Casca. César est-il chez lui?
Tu parais sans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens?
J'ai vû cent fois les vents, & les fières tempêtes,
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vû d'orage
Qui fit pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à fraper les malheureux humains.

CICERON.

Casca, n'as-tu rien vû de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brulât, sans qu'il sentit les feux:
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)

Un lion a passé tout près du capitole ;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi ;
Il s'en va fiérement, sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vû des hommes enflammés
Parcourir sans bruler la ville épouvantée.
Le triste & sombre oiseau qui préside à la nuit,
A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir sonder les loix de la nature.
C'est le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraissent effroyables ;
Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées ;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICERON.

Bon soir donc, cher Casca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer ; adieu.

(Il sort.)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.

Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;

Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoye
Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier! que ce feu du génie,

Qui

Qui luit chez les romains eſt éteint dans tes ſens !
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant couroux veux-tu ſavoir la cauſe ?
Pourquoi ces feux errans, ces manes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent ?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites ?
Tant de monſtres, croi moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore ;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts ;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole ;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces affreux prodiges.

CASÇA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétens parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères ?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes !

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi ;

Et fur terre & fur mer il doit porter le fceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déja Céfar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caffius fauvera Caffius d'efclavage.
Dieux! c'eft vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eft vous qui des tyrans puniffez l'injuftice.
Ni les fuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaines de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a fur foi-même.
N'en doute point, Cafca, tout mortel courageux
Peut brifer à fon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en fens capable, oui, tout homme en fes mains
Porte la liberté de fortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céfar nous peut-il oprimer?
Il n'eût jamais ofé régner fur les romains;
Il ne ferait pas loup, s'il n'était des moutons. *o*)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'eft fait lion.
Qui veut faire un grand feu fe fert de faible paille.
Que de paille dans Rome! & que d'ordure, ô ciel!
Nôtre indigne baffeffe a fait toute fa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vai-je m'emporter?
Devant qui mes regrets fe font-ils fait entendre?
Etes-vous un efclave? êtes-vous un romain?

o) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les anglais n'attachent point à ces mots une idée baffe; ils n'ont point le

Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
Je ne sais point flater César par des raports.
Pren ma main, parle, agi, fai tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le dévancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les ruës.
Les élémens armés ensemble confondus
Sont comme mes projets, fiers, sanglans & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.
C'est un ami. p)

proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

p) Presque toute cette scène me parait pleine de grandeur, de force, & de beautés vrayes.

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ferait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'est Casca; je peux répondre de son zèle;
C'est un des conjurés.

CINNA.

J'en rens graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans-doute, avec impatience.
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier q)
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre:

q) Un papier du tems de *César* n'est pas trop dans *le costume;* mais il n'y faut pas regarder de si près; il faut songer que *Shakespear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue
De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trebonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent;
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui même
Sont déja dans nos mains, nous l'aurons tout entier;
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'état eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attens tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour.
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, & LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius! hola! j'observe en vain les astres:
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'apellez-vous? milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau;
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure, — oui, Rome enfin l'exige;—
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui; le brillant soleil fait croître les serpens.

---

a) Ce sont ces fameuses ides de Mars, 15. du mois, où *César* fut assassiné.

Penſons-y : nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dônt il peut nous piquer ſi-tôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi? je n'ai point vû que César juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
Et quand elle eſt au haut, alórs elle ſe montre ;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt là ſon deſtin, c'eſt là ſon caractère ;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui s'il était couvé
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déja dans votre cabinet ;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, monſieur, ſur la fenètre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais, à propós, demain n'avons-nous pas les ides? *a*)

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, monſieur. *b*)

b) Il l'apelle tantôt *mylord*, tantôt monſieur, *Sir.*

BRUTUS.

Pren le calendrier,
Et vien m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*il lit.*)
„ Tu dors ; éveille toi, Brutus, & ſonge à Rome ;
„ Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.
„ Es-tu Brutus encor ? peux-tu dormir, Brutus ?
„ Debout. Sers ton pays, parle, frape, & nous venge.
J'ai reçu quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome ;
Je penſe à Rome aſſez — Rome — c'eſt de tes ruës
Que mon ayeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin ! c'était un roi. — *Parle, frape & nous venge.*
Tu veux donc que je frape — oui, je te le promets,
Je fraperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinziéme du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien ; cours ouvrir, quelqu'un frape à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,

Mon

c) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pû dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat; c)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius votre frère d) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul.

LUCIUS.

Non, monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs e) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître;
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration! quoi, dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pouras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage?
Va, ne te montre point, pren le maſque impoſant

d) *Votre frère*, veut dire ici *votre ami*.

e) *Hats*, chapeaux.

De l'affabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne fais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.* TREBONIUS *en se découvrant.*

TRÉBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.

(*à part à Cassius.*)

Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.
Celui-là c'eſt Cimber ; & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?
(Il lui parle à l'oreille ; & pendant ce tems-là les conjurés ſe retirent un peu.)

DÉCIMUS.

L'orient eſt ici ; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIMUS.

Pardonnez, monſieur, déja quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant aveo lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'aproche de l'ourſe ;
f) Mais ſes traits à préſent frapent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

---

f) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'affreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flate,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ferment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. g)
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ferment ſoutienne vos grands cœurs.
Un romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Ciceron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

g) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſcours? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire aprouver, ſes cheveux blancs ſuffiſent,
Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encor, & notre emportement
Trouveront un appui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Ciceron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions fraper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir : que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette *b*) *courſe* aux romains paraîtrait trop ſanglante ;
On nous reprocherait la colere & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres ;

b) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi, *ſervice de plats ſur table.*

Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
i) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah, que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frapons avec audace, & non pas avec rage;
Faiſons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui *les gronde enſuite. Ainſi notre* vengeance
Paraîtra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ferons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à fraper Marc Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;
S'il aime tant Céſar, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir:

i) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théatre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non., il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*On entend l'horloge ſonner ; ce n'eſt pas que les romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déja trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les diſcours des devins, les rêves des augures
Pourraient le détourner de marcher au ſénat.

DÉCIMUS.

Ne crain rien, ſi telle eſt ſa réſolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaſſe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on ſaiſit les lions;

Mais les flateurs, dit-il, sont les filets des hommes,
Je le louerai surtout de haïr les flateurs.
k) Il dira qu'il les hait, étant flaté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caius Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous ?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber, je le chéris, il m'aime :
Qu'il vienne ; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour parait, nous vous laissons, Brutus.
Amis, dispersez-vous ; songez à vos promesses ;
Qu'on reconnaisse en vous des romains véritables.

BRUTUS.

l) Paraissez gais, contens, mes braves gentilshommes ;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins ;

Imitez

k) L'évêque *Warburton* dans son commentaire sur *Shakespear*, dit que cela est admirablement imaginé.

Imitez les acteurs du théatre de Rome; 1)
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.

(*Lucius est endormi dans un coin.*)

BRUTUS.

Eh, garçon — Lucius. — Il dort profondément.
Ah, de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées.
Nous sommes âgités, ton ame est en repos.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA sa femme.

PORCIA.

Brutus — mylord. —

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin?
Que voulez-vous? songez que rien n'est plus mal sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air est si mal sain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous soupions vous quittates la table,
Et vous vous promeniez, pensif, & soupirant:

1) On traduit exactement.

Je vous dis, Qu'avez-vous? Mais en croisant les mains,
Vous fixatés sur moi des yeux sombres & tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frapates du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance, & vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
m) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah, ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal, c'est là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, & s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous restaurer,
A l'air humide & froid vous marchez presque nud,
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume?
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;

m) C'est encor là un des endroits qu'on admire, & qui sont marqués avec des guillemets.

Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, & si notre himenée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages ?
Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raisons ?
Que voulaient-ils ?

BRUTUS.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat est-il donc stipulé
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari ?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve ?
Et moi ne suis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté ?
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine *n*),
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur

n) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

Que les goutes de sang dont il est animé.

PORCIA.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets ?
Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton; pourriez-vous bien douter
Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,
Voyant qui m'a fait naitre, & qui j'ai pour époux? o)
Confiez vous à moi, soyez sûr du secret.
J'ai déja sur moi-même essayé ma constance;
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit;
J'ai souffert sans me plaindre, & ne saurai me taire?

BRUTUS.

Dieux, qu'entens-je? Grands dieux, rendez moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frape, on frape, écarte toi.
Bientôt tous mes sècrets dans mon cœur enfermés
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie.
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

---

o) *Corneille* dit la même chose dans *Pompée*. *César* parle ainsi à *Cornélie* :

Certes vos sentimens sont assez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUi va là ? répondez.

LUCIUS *en entrant & adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius ?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bon jour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contretems !
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage !

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

Où vous êtes entrée, & de qui vous sortez, &c.
Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix, en étant répétée, retournée ; mais il est beau que *Shakespear* & *Corneille* ayent eu la même idée.

LIGARIUS.

Je sens par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un *p*) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? di.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pouront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Vien, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais vien, je le ferai: tu parles, il suffit.

(*Ils s'en vont.*)

---

p) *L'exorciste* dans la bouche des Romains est singulier, Toute cette piéce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

SCENE V.

Le théatre représente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CÉSAR.

LA terre avec le ciel est cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours, César meurt ; venez, on l'assassine.
Hola ! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Mylord.

CÉSAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un sacrifice, & tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller ? vous ne sortirez point,
César, vous resterez ce jour à la maison.

CÉSAR.

Non, non, je sortirai ; tout ce qui me menace
q) Ne s'est montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouïra quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies ;

q) Encor une fois la traduction est fidèle.

Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vû des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts ſont échapés.
Des bataillons armés combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont Tarpeïen :
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux henniſſaient ; les mourans ſoupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vû de pareils accidens :
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'eſt point de comètes ;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend plus,
Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

CÉSAR.

Que diſent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez vous, disent-ils; de sortir de ce jour.
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
Vainement de leur bète ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César serait lui-même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je, & le danger *r*) sait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée;
Je suis l'aîné; je suis le plus vaillant des deux;
Je ne sortirais point?

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher mylord,
Vôtre témérité détruit vôtre prudence.
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux, faites moi cette grace.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

r) Traduit mot à mot.

SCENE VI.

DÉCIUS *entre.*

CÉSAR *à* DÉCIUS.

AH! voilà Décius, il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant César ;
Je viens pour vous chercher, le sénat vous attend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens.
Dites leur qu'au sénat je ne saurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (*c'est* très faux), je n'ose (encor plus faux.)
Dites leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIA.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Eh quoi! César mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes ?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand César, dites moi du moins quelque raison ;
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat:

Mais César vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme: — elle a rèvé la nuit,
Qu'elle a vû ma statue en fontaine changée,
Jetter par cent canaux des ruisseaux de pur sang;
De vigoureux romains accouraient en riant,
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable:
C'est une vision très belle & très heureuse.
Tous ces ruisseaux de sang sortans de la statue,
Ces romains se baignans dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau sang & de nouveaux destins.

CÉSAR.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain, lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et s'il aprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire,
„ Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
„ Lorsque sa femme aura des rèves plus heureux.
Ils diront tous, César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi:

L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sotes terreurs;
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au sénat.

SCENE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR *continuant.*

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, César.

CÉSAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus aussi, vous venez si matin!
Bon jour, Casca, bon jour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fiévre,
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.
Quelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.
(*Antoine entre, & César continue.*)
Antoine, dans les jeux passe toutes les nuits,

Et le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble César.

CÉSAR.

Va, fai tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius;
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au fortir du fénat venez à ma maifon;
Mettez vous près de moi pour que je m'en fouvienne.

TRÉBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas.... Va, j'en ferai fi près,
Que tes amis voudraient que j'euffe été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enfemble, *s*)
Et puis en bons amis nous irons au fénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui paraît femblable eft fouvent différent.
Mon cœur faigne en fecret de ce que je vai faire.

(*Ils fortent tous, & Céfar refte avec Calphurnie.*)

---

s) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

SCENE VIII.

Le théatre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTÉMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théatre.*

ARTÉMIDORE *liſant.*

» CÉſar, garde toi de Brutus; pren garde à Caſſius; ne laiſſe » point Caſca t'aprocher; obſerve bien Cinna; défie toi de Tré- » bonius; examine bien Cimber, Décius Brutus ne t'aime point; » tu as outragé Ligarius; tous ces gens-là ſont animés du même » eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu n'es pas immortel, » pren garde à toi. La ſécurité enhardit la conſpiration. Que les » dieux tout-puiſſans te défendent! *Ton fidèle Artémidore.*

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*Il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au ſénat, ne me répon point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fuſſes de retour,

Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, & pense comme un homme.

(*à Lucius.*)

Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprens pas;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon.... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade.... atten.... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent —
Reste un moment, garçon — Quel bruit, quels cris j'entens!

LUCIUS.

Je n'entens rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entens des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entens rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

APproche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, César est-il au capitole?

ARTÉMIDORE.

Pas encor, je l'attens ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui; puisse ce placet plaire aux yeux de César!
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame!
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à César.

ARTÉMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait; je sais ce que je crains.
Bon jour, madame, adieu, la rue est fort étroite;
Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,

Qu'en

Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(Il sort.)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre. . . . Hélas ! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
Puissent les immortels hâter ton entreprise !
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée ?
Ah ! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.

(à Lucius.)

Va, Lucius ; cours vite, & di bien à Brutus —
— Que je suis très-joyeuse, & revole me dire —

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente une rue qui mène au capitole : le capitole est ouvert. CÉSAR *marche au son des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTÉMIDORE, *&* *un autre devin.*

CÉSAR *à l'autre devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides si fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTÉMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS *du côté oposé.*

Trébonius par moi vous en présente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le tems.

ARTÉMIDORE.

Lisez d'abord le mien, il est de conséquence ;
Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CÉSAR.

L'affaire me regarde ? elle est donc la dernière.

ARTÉMIDORE.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraut, fai place.

CASSIUS.

Peut-on donner ainsi des placets dans les rues?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'aprochant de Cassius.*

Ecoutez, Cassius,
Puisse votre entreprise avoir un bon succès!

CASSIUS *étonné.*

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu, portez vous bien.

BRUTUS *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès, & de nôtre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle, observons.

CASSIUS *à Casca.*

Sois donc prêt a fraper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César fait tout, qu'allons-nous devenir?
Cassius à César tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourrir.

CASCA *à Cassius.*

Va, ne pren point d'allarme;

Popilius Léna ne parle point de nous.
Voi comme César rit ; son visage est le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment
Pour occuper César il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné, serrons-nous près de lui.

CINNA *à Casca.*

Souvien-toi de fraper, & de donner l'exemple.

CÉSAR *s'assied ici, & on supose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.*

Eh bien, tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat & moi nous puissions corriger?

CIMBER *se mettant à genoux devant César.*

O très-grand, très-puissant, très-redouté César,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flateries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi;
Les priéres, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé.

Flate, prie à genoux, & lèche moi les pieds ;
a) Va, je te rosserai comme un chien : loin d'ici.
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son couroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flaterie ;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rapellé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus !

CASSIUS.

Ah ! pardon, César, César, pardon !
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rapelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais,
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon *b*).
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans ;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière ; on y voit des mortels

a) Traduit fidélement.
b) Traduit avec la plus grande exactitude.

Tout de chair & de ſang, tout formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar !

CÉSAR.

Prétens-tu faire ébranler l'Olimpe ?

DÉCIUS *à genoux.*

Grand Céſar !

CÉSAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frape, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contr'eux ; il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frape comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :

Et toi, Brutus, auſſi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune ; & criez, liberté.

BRUTUS *aux sénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius ?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah ! c'est vous, Publius ; allons, prenez courage,
Soyez en sureté ; vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laissez nous ; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre & de parler pour nous ;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit, interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le tems est le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le tems qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baissons nous sur le corps de César;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude; e)

Tremblons-

e) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne ferait jamais tombée dans l'idée d'un auteur fran-

Trempons-y nos poignards, & marchons à la place;
Là brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons nous, lavons nous dans le ſang de Céſar.
(Ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théatres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière!

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette piéce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſiéme acte.

---

gais; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théatre, ſi ce n'eſt dans des occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve autant qu'on peut cette atrocité dégoutante.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre Céſar. On peut la comparer à celle de Cinna & d'Emilie contre Auguſte, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la piéce eſt une ſuite de la mort de Céſar. On aporte ſon corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple : Antoine le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encor joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les tems & de tous les lieux.

On voit enſuite Antoine, Octave & Lépide, déliberer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. Brutus & Caſſius ſe querellent. Brutus reproche à Caſſius qu'il vend tout pour de l'argent, & *qu'il a des démangeaiſons dans les mains.* On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. Caſſius & Brutus ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célébre par ſon génie, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, & voyent ſouvent encor avec plaiſir d'un côté Céſar s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce ; & de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers & des ſénateurs même, parlans comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plûpart des piéces de Lopez de Vega & de Calderon en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon, à côté de l'*Héraclius* de Corneille ; on y verra le même génie que dans Shakeſpear, la même ignorance, la

même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des groſſiéretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frapantes, & le même mélange du beguin de Gilles, & du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Eſpagne & l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour applaudir pendant plus d'un ſiécle à des piéces qui révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus oppoſé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes ſe réuniſſent-elles dans un goût ſi étrange ? Il faut qu'il y en ait une raiſon, & que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premiérement les anglais, les eſpagnols n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces piéces ſi bizarres & ſi ſauvages. J'ai vû jouer le *Céſar* de Shakeſpear, & j'avoue que dès la première ſcène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome ſon ingratitude envers Pompée, & ſon attachement à Céſar vainqueur de Pompée, je commençai à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcène qui ne me donnât de la curioſité; & malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la piéce m'attachait.

Troiſiémement, il y a beaucoup de naturel: ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier & barbare. Ce ne ſont point des romains qui parlent; ce ſont des campagnards des ſiècles paſſés qui conſpirent dans un cabaret; & Céſar qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guère à Céſar. Le ridicule eſt outré; mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de tems en tems comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encor ce monſtrueux ſpec-

tacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnemens de politique encor plus froids.

Enfin, une quatriéme raison, qui jointe aux trois autres est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plait à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu: & beaucoup de grands, comme on l'a déja dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très cultivé, & le goût formé, comme les italiens l'ont eu au seiziéme siécle, & les français au dix-septiéme, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, & pour exiger qu'une piéce de théatre soit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureusement Lopez de Vega & Shakespear eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs auteurs dramatiques en Espagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lopez & Shakespear; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par là ils servirent encor à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théatre est resté dans une enfance grossière, & le nôtre a peut-être aquis trop de rafinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux & adroit mélange de l'action qui règne sur le théatre de Londres & de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui aprochent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune piéce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle & sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne lutait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, & qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespear, & plein de génie comme lui: mais le génie de Corneille était à celui de Shakespear, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

RÉPONSE

De l'Auteur des Commentaires à un Académicien.

VOus me reprochez, Monsieur, de n'avoir pas assez étendu ma critique dans mes commentaires sur plusieurs vers de *Corneille*; vous voudriez que j'eusse examiné plus sévérement les fautes contre la langue & contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée*: *

> *Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes*
> *Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses allarmes.*
> *Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.*

J'avouë que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut se dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des soupçons n'est pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette espèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laissé quelquefois au lecteur le soin d'observer par lui-même les beautés & les défauts.

> *Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,*

ne me parait point un vers assez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répéti-

* Acte III. Scène IV.

tions dans le rôle de *Cornélie*. Il me semble que je l'indique assez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquième acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ses mains :

> *N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;*
> *Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.*
> *Les faibles déplaisirs s'amusent à parler ,*
> *Et quiconque se plaint cherche à se consoler.*

Il est vrai qu'en général on ne doit point dire de soi qu'on a un grand cœur ; il est vrai qu'aujourd'hui on n'applique point de charmes à des maux ; il est encor vrai que quand on parle assez longtems, on ne doit point dire que les faibles déplaisirs s'amusent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impose ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne se vante d'en avoir un.

Appliquer des charmes à des maux, m'a paru bien, parce que dans ces tems-là ce qu'on appellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très connu pour avoir employé les prétendus secrets des sortilèges. *Les faibles déplaisirs s'amusent à parler*, semble signifier ici, *s'amusent à se plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

> *Mettant leur haine bas me sauvent aujourd'hui ,*
> *Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.*

Je conviens avec vous qu'ils sont mauvais ; mais ayant déja re-

marqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes sur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous savez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de sévérité; mais je vous assure que je n'ai songé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont est l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre: je ne pense point ainsi parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses dernières tragédies sont très mauvaises, & qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite, ni sa gloire. Je crois de plus qu'il y a des sujets qui ont par eux-mêmes des défauts absolument insurmontables: par exemple, il me semble qu'il était impossible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* sans des longueurs & des additions inutiles. Je dis la même chose de *Pompée*; & il me paraît évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquième acte de *Rodogune*, sans gâter le caractère de la princesse qui donne le nom à la pièce.

Joignez à tous ces obstacles, qui naissent presque toujours du sujet même, la prodigieuse difficulté d'être précis & éloquent en vers.

dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le ftile noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers, qui marchent toujours deux à deux, qui fouffrent très peu d'inverfions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Confidérez encor la gène des bienféances, celle de lier les fcènes de façon que le théatre ne refte jamais vuide; celle de ne faire ni entrer ni fortir aucun acteur fans raifon. Voyez combien nous fommes affervis à des loix que les autres nations n'ont pas connues; vous verrez alors quel eft le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois égalées. Mais auffi vous voyez qu'il n'eft guère poffible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, & les limites de l'efprit fe montrent partout. Si quelque piéce entière approche de cette perfection, à laquelle il eft à peine permis à l'homme de prétendre, c'eft peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'eft celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours penfé que ce font là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai penfé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, fans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui font reftés en poffeffion du théatre. Ce mérite eft fi rare, & cet art eft fi difficile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que prefque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles? Vous n'ètes content, Monfieur, d'aucune des piéces de théatre qu'on a faites depuis quatre-vingt ans; voilà prefque un fiécle entier de perdu. Je fuis malheureufement de vôtre avis: je vois quelques morceaux,

quelques lambeaux de vers épars çà & là, dans nos piéces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oferai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Oedipe*, qui eft mieux reçue au théatre que celle de *Corneille*; mais je crois avec la même ingénuité, que cette piéce ne vaut pas grand'chofe, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid reffouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocafte*, me parait infupportable.

Toutes les autres piéces du même auteur me femblent très médiocres; & la preuve en eft que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude affidue de l'art dramatique; cela feul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre fe connaiffait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'eft fur ce fondement que je me fuis cru autorifé à dire ce que je penfais fur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre fous les yeux des objets de comparaifon. Tantôt je fais voir comment un Efpagnol & un Anglais ont traité à peu près les mêmes fujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très fupérieur.

Je n'ai pu dire que mon fentiment. Ce n'eft point ici un vain difcours d'appareil, dans lequel on n'ofe expliquer fes idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais en expofant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet expofé que des doutes que chaque lecteur pourra réfoudre.

J'ai toujours fouhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que

puiſque *Cinna* a des remords, il les eut immédiatement après la ſcène où *Auguſte* lui dit :

> *Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,*
> *Mais je le retiendrai pour vous en faire part.*

Je n'ai penſé ainſi qu'en interrogeant mon propre cœur ; il m'a ſemblé que ſi j'avais conſpiré contre un prince, & ſi ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le tems même de la conſpiration, ce ſerait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs penſent autrement, je ne puis que les laiſſer dans leur opinion ; mais je ſens qu'il ne m'eſt pas poſſible de leur ſacrifier la mienne.

J'obſerverai encor avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages ſur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque* ; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers ; un homme plein de ſentiment ſera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en eſt de même dans tous les arts : ce qui ſe rapproche le plus de nos mœurs eſt toujours ce qui nous plaît davantage.

Ainſi, Monſieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraiſſent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaiſir à celles qui ſeront plus de vôtre goût. Je prétends ſeulement que dans ces deux piéces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre ; que la magnificence de la poëſie y répand ſes charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les piéces d'aucun autre auteur ; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beau-



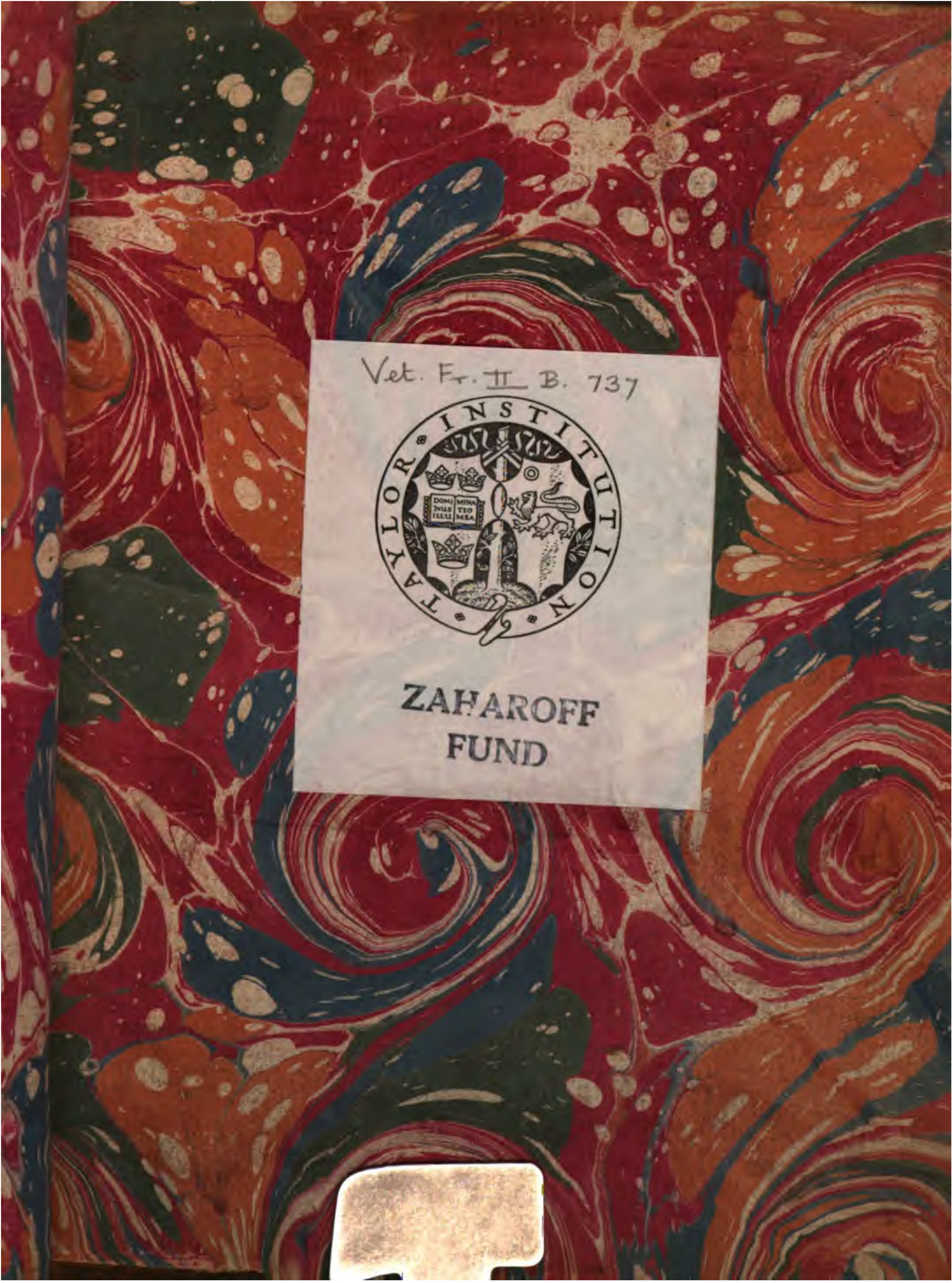
tés : mais comme il y a des beautés de différente eſpèce, celles qui ſeront le plus conformes à vôtre manière de penſer ſeront toujours celles qui devront faire le plus d'effet ſur vous.

Je m'en ſuis entiérement raporté à vous ſur tout ce qui regarde la grammaire : c'eſt un article ſur lequel il ne peut guère y avoir deux avis ; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre choſe que de conſerver le mien, & de reſpecter celui des autres.

Je ſuis &c.

Fin du tome premier.





Vet. Fr. II B. 737
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND

